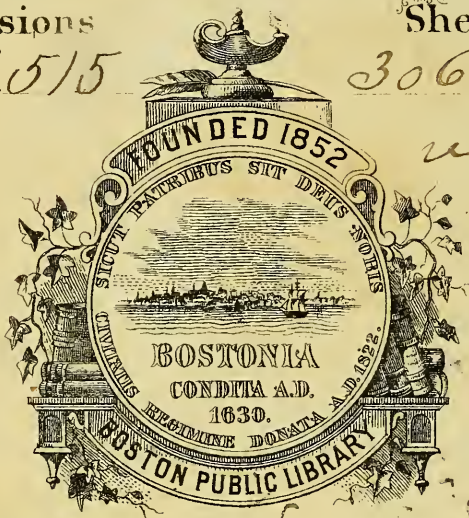
Accessions
393.515

Shelf No.
3060.14
vol. 2



Received Feb. 18, 1887.

D MAR 21
S.APR18
R SEP 2
H JAN 15
J.F.DEC 22
D SEP 18
JUL 13 A
SEP 14

M. a. Med.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/milleames02pise

MILLE AMES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en avril 1886.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

A. TH. PISEMSKY

MILLE AMES

TRADUCTION DE VICTOR DERÉLY

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

Pat
393, 515
Feb. 18. 1887

MILLE AMES

TROISIÈME PARTIE

(*SUITE*)

VII

Après avoir envoyé cette lettre à son ancienne maîtresse, Kalinovitch ne fit plus que languir dans l'attente d'une réponse. Maigre comme un fantôme, l'anxiété peinte sur le visage, il errait dans les rues de Pétersbourg, oubliant, et son ambition, et sa pauvreté, et les menaces de l'avenir. Une seule pensée l'occupait : chaque jour il se demandait si le facteur n'allait pas, enfin, lui apporter le message tant désiré. Un matin, ne sachant que faire, il s'était mis à la fenêtre de sa chambre et regardait distraitement dans la rue qui offrait alors le spectacle accoutumé. Vêtu d'une chemise d'indienne et d'un gilet de tricot, le dvornik de la maison d'en face balayait paresseusement le devant de sa porte; une servante, ayant en main une cafetière, courait chercher de l'eau au traktir le plus proche; ensuite vint à passer un enterrement : les prêtres et les porteurs de flambeaux mar-

chaient en tête du cortége; derrière le corbillard suivaient des voitures dans lesquelles ou apercevait des bonnets noirs et des pleureuses blanches. « Saumon frais! » criait, en se retournant de tous côtés, un marchand ambulant qui portait un bassin sur sa tête. « Concombres verts! » braillait sur le trottoir un autre colporteur. Tout cela était si plat, si banal, que Kalinovitch cracha de colère. Un employé passait en ce moment sous la fenêtre; peu s'en fallut qu'il ne reçût le crachat sur son chapeau.

Mais voici un drojki; une dame y est assise; à en juger par sa tournure, car on ne peut la voir que de dos, elle doit être jeune; son chapeau ne la coiffe pas bien. La dame demande quelque chose à un porteur d'eau. Il répond en indiquant du doigt la porte cochère; le drojki s'arrête devant la maison...

Kalinovitch se sentit vivre d'une vie nouvelle et respira plus à l'aise, comme s'il eût été soudain transporté dans une autre atmosphère. Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il s'étendit à demi sur le divan et, chose étrange, prêta inconsciemment l'oreille. Des pas retentirent dans le corridor, la porte s'ouvrit, une voix connue se fit entendre... Kalinovitch tressaillit, ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : Nastenka entra dans la chambre.

— Bonjour! dit-elle.

Hors de lui, Kalinovitch s'élança vers elle, lui saisit les mains et se mit à la tâter comme pour bien s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe. Ensuite, ainsi qu'il arrive souvent dans les rencontres imprévues et joyeuses, il se passa entre eux une de ces scènes muettes où l'intensité des impressions ne trouve même pas de paroles pour s'exprimer. Machinalement Nastenka se débarrassait de son burnous et de son chapeau. Kalinovitch la considérait en silence.

— Est-il possible que tu sois venue? dit-il enfin en la prenant par la main.

— Tu es bien aise de me voir, mon ami... oui? Mais quelle triste mine tu as! D'où vient cela? Pourquoi te faire ainsi du chagrin? répondit-elle en tenant ses regards fixés sur le visage de son amant.

— Je suis enchanté, reprit Kalinovitch, qui se laissa tomber sur le divan et attira près de lui la jeune fille. Seigneur! fit-il, et, prenant sa tête dans ses mains, il éclata en sanglots.

— Qu'est-ce que c'est, mon ami? Comment n'es-tu pas honteux? Cesse, dit Nastenka, tandis qu'elle lui essuyait les yeux avec son mouchoir.

— Est-il possible que tu sois venue? Seigneur! répéta Kalinovitch.

— Tu le vois bien. Tu m'as écrit que tu étais malade, je l'ai dit à mon père, et je suis partie.

— Et ton père, comment va-t-il? dis-moi...

— Le pauvre homme! plains-le, il a été frappé de paralysie, répondit Nastenka d'une voix tremblante.

— Est-ce possible? fit de nouveau Kalinovitch, qui n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Quelque joie que lui causât l'arrivée de Nastenka, au fond de son âme s'agitait déjà une question odieuse : « Comment et de quoi allons-nous vivre? »

— J'ai laissé mes affaires dans la voiture, tu as quelqu'un pour les prendre? continua la jeune fille.

— Oui. Hé, Fédor! cria Kalinovitch.

Naturellement, le domestique ne se pressa pas de répondre à cet appel.

— Dépêche-toi donc, brute! vociféra Kalinovitch : va tout de suite prendre les colis qui sont restés dans la voiture, et monte-les ici.

Fédor sortit en bougonnant.

— Allons, ne l'injurie pas ! dit Nastenka.

Kalinovitch sourit avec amertume.

— Si tu savais, mon âme, tout ce que j'ai eu à souffrir de cet animal pendant ma maladie... répondit-il.

— Je m'en doute. Mais, maintenant, ton ménage sera bien tenu : c'est moi qui te servirai, reprit Nastenka en se serrant contre lui.

Fédor revint avec trois paquets : c'était tout le bagage de la voyageuse.

— Vois, mon ami, combien d'argent je t'ai apporté! poursuivit-elle, et, se levant vivement, elle prit dans un petit sac une cassette qu'elle ouvrit sous les yeux de Kalinovitch. Il s'y trouvait deux mille roubles.

— Ah! folle que tu es! Comment t'es-tu procuré cet argent? demanda-t-il.

— Cela ne te regarde pas, reprit Nastenka. Mais je suis fatiguée et j'ai faim. Pourquoi ne me fais-tu pas donner du thé? ajouta-t-elle.

— Fédor! le samovar ! vivement! cria Kalinovitch. Puis il attira de nouveau la jeune fille auprès de lui, la fit asseoir à ses côtés et se mit à l'embrasser.

— Oh! que tu es devenu impressionnable! dit-elle, remarquant qu'il avait encore les larmes aux yeux : voyons, maintenant que je suis près de toi, pourquoi pleurer?

Le laquais apporta un samovar malpropre et deux vieilles tasses.

— Cesse donc, je veux du thé. Et toi, est-ce que tu n'en prendras pas? demanda Nastenka.

— Si, je te prierai de m'en verser. Il y a longtemps que tu ne m'as fait boire du thé, répondit Kalinovitch.

— Oui, mon ami, il y a longtemps! reprit-elle. Et, après

avoir encore une fois embrassé son amant, elle se mit en devoir de remplir les tasses. Oh! qu'elles sont sales! observa-t-elle, et elle les nettoya consciencieusement. Du reste, il y a bien du désordre et de la malpropreté chez toi; mais, à présent, cela va changer, j'en fais mon affaire.

— Je ne me souciais plus de rien, voyant venir la mort...

— Ne vous avisez plus désormais de parler ainsi. Il faut maintenant que vous soyez heureux, il faut redevenir l'élégant jeune homme que vous étiez quand je vous ai vu pour la première fois, — je l'exige!

Lorsque Nastenka eut bu son thé, elle vint se rasseoir à côté de Kalinovitch.

— Tu mérites une punition, dit-elle en lui tirant doucement l'oreille; je ne sais ce que monsieur avait dans la tête : il ne m'écrit pas une ligne, il tombe malade...

— Allons, pardonne-moi!

En même temps Kalinovitch baisait la main de Nastenka.

— Pardonne-moi, dis-tu? Mais tu ignores que tu as failli me conduire au suicide.

Il la regarda.

— Oh! tu plaisantes!

— Non, je ne plaisante pas. Si tu dis cela, c'est que tu ne connais ni mon caractère, ni mon amour pour toi, répliqua la jeune fille. Après ton départ, je comptais que tes lettres m'aideraient à supporter l'existence; mais un mois, deux mois, six mois se passent, et je ne reçois pas un mot! Que pouvais-je penser, sinon que tu étais mort? Je questionne tout le monde, je lis les journaux, les revues, dans l'espoir d'y rencontrer ton nom; rien nulle part! Sur ces entrefaites le prince vient à la ville; foulant aux pieds toute retenue, je vais le trouver, je me jette presque à ses genoux et je le

supplie de me dire s'il a de tes nouvelles. « Je ne sais rien! » répond-il.

Kalinovitch écoutait, la tête baissée.

— Alors, décidément, je fus sur le point d'attenter à mes jours, poursuivit Nastenka. S'il n'est plus, me disais-je, pourquoi resterais-je sur la terre? Qu'est-ce que j'y ferais? Ne vaut-il pas mieux en finir avec la vie? Mais, sans doute, il n'était pas dans les desseins de Dieu que je mourusse, car il m'inspira la pensée de recourir aux sacrements. J'alla me confesser à ce Père Séraphin, — tu te le rappelles? le prieur du monastère : je lui racontai tout. « Nous nous sommes aimés, lui dis-je; ensuite il m'a quittée, et, maintenant qu'il est mort, je suis décidée à ne pas lui survivre. »

Kalinovitch sourit légèrement et secoua la tête.

— Eh bien, qu'a-t-il répondu à cela? demanda le jeune homme.

— Voici quel fut son langage : « Les attachements terrestres sont très-forts chez toi; mais, insensée, as-tu jamais aimé Dieu? As-tu jamais songé à lui? » Mon attitude était celle d'un condamné en présence du tribunal; dans ce terrible moment, où je repassai en esprit ma vie tout entière, je fus saisie d'une frayeur extrême... « Se peut-il, continua le Père Séraphin, que ton cœur corrompu soit fermé même à la crainte du Seigneur, de ce juge menaçant qui règne au milieu du tonnerre et des éclairs? Prie jusqu'à ce qu'une sueur de sang inonde ton corps!... » A ces mots, j'eus comme un frisson moral; il me sembla que le feu du ciel allait me consumer en punition de mes fautes. Je frappai mes main l'une contre l'autre; je tombai à genoux et je priai avec toute la ferveur de mon âme, en répandant d'abondante larmes. « A présent, dit-il, je vais t'infliger une pénitence, et quand je verrai que ton âme est éclairée, je t'admettra

à la communion. » Ensuite, il se mit à me parler de Dieu, de la destinée de l'homme... Bref, il éveilla en moi le sentiment religieux... Je compris la profonde vérité de cette parole prononcée par lui : « Ce n'est qu'armés du glaive de l'amour divin que nous pouvons lutter victorieusement contre nos passions. »

Kalinovitch sourit de nouveau; en général, il écoutait Nastenka comme parfois une mère écoute l'innocent caquetage de son baby. La jeune fille finit par s'en apercevoir.

— Tu ris?... J'ai failli mourir, et il rit! Oh! mon ami! dit-elle, les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas cela qui me fait sourire, répondit Kalinovitch en lui baisant la main.

— Je sais de quoi tu ris, et Dieu te punira pour cela, Jacques, reprit-elle. Déjà maintenant tu es malheureux, mécontent de la vie; plus tard, ce sera pire encore, — crois-moi!... Dieu te punira aussi du tort que tu m'as fait, car, avant de te rencontrer, je n'avais jamais donné prise à la médisance, tandis qu'à présent ces soupçons... ces railleries... Et qu'est-ce que j'y ai gagné? Comme dit le Père Séraphin : « Le cœur s'endurcit, les ténèbres envahissent l'intelligence. C'est seulement sur la pierre angulaire de la foi, de la crainte et de l'amour de Dieu que nous pouvons bâtir notre édifice spirituel. »

Pendant ce prêche, Kalinovitch s'obstinait à regarder dans le coin.

— Ne tue pas en moi la force que ce saint homme m'a donnée...

— Allons, c'est bien! interrompit-il; parle-moi plutôt de ton père; depuis quand est-il malade?

— Tout est arrivé en même temps! répondit avec un soupir Nastenka. Ton départ lui avait fait beaucoup de peine....

le spectacle de ma douleur l'a achevé. Si quelqu'un nous avait vus alors, il aurait eu pitié de nous!... Tous, nous ne cessions de penser à toi, mais, par une sorte d'accord tacite, jamais un mot à ton sujet n'était prononcé dans nos conversations. Enfin, une nuit on m'éveille et l'on me dit que mon père est paralysé. Sans la religion qui m'a soutenue, je n'aurais pas résisté cette fois à la tentation de me donner la mort, car je me sentais coupable de parricide; mais j'ai considéré cela comme une nouvelle épreuve que le ciel m'envoyait, et j'ai pris la résolution de renoncer au monde, pour me consacrer tout entière à mon père. Lui-même, mon trésor, semblait avoir compris mon dessein : ne consentait à prendre ses médicaments que quand je les lui offrais, il ne souffrait pas que d'autres que moi le changeassent de linge...

— Comment donc t'a-t-il laissée partir? demanda Kalinovitch, qui regarda son interlocutrice en plein visage.

— Tu aurais mieux fait de ne pas me questionner à ce propos! répondit-elle en agitant la main. Lorsque je lus ta lettre, naturellement, je ne crus pas un mot des bêtises qu'elle contenait. Toi, avoir songé à m'abandonner! je savais d'avance que c'était impossible. Je compris seulement que tu étais malade... Et il s'opéra comme une révolution dans mon âme : mon père, mon serment, — tout fut oublié : immédiatement je résolus de me rendre auprès de toi, coûte que coûte !

Kalinovitch sourit légèrement.

— Et le Père Seraphin! Comment a-t-il pris la chose? interrogea-t-il.

Nastenka sourit à son tour.

— Tu penses bien que je ne suis pas allée lui communiquer mon projet! J'ai tout arrangé le plus secrètement possible,

et j'en suis encore à me demander comment j'ai pu mettre à exécution un tel dessein : je n'y comprends rien! C'est étrange, cet amour que j'ai pour toi! On dirait que tu as sur moi un pouvoir surnaturel. La crainte du péché devrait me retenir; eh bien, je ne puis même me figurer que nos relations soient coupables. On me prouverait clair comme le jour que cette passion doit être pour moi une source d'éternelles souffrances, cela, je crois, ne m'arrêterait pas une minute. Quant à mon père, poursuivit-elle avec une animation croissante, certes je l'aime beaucoup; mais dès que ta personne est en jeu, je ne me sens plus aucune pitié pour lui. Une fois décidée à partir, quels mensonges n'imaginai-je pas, Seigneur!... Le pauvre homme n'est plus en état de lire; je fabriquai tout d'abord une lettre censément écrite par toi et conçue à peu près en ces termes : « Ma chère Nastenka, j'ai été malade tous ces temps-ci; c'est pourquoi je ne vous ai pas écrit plus tôt. A présent, je vais mieux, et je vous prie de venir me retrouver à Pétersbourg, où nous ferons bénir notre union. Je ne puis me rendre moi-même auprès de vous, car je suis retenu ici par ma besogne à la revue... » Comme tu vois, j'avais inventé toute une histoire. Il fallait aussi gagner à ma cause Pélagie Eugraphovna. Je l'appelai secrètement dans ma chambre, et, me mettant à genoux devant elle : « Chère Pélagie Eugraphovna, lui dis-je, n'empêchez point papa de consentir à ma demande. Peut-être vous-même aimez-vous quelqu'un : représentez-vous ce que vous éprouveriez si vous le saviez malade loin de vous : assurément vous n'auriez qu'un désir : vous rendre auprès de lui, dussiez-vous faire la route à pied... » Elle se laissa attendrir.

Kalinovitch hocha la tête.

— Et ton oncle? demanda-t-il.

— Ah ! mon âme, avec le capitaine ce fut toute une affaire ! répondit Nastenka. Pendant les premiers jours, il se contenta de me bouder; je croyais que tout finirait par là, qu'il se tairait selon son habitude. Mais soudain il arrive chez moi, et, de cette voix hésitante que tu connais, commence à me prodiguer les plus vifs reproches : « Vous partez quand votre père est presque à la mort, et pour qui l'abandonnez-vous? » Finalement, il me déclare tout net que tu me tromperas encore; qu'avant ton départ, tu as déjà courtisé successivement Pauline et la fille du prince; que si tu es allé à Pétersbourg, c'est parce que tu as été refusé partout. Pour le coup, je perdis patience. « Mon oncle, lui dis-je, ne parlez pas d'un homme que vous ne pouvez comprendre. En ce qui me concerne, votre affection ne vous donne pas le droit de me tourmenter. Il m'en coûte déjà bien assez de quitter mon père dans l'état où il se trouve, et, au lieu de me soutenir, de me consoler, vous vous appliquez à rendre ma position plus cruelle encore, vous voulez m'inspirer des doutes sur l'homme pour qui je sacrifie tout! » En parlant ainsi, je pleurais à chaudes larmes, mais ma douleur ne l'émut point. Il alla auprès de mon père, et sais-tu quelle combinaison il suggéra? Si je voulais m'en aller, je devais le prendre avec moi pour qu'il me servît de protecteur contre toi! Tu peux te figurer combien, avec mon amour-propre, je fus choquée d'une pareille proposition. Je fis dire à mon oncle, par un domestique, que j'avais vingt-trois ans, qu'une jeune fille de cet âge n'avait pas besoin de chaperon, et que pour rien au monde je ne voyagerais avec lui... Cela coupa court à tout, et c'est à peine si, en partant, je lui dis adieu.

Kalinovitch secoua de nouveau la tête.

— Pourquoi cela? Il t'aime... dit-il.

— Peut-être, reprit en soupirant Nastenka; mais c'est un homme terriblement entêté! Imagine-toi qu'il refusa absolument de m'aider dans mes préparatifs de départ; je dus tout faire moi-même. D'abord, il fallait trouver de l'argent. Je savais fort bien que tu n'en avais guère, et arriver brusquement sans rien... Je résolus de mettre en gage notre domaine. J'en parlai à mon père; il y consentit, mais me fit observer que l'opération prendrait du temps. « Seigneur, pensais-je, que faire? » Je bouillais d'impatience, j'aurais voulu être déjà près de toi. L'idée me vint d'emprunter au maître de poste la somme dont j'avais besoin. Tu as vu cet homme, mon âme; tu sais combien il est avare. J'allai chez lui chaque jour pendant toute une semaine. Finalement, il se décida à me prêter; mais il exigea des intérêts exorbitants... Les choses m'ont été expliquées plus tard. Je réussis à me procurer tous les papiers nécessaires. Roumiantzeff me fut fort utile en cette circonstance; il voulut bien se charger de toutes les démarches. Je me rendis avec mes pièces chez le maître de poste. Il me compta l'argent d'une main tremblante. « Vous me rembourserez, n'est-ce pas? » me dit-il, et, en me parlant, il avait les larmes aux yeux.

Nastenka s'arrêta et devint pensive.

— Ensuite eurent lieu les adieux, poursuivit-elle. Je ne pus consoler mon père qu'en lui promettant de l'aller voir avec toi l'automne prochain. Nous irons, n'est-ce pas, mon ami?... Sans cela, je ne me pardonnerais jamais l'égoïsme de ma conduite.

Kalinovitch réfléchissait.

— Comment donc es-tu venue? Se peut-il que tu aies fait ce voyage sans être accompagnée par personne? demanda-t-il, comme pressé de mettre la conversation sur un autre sujet.

— Oui... du reste, j'ai quitté la ville en compagnie d'une

propriétaire, une imbécile. J'avais hâte d'arriver, comme bien tu penses, et elle trouvait toujours que la voiture allait trop vite; elle avait peur. Le soir venu, nous dûmes faire halte dans une localité pour y passer la nuit. Moi, je ne pus avaler une bouchée; elle, au contraire, mangea comme une vache, et se mit ensuite à ronfler. Le lendemain, nous repartîmes; un accident survint à notre tarantass, — colère et imprécations du cocher. A Moscou, ma compagne de voyage me quitta, et je restai toute seule dans une ville où je ne connaissais personne. M'étant fait conduire à la gare, je pris par économie un billet de troisième classe. Le wagon dans lequel je montai ne tarda pas à se remplir de moujiks, dont les peaux de mouton exhalaient une odeur infecte. L'un d'eux, qui était ivre, ne s'avisa-t-il pas de me conter fleurette? Je t'assure qu'en voyant arriver la nuit, je me sentis fort inquiète! Au sortir du wagon, je fis le signe de la croix. « Seigneur, pensai-je, maintenant je ne suis plus seule, je vais le voir, mon ami, mon ange! » Oh! que je t'aime!

En achevant son récit, Nastenka se serra contre la poitrine de Kalinovitch, qu'elle entoura de ses bras. Il déposa un long baiser sur les lèvres de la jeune fille.

— Non, il n'est pas possible d'aimer ainsi! dit-il avec des larmes d'attendrissement dans les yeux.

VIII

Tout d'abord, Nastenka parut avoir apporté le bonheur dans l'existence de Kalinovitch. Il recouvra complétement la santé, et redevint un gentleman soigné dans sa tenue.

Les deux jeunes gens quittèrent l'*Hôtel de Moscou* pour s'installer dans un petit local propre et bien éclairé, qu'ils meublèrent fort gentiment. Au début, la pensée du mariage continuait à hanter l'esprit de Nastenka; mais ce n'était pas à elle qu'il convenait de soulever la question, et son amant gardait le silence sur ce chapitre. Du reste, pour tranquilliser son père, elle lui écrivit que leur mariage avait eu lieu, et elle montra avec intention cette lettre à Kalinovitch.

— Vois, mon ami, ce que j'écris, dit-elle avec un sourire.

— Oui, c'est bien, répondit-il en souriant aussi, et l'entretien n'alla pas plus loin.

Grâce à la liberté de mœurs dont on jouit dans les capitales, personne ne s'inquiétait de savoir quel lien les unissait; on ne faisait pas attention à eux; d'ailleurs, ils vivaient fort retirés, ne recevant d'autres visites que celles de Biélavine et d'Ivolguine. Le premier vint chez eux sur l'invitation même de Kalinovitch; celui-ci commença par prévenir Nastenka : « Ma chère, lui dit-il, je vais te faire faire la connaissance d'un homme fort intelligent, Biélavine. Je passerai chez lui aujourd'hui, et il viendra sans doute nous voir dans la soirée. » D'abord, cela contraria quelque peu Nastenka.

— Non... je ne me montrerai pas, répondit-elle : je ne me sentirais pas à mon aise... tu comprends, dans les relations où nous sommes... J'aime mieux écouter derrière un paravent les choses intéressantes que se diront deux hommes d'esprit tels que vous.

— Voilà une bêtise! Avec un homme si éclairé et si délicat, tu n'as pas lieu d'être gênée, reprit Kalinovitch, et il sortit.

Quand il arriva chez Biélavine, ce dernier était dans son cabinet. Cette pièce ressemblait à une bibliothèque. A cha-

cun des murs était adossée une immense vitrine remplie de livres et supportant des bustes de grands hommes. Sur la table traînaient des revues et des journaux de toute sorte. Confortablement installé dans un bon fauteuil Voltaire, Biélavine lutinait avec une cravache un magnifique chien de Terre-Neuve. L'animal, dont les yeux étaient plus intelligents que ceux de bien des hommes, semblait se prêter volontiers à l'amusement de son maître. Tantôt, montrant les dents, il cherchait à saisir dans ses terribles mâchoires le bout de la cravache; tantôt il se roulait sur le moelleux tapis et y prenait des attitudes gracieuses.

Entra Kalinovitch.

— Bonjour, dit Biélavine avec sa cordialité accoutumée, et, après que tous deux eurent échangé les doléances habituelles sur le climat de Pétersbourg, le visiteur annonça qu'il venait de changer de logement.

— Ah! fit Biélavine.

— La personne dont je vous ai parlé est arrivée ici, ajouta Kalinovitch, et il sourit en baissant les yeux.

— Ah! répéta le maître de la maison, qui baissa aussi quelque peu les yeux. Je suis bien aise de l'apprendre, continua-t-il.

Kalinovitch expliqua avec un certain embarras qu'il désirait faire faire à Biélavine la connaissance de cette personne; par conséquent, il le priait de vouloir bien leur accorder une soirée.

— Certainement, aujourd'hui même, si vous le permettez, répondit Biélavine.

Ensuite, ils causèrent pendant une demi-heure des nouvelles du jour; puis Kalinovitch prit congé et retourna près de sa Nastenka. Biélavine, ayant des visites à faire, sonna un domestique et donna ordre d'atteler sa voiture.

Les deux hommes, que nous venons de voir en tête-à-tête, présentaient un phénomène assez singulier. Biélavine, autant qu'on pouvait en juger, était, par toutes ses convictions, un véritable romantique, un idéaliste, — appelez-le comme vous voudrez. Riche, il avait quitté le service de très-bonne heure, disant qu'il n'y pouvait trouver chaussure à son pied. Presque toute sa première jeunesse s'était passée à l'étranger : en Suisse, à Rome, à Paris, à Londres. Mais depuis qu'il avait renoncé aux voyages, il menait l'existence la plus monotone et la plus incolore. Aimant la bonne chère, s'intéressant aux choses de l'art, de la politique et de la science, il administrait en même temps sa fortune avec beaucoup de soin et de sagesse. En été, il se transférait à son oussadba, ou fixait sa résidence dans quelque jolie villa de la banlieue pétersbourgeoise. Tout ce que les plus intimes amis de Biélavine savaient quant à ses affaires de cœur, c'est qu'il avait été autrefois amoureux d'une jeune fille dont on lui avait refusé la main, et que, plus tard, il avait eu une liaison avec une dame fort jolie et fort intelligente; depuis, cette dame était morte. Mais tout cela ne paraissait avoir laissé aucune ombre sur la vie de Biélavine. Jamais on ne voyait son visage s'assombrir, et l'existence ne lui fournissait aucun sujet de tristesse; tandis que mon héros, avec toutes ses tendances pratiques, se trouvait depuis environ trois ans dans une situation vraiment romanesque. Comment expliquer un fait en apparence si bizarre? Est-ce qu'en effet, le romantisme suppose une âme étrangère aux passions? Ou bien les romantiques, plaçant leur idéal plus haut que ne le font les autres hommes, sont-ils, par cela même, moins sujets aux entraînements?

En attendant la visite de Biélavine, les deux jeunes gens s'occupèrent de tout préparer pour le recevoir convenable-

ment. On cira le parquet de la salle et du cabinet, on alluma une lampe nouvellement achetée; il fut décidé que Nastenka elle-même verserait le thé, et qu'il serait servi avec accompagnement de crème, de pain blanc, etc. Bref, ce qu'on projetait, c'était une de ces petites soirées si fréquentes à Pétersbourg dans le monde des employés.

— Sans vous mettre en grande toilette, donnez cependant quelque soin à votre mise, dit Kalinovitch à Nastenka. Il voulait que son amie lui fît honneur aux yeux de Biélavine.

— Oui, mon ami, c'est bien, répondit-elle, devinant sa pensée.

A neuf heures retentit un coup de sonnette : c'était Biélavine qui arrivait. Kalinovitch le présenta à Nastenka, comme à la maîtresse de la maison; elle se sentit un peu confuse.

— En votre absence, nous avons beaucoup parlé de vous, dit le visiteur d'un ton dégagé, mais poli, et il serra la petite main de la jeune fille.

— Ah! il vous a parlé de moi? demanda Nastenka en regardant Kalinovitch.

— Oui, répondit significativement Biélavine. Puis il s'assit et s'appuya sur sa canne à pomme d'or.

— Allons, dites-moi, continua-t-il en s'adressant à Nastenka avec la familiarité d'une vieille connaissance, c'est probablement la première fois que vous venez à Pétersbourg? Eh bien! voyons, comment le trouvez-vous? Je suis toujours curieux de savoir quelle impression cette ville produit sur les nouveaux arrivés.

— Je n'ai encore presque rien vu de Pétersbourg; ce qui m'a surtout frappée ici, c'est l'architecture ou plutôt la statuaire, car, je ne sais si je me trompe, dans les autres endroits de la Russie, on n'en aperçoit aucune trace; tandis qu'ici on sent que cet art existe, cela saute aux yeux... Ces

chevaux sur un pont, ces sphinx, ces statues qui décorent les façades des maisons...

Ces mots rendaient bien gauchement la pensée de Nastenka, mais ils témoignaient du moins son désir de mettre la conversation sur un sujet d'un ordre élevé.

— C'est vrai, répondit Biélavine. Vos paroles confirment une remarque que j'avais déjà faite moi-même. Nous occupons sur la surface du globe des centaines non pas de lieues, mais de degrés, et pour avoir seulement une idée de l'architecture, il faut venir à Pétersbourg. C'est extraordinaire!... Notre pays est d'une pauvreté inouïe au point de vue des beaux-arts.

— Nous nous proposons toujours d'aller au théâtre, et nous ne pouvons jamais trouver de places. C'est vexant! continua Nastenka.

— Il faut aller au théâtre, reprit Biélavine. Seulement, que Dieu vous préserve du théâtre Alexandre! vous gâteriez votre première impression. Allez à l'Opéra italien; il n'y a que là et à l'Ermitage qu'un habitant de Pétersbourg puisse goûter des jouissances esthétiques.

— Oui, nous irons aussi à l'Ermitage, dit Nastenka.

— Il ne faut pas y manquer. Et, si vous voulez me permettre de vous donner un conseil, ne commencez pas par l'école espagnole; sinon, quand vous aurez vu les Murillo, vous ne pourrez plus voir le reste. Les Raphaël sont très-faibles, et la peinture allemande n'est représentée que par un petit nombre de mauvais tableaux... Dans la galerie française, les Poussin attireront votre attention; mais les Murillo... quelle vivacité dans le coloris! quel mouvement dans la pose!... Et tout cela si contenu, si bien équilibré! Les Murillo et les Flamands, voilà ce qui vous transportera d'admiration!...

— Ah! que je suis contente! fit Nastenka, déjà joyeuse à la seule pensée qu'elle verrait ces chefs-d'œuvre. Je ne sais pas, poursuivit-elle, je crois bien que la musique, je ne la comprendrai jamais, car j'ai fort peu d'oreille; mais le théâtre... Sans doute, je n'ai encore assisté à aucune représentation passable, cependant il me semble que je pourrais me passionner pour l'art dramatique. Aussi, j'en veux à Jacques Vasilitch : avant-hier, figurez-vous, un jeune homme, nommé Ivolguine, est venu pour le voir; il aime beaucoup le théâtre, et il est décidé à se faire acteur : eh bien, à cause de cela, Jacques Vasilitch ne veut pas cultiver sa connaissance! N'est-ce pas là un préjugé d'un autre âge?

Nastenka s'était fort animée en prononçant ces derniers mots. Biélavine la considérait toujours plus attentivement.

— Oui, fit-il.

Kalinovitch sourit.

— Il s'agit de ce même étudiant qui, au théâtre, prêtait l'oreille à notre conversation, dit-il à Biélavine.

Celui-ci inclina la tête.

— Il a pour père un homme fort riche qui l'a mis à l'université, continua Kalinovitch, mais il n'y fait rien. D'abord, il s'était engoué de Karatyguine; à présent, l'imbécile étudie Shakespeare. Il est venu chez moi pendant ma maladie, et il a commencé à se démener comme un diable...

— Allons, soit! j'admets qu'il ait mal choisi le moment de sa visite; alors tu étais malade, mais maintenant? Tu reconnais toi-même qu'après tout il obéit à une tendance élevée : pourquoi donc le mépriser à cause de cela? répliqua Nastenka.

— D'autant plus, ajouta Biélavine, que le fait est rare parmi la jeunesse pétersbourgeoise, si guindée, si esclave du comme-il-faut, si asservie à la banalité.

— Oui, reprit la jeune fille; avouez pourtant que, si on le

traite ainsi, on le découragera et, finalement, on tuera en lui cette tendance. Moi, ne sachant rien, je l'ai reçu; mais Jacques Vasilitch ne s'est pas montré... Le pauvre jeune homme! Figurez-vous qu'il m'a suppliée de l'autoriser à venir chez nous : cela lui est absolument nécessaire, dit-il. J'avais vraiment pitié de lui! Qui sait? peut-être a-t-il du talent.

— Du talent! Allons donc! s'écria avec colère Kalinovitch... Tenez! vous en jugerez! Je vais à l'instant même faire venir le monsieur en question. Patience, vous aurez tout à l'heure le plaisir de l'entendre, dit-il d'un ton moitié enjoué, moitié colère, et, séance tenante, il écrivit un mot à Ivolguine.

L'étudiant ne se fit pas longtemps attendre. On était encore à prendre le thé quand il arriva, le visage rayonnant de satisfaction.

— Que je vous suis reconnaissant! dit-il au maître du logis.

Kalinovitch le présenta à Biélavine :

— Monsieur Biélavine! fit-il avec un sourire.

— Combien je suis charmé d'avoir le bonheur..., balbutia l'étudiant ivre de joie, en s'asseyant à côté de sa nouvelle connaissance. Jacques Vasilitch vous a peut-être dit...

Biélavine lui répondit par un sourire aimable.

— Eh bien! comment va votre Hamlet? demanda Kalinovitch.

— J'y ai renoncé, Jacques Vasilitch, dit naïvement Ivolguine. Comme vous me l'avez fait remarquer avec raison, c'était un rôle trop profond et trop nuancé pour moi. Maintenant, — je suis si heureux de votre invitation, je désirais justement faire appel à vos lumières, — dans une maison de ma connaissance, on organise un spectacle de société. J'ai proposé *Roméo et Juliette*. Naturellement, on ne peut pas jouer

toute la pièce, mais je tiens beaucoup à ce que quelques scènes figurent dans le programme.

— Et, bien entendu, c'est vous qui jouerez Roméo? demanda Kalinovitch.

— Oui; je ne sais pas comment je m'en tirerai. J'espère n'être pas trop mauvais, parce que j'ai beaucoup travaillé. Malheureusement, aucune des jeunes filles qui doivent prendre part à la représentation ne veut interpréter le rôle de Juliette.

— Pourquoi donc? questionna Nastenka.

— Elles disent que le rôle est difficile, et, comme Juliette aime Roméo, elles trouvent inconvenant d'exprimer ce sentiment sur la scène, répondit-il.

Nastenka sourit.

— Lisez-nous quelque chose, dit à Ivolguine Kalinovitch, dont l'intention évidente était de s'amuser aux dépens du jeune artiste.

— Volontiers, si vous le permettez, acquiesça celui-ci sans défiance. J'ai même pris le livre avec moi. Mais quand je n'ai personne pour me donner la réplique, je perds presque tous mes moyens... Oserai-je vous prier de vouloir bien lire le rôle de Juliette? demanda-t-il à Nastenka.

— Je n'ai jamais lu dans de semblables conditions, et il est probable que je m'acquitterai fort mal de ma tâche, reprit-elle en jetant un rapide regard à Kalinovitch.

— Il est probable que vous vous en acquitterez supérieurement, répliqua Ivolguine.

— Certainement; qui donc, sinon vous, peut lire le rôle de Juliette? dit Kalinovitch à sa maîtresse.

Nastenka hocha légèrement la tête.

— Soit, consentit-elle.

Voulant effacer l'impression que le ton moqueur de Kali-

novitch pouvait avoir produite, elle prit le livre, et, après avoir parcouru des yeux toute la scène qu'elle devait lire, se mit à débiter le rôle avec la plus grande conviction.

L'étudiant fut enthousiasmé.

— Parfait! s'écria-t-il, et lui-même mit dans sa lecture toute la chaleur possible.

Kalinovitch regarda d'un air moqueur Nastenka et Biélavine, espérant surprendre aussi dans leurs yeux une expression ironique; mais il ne l'y découvrit pas. Au contraire, à mesure que la scène se développait, Nastenka s'animait de plus en plus et entrait mieux dans l'esprit du rôle. Habituée, presque depuis l'enfance, à faire des lectures à haute voix, elle avait une diction à peu près irréprochable.

— Savez-vous une chose? Vous lisez très-bien; vous avez décidément le don du théâtre! déclara enfin Biélavine, qui, jusqu'alors, avait écouté sans rien manifester de ses impressions.

— Ah! j'en suis fort contente! répondit la jeune fille. Je vais me faire actrice, ajouta-t-elle en s'adressant à Kalinovitch.

— J'en ai peur! dit ce dernier.

Ivolguine était ravi.

— Très-bien! très-bien! répétait-il.

Puis il voulut savoir ce que Biélavine pensait de lui :

— Eh bien, et moi, comment me trouvez-vous? Dites-le-moi, je vous prie.

— Votre débit n'est pas mauvais; seulement, vous n'avez pas encore l'oreille habituée à la mesure des vers. Et puis, votre jeu est trop pléthorique; c'est plutôt avez les nerfs qu'il faut jouer.

— Oui, en effet, reconnut l'étudiant : voilà justement ce à quoi je veux arriver. Mais vous êtes admirable! dit-il ensuite à Nastenka. Si ce n'était pas trop d'audace de ma

part, je vous prierais de vouloir bien prêter votre concours à la soirée dramatique que nous sommes en train d'organiser. Vous nous rendriez le plus grand service en interprétant le rôle de Juliette. La représentation doit avoir lieu chez une de mes bonnes connaissances, madame Volmar... J'irai la voir demain, je lui parlerai : elle sera enchantée...

— Je vous remercie, mais je n'ai jamais joué, s'excusa Nastenka.

— De grâce, ayez cette bonté. S'il faut que je vous supplie à genoux, je suis tout prêt à le faire, reprit le jeune homme.

— Non, elle ne jouera pas! décida Kalinovitch, et, pour couper court à cette scène, il engagea avec Biélavine une conversation sur un sujet tout différent.

Ivolguine ne se rebuta pas et, à voix basse, recommença ses instances auprès de Nastenka. La jeune fille l'écoutait à peine. Après avoir ouvert le volume de Shakespeare, elle s'était insensiblement enfoncée dans la lecture de *Roméo et Juliette,* qu'elle ne connaissait pas encore.

— Ah! que c'est beau, mon Dieu! dit-elle.

L'étudiant la regarda d'un air presque attendri; les yeux bleus de Biélavine se fixaient aussi sur elle de temps à autre avec une expression rêveuse.

A minuit, les visiteurs se retirèrent.

— Eh bien! batuchka, vous possédez un vrai trésor!... dit tout bas Biélavine au maître du logis, quand tous deux se trouvèrent dans l'antichambre.

Kalinovitch eut un sourire d'amour-propre satisfait. Toutefois, il était songeur lorsqu'il revint près de Nastenka.

— Ce doit être un bien excellent homme que ce Biélavine! observa-t-elle.

— Oui, répondit machinalement Kalinovitch, qui semblait n'avoir pas entendu.

IX

La scène qui vient d'être racontée se renouvela assez souvent. A mesure que Nastenka et Biélavine semblaient éprouver l'un pour l'autre une sympathie plus marquée, Kalinovitch s'éloignait d'eux et se concentrait en lui-même. Il n'était pas homme à trouver son bonheur dans les paisibles jouissances de l'amour et de l'amitié. Le modeste confort qui l'entourait lui paraissait mesquin jusqu'au ridicule. Les meubles luxueux mis en montre dans les magasins lui faisaient détourner la tête avec colère. Le soir, en passant devant les maisons dont le premier étage était brillamment éclairé, en apercevant au travers des fenêtres les fleurs, les lustres, les candélabres, les tableaux qui ornaient ces demeures, il suspendait malgré lui sa marche et se disait dans un transport de rage envieuse : « Sont-ils assez heureux, les imbéciles qui habitent là! » Les équipages, les pelisses de trois mille roubles et les uniformes brodés produisaient sur lui le même effet. Il ne pouvait sans un serrement de cœur voir sortir de quelque hôtel ministériel un homme jeune encore, couvert de croix et de plaques, chamarré d'or sur toutes les coutures.

Indépendamment de ces aspirations ambitieuses, une question bien autrement urgente occupait son esprit. Sans doute, l'argent apporté par Nastenka suffirait pour faire vivre le ménage pendant un an; mais, après, que devenir? Kalinovitch était tout à fait dépourvu de moyens d'existence. Il commençait à avoir honte de lui-même en songeant

à son oisiveté : lui, homme naturellement actif, capable de travail, il ne pouvait pas gagner un morceau de pain et vivait aux crochets d'une pauvre femme, sa maîtresse : — y avait-il rien de plus humiliant qu'une situation pareille? Pour faire enfin quelque chose, et bien que cette démarche coûtât beaucoup à son amour-propre, il se décida à envoyer sa nouvelle à Zykoff, avec prière de la publier et en même temps de lui procurer de la besogne à la revue. Dans la crainte d'essuyer une seconde mercuriale, Kalinovitch n'alla pas lui-même chez son ami; du reste, il allégua comme excuse qu'il était malade depuis trois mois et qu'il gardait encore la chambre.

Il reçut en réponse une lettre cachetée de cire noire. L'adresse, écrite de la main d'une femme, était tout humide de larmes. « L'ami à qui vous écrivez n'est plus de ce monde, lui répondait madame Zykoff. Il est mort il y a quinze jours, espérant jusqu'à la fin vous voir une dernière fois. En ce qui concerne votre travail, j'attends vos instructions : voulez-vous que je l'envoie à Paul Nikolaïtch? Il paraît fort mal disposé à notre égard, depuis la mort de mon mari... » Kalinovitch n'eut pas la force d'en lire davantage, ce dernier coup comblait la mesure. Quelque profondément que l'eût blessé Zykoff, il savait que cet homme était le seul à Pétersbourg qui lui portât un intérêt sincère, le seul dont l'appui lui eût permis de gagner sa vie comme écrivain. Et maintenant cette suprême ressource lui échappait, il n'avait plus personne, plus rien...

Pour cacher à Nastenka son désespoir, Kalinovitch sortit aussitôt de chez lui. Son esprit affolé caressait les idées les plus chimériques. Ne trouverait-il pas sur la voie publique un portefeuille contenant cent mille roubles? Ne pourrait-il pas vendre, pour de l'argent, son âme au diable? Il

pensait aussi à se faire voleur de grand chemin, quitte à reprendre sa place dans la société lorsque ses rapines l'auraient enrichi.

« Jacques Vasilitch! » cria tout à coup quelqu'un derrière lui. Kalinovitch tressaillit en reconnaissant la voix du prince Ivan, qu'il vit un instant après descendre d'un élégant phaéton et s'avancer vers lui.

— Comment allez-vous? Qu'est-ce que vous devenez? J'ai mille questions et mille reproches à vous faire. Ne pas même m'avoir écrit une ligne! C'est impardonnable! dit le prince en serrant, selon son habitude, les deux mains de Kalinovitch.

— Je ne deviens rien, j'habite à Pétersbourg.

— Oui, mais, dites-moi, vous servez ici ou vous vous occupez de littérature?

— Non, je ne sers pas, et je ne fais guère de littérature.

— Mais, enfin, vous êtes content? Vos affaires ne vont pas mal?

— Ni l'un ni l'autre, fit Kalinovitch.

— Ni l'un ni l'autre! répéta le prince. Cependant [vous voilà maintenant des nôtres : vous êtes marié.

Kalinovitch rougit.

— Non, je ne suis pas marié, répondit-il.

— Vraiment?... sans plaisanterie?... demanda le prince, qui le regarda en plein visage. Comment se fait-il donc que le bruit de votre mariage se soit positivement répandu chez nous? mademoiselle Godnieff est à Pétersbourg?

— Oui.

— Et, réellement, vous n'êtes pas marié?

— Non, répondit encore une fois Kalinovitch.

— Hum!... fit le prince. Que je suis aise de vous avoir rencontré! continua-t-il en prenant le bras de son interlocuteur, avec qui il se mit à cheminer sur le trottoir.

— Voyez un peu comme Pétersbourg s'embellit ! Quand on y revient après cinq ans d'absence, on n'y reconnaît plus rien. Voyez donc quel superbe édifice on construit là !... dit le prince, visiblement préoccupé de quelque idée.

— Vous êtes ici seul ou en famille, Altesse? demanda Kalinovitch, pris soudain du désir de revoir la petite princesse.

— Non, je suis seul. Mademoiselle Pauline, dont la mère est morte, s'est rendue ici, où elle compte se fixer définitivement, et, comme mes affaires m'appelaient justement à Pétersbourg, je me suis offert pour l'accompagner, répondit le prince d'un air distrait. Êtes-vous libre aujourd'hui? ajouta-t-il après un moment de réflexion. Si vous voulez, nous dînerons ensemble au cabaret, et ensuite nous irons voir mademoiselle Pauline. Elle habite une maison de campagne au delà de Péterhoff; le pays environnant est le plus joli qu'il y ait au monde.

Kalinovitch se taisait.

— Je vous en prie! insista le prince.

Mon héros ne dînait jamais hors de chez lui : il savait fort bien que Nastenka l'attendrait toute la journée et serait inquiète; néanmoins, un motif dont lui-même ne se rendait pas compte le décida à accepter l'invitation du prince.

— Très-bien, très-bien! dit celui-ci, et, appelant son équipage, il y fit monter avec lui Kalinovitch.

La voiture, attelée de deux magnifiques trotteurs gris, roulait rapidement sur le pavé de bois. L'ancien principal éprouvait une satisfaction vaniteuse à se voir assis dans ce beau phaéton; il se prélassait sur les moelleux coussins, et regardait d'un œil dédaigneux la foule épaisse des piétons.

— Rue Morskaïa ! cria le prince; quelques instants après, l'équipage s'arrêtait devant le restaurant Dussaud.

Dans la première pièce les reçut un domestique en habit noir, gilet blanc et cravate blanche, qui tenait une serviette à la main.

— Bonjour, Michel, lui dit le prince d'un ton aimable.

Le laquais sourit d'un air respectueux et satisfait.

— Il y a longtemps que Votre Altesse est à Pétersbourg? demanda-t-il.

— Non, je viens seulement d'arriver... Le service est toujours fait ici par des Tatars, et, chose à noter, ce sont des gens très-honnêtes, dit le prince à Kalinovitch au moment où tous deux, suivis de Michel, entraient dans une des pièces du fond.

— Allons, donnez-nous quelque chose à manger, poursuivit le prince en s'asseyant sur le divan avec les façons d'un habitué : seulement faites-nous grâce de votre menu officiel, ajouta-t-il.

— Bien, Altesse, répondit le laquais.

— D'abord, si vous avez du veau vraiment bon, préparez-nous des côtelettes au naturel, et qu'il n'y ait pas une goutte d'huile, — Dieu nous en préserve! Ensuite... vous avez de la volaille, sans doute?

— Nous avons d'excellents poulets, Altesse, à un rouble et demi.

— Eh bien, va pour le poulet! Quant au potage, dispensez-nous de cette purée qu'on fait très-mal chez vous; nous mangerons un potage à la tortue, mais qu'il soit très-relevé, vous entendez?

— Oui, Altesse, reprit le Tatar.

— Maintenant, qu'est-ce que vous avez comme poisson?

— Des truites de rivière, Altesse.

— Bien... En fait de vins, naturellement, du champagne frappé et une bouteille de vin du Rhin. Mais peut-être, à table,

aimez-vous mieux le vin rouge? demanda le prince à Kalinovitch.

— Je n'y tiens pas, répondit ce dernier.

— Vous n'y tenez pas? Du reste, ce vin-là est très-bon.

— Duquel voulez-vous? demanda le laquais... Nous en avons à cinq roubles et à huit roubles.

— Donne-nous de celui à huit roubles, mon cher, dit le prince. Ces gens-là sont d'une honnêteté étonnante! observa-t-il de nouveau, après que le laquais fut sorti.

Au bout d'une demi-heure, le dîner se trouva prêt.

— Non, le bouquet n'y est pas!... déclara le prince en achevant de manger sa soupe; et tes côtelettes, mon cher, ne valent rien, dit-il ensuite à Michel ; elles sont sèches et elles sentent la fumée. Non, c'est une barbarie de traiter ainsi nos estomacs! N'est-ce pas votre avis? demanda-t-il à son invité.

— Oui, acquiesça Kalinovitch.

Mais au fond il trouvait tout cela fort bon et se disait avec dépit qu'il serait bien heureux d'avoir chez lui un pareil ordinaire au lieu de la soupe trouble et du bœuf desséché que sa mauvaise cuisinière lui faisait manger. Le jeune homme éprouva le même sentiment de colère en buvant un verre de rudesheimer moelleux et parfumé : voilà ce qu'il lui aurait fallu pour sa santé! Le médecin lui avait ordonné du bon vin, et il devait se contenter d'un madère à soixante kopecks la bouteille.

— Au lieu de pâtisseries, donne-nous des fruits. Je crois que cela vaudra mieux, dit le prince au laquais.

Le dîner fini, il alluma un cigare et s'étendit sur un divan. Entre deux bouffées de tabac, il sirotait un petit verre de marasquin.

— Dites-moi quelque chose d'intéressant, Jacques Vasi-

litch ! commença-t-il comme un homme qui s'apprête à bavarder un brin.

— Je ne sais rien. Vous arrivez de province : c'est plutôt vous qui pourriez me raconter des nouvelles, répondit Kalinovitch.

— Eh ! que peut-il se passer dans un trou comme le nôtre? reprit le prince. Du reste, j'ai été très-secoué tous ces temps-ci : comme je vous l'ai appris, notre respectable vieille est morte; et, indépendamment du chagrin que cette perte nous a causé, il a fallu dresser l'inventaire de la succession. La fortune laissée par la générale est énorme, elle dépasse toutes les prévisions. Le numéraire seul s'élève à cinq cent mille roubles.

Un frisson parcourut le corps de Kalinovitch.

— Et, sans doute, les immeubles sont fort considérables aussi? demanda-t-il en s'efforçant de cacher l'intérêt qu'il prenait à cette conversation.

— Certes ! je ne parle pas des redevances payées par les moujiks; je laisse également de côté cinq moulins rapportant chacun, au minimum, trois mille roubles d'argent : ce qui donne, pour le tout, un revenu annuel de quinze mille roubles; il y a encore un bien, situé aux environs de Moscou... cette propriété, auparavant, était jugée sans valeur; or voilà que tout à coup, — c'est le cas de dire que l'eau va toujours à la rivière, — tout à coup elle est traversée par une voie ferrée : un monsieur imagine de planter là des légumes, et maintenant il paye, pour la location de ce lopin de terre, la bagatelle de dix mille roubles ! Rien que cela, batuchka, serait déjà une fortune pour un autre, et, qui mieux est, une fortune bien assise, à l'abri de tout accident. Pas de frais d'entretien, pas de police d'assurance à payer — un charme !

Kalinovitch écoutait le prince comme il aurait écouté un démon tentateur.

« Et tout cela pourrait être à moi! » songeait-il au fond de son âme.

L'addition s'élevait à trente-deux roubles. Le prince en donna trente-cinq.

— Tu garderas le reste pour toi, dit-il au domestique, et il sortit.

Kalinovitch le suivit.

« Cet homme-là donne trois roubles de pourboire comme il donnerait dix kopecks; et, moi, je m'inquiète à la pensée que le voyage en bateau à vapeur va me coûter, aller et retour, un rouble d'argent; je serais même fort content s'il payait pour moi. O pauvreté, de quelles pensées basses et honteuses tu remplis le cœur de l'homme! » se disait mon héros, et, dans la crainte que son désir ne se réalisât, il devança le prince au bureau, où il prit un billet pour lui.

Le steamer semblait voler à la surface des eaux. Les passagers étaient nombreux et causaient gaiement. Seul, Kalinovitch paraissait soucieux; mais le prince ramena insensiblement la conversation sur la fortune de Pauline.

— C'est une fameuse affaire que cette entreprise de navigation, dit-il, cela rapporte de quinze à dix-huit pour cent d'intérêt. L'argent de ma cousine serait joliment bien placé là dedans!

— Est-ce qu'elle ne le fait pas valoir? demanda Kalinovitch.

— Non, répondit le prince d'un ton fâché; il est tout bêtement déposé en banque; et, dans un siècle d'industrie comme le nôtre, on aura beau dire, c'est une sottise, c'est même un crime de placer ainsi ses fonds. Mais que voulez-vous? Par une idée de femme, elle vient maintenant d'acheter cette maison de campagne. Ce ne sont pas les agréments qui

y manquent : il y a là des prairies, des cours d'eau poissonneux, des vaches; bref, c'est un joli joujou; mais, au point de vue du rapport, cela ne signifie rien. Dire pourtant que, bien administrée, la fortune de ma cousine donnerait un revenu de cent mille roubles... le budget d'un duché allemand!

« Et tout cela pourrait être à moi! » ne cessait de songer Kalinovitch.

Quand le steamer approcha du port, les voyageurs passèrent dans un canot qui attendait là. Tout semblait se réunir pour plonger Kalinovitch dans le ravissement. La soirée était claire et tiède; le soleil, déjà bas, brillait comme une tache de feu au-dessus de la mer dont il dorait les petites rides. Les rameurs, au nombre de douze, étaient vêtus de chemises rouges ornées de passementeries, leurs mouvements cadencés ressemblaient à des battements d'ailes. Le rivage était bordé de jardins d'où émergeaient des villas offrant les formes architecturales les plus variées. Dans plusieurs de ces habitations on jouait du piano; çà et là se montrait tout à coup, dans un encadrement de verdure, une robe blanche, une jolie tête de femme. Le canot s'arrêta enfin devant une des maisons de campagne qu'un escalier de marbre mettait en communication avec la mer.

— Allons! dit le prince en s'élançant à terre, et aussitôt il fit entrer Kalinovitch dans une allée où, chemin faisant, s'offrirent à leurs yeux tous les ornements décoratifs des villas pétersbourgeoises : au loin apparaissait une de ces charmantes maisonnettes gothiques qu'on peut encore voir dans les petites villes d'Allemagne. A mesure qu'ils avançaient, ils rencontraient plus d'objets sollicitant leurs regards : ici c'était une sorte de grotte, là un pavillon chinois auquel donnait accès une passerelle jetée en travers d'un cours d'eau;

ailleurs, des acacias formaient comme un corridor obscur; à l'entrée se dressait sur un piédestal un Amour qui, le doigt levé, semblait menacer les mortels assez téméraires pour oser s'aventurer dans cet endroit. Aux abords de la maison, d'énormes caisses, contenant des végétaux gigantesques, entouraient un superbe massif de rosiers et de dahlias. Le balcon était tout tapissé de lierre. Les visiteurs trouvèrent la maîtresse du logis dans le premier salon. Elle était confortablement assise sur un petit divan, en face d'une table à ouvrage incrustée d'or. A l'occasion de son deuil, Pauline portait une robe blanche; sa coiffure, qui devait avoir été inventée exprès pour elle, lui allait admirablement; aussi parut-il à Kalinovitch qu'elle était rajeunie et embellie. Vis-à-vis d'elle était alors assis un monsieur d'un âge avancé et d'un extérieur sévère, qui avait deux plaques sur son habit.

— Mille roubles que vous ne devinez pas qui je vous amène! dit le prince en entrant.

— Ah! monsieur Kalinovitch! Mon Dieu! par quel hasard? s'écria Pauline en lui tendant amicalement la main.

Après quoi, elle présenta Kalinovitch et le vieillard l'un à l'autre. Mon héros apprit ainsi qu'il se trouvait en face d'un de ces puissants personnages dont les simples mortels ne peuvent sans effroi entendre prononcer le nom. Il fit au vieillard un salut profond, craintif même, puis il s'assit dans une attitude respectueuse.

— J'ai eu l'honneur de me présenter chez vous aujourd'hui, Altesse, mais on m'a dit que vous étiez absent, commença le prince d'un ton qui témoignait aussi de son respect pour le haut dignitaire.

— Oui, je suis sorti de bonne heure aujourd'hui, répondit le vieillard en traînant la voix, comme pour rehausser l'importance de ses paroles.

— Et qu'est-ce que vous faites de la baronne? demanda le prince à Pauline.

— Ah! la baronne m'a mise dans une colère terrible aujourd'hui! Figure-toi que j'attendais le comte à dîner, dit-elle en montrant le vieillard : elle a voulu être des nôtres; seulement, à quatre heures, — personne; à quatre heures et demie, — personne encore. Je commence à avoir une faim atroce; finalement, le comte arrive; mon premier soin, naturellement, est de le gronder, n'est-ce pas?

— Oui, et même sévèrement, répondit le vieillard avec un sourire.

— Et toujours pas de baronne! continua Pauline. Enfin, à cinq heures passées, figure-toi, je reçois d'elle un mot; elle m'écrit qu'elle ne peut pas venir dîner parce qu'un accident est survenu à son tilbury : or, elle s'est juré de n'aller jamais à la campagne autrement qu'en tilbury et conduisant elle-même.

Le comte hocha la tête.

— Une femme charmante! Je l'aime extrêmement. Ah! qu'elle est gentille! N'est-ce pas? dit Pauline en s'adressant au vieillard.

— Oui, c'est une femme de beaucoup d'esprit. Je l'ai connue tout enfant, et, dès cet âge, il y avait déjà en elle quelque chose d'extraordinaire. Une femme de beaucoup d'esprit! répéta-t-il.

— Ah! oui, oui, confirma Pauline. Eh bien, et vous? dites-moi, qu'est-ce que vous devenez? demanda-t-elle à Kalinovitch avec l'intention évidente de l'arracher à son mutisme.

— Le bruit qui courait chez nous au sujet de M. Kalinovitch est complétement faux, dit le prince.

— Est-ce possible? demanda Pauline, qui parut un peu troublée.

— Ce bruit est complétement faux, répondit Kalinovitch avec une grimace de mépris.

— Vraiment! fit Pauline, et, abandonnant aussitôt ce sujet d'entretien, elle se hâta d'adresser une question quelconque au vieillard.

— Je crois que la baronne est arrivée, dit le prince.

— Ah! quel bonheur! s'écria la maîtresse de la maison. Au même instant, entrait d'un pas rapide dans la chambre une femme très-jolie et mise avec tant d'élégance que Kalinovitch n'aurait jamais supposé qu'on pût s'habiller ainsi.

— Bonjour, prince! dit-elle vivement. Mon Dieu! qui vois-je? le grand-père! ajouta-t-elle en s'adressant au vieillard.

— Voilà que vous me donnez encore ce nom! répondit le comte avec un haussement d'épaules.

— Non, non! vous n'êtes pas un grand-père! vous êtes un jeune homme! reprit la pétulante jeune femme. Bonjour, chère Pauline! Ah! je n'en puis plus! ajouta-t-elle en s'asseyant sur le divan.

— Vous avez fait la route en tilbury? lui demanda Pauline.

— Sans doute. Et figure-toi quel guignon j'ai : je viens de perdre un bracelet, — un cadeau de mon frère, — c'est pourquoi j'y tenais. Je ne sais pas encore moi-même comment cela est arrivé. Mon insupportable Beauty m'a donné beaucoup de fil à retordre : je suppose que le bracelet aura glissé à terre pendant que j'étais occupée à maintenir cette bête. C'est vexant!

— Et le baron vous permet de conduire vous-même?

— Oh! je ne l'écoute pas : libre à lui de bougonner.

— Il doit savoir maintenant qu'il prêche dans le désert, observa en souriant le vieillard.

— Je le pense! reprit la baronne. Ah! à propos de mon bracelet, pour ne pas l'oublier, continua-t-elle en s'adressant à Pauline : hier ou avant-hier, j'étais en ville, et j'ai passé chez M. Lobri. Il se charge de rassortir tous tes diamants et de les monter comme il convient. Je t'en prie, ne les confie pas à un autre : cet homme-là est un génie dans son genre.

— Je n'ai pas besoin, je crois, de les faire arranger tous, répondit Pauline.

— Si, tous, chère amie ; il le faut absolument! insista la baronne. Tu sais comme les diamants se portent aujourd'hui. Rappelez-vous, dit-elle ensuite au vieillard, madame Peynard au bal des Vronsky. Elle était toute couverte de diamants, mais ils avaient été disposés avec tant de goût que rien ne blessait la vue et que l'ensemble offrait un aspect enchanteur.

— Vous avez beaucoup de bijoux? demanda le comte à la maîtresse de la maison.

— Je suis même ennuyée d'en avoir tant, répondit-elle.

— Je t'en prie, chère amie, fais-nous-les voir, aie cette bonté; les brillants sont ma passion; je crois que, comme les bayadères, je passerais bien toute la journée à jouer avec des pierres précieuses, dit la baronne.

Pauline voulut d'abord refuser :

— A quoi bon? c'est inutile...

— Je vais les chercher, fit le prince.

— Vous serez bien aimable, lui dit la baronne.

Le prince sortit et reparut peu d'instants après.

— Voilà qui n'est pas mauvais! observa-t-il en passant à côté de Kalinovitch et en lui faisant soupeser la boîte assez lourde qu'il était allé chercher.

Pauline, obligée de s'exécuter, ouvrit l'écrin d'un air assez mécontent et en tira avec précaution différents objets.

— C'est magnifique! c'est magnifique! répéta en français le vieillard, qui examinait tantôt un solitaire, tantôt un diamant ou un collier de perles.

— Mais que toutes ces dispositions sont ridicules! Voyez un peu ce peigne! Ah! que nos grand'mères étaient sottes de faire si mal valoir leurs bijoux! s'écria la baronne, dont les yeux brillaient.

— Dernièrement, dit le prince au vieillard, nous sommes allés, ma cousine et moi, faire estimer tout cela chez un joaillier : indépendamment du travail, ces pierreries représentent une valeur intrinsèque de deux cent mille roubles.

— Je n'ai pas de peine à le croire, répondit le comte.

On alla ensuite prendre le thé dans la salle à manger; là se trouvait, posé sur une table ronde, un énorme samovar en argent : cet objet, d'ancien style comme les bijoux, fournit un nouvel aliment à la conversation.

— Je ne sais non plus que faire de cette argenterie : tout cela est si vieux... dit Pauline.

— Pour ce qui est de l'argenterie, chère cousine, vous me permettrez de n'être pas du tout de votre avis. Les ciseleurs d'aujourd'hui sont des ânes à côté de ceux d'autrefois. Quelle finesse de travail! Regardez-moi donc ces gladiateurs, ces bacchantes, ces naïades nues... Envoyer tout cela à la refonte, ce serait une impiété!

— Vraiment, je suis bien embarrassée! reprit Pauline.

— Pourquoi l'être? répliqua le prince. D'autant plus que, dans votre future demeure, il y aura probablement une cheminée, et que ces merveilles y feront très-bien comme garniture.

— Oui, cela peut être joli, pourvu qu'on évite l'excès, autrement on a l'air de tenir une boutique d'argenterie.

— Sans doute, il suffira de choisir les plus belles pièces. A

quoi bon tout garder? répondit le prince, et, se penchant à l'oreille de Kalinovitch, il ajouta tout bas : Après la campagne de Pologne, le feu général Chévaloff a été chargé d'administrer les biens confisqués, ce qui lui a permis, comme bien vous pensez, de rafler pas mal de choses.

La conversation se poursuivit longtemps encore sur ce sujet. A la fin, le prince fit remarquer à Kalinovitch qu'il était temps de partir, et tous deux prirent congé. Laissant là le reste de sa société, Pauline leur fit la politesse de les reconduire jusqu'au bout du jardin.

— Je vous en prie, monsieur Kalinovitch, ne m'oubliez pas, dit-elle. Accordez-moi une journée tout entière; nous aurons tout le temps de causer, de faire des lectures ensemble. Si vous avez écrit quelque nouvel ouvrage, vous l'apporterez, n'est-ce pas?

Kalinovitch s'inclina.

Le canot dans lequel ils étaient venus les ramena au bateau à vapeur. La mer, éclairée par la lune, était plus belle encore qu'à l'aller; mais cette fois mon héros n'y fit pas attention.

— C'est un homme de grand mérite que ce comte, lui dit le prince, et il possède une influence considérable. Il aime beaucoup la petite baronne que vous venez de voir... Naturellement, il circule de nombreux cancans à ce propos; mais, sans doute, les mauvaises langues ont tort : la baronne est trop jeune et occupe dans la haute société une place trop en vue pour avoir avec ce vieillard les relations qu'on lui prête. Quoi qu'il en soit, elle jouit d'un grand crédit auprès du comte, et, si l'on veut obtenir quelque chose de lui, le mieux est encore de la mettre dans ses intérêts. Cela, du reste, n'est pas trop difficile, car c'est une personne qui aime beaucoup la dépense, et, par suite, se trouve dans de conti-

nuels embarras d'argent. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue quand on tient à l'avoir pour alliée.

Tout en écoutant ces paroles, Kalinovitch regardait d'un air sombre la coupole d'Isaac, qui brillait dans le lointain. En province, il avait pu conserver encore quelque noblesse de sentiments, mais à Pétersbourg cela devenait presque impossible. Le goût de l'étude, les rêves littéraires, la sympathie pour le bon Pierre Mikhaïlitch; enfin, l'amour pour la douce et vaillante Nastenka : tout ce qu'il y avait eu jusqu'alors de poétique en lui s'effaçait devant le prosaïsme impitoyable de cette ville, où tout l'effort de l'homme se résume dans la poursuite de l'argent.

Arrivé à la porte de son logement, le jeune homme tira avec violence le cordon de la sonnette. Nastenka n'était pas encore couchée et alla elle-même lui ouvrir.

— Oh ! mon ami, comment rentres-tu si tard? Où as-tu été? Dieu sait par quelles inquiétudes j'ai passé!

— Vous n'aviez pas à vous inquiéter. Je suis allé à Pavlovsk avec des connaissances. On ne peut pas toujours rester entre quatre murs! répondit Kalinovitch.

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenue? Je t'ai attendu tout le temps. A l'heure qu'il est, je n'ai même pas encore dîné, reprit Nastenka.

— Rien ne vous empêchait de dîner! répliqua-t-il, et il se coucha aussitôt. Mais le sommeil ne rendit pas le repos à son esprit. Il rêva du comte, du samovar en argent, des cinq moulins!

X

Le prince occupait un des plus beaux appartements de l'hôtel Demouth. Un matin, assis devant son bureau, il se livrait à des opérations d'arithmétique. Par extraordinaire, ce gentleman si correct n'avait pas encore fait sa toilette, et portait pour tout vêtement une robe de chambre en soie. Debout en face de la cheminée se chauffait un monsieur en paletot, qu'à première vue on pouvait reconnaître pour un étranger. C'était un homme roux, au visage bouffi et à la tournure assez vulgaire.

— Cinq fois huit, — quarante. Parfait! dit le prince en plissant son beau front.

Le monsieur roux sourit comme un homme content de lui-même.

— C'est gentil! observa-t-il.

— Gentil, dites-vous? Vous appelez cela gentil, quarante pour cent?... Moi, je dis que c'est superbe! s'écria le prince; puis, après être resté quelque temps pensif, il ajouta comme s'il eût continué ses réflexions tout haut : — Maintenant toute la question est de trouver les fonds. A la rigueur, je sais bien à qui je pourrais m'adresser. Mais quoi! c'est une personne de ma famille, elle ne voudra jamais entendre parler d'un prêt à intérêt, elle m'offrira l'argent gratis. Or, ce « gratis » est impossible à digérer pour moi. Je suis marchand dans l'âme. Je ne prêterais d'argent qu'à intérêt, je ne puis en emprunter qu'à la même condition. Vous comprenez, c'est le point d'honneur commercial.

— Je comprends, mais alors?

— Sans doute, il faudra bien en passer par là; seulement, je voudrais trouver un biais, de façon à n'être pas trop l'obligé de cette personne, répondit le prince, et il se mit à réfléchir.

Parut un laquais.

— Kalinovitch est venu, Altesse, annonça-t-il.

— Oh! que le diable l'emporte! Il prend bien son temps pour venir me voir! fit le prince avec colère. Qu'il entre! ajouta-t-il.

Le visiteur entra. Le prince le reçut avec son amabilité accoutumée.

— Bonjour, Jacques Vasilitch; prenez place. Mais qu'avez-vous? Comme vous êtes pâle et défait!

— J'ai été souffrant tous ces temps-ci, répondit Kalinovitch.

Le fait est qu'il ne se ressemblait plus à lui-même. Ses yeux avaient une étrange expression d'énergie.

— Mauvais, mauvais!... fit le prince d'un air distrait, et il se hâta de reprendre la conversation avec son précédent interlocuteur.

— Si l'on commençait les opérations après le mois de septembre? demanda-t-il.

— Ce serait trop tard! La machine arrivera par mer, il ne faut pas attendre la saison des glaces.

— Oui, la navigation serait interrompue... le diable sait combien c'est vexant! s'écria le prince.

— De quoi s'occupe Votre Altesse? demanda Kalinovitch.

— Je monte une sucrerie. Ce monsieur est M. Pembroke, un Anglais... Il a la bonté de s'associer avec moi pour l'exploitation d'un procédé dont il est l'inventeur, et si, avec l'aide de Dieu, nous parvenons à obtenir un brevet, nous

pouvons compter sur quarante pour cent de bénéfices assurés.

En disant cela, le prince regardait du côté de la fenêtre.

— Il ne manque plus qu'une bagatelle, — l'argent! poursuivit-il avec un sourire amer, et il y a tant de millionnaires qui ne font rien de leurs millions, qui les laissent dormir comme des chiens dans un vestibule! Vous, en votre qualité d'industriel, continua le prince en s'adressant à l'Anglais, vous comprenez à quoi se réduit le rôle de l'argent dans les affaires. C'est une niaiserie, un moyen, quelque chose comme ce papier à lettres, qu'on peut trouver toujours et partout. L'important, c'est la pensée mère d'une entreprise, — l'idée; mais chez nous on n'en juge pas ainsi. Quelque invention que vous ayez imaginée, eussiez-vous découvert un procédé pour décrocher les étoiles du ciel, si vous n'avez pas de capitaux personnels, vous n'aboutirez à rien!

— Le crédit fait défaut! dit sentencieusement Pembroke.

— Absolument! Aussi, faute de pouvoir aborder les grandes entreprises, on est forcé de se rabattre sur des misères. Moi, par exemple, voilà trente ans que je m'occupe de spéculations : sauf que je n'ai pas fait produire d'oranges à des bûches de tremble, je puis dire que j'ai mis la main à toutes sortes de choses; eh bien, à quoi cela m'a-t-il mené? Si l'on parvient à gagner dans son année trente mille malheureux roubles, on ne sait comment remercier Dieu!

Kalinovitch écoutait à peine cette conversation. Dès que le prince eut cessé de parler, il lui dit brusquement :

— J'ai une affaire dont je désire entretenir Votre Altesse.

— Quelle affaire?

— Je ne puis m'en ouvrir que dans un tête-à-tête, reprit Kalinovitch.

— Oui... fit le prince, puis, se mordant les lèvres et fermant les yeux, il s'adressa à l'Anglais :

— Ainsi, sir Pembroke, notre affaire doit en rester là jusqu'à vendredi.

— Jusqu'à vendredi?

— Oui. J'ai quelques arrangements à prendre d'ici là.

— Allons, *farewell!*

— Au revoir, mon ami, au revoir! dit le prince, qui reconduisit l'Anglais jusque dans l'antichambre, et revint ensuite s'asseoir à sa première place.

— C'est une fameuse tête! continua-t-il, et quel peuple étonnant que ces Anglais, mon Dieu! Tenez, cet homme-là n'est qu'un simple machiniste, et, qui plus est, il s'enivre abominablement tous les soirs : eh bien, pour établir le devis d'une entreprise, il n'a pas son pareil!... Mais, voyons, mon cher Jacques Vasilitch, dites-moi quelle est l'affaire qui me procure le plaisir de votre visite.

— Prince, commença Kalinovitch en s'efforçant de sourire, vous m'avez dit autrefois que Pétersbourg était une bonne école pour les jeunes gens...

— C'est une fort bonne école, en effet.

— Trop bonne même... Dernièrement, lorsque nous nous sommes revus, je ne me suis pas senti le courage de vous l'avouer, mais la vérité est que je me trouve maintenant dans une situation fort peu enviable.

— Cela ne va donc pas, la littérature? demanda le prince d'un ton quelque peu moqueur.

Kalinoviteh eut un sourire de mépris.

— Ne me parlez pas de la littérature! répliqua-t-il. Tel que je suis organisé, les seules jouissances de l'inspiration ne sauraient me suffire. Écrire est pour moi un travail, et un travail pénible. Je ne pourrais me donner cette peine que si

elle était récompensée par un sérieux profit pécuniaire; or c'est ce qui n'est pas!

— En effet, il ne peut être question ici de profits sérieux. Les auteurs, que je sache, ne gagnent pas gros. Qu'on s'occupe de littérature pour s'amuser, pour tuer le temps, comme s'en occupaient les écrivains de ma génération, soit! mais faire de cela un métier, fi! c'est même rabaisser la dignité des lettres!

— Que faire? reprit Kalinovitch : j'ai passé l'âge des études, et, d'ailleurs, à quoi m'auraient-elles conduit? Fussé-je devenu un savant, je n'aurais jamais pu espérer qu'une place dans l'enseignement supérieur.

Le prince fit une grimace de dédain.

— Pour moi, commença-t-il en haussant les épaules, enseignement supérieur ou enseignement primaire, c'est tout un, à cela près que le premier s'applique à des sujets un peu plus larges; et enfin, si l'on considère les professeurs en eux-mêmes, qu'est-ce que ces gens-là? Je suppose que tous se recrutent parmi les séminaristes. On ne peut, je pense, les recevoir dans aucune maison convenable. Du moins, ni à Pétersbourg, ni à Moscou, je n'en ai jamais rencontré qui fussent mêlés à notre monde.

Kalinovitch ne répondit rien à cette observation.

— Le service public m'est également fermé, poursuivit-il sans relever sa tête qu'il tenait baissée depuis le commencement de l'entretien. Je suis allé chez le monsieur pour qui vous aviez eu la bonté de me donner une lettre...

— Oui, eh bien?

— J'ai essuyé un refus : il n'y a pas de place vacante.

— C'est dommage! Vous n'auriez pas pu servir dans des conditions plus agréables. Ce directeur est un si brave homme!

— Il m'a refusé, reprit Kalinovitch, et le pire, c'est de se

voir réduit à l'inaction, alors qu'on sent en soi de la force, des capacités peut-être, enfin l'amour du travail!... Si j'avais des ressources, si une protection m'ouvrait la voie, je crois que je ferais mon chemin aussi bien qu'un autre.

— Qui en doute? Cela est incontestable... Mais il faut trouver un moyen de sortir de là... vous ne pouvez pas rester dans cette position... Je désirerais beaucoup vous être utile, dit le prince.

Kalinovitch perdit contenance, ses traits se creusèrent, et son visage prit l'expression que les peintres ont coutume de donner aux têtes de martyrs.

— Je regrette amèrement aujourd'hui, Altesse, la faute que j'ai commise jadis en repoussant vos bienveillantes ouvertures au sujet de mademoiselle Pauline... dit-il avec embarras.

Surpris de la tournure que venait de prendre la conversation, le prince regarda son interlocuteur.

— Hum! proféra-t-il, et il baissa les yeux d'un air confus. En effet, vous avez commis une faute.

— Peut-être y a-t-il encore moyen de la réparer, continua Kalinovitch en tambourinant sur la table avec ses doigts pour ne pas laisser voir que ses mains tremblaient.

— Hum!... A présent!... fit le prince, puis il posa un doigt sur son front, ferma les yeux et se mit à réfléchir.

— Toutes les erreurs sont difficiles à réparer, et surtout celle-là, répondit-il.

— Avec votre aide, cela ne sera peut-être pas impossible, reprit Kalinovitch.

— Tout dépend de la destinée, mais vous avez perdu beaucoup de vos chances.... oh! oui, beaucoup! Dans ce temps-là Pauline avait encore sa mère; soit dit entre nous, la vieille était capricieuse, avare : naturellement sa fille avait

envie de secouer ce joug et de s'arracher à l'ennuyeuse vie de province. Maintenant les circonstances ne sont plus les mêmes. Ensuite, je sais positivement qu'alors vous lui plaisiez, mais quel sentiment éprouve-t-elle pour vous à présent? je l'ignore. Rappelez-vous les vers de Pouchkine : « Qui lui indiquera une place au ciel en lui disant : Reste là? Qui dira au cœur d'une fille, jeune ou vieille : Ne change point? » Enfin, à Pétersbourg, ce ne sont pas les coureurs de dot qui manquent : il y a déjà des généraux, des aides de camp de l'Empereur qui se sont mis sur les rangs...

— Assurément, Altesse, je n'aurais jamais osé commencer cet entretien, si, dans les récentes visites que j'ai faites à mademoiselle Pauline, je n'avais cru remarquer en elle la même bienveillance que par le passé.

— Vous avez eu raison d'aller la voir, et je me félicite de vous en avoir fourni l'occasion; mais le fait est qu'à présent, mon très-cher... du moment que nous traitons cette question, nous devons procéder avec une entière franchise vis-à-vis l'un de l'autre; j'entrerai donc carrément en matière : mademoiselle Pauline et moi, nous savons très-bien qu'actuellement vous vivez avec une femme... Vous le reconnaîtrez vous-même, c'est là une circonstance...

Kalinovitch fronça le sourcil.

— En admettant que cet obstacle existe, Altesse, j'y ai déjà songé et je puis l'écarter... dit-il d'une voix sourde.

— Il y a, mon très-cher Jacques Vasilitch, différentes manières d'écarter un obstacle de ce genre, repartit le prince. J'ai l'expérience de la vie, et je sais comment, d'ordinaire, les choses se passent en pareil cas : pour faire un mariage d'intérêt, on quitte une maîtresse, sauf à la reprendre au lendemain de la noce... Est-ce ainsi que vous l'entendez?

— Altesse, Pétersbourg ne m'a pas encore perverti à ce

point; d'ailleurs, dans mes dernières entrevues avec mademoiselle Pauline, j'ai pu mieux la connaître et l'apprécier.

— Cette personne a infiniment de mérite, il n'est même pas besoin de le dire. Mais, comme c'est une femme intelligente, fière, et peut-être même un peu portée à la jalousie, elle exigera sans doute que vous rompiez toutes relations avec votre ancienne maîtresse. Je me crois obligé de vous poser cette première condition : le bonheur de Pauline m'est aussi cher que celui de ma propre fille.

— Je comprends très-bien cela, Altesse, répondit Kalinovitch.

— Oui; maintenant, en ce qui me concerne personnellement, continua le prince, qui se leva et alla fermer la porte de la chambre, puisque vous faites appel à mon intervention, je veux vous demander une chose : avez-vous, oui ou non, complétement chassé de votre esprit toutes ces idées d'étudiant qui ne sont, au fond, que des sottises? Cette question est fort importante pour moi.

Kalinovitch baissa la tête. Il comprenait très-bien que, pour le succès de son affaire, il devait fouler aux pieds tous les scrupules qui, en dépit de sa propre volonté, continuaient à l'obséder.

— Je ne suis plus le même homme, Altesse... dit-il.

Le prince sourit.

— Dans le *Malheur de l'esprit,* observa-t-il, Platon Mikhaïlitch dit aussi à Tchadsky qu'il n'est plus le même homme! A vous parler franchement, je crains d'entrer en relations intimes avec vous, car je me souviens de la façon dont, une fois déjà, vous m'avez rabroué du haut de votre puritanisme universitaire, et je ne me soucie pas d'affronter de nouveau un pareil risque.

— Je ne suis plus le même homme... répéta Kalinovitch.

Le prince resta un moment pensif.

— C'est bien, je vous crois, reprit-il, et je commencerai par vous dire que je suis un *marchand,* c'est-à-dire un homme n'entreprenant rien qu'en vue d'un gain palpable; de plus, me prendre mon temps en m'employant à une besogne quelconque, c'est la même chose que me prendre mon argent... j'ai déjà trop de mes propres affaires : si, par surcroît, je m'occupe de celles des autres, je suis forcé de négliger quelqu'une des miennes, et il en résulte pour moi une perte sèche : — première considération! Secondement, mon influence sur mademoiselle Pauline est peut-être plus forte que vous ne le supposez... Ma qualité de parent, de vieil ami, enfin ma participation à toutes ses affaires a fait de moi son conseiller le plus écouté, son confident le plus intime. Toutes les fois que ma cousine s'est sentie portée d'inclination pour quelqu'un, j'en ai été informé, et sans doute elle ne se déciderait jamais à contracter un mariage qui n'aurait pas mon approbation. Je dirai plus : lors même qu'elle serait indifférente à l'égard d'un prétendant, il dépendrait de moi de modifier ses dispositions dans un sens favorable. Troisième point : son mari, quel qu'il soit, aura environ soixante mille roubles de rente, — le revenu d'un prince régnant! Eh bien, l'homme qui, grâce à moi, entrera en possession d'une telle fortune, ne pourra pas se plaindre si, en retour, je lui demande cinquante mille roubles. Quant à offrir mes services gratuitement, en vérité, ce serait stupide! J'ai quatre enfants, et si je n'avais pris pour règle de grappiller partout où c'est possible, il y a longtemps que j'aurais fait faillite; devant une pareille logique il n'y a pas de morale qui tienne. Aussi, pensez de moi ce que vous voudrez, c'est à prendre ou à laisser : ni pour vous, ni pour personne au monde, je n'agirai autrement

dans cette affaire! acheva le prince, et, fatigué, il se renversa dans le fond de son fauteuil.

Si peu d'illusions que Kalinovitch eût conservées sur la délicatesse de son interlocuteur, ce langage ne laissa pas de le confondre. D'ailleurs, le marché qu'on lui proposait n'était pas seulement ignoble, il le jugeait encore inexécutable.

— Je n'ai pas cette somme, Altesse, déclara-t-il.

— Oh! mon Dieu! je ne suis pas assez fou pour compter sur votre argent, je sais bien que vous n'en avez pas! s'écria le prince. Ce n'est pas ainsi que j'entends procéder. Pour le moment, toute la question est celle-ci : Acceptez-vous l'arrangement que je vous propose, oui ou non? Si vous l'acceptez, c'est bien; si vous le refusez, c'est encore bien.

— Je l'accepte, répondit Kalinovitch.

— Alors, c'est une affaire conclue. Toutefois, à l'heure qu'il est, je ne puis rien vous promettre : il faut, auparavant, que je sonde mademoiselle Pauline. Si ses sentiments se trouvent être conformes à nos désirs, j'aurai encore à vous soumettre quelques points de détail, qui, je l'espère, ne donneront lieu à aucune difficulté entre nous.

Le jeune homme se leva et prit son chapeau.

— Quand pourrai-je connaître mon sort, Altesse? demanda-t-il.

— Dès demain, répondit le prince en lui serrant la main et en le reconduisant : je vais aller aujourd'hui même à Péterhoff, et demain j'aurai l'honneur de vous faire mon rapport, monsieur le futur millionnaire!

Pour être juste envers mon héros, je dois dire qu'il souffrait cruellement : en sortant de l'hôtel Demouth, il se faisait l'effet d'un criminel. Ce fut sous cette impression qu'il traversa la perspective Newsky, où il croisa une foule de promeneurs insouciants et gais, dont, sans doute, la con-

science était bien plus lourdement chargée que la sienne.

Arrivé chez lui, Kalinovitch trouva Biélavine assis à côté de Nastenka. La jeune fille était en larmes et tenait une lettre à la main. Sans faire attention à cela, il salua silencieusement le visiteur et s'assit.

— Je viens de recevoir une lettre, commença Nastenka. Mon père est mort!

Kalinovitch la regarda et devint encore plus pâle. Elle lui tendit la lettre écrite par Pélagie Eugraphovna, qui se trouvait maintenant sans pain et sans asile, le petit domaine des Godnieff ayant été vendu à la requête du maître de poste. Dans son grimoire presque illisible, la femme de charge racontait la fin du vieillard : durant les derniers jours de sa vie, il ne cessait de se lamenter sur l'absence de sa fille et de son gendre; ce chagrin avait hâté sa mort... Kalinovitch changea de visage.

— Il ne manquait plus que cela! dit-il avec un accent désespéré.

Nastenka, les yeux fixés sur ceux de son amant, attendait une parole de consolation; mais il ne proféra pas un mot de plus. Biélavine le regardait sans parler.

— C'est encore une question de savoir lequel est le plus à plaindre, de celui qui est mort ou de celui qui survit! dit-il, en manière de condoléance, à Nastenka.

— Ce n'est pas encore cela qui me désole le plus, Michel Serguiéitch, répliqua-t-elle : je sais que mon père était âgé... Je prierai pour lui, je ferai dire une messe pour le repos de son âme; mais j'aurais voulu le voir encore une fois dans cette vie... J'avais comme un pressentiment de sa fin prochaine, c'est pourquoi, dans ces derniers temps, j'étais impatiente de me rendre auprès de lui. Malheureusement, Jacques Vasilitch ne pouvait pas s'absenter... Ainsi, il était

dit qu'aucune de mes espérances, aucun de mes désirs ne se réaliserait.

A ces mots, Kalinovitch ressentit au cœur une douleur cuisante, et, comme cela lui arrivait toujours dans l'excès de la souffrance, il se fâcha.

— Si vous aviez envie de partir, il n'y paraissait guère, dit-il, car tous ces jours-ci vous n'avez eu en tête que de jouer la comédie.

— Et tu n'as pas honte de parler ainsi! Ah! Jacques, Jacques! répondit Nastenka; puis s'adressant avec un triste sourire à Biélavine : — Vous n'imagineriez pas, continua-t-elle, pourquoi il est maintenant en colère contre moi. Cet étudiant, que vous avez vu ici, venait sans cesse me prier de prendre part à la représentation qu'il organise. J'avoue que je me suis laissé entraîner, je suis allée répéter la pièce, cela me plaisait beaucoup. Qu'y a-t-il là de sot ou de ridicule? Si, par exemple, l'idée me venait de jouer du piano, je suis sûre que Jacques Vasilitch ne dirait rien, parce que c'est reçu et que les princesses jouent de cet instrument. Mais parce que j'ai osé manifester le désir de jouer sur un théâtre, depuis quinze jours je n'entends de lui que des mots blessants, et, même dans ce moment si cruel pour moi, il faut encore qu'il m'adresse des reproches !

— Je ne vous adresse pas de reproches, je constate simplement un fait, reprit Kalinovitch. Vous pouviez prévoir cette mort, et, si elle vous afflige tant, vous auriez mieux fait de ne pas venir, grommela-t-il entre ses dents.

— Comment! tu trouves mauvais que je sois venue? quand c'est toi-même qui m'as écrit...

— Je n'ai rien écrit, fit-il d'une voix plus sourde encore.

Nastenka n'y tint plus.

— S'il est possible de dire cela ! s'écria-t-elle en frappant

ses mains l'une contre l'autre : Dieu te punira, Jacques, de ta manière d'agir envers moi! Je vous le dis franchement, Michel Serguiéitch : vous êtes son ami; parlez-lui un peu... je ne sais ce qu'il a depuis quelque temps, il me met au supplice... je ne reçois de lui que des sarcasmes, des avanies, des marques de mépris... Il semble ne désirer que ma mort. Enfin, je vais prier Dieu : Seigneur, apprends-moi comment je dois me conduire avec lui! Vous-même, vous venez de l'entendre... au moment où j'ai perdu mon père, vous voyez ce qu'il me dit!

Nastenka ne put continuer et se retira en sanglotant dans sa chambre.

— Je vous conseille de vous plaindre! murmura Kalinovitch, tandis qu'elle sortait.

— Écoutez, Jacques Vasilitch, c'est terrible, vraiment! dit Biélavine, qui jusqu'alors avait gardé le silence : pourquoi tourmentez-vous cette femme? Qu'a-t-elle fait qui vous autorise à la traiter ainsi?

— Permettez, Michel Serguiéitch; moins que personne vous avez le droit de juger ma conduite : jamais vous n'avez travaillé pour gagner votre vie, et vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir avec cela une femme capricieuse sur les bras.

— Où voyez-vous donc des caprices? demanda Biélavine.

— Je sais ce que je dis! Si je suis agité, furieux, j'ai lieu de l'être, tandis qu'elle n'est pas dans le même cas! vociféra en rougissant Kalinovitch, et il passa dans son cabinet.

Cependant, loin de se calmer, la crise nerveuse à laquelle Nastenka était en proie prenait, au contraire, un caractère plus aigu : de tout l'appartement, on entendait les sanglots de la jeune fille. Biélavine, péniblement impressionné par toute cette scène, resta quelque temps pensif; puis il se rendit auprès de Kalinovitch.

— Écoutez, lui dit-il, Anastasia Pétrovna est souffrante; il faudrait, au moins, faire venir un médecin.

— Il y a ici des domestiques; qu'ils aillent en chercher un, répondit Kalinovitch.

— Si on l'envoie chercher par un laquais, il ne se dérangera peut-être pas. Et puis, chez qui envoyer? Le mieux est que j'y aille moi-même.

— Allez-y, si vous avez tant de temps à perdre, reprit Kalinovitch.

Biélavine haussa les épaules et sortit. Une demi-heure après, il revint avec un médecin.

Kalinovitch ne se montra même pas. Il fit appel à toute son énergie pour conserver cette infernale indifférence, sachant que Nastenka n'était encore qu'au commencement de ses épreuves!

XI

A sept heures du soir, Pauline, assise au bord de la mer, interrogeait des yeux l'horizon. La campagne autorisant une certaine liberté de costume, elle portait une blouse de mousseline qui tombait en plis négligés sur le pavé du quai. Un mantelet d'hermine, jeté sur ses épaules, la protégeait contre l'influence du vent de mer; ses pieds étaient chaussés de pantoufles brodées d'or. Ainsi vêtue, Pauline avait plutôt l'air d'une femme mariée, d'une mère de famille, que d'une demoiselle. Au loin apparut un canot.

« Je crois que c'est lui! » pensa-t-elle, et elle se mit à regarder avec un redoublement d'attention.

C'était en effet le prince qui arrivait.

— Bonjour; vous êtes seule? dit le visiteur en sautant à terre.

— Oui.

— Tant mieux!... J'ai à vous entretenir d'une affaire très-importante... Allons à la maison.

— Soit. Mais tu sembles bien fatigué, mon pauvre ami!

— Je n'en puis plus! La journée a été chaude pour moi, répondit le prince en entrant dans le salon et en se jetant sur un fauteuil.

Pauline s'assit non loin de lui.

— Qu'est-ce que tu as donc fait? demanda-t-elle.

— Ce que j'ai fait? D'abord j'ai causé d'affaires avec un monsieur; ensuite est venu un autre monsieur avec qui je n'ai parlé que de vous.

— Comment cela?

— C'est quelqu'un qui désire obtenir votre main et votre cœur.

Pauline rougit un peu.

— Oh! quelle bêtise! Qui est-il? demanda-t-elle.

— Une ancienne connaissance... Kalinovitch! répondit le prince, et il baissa les yeux.

Pauline se contenta de sourire.

— Depuis longtemps déjà, il me questionnait à votre sujet, continua le prince du ton le plus indifférent; mais aujourd'hui enfin, il s'est franchement déclaré et m'a prié de lui faire connaître votre réponse.

Silencieuse, Pauline réfléchissait, tout en caressant sa pelisse.

— Ce n'est pas un parti brillant pour Pétersbourg, observa-t-elle

— Sans doute; du reste, qu'importe? répliqua le prince;

puis il s'arrêta et reprit après une courte pause : — Il ne m'appartient pas d'émettre un avis dans la circonstance présente; c'est à vous de faire ce que vous dira votre cœur.

Pauline sourit avec amertume.

— Que peut dire mon pauvre cœur? commença-t-elle en portant la main à ses yeux : tu sais très-bien que je n'ai jamais aimé que toi au monde! Quelque homme que j'épouse, le cœur ne peut avoir aucune part à mon mariage.

Le prince baissa de nouveau les yeux.

— Alors, sans doute, j'étais jeune et j'ai agi follement, continua Pauline ; mais je ne suis guère devenue plus sage; j'ai toujours pensé, toujours espéré qu'un jour tu serais libre.

— Puisque je ne le suis pas, ma cousine, il faut se faire une raison, reprit le prince.

Pauline soupira.

— Je sais que tu ne l'es pas, fit-elle du même ton mélancolique, et elle poursuivit : Du temps où je menais cette affreuse vie auprès de ma mère, quand je n'avais pas plus de liberté qu'une esclave, alors, à coup sûr, j'aurais volontiers épousé le premier venu; mais maintenant... je ne sais pas... Il est terrible de reprendre de nouvelles chaînes, et à quoi bon?

— Vous parlez de chaînes futures, mais quelle est en ce moment votre position? répliqua le prince : retourner en province, dans notre ennuyeuse et cancanière localité, — vous ne le voudriez pas, ce serait un crime ! D'autre part, mes affaires ne me permettent pas de me fixer à Pétersbourg, — donc autant vaut vous marier, puisque nous ne pouvons pas vivre l'un près de l'autre.

Pauline était songeuse.

— Si, comme vous le dites, le parti qui se présente pour

vous est peu brillant, continua-t-il avec force, cette circonstance fait à mes yeux son principal mérite. Certes, dans votre situation actuelle vous pouvez épouser un homme riche et haut placé... Mais, chère cousine, Dieu sait comment cet homme-là considérera le passé et réglera l'avenir. Alors peut-être vous vous serez forgé, en effet, des chaînes beaucoup plus lourdes que les anciennes.

Pauline rougit et resta silencieuse, absorbée qu'elle était dans ses réflexions.

— Ce monsieur, c'est une autre affaire, poursuivit le prince : nous le prenons sur le pavé où il traîne la misère, il nous devra tout. Ne vous ayant rien donné, il devra, bon gré, mal gré, fermer les yeux sur bien des choses; et si même il s'avisait de vous contrecarrer en quoi que ce soit, vous pourriez toujours le mettre à la raison en lui coupant les vivres.

Pauline continuait à réfléchir.

— Comment se fait-il que cette idée lui vienne maintenant? Tu te rappelles ton premier entretien avec lui? demanda-t-elle.

— Eh! cela ne signifie rien! Il avait alors une amourette d'étudiant, — voilà tout!

— Une amourette qui dure encore. Cette dame est ici!

— Cette dame donne maintenant dans tous les excès, reprit en riant le prince. Il a part à ses faveurs peut-être avec quatre ou cinq autres, et de semblables liaisons ne sont pas difficiles à rompre. C'est, du reste, la première condition que je lui ai posée; il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter de cela. L'essentiel est qu'il vous plaise, puisque, après tout, c'est de mariage qu'il s'agit entre vous et lui : — toute la question est là.

— Je te l'avouerai franchement, il me plaît plus que personne, mais en même temps je crois qu'après tant de souf-

frances, mon cœur endolori a perdu la faculté d'aimer. D'ailleurs, ajouta Pauline après être restée un instant pensive, c'est un homme intelligent, on pourra le faire entrer au service.

— Certainement! dit le prince. Et puis il est homme de lettres; or, si ces messieurs comptent pour fort peu de chose quand ils sont pauvres, il n'en est plus de même du moment où ils ont pour eux le prestige de la fortune; et, dans ce siècle éclairé, il est, ma foi, tout aussi honorable d'être la femme d'un écrivain que celle d'un général quelconque.

— Sans doute! reconnut Pauline.

Le prince vit très-bien que, du côté du mariage, il avait cause gagnée, mais il poursuivait encore un autre but.

— Je ne sais comment vous en jugerez, commença-t-il, mais il me semble que, vivant à présent à Pétersbourg, dans un monde assez distingué, vous ne devez pas avoir l'air d'épouser un gueux. Il faut que, pour la société, votre futur ait de la fortune. On pourra répandre sous main le bruit que c'est un ancien amoureux dont votre mère n'a pas voulu pour gendre parce qu'il n'appartenait pas au tchin : comme votre cœur fait bon marché d'une objection semblable, vous l'épousez, et voilà tout! Rien de plus facile que d'accréditer cette version : vous n'avez qu'à lui offrir en cadeau une certaine somme d'argent, de la sorte il pourra faire figure, et personne ne s'avisera de plaisanter sur votre choix.

— Oui, on pourra faire cela, répondit Pauline.

— Il faut le faire, insista le prince, d'autant plus qu'en agissant ainsi, vous prévenez les questions, les commentaires auxquels un pareil mariage donnerait lieu. Dans ces conditions, l'étonnement du public n'a plus de raison d'être : le prétendu est un jeune homme intelligent, distingué, en possession d'une certaine fortune, — par conséquent votre

égal.... Et puis, si plus tard il voulait élever la voix, trancher du maître, vous pourriez d'un mot lui imposer silence : « Monsieur, on vous a payé, vous n'avez rien à dire. »

Pauline restait toujours pensive.

— Voilà ! acheva le prince en tendant la main à sa cousine.

Elle lui donna la sienne.

— Eh bien, que faut-il répondre à ce monsieur? demanda-t-il d'un ton câlin.

— Ah ! à M. ... à M. ..., répéta Pauline; dis-lui ce que tu veux, cela m'est égal.

— Alors c'est oui, — n'est-ce pas?

— Soit !

Le prince se leva aussitôt.

— Adieu, dit-il.

— Où vas-tu donc? Reste.

— Non, je ne puis pas; il est temps que je vous quitte. Adieu.

— Adieu.

Quand il lui baisa la main, Pauline ne put contenir son émotion; elle le serra dans ses bras et lui posa sa tête sur l'épaule. De grosses larmes jaillirent sur ses joues.

— J'ai peur, mon ami, j'ai peur ! fit-elle.

— Ah ! vous vous rappelez le vieux proverbe : « Point de mariage sans larmes » ? répondit le prince en la menaçant du doigt; puis il se dégagea doucement, et après lui avoir dit une dernière fois : « Adieu ! » il s'éloigna en toute hâte.

Bien souvent, dans la suite, Pauline se demanda comment elle avait pu si vite et si légèrement donner sa parole. Sans doute, comme toute fille, elle avait envie de se marier; sans doute aussi, son attachement pour le prince, cet attachement dont elle venait de parler, s'était beaucoup refroidi et même, depuis quelque temps surtout, commençait à faire

place à la défiance; car elle avait remarqué combien son amant était avide. Enfin Kalinovitch lui plaisait en effet, et par son intelligence, et par une certaine ressemblance physique qui existait entre eux : il était comme elle blond, maigre et pâle. Mais à cela se réduisaient, en ce moment du moins, toutes les raisons qui l'avaient décidée à prendre une détermination si grave. « Le destin l'a voulu », se répondait-elle d'ordinaire.

De retour à Pétersbourg, le prince se rendit d'abord chez son Anglais, qu'il trouva, comme de coutume, fortement pris de boisson, mais conservant néanmoins l'usage de toutes ses facultés intellectuelles.

— Eh bien, *sir,* commença-t-il, notre affaire marche : d'ici à un mois nous aurons cinquante mille roubles... Vous comprenez?

— Oui, je comprends. Tant mieux, répondit Pembroke.

— Tant mieux, sans doute, reprit le prince d'un air soucieux; le malheur est que, pour obtenir cette méchante somme, j'ai dû me fermer une bourse où j'aurais pu puiser durant toute ma vie. Mais quoi! il le fallait, à moins de renoncer à notre entreprise. Or, quand j'ai une idée dans la tête, le diable ne l'en délogerait pas.

— Si vous étiez à Londres, vous feriez beaucoup d'affaires : vous êtes fort intelligent.

— Je le suis un peu. Mais, batuchka, couchez-vous et dormez bien : demain il faudra que nous nous mettions en campagne pour obtenir le brevet.

— Oui, je vais faire un bon somme, dit l'Anglais.

— C'est cela, couchez-vous!

Sur ce, le prince quitta Pembroke et revint chez lui, où il ne fut pas peu surpris de trouver Kalinovitch. Le jeune homme était pâle et soucieux.

— Votre affaire est en bonne voie, Jacques Vasilitch, lui dit le prince. Le succès a même dépassé mon attente : Pauline consent presque.

A ces mots, Kalinovitch devint encore plus pâle. Son interlocuteur s'en aperçut.

— Mais qu'avez-vous? Est-ce que vous allez plus mal? Vous avez fort mauvaise mine.

— Non, ce n'est rien, répondit le visiteur : la femme dont nous avons parlé ensemble... je ne sais pas... je ne puis pas l'abandonner! prononça-t-il d'une voix entrecoupée.

Et, prenant sa tête dans ses mains, il se jeta sur le divan.

A son tour, le prince changea de couleur.

— Que dites-vous là, mon cher? Voyons, est-ce possible? Vous l'aimez donc bien?

— Je n'en sais rien : je l'aime et la hais en même temps! voilà tout ce que je puis vous dire, reprit Kalinovitch, qui semblait avoir perdu la raison.

— D'un côté comme de l'autre, vous avez tort, répliqua le prince : vous n'avez pas plus lieu de la haïr que vous n'avez lieu de vous inquiéter à son sujet. A présent, grâce à Dieu, les femmes ne meurent plus d'amour!

— Si, elles en meurent! s'écria le jeune homme. A vrai dire, votre incrédulité s'explique, car ce n'est pas chez vos princesses que les désespoirs d'amour font des victimes; mais dans les autres classes, Dieu merci, cela se voit encore. Une fois déjà elle a voulu se tuer, uniquement parce que je ne lui écrivais pas.

Le prince, les bras croisés, écoutait Kalinovitch.

— Rien que pour cela! Ah! mais c'est très-touchant! ricana-t-il.

— Prince, je vous prie de ne pas parler ainsi. Votre

cynisme, en général de mauvais ton, est ici souverainement déplacé. Vous ne sentez pas vous-même combien vous vous dégradez en tenant un pareil langage, répondit Kalinovitch avec irritation.

Le prince haussa les épaules.

— Admettons, commença-t-il, que je me dégrade parce que je ne comprends pas l'amour à votre manière; je pourrais vous faire observer que mon âge m'autorise à penser là-dessus autrement que vous. Mais laissons cela, et causons simplement comme causent entre eux des gens d'honneur. Rendez-vous un peu compte de ce que vous faites. Pas plus tard qu'aujourd'hui, vous venez me dire qu'une demoiselle vous plaît, et vous me priez de lui transmettre de votre part une demande en mariage; la démarche faite en votre nom est favorablement accueillie; sur ce, vous déclarez que vous aimez une autre personne et que vous ne pouvez pas la quitter... Vous aurez beau dire, ce sont là les agissements d'un fou; il est impossible de traiter avec vous une affaire quelconque.

— Oui, je suis presque fou! répondit Kalinovitch, mais, mon Dieu! mon Dieu! si seulement elle savait ce que je souffre, elle me pardonnerait. Comprenez-vous ce qu'il y a dans mon âme? C'est l'enfer que j'ai là! Épargnez-moi! acheva-t-il en se frappant la poitrine.

— Je comprends fort bien tout cela, répliqua le prince, et je vous dirai que tout le mal vient de votre sotte éducation universitaire : elle vous farcit la tête de toutes sortes d'idées généreuses et sentimentales dont l'application est impossible dans la vie. Les Allemands, du moins, ne déraisonnent ainsi que pendant la durée de leurs études; au sortir de l'université, ils retrouvent le sens commun, tandis que chez nous ces billevesées empoisonnent l'existence entière. A votre

place, un sous-officier de la garde à cheval n'aurait pas une minute d'hésitation, parce que la chose n'en vaut vraiment pas la peine; et vous, homme intelligent et instruit, vous ne voulez pas faire le moindre effort sur vous-même pour juger froidement la situation... C'est de l'enfantillage, pas autre chose!... Vous vous êtes acoquiné avec une fillette qui vous aime; vous l'aimez aussi, et encore j'en doute; mais n'importe... Un autre parti s'offre pour vous, un parti brillant qu'un chambellan s'estimerait fort heureux de rencontrer sur son chemin. Indépendamment de la fortune, la personne en question possède un grand mérite, vous le reconnaissez vous-même; de plus, elle a conservé pour vous un tel attachement qu'elle désire, avant de devenir votre épouse, vous faire cadeau de cent mille roubles : cela, à seule fin d'épargner une petite souffrance à votre amour-propre, et pour que le monde ne puisse voir en vous un pauvre diable se mariant par intérêt. Quelle estime, quelle reconnaissance ne mérite pas une femme capable de tant de délicatesse! Cent mille roubles! poursuivit le prince en s'échauffant de plus en plus : pour une pareille somme on peut bien, me semble-t-il, renoncer à n'importe quelle amourette. Enfin, si vous êtes si attaché à cette jeune fille, donnez-lui quelque quinze mille roubles d'argent : par là, vous assurerez bien mieux son avenir qu'en continuant à vivre avec elle, ce qui ne peut que vous conduire tous deux à la plus noire misère. L'amour même vous oblige à agir ainsi.

— Un million ne compenserait pas, aux yeux de cette femme, la perte de mon amour, dit Kalinovitch.

— Oui, d'abord peut-être elle pleurera un peu, et même il est probable qu'elle repoussera votre argent avec mépris; mais, après réflexion, elle le serrera dans une cassette, et, si

c'est une fille intelligente, elle comprendra sans doute qu'en la quittant vous lui donnez une bien plus grande preuve d'amour que si vous restiez son amant toute votre vie; — oui, c'est comme cela, soyez-en sûr... Plus tard, quand son chagrin sera calmé, qu'est-ce qui l'empêchera d'épouser ici un chef de bureau, et de le rendre père d'une nombreuse lignée? Pour la santé de leurs enfants, les époux loueront en été une campagne à Bezborodko, et ils vous béniront au fond de leur âme comme un véritable bienfaiteur.

— Et si elle n'a pas la force de vivre jusqu'à cet heureux temps? repartit Kalinovitch; si elle succombe à son chagrin?

— Encore! Allons, décidément, vous y tenez! reprit le prince avec ironie. J'ai lu, en effet, de ces choses-là dans les romans, mais j'avoue n'en avoir jamais rencontré dans la vie. Assez, mon cher! Pour mon compte, je commence à être aussi honteux que las d'une conversation qui roule sur de telles fadaises. Vous n'avez pas de volonté, monsieur, pas de caractère, — voilà le fait!

Kalinovitch restait pensif.

— Si je la vois encore une fois, c'est fini! Je ne serai plus capable de rien faire... Enfin, ce Biélavine... proféra-t-il.

Le prince sourit et se renversa sur le dossier de son fauteuil.

— Dieu miséricordieux! C'est le comble de l'enfantillage! s'écria-t-il. Allons, soit, ne la revoyez pas! Au fait, quel besoin avez-vous d'aller affronter ces cris et ces gémissements de femme? Logez chez moi cette nuit, et demain écrivez-lui un petit mot : « Ma chère, je vais bien, mais une affaire urgente, qui doit assurer notre bonheur, exige mon départ. » Puis, quand vous vous marierez, vous lui enverrez de l'argent, et la situation sera réglée, c'est simple comme bonjour! Je l'avoue, Jacques Vasilitch, je me faisais une

tout autre idée de votre intelligence et de votre caractère.

— Malheur à qui vous tombe entre les mains, prince : il est brisé! observa le jeune homme.

— On ne vous brise pas, on vous redresse! répliqua le prince. Du reste, je suis bien bon de tant insister. Voici mon dernier mot : agissez comme il vous plaira! acheva-t-il avec colère, et, prenant des papiers sur sa table, il se mit à les examiner.

Pendant près d'une heure la conversation resta interrompue.

— Prince! sauvez-moi de moi-même! dit enfin Kalinovitch d'une voix suppliante. En ce moment, il paraissait véritablement à plaindre.

— Mais, mon cher, que voulez-vous que je fasse? reprit avec intérêt le prince.

— Faites ce que vous voudrez, — je suis à vous, répondit le jeune homme.

— « Tu es à nous, tu es à nous! jure sur le glaive! » est-il dit dans je ne sais plus quel drame; mais, comme à notre époque les glaives sont démodés, il est préférable de jurer sur un papier timbré. En conséquence, vous plaît-il de m'écouter?

— Parlez.

— Vous venez de me prouver, monsieur, qu'il n'y a pas à faire fonds sur vos résolutions. Comme il est fort possible qu'un beau matin la fantaisie vous prenne de revenir à vos idylliques amours, ne trouvez pas mauvais que je m'assure contre ce risque, en vous priant de me garantir d'avance, par une lettre de change, le payement des cinquante mille roubles convenus. C'est une simple formalité qui ne vous expose à aucun danger, car vous n'avez pas un kopeck, et, de mon côté, je n'ai pas la moindre envie de vous entretenir à

mes frais dans une prison pour dettes. Quand, grâce à moi, vous serez entré en possession d'une fortune, alors vous solderez l'effet. Est-ce entendu?

Pendant que le prince parlait, Kalinovitch tenait ses yeux obstinément fixés sur lui.

— En vérité, prince, nous sommes de fiers coquins tous les deux!...

— Possible, mais que faire?

Le jeune homme eut un sourire plein d'amertume.

— Sans doute, avec les brigands il faut être brigand, dit-il, et, acceptant, pour la nuit, l'hospitalité du prince, il s'efforça de refouler au dedans de lui-même les sentiments qui l'agitaient.

XII

Le lendemain, Kalinovitch, qui semblait avoir abdiqué toute volonté personnelle, écrivit à Nastenka, sous la dictée du prince, une lettre conçue en termes vagues, mais assez consolants. On loua, dans l'aristocratique rue des Italiens, une maison contenant deux logements distincts : l'un fut destiné au prince, l'autre au futur époux. Le gentilhomme avança à son protégé une petite somme de deux mille roubles et, en retour, lui fit souscrire un billet de cinquante-deux mille roubles. Deux jours après, ils se rendirent ensemble chez la fiancée.

— Bonjour, Kalinovitch! dit-elle en les voyant arriver.

A ces mots, prononcés d'un ton significatif, le jeune homme ne répondit rien.

Pendant toute la matinée, Pauline promena les visiteurs à travers les diverses dépendances qui donnaient un air de ferme à sa villa. Elle leur fit notamment admirer l'étable où se trouvaient trois belles vaches circassiennes. Dans les deux chevaux gris de l'écurie, Kalinovitch reconnut les trotteurs qui étaient attelés au phaéton du prince lorsqu'il avait rencontré ce dernier sur la perspective Newsky. Pauline se fit apporter du pain, et, bravement, l'offrit elle-même à ces bêtes fougueuses. La pseudo-fermière avait aussi des poules qu'elle se plaisait à nourrir de ses propres mains. Elle s'étendait en explications de toutes sortes, comme pour initier son futur mari au train-train d'une maison dont il allait devenir le propriétaire. Ce fut seulement après le dîner que le prince, jugeant le moment propice à une causerie intime, aborda enfin la grosse question.

— Ma cousine, dit-il, j'ai transmis vos paroles à Jacques Vasilitch, mais il désire sans doute que vous les lui confirmiez vous-même.

Pauline confuse baissa les yeux, et répondit qu'elle était prête à le faire.

— Cela convient, reprit le prince, qui s'approcha d'abord du balcon, puis quitta la chambre pour laisser aux deux futurs époux toute facilité de s'expliquer ensemble.

Restés en tête-à-tête, ceux-ci gardèrent assez longtemps le silence.

— Dites-moi, Kalinovitch : est-ce que je vous plais? Je sais que je ne suis ni jeune ni belle... commença Pauline.

— Si vous ne me plaisiez pas, pour quel motif vous demanderais-je en mariage? balbutia le jeune homme

— Mais vous aimiez mademoiselle Godnieff? demanda Pauline.

— Oui, je l'ai aimée, répondit-il.

— Beaucoup?

— Beaucoup.

— C'est bien vrai que vous renoncez à elle?

— Elle m'a trompé, articula avec effort Kalinovitch.

— Ce n'est pas possible! Non!... ce que vous dites m'étonne au plus haut point... Non, cela ne peut pas être vrai!

— Elle m'a trompé, répéta Kalinovitch avec une grimace.

— Ce sujet d'entretien vous est pénible, je le vois.

— Oui.

— Eh bien, ne parlons plus de cela, reprit Pauline, qui devint pensive.

— Écoutez, commença-t-elle, je veux moi-même être franche avec vous : je vous avouerai que, jadis, j'ai aimé un homme, et que mon rêve était de lui appartenir sans réserve. Ç'a peut-être été, de ma part, une faute grave; à présent, du reste, c'est fini, cet homme n'existe plus pour moi. Mais je l'ai beaucoup aimé.

Kalinovitch accueillit ces paroles sans la moindre observation.

— Vous ne m'en voudrez pas pour cela? Ne m'en gardez pas rancune... Je crois que je vous aimerai beaucoup! acheva Pauline, qui lui tendit la main.

Jusqu'alors il n'avait touché cette main que gantée : elle était moite et froide. A ce contact, un tremblement nerveux parcourut tout le corps de Kalinovitch.

Au même instant, comme par un fait exprès, Pauline se pencha vers lui, et il remarqua que son haleine était celle d'une personne maladive.

L'arrivée de la baronne, que le prince accompagnait, mit fin à ce supplice. Avec sa toilette aux couleurs variées, la jeune femme ressemblait à un brillant papillon.

— Bonjour! fit-elle en s'élançant dans la chambre

— Bonjour! dit Pauline, et elle lui présenta Kalinovitch comme son fiancé.

— Ah! je vous félicite, reprit la baronne. Et vous aussi, monsieur, ajouta-t-elle en tendant à Kalinovitch une main qu'il serra avec un sentiment presque pénible.

« Cette petite main-là, du moins, pourrait me faire oublier Nastenka », pensait-il.

La baronne ne manqua pas de mettre immédiatement la conversation sur les modes, et, à l'occasion du prochain mariage, elle entra dans les plus petits détails, indiquant de quoi le trousseau devait être composé et chez qui il fallait le commander, donnant l'adresse du tapissier qui pourrait le mieux meubler la chambre à coucher et les autres pièces, etc. En cette matière, la jeune femme montrait tant de goût et tant de connaissances pratiques que le prince en était dans l'admiration. Quant à Kalinovitch, il avait l'air, lui aussi, de s'intéresser à tout cela; mais, au fond du cœur, il éprouvait une souffrance indicible.

Dès lors, suivant l'usage établi, les fiancés se virent chaque jour, et ces entrevues quotidiennes amenèrent un résultat facile à prévoir. Pauline, d'heure en heure, s'attacha davantage à Kalinovitch. Son avarice n'était pas moindre que celle de sa mère; pourtant, sans que le prince lui en eût reparlé, elle donna d'emblée cent cinquante mille roubles à son futur époux. Ce dernier, naturellement, lui baisa la main et se mit en frais d'amabilité pour elle. Mais l'argent ne rendit au jeune homme ni le bonheur ni la paix de l'âme; bientôt même les agitations morales auxquelles il était en proie réagirent sur sa santé physique, et, un matin, il se réveilla avec une fièvre bilieuse.

Pauline, alarmée, se transporta aussitôt à Pétersbourg et

voulut absolument soigner elle-même le malade, lui prodiguer dans cette pénible circonstance les marques d'une tendresse dévouée.

Devenu, sous l'influence de la fièvre, plus nerveux et plus irritable que jamais, Kalinovitch finit par éprouver pour sa fiancée une sorte de dégoût physiologique qu'il lui fut impossible de cacher, et l'on ne saurait dire ce qui eût résulté de cette complication sans la perspicacité du médecin qui le soignait. Ayant appris que Kalinovitch et Pauline étaient fiancés l'un à l'autre, le docteur devina sans doute d'où venait la maladie de son client; et, pour assurer la guérison de celui-ci, il jugea nécessaire de lui épargner les malencontreux empressements de sa future épouse. Il en dit un mot au prince. Ce dernier, à son tour, comprit très-bien la situation. A partir de ce moment, il s'ingénia à retenir Pauline chez elle, l'emmena visiter des magasins, bref, mit tout en œuvre pour l'éloigner du chevet de Kalinovitch. Quand elle voulait absolument aller voir le malade, le prince avait grand soin de ne jamais les laisser une seconde seuls ensemble, afin qu'elle ne pût donner cours à son intempestive tendresse.

Les préparatifs de la noce touchaient à leur fin; Kalinovitch, maigre comme un squelette, était, selon sa coutume, assis sur son lit, quand un domestique lui annonça la visite de Grégoire Vasilieff, un des moujiks de la générale.

— Qu'il entre! dit le malade.

Le vieux cuisinier, dont la calvitie avait fait des progrès sensibles depuis que je l'ai présenté au lecteur, était vêtu d'une redingote cerise taillée à l'ancienne mode; il avait des bottes reluisantes, et un anneau d'argent se voyait à l'un des doigts de sa main droite.

— Qu'est-ce qu'il te faut? lui demanda Kalinovitch.

— Je me présente à vous comme au successeur du barine

regretté dont, toute ma vie, je porterai le deuil dans mon cœur... répondit Grégoire Vasilieff en prenant l'attitude d'un soldat sous les armes.

Kalinovitch le regarda.

— ...Comme je me serais présenté au vieux général pour qui maintenant toutes nos prières doivent monter vers le trône du Très-Haut, afin qu'il donne la paix à son âme magnanime, rien de plus... c'est ainsi que je l'entends!...

Kalinovitch devina que le vieillard était ivre, et, voulant se débarrasser de lui le plus tôt possible, il lui offrit trois roubles d'argent, mais Grégoire Vasilieff recula de quelques pas.

— Ce n'est pas pour cela que je viens, Jacques Vasilitch, reprit-il avec un sourire : hier, notre maîtresse Pauline Alexandrovna m'a fait dire par le prince de retourner à la campagne, car, à l'occasion de son mariage avec vous, il va y avoir des dîners, des bals, et l'on a besoin, paraît-il, d'un cuisinier plus jeune et plus capable que moi. Comment puis-je comprendre tout cela? Dans quel sens? acheva le vieillard, qui avait l'air d'interroger Kalinovitch.

Celui-ci ne répondit pas.

— Prétendre que je ne suis plus en état de vaquer à mon office, cela n'est pas sérieux, poursuivit Grégoire Vasilieff; je crois plutôt qu'on a peur de moi.

— Pourquoi aurait-on peur de toi? demanda enfin Kalinovitch, que ce bavardage commençait à amuser un peu.

— Si un ordre m'est donné, je l'exécute sans hésitation, répondit avec orgueil le vieillard : Grégoire Vasilieff n'est pas un homme qu'on puisse acheter à prix d'argent ou gagner par des flatteries; ce n'est pas en lui passant la main sur la tête qu'on se tirera de ses griffes. Puis, montrant le plafond, il continua d'une voix émue : Grégoire Vasilieff a

eu un maître, — le général... il est maintenant au ciel, et vous êtes son successeur; c'est ainsi que je l'entends!

— Sans doute, fit Kalinovitch.

— Si, à présent, vous, son successeur, vous, investi de tous ses droits et pouvoirs, reprit le vieillard de plus en plus animé, vous me dites carrément : « Grichka, mon ami, va prendre dans ta cuisine le plus sale balai qui s'y trouve, et chasse ce prince de ma maison », je dois obéir, rien de plus!

Ces derniers mots intriguèrent Kalinovitch.

— Pourquoi donc le prince te déplaît-il tant? voulut-il savoir.

— Le prince!... s'écria le vieillard, les larmes aux yeux : je vais vous dire mon opinion sur son compte. Représentez-vous une plaine verdoyante : les blés ondulent au souffle de la brise, les bluets fleurissent, et leur odeur embaume l'air; le paysan se réjouit à la vue de cette belle campagne. Mais soudain accourt un cheval de la steppe, qui brise, qui foule aux pieds, qui saccage tout cela. Eh bien, c'est ce que le prince est venu faire chez nous.

— Tu veux dire qu'il a ruiné ses parentes? questionna le malade.

— Pour nous ç'aurait été la ruine! répondit Grégoire Vasilieff: grâce à Dieu, le général avait laissé une grosse fortune, et, si longues que soient les dents du prince, il y avait là à manger pour dix hommes aussi voraces que lui. Sachant combien notre maîtresse était dure à la détente, naturellement nous nous étonnions de voir qu'à lui elle donnait sans compter. Dans les premiers temps qui suivirent la mort de son mari, nous pensâmes qu'elle allait mourir ou devenir folle; mais l'événement nous prouva bientôt que les femmes même du rang le plus élevé conservent les faiblesses de leur sexe. Quand elle alla se fixer à la campagne, cet homme se

mit à faire le chien couchant devant elle. Pour que les portraits du défunt ne blessassent pas les yeux de la veuve, il les fit jeter dans le poêle, comme si ç'eût été du bois à brûler. Ce serpent tentateur sut si bien capter les bonnes grâces de notre maîtresse que, tant qu'elle vécut, il régna en maître dans sa maison. Malheur à ceux d'entre nous qu'il prenait en grippe : il avait vite fait de les perdre dans l'esprit de la générale... Nous devions tous nous aplatir, trembler et ramper devant le prince!

Le visage de Kalinovitch commençait à se refrogner.

— Si je te comprends bien, ils avaient ensemble des relations intimes? demanda-t-il.

Le vieux cuisinier haussa les épaules.

— C'est, du moins, ce que racontaient les femmes de chambre... reprit-il avec un sourire amer. Et tout cela, monsieur, nous le lui aurions pardonné, car, comme dit le proverbe, « une veuve a de l'expérience »; mais, batuchka, Jacques Vasilitch, celle que nous plaignons, c'est notre demoiselle!... s'écria-t-il en pressant sa main contre son cœur : si maintenant notre vieux général savait qu'on n'a pas même épargné sa fille unique, dont la jeunesse, au moins, aurait dû être respectée... Seigneur! au jugement dernier, le général demandera à cet homme un compte terrible; je ne puis rien dire de plus!

— Pourquoi ne veux-tu pas parler? demanda d'un air sombre Kalinovitch, qui tenait ses yeux baissés.

— Parler! répéta le vieillard avec un accent plein d'amertume : comment pouvons-nous parler, quand nous avons les mains liées, les pieds entravés, la langue coupée? Mais si vous, qui allez maintenant tenir la place de notre vieux général, si vous dites : « Grichka, ouvre-moi ton âme! » Grichka vous l'ouvrira; si vous dites : « Grichka, apprends-

moi la vérité sur ma femme! » Grichka vous l'apprendra! Un mot, il n'en faut pas plus.

— Eh bien, parle; puisque tu as commencé, achève, reprit Kalinovitch, de plus en plus sombre.

— Sachez-le donc, répondit en hochant la tête Grégoire Vasilieff, notre demoiselle était peut-être plus portée vers ce prince que sa maman. Je suis un laquais, pas autre chose... et je me demande si cet homme est un Tatar ou un chrétien. Avec quelle impatience elle l'attendait lorsqu'il avait annoncé sa visite! Et si je vous disais, batuchka, Jacques Vasilitch, les scènes désagréables qu'elle a eues avec sa maman à cause de lui! Seule, la reine du ciel a vu, compris et jugé tout cela.. Nous autres domestiques, nous servons ceux que nos maîtres nous ordonnent de servir; mais, du vivant même de la générale, je ne me gênais pas avec les laquais du prince : « Qu'est-ce que vous êtes venus faire chez nous? leur disais-je; vous et votre maître, comme une bande de Tatars, vous avez mis notre maison au pillage, vous nous avez ruinés, tas de chiens que vous êtes! »

Kalinovitch écoutait sans relever la tête et sans proférer un mot.

— Batuchka, Jacques Vasilitch! s'écria Grégoire Vasilieff en appuyant de nouveau la main sur sa poitrine, j'ai peut-être eu tort de vous dire cela, mais je vous en supplie avec toutes les larmes de mon cœur, comme je prierais devant l'image de Notre-Dame de Kazan : ne faites pas mourir notre maîtresse, ayez pitié d'elle, batuchka! Ce n'est pas sa faute, elle a été entraînée par un méchant homme, et maintenant elle vous aime de toute son âme, — nous le voyons bien.

Kalinovitch garda le silence.

— Quoique nous ne soyons que des esclaves, poursuivit

Grégoire Vasilieff, nous nous rendions bien compte aussi que son existence de jeune fille n'était pas gaie. Quel agrément pouvait-elle avoir auprès d'une mère vieille et avare comme l'était la sienne? Le prince seul s'occupait d'elle, lui disait des douceurs... il n'est pas étonnant qu'elle se soit amourachée de lui.

— Pourquoi donc Pauline Alexandrovna m'épouse-t-elle, si elle aime le prince? demanda brusquement Kalinovitch.

— Elle s'est beaucoup refroidie à son égard, monsieur, répondit le cuisinier; voilà déjà quatre ans que nous remarquons cela. « Ah! mes amies, que je voudrais me marier! » dit-elle sans cesse à ses femmes de chambre. C'est une demoiselle fort intelligente, batuchka : elle a sans doute compris combien elle est coupable envers le Créateur. On ne saurait dire à quel point elle vous aime à présent. Elle demande à tout le monde : « Avez-vous vu mon fiancé? N'est-ce pas, qu'il est bien? »

Kalinovitch soupira. Il défendit au vieillard d'ébruiter cette histoire et, après l'avoir forcé à prendre les trois roubles, lui ordonna de retourner chez lui; mais Grégoire Vasilieff ne bougea pas de sa place.

— J'étais venu vous prier de me conserver mon emploi, vous êtes notre nouveau maître, soyez bon! dit-il tristement.

— Tu le garderas, lui répondit Kalinovitch.

Cependant Grégoire Vasilieff ne parut pas tout à fait rassuré par cette promesse, et il se retira lentement.

Accablé par les révélations qu'il venait d'entendre, le malade se prit la tête et retomba sans force sur son lit. « Mon Dieu! mon Dieu! » gémit-il. Ensuite il se trouva si mal que le domestique qui lui donnait des soins fit appeler aussitôt Pauline et le prince. Tous deux accoururent. Kali-

novitch demanda instamment que le mariage eût lieu dès le lendemain. C'était une précaution qu'il prenait contre lui-même, car il sentait sa résolution faiblir. Comme bien on pense, Pauline accueillit cette idée avec joie, et, au jour dit, la bénédiction nuptiale leur fut donnée dans la petite chapelle de la maison.

Debout, pâle et décharné, en face du lutrin, le marié faisait l'effet d'un cadavre. Quand le prêtre lui demanda s'il était « libre de tout engagement », il ne répondit pas.

Les seuls assistants furent le prince et le mari de la baronne. En qualité de témoins, ils apposèrent leur noble signature sur le registre de la paroisse. La cérémonie terminée, un simple lunch fut, suivant l'usage pétersbourgeois, offert chez les époux aux amis intimes, qui, après avoir vidé quelques coupes de champagne à la santé des deux conjoints, se hâtèrent de prendre congé.

Enveloppé dans une magnifique robe de chambre, ayant aux pieds des pantoufles brodées d'or, Kalinovitch, le visage couvert d'une pâleur mortelle, se rendit à la chambre de sa femme, — et ensuite tout se tut dans la maison.

Le silence régnait aussi au dehors, mais, à trois heures du matin, un incendie se déclara tout à coup dans un immeuble de la Liteïnaïa. Au bout de quelques instants, toute la maison fut envahie par le feu. Une escouade de pompiers accourut à bride abattue, un rassemblement se forma. Au troisième étage retentissaient les cris d'une femme appelant au secours. L'émotion était grande dans la foule, mais personne n'osait se dévouer. Soudain apparut un monsieur vêtu d'un paletot non boutonné, sans cravate... Avec une force qu'on n'aurait pas attendue de lui, il saisit une lourde échelle et l'appliqua contre la façade; puis, grimpant avec l'agilité d'un écureuil, il arriva à l'étage d'où partaient les

cris et s'introduisit par la fenêtre dans le logement déjà rempli de fumée et de flammes. Un sentiment d'angoisse serra tous les cœurs. Quelques minutes après, l'homme reparut, tenant dans ses bras une femme évanouie. Des bravos, des hourras l'accueillirent; mais il se perdit aussitôt dans la foule.

C'était le nouveau marié Kalinovitch.

Comment et pourquoi se trouvait-il là? Une demi-heure auparavant, il était sorti de chez lui comme un fou, et s'était mis à errer par les rues. Le hasard l'ayant conduit sur le lieu du sinistre, il avait affronté les flammes, moins sans doute pour leur arracher une victime que pour leur en offrir une seconde. On peut juger par là du bonheur qu'il avait rencontré dans le lit conjugal

XIII

Qui n'avouera que, déterminés par les considérations les plus abjectes, véritables marchés déguisés sous des apparences spécieuses, la plupart des mariages sont, au point de vue moral, fort au-dessous de l'amour libre? Cependant, à voir en général les façons des nouveaux mariés, on croirait qu'ils viennent d'accomplir un acte héroïque ou, du moins, fort utile. Cette observation aurait pu s'appliquer, notamment, au jeune couple dont je m'occupe ici.

Chaque matin, la mariée prenait son chocolat avec l'air languissant qui est de règle, ensuite elle changeait de toilette deux ou trois fois. D'ordinaire, à deux heures, les époux montaient en voiture et allaient faire des visites, en

retour desquelles ils recevaient force carrés de bristol, portant des noms très-distingués : le comte Koulgakoff, madame Digavouroff, née comtesse Miloff; Ivan Pétrovitch Zakharine, lieutenant général; Serge Milkovsky, Pierre Nikolaïtch Troubnoff, aide de camp de S. M. l'empereur; Auto de Salvigo, grand d'Espagne, etc. Grâce, en effet, au zèle infatigable de la baronne amie de Pauline, le jeune ménage se voyait mis en relation avec ce high life pétersbourgeois dont le faste nous éblouit, nous autres pauvres gens, quand nous le rencontrons sur la perspective Newsky ou à l'Opéra italien. Dans quelle mesure tout cela flattait l'amour-propre de mon héros, — il serait difficile de le dire; en tout cas, il semblait s'habituer à sa brillante, sinon très-honorable situation. Lorsque, les mains derrière le dos, il se promenait d'un air pensif dans l'immense salle de sa maison, la gravité de son extérieur et même la coupe de son frac faisaient déjà pressentir en lui un futur conseiller d'État actuel. Cependant, pour ne rien cacher au lecteur, je suis obligé d'avouer que cette tranquillité apparente était mensongère. Au fond de son âme Kalinovitch souffrait, et il songeait toujours à Nastenka ! Le lendemain de sa noce, il se rendit à Pavlovsk, d'où il envoya à la jeune fille vingt-cinq mille roubles d'argent avec une courte lettre dans laquelle, après lui avoir appris son mariage, il la suppliait d'avoir soin de sa santé et de ne pas le maudire. N'espérant point de réponse, il n'indiqua même pas son adresse.

Le 23 octobre, la baronne devait donner un bal spécialement à l'intention des nouveaux mariés. La veille, au matin, Kalinovitch était assis dans son luxueux cabinet. Un coup de sonnette retentit, puis le maître du logis entendit quelqu'un marcher dans la salle et fit la grimace en reconnaissant le pas du prince.

— Bonjour et adieu! dit le visiteur.

— Comment cela? demanda lentement Kalinovitch.

— Je pars... Nous avons obtenu notre brevet, il faut donc à présent aller à la campagne... travailler... la besogne presse...

Le prince n'en dit pas plus, mais Kalinovitch comprit ce qu'il y avait de sous-entendu dans cette réponse.

— Vous désirez peut-être recevoir votre argent? fit-il après un silence.

— Oui, Jacques Vasilitch, j'en serais bien aise. J'entreprends maintenant une affaire qui nécessite une forte mise de fonds, répondit le prince d'un air un peu confus.

Kalinovitch fit exprès de bâiller pour dissimuler un sourire de mépris, et ouvrit négligemment un des tiroirs de son secrétaire.

— Voulez-vous que je vous donne un bon, ou préférez-vous être payé en espèces? demanda-t-il.

— Cela m'est égal, répondit le prince en tendant à son débiteur la lettre de change que ce dernier lui avait souscrite.

Kalinovitch lui donna un chèque de cinquante-deux mille roubles.

— Je vous remercie, dit le prince, et, en vrai gentilhomme, il fourra le papier dans sa poche sans en vérifier le contenu.

Après avoir déchiré sa lettre de change, Kalinovitch en jeta les morceaux à terre. Comme il restait silencieux, le visiteur se sentit gêné.

— Dites-moi donc quelque chose de votre baronne. Je l'ai vue dernièrement, et je lui ai parlé de vous, commença le prince.

— Je lui ai parlé aussi, répondit Kalinovitch. J'irai chez elle aujourd'hui, à deux heures, ajouta-t-il comme pour clore l'entretien sur ce sujet.

— Allez-y, allez-y, reprit le prince; comment laisser échapper une pareille occasion? Pour un service insignifiant que vous lui rendrez, quelle belle perspective s'ouvrira devant vous!... Sans doute, maintenant, vous ne vous occuperez plus de littérature; par conséquent, il faut entrer dans l'administration : or, ici, on n'arrive à rien si l'on ne met pas en jeu quelque influence occulte; les femmes sont encore la meilleure protection qu'on puisse avoir.

A ces mots, une franche expression de mépris se montra sur le visage de Kalinovitch. A peine marié, il avait cessé de cacher le dégoût que lui inspiraient les conseils du prince.

— Et Pauline? Puis-je la voir? continua ce dernier.

— Non, elle n'est pas habillée, lui fut-il sèchement répondu.

— Eh bien, au revoir! dit le prince un peu décontenancé, et il sortit.

Le maître de la maison ne daigna même pas se lever et se borna à lui faire un petit signe de tête.

— Canaille! grommela assez haut Kalinovitch, tandis que le visiteur se retirait.

Peu après, il monta en voiture et se fit conduire rue Morskaïa. L'équipage s'arrêta devant la principale entrée d'une maison de fort belle apparence.

Kalinovitch se nomma au suisse.

— Donnez-vous la peine d'entrer, dit celui-ci, et il sonna pour annoncer le visiteur au premier étage.

Kalinovitch se rappela involontairement sa première visite chez la générale. Maintenant encore il pénétrait dans une maison tenue sur un grand pied : la seule différence, c'est qu'ici régnait un luxe sérieux et de bon aloi; les draperies de velours tendues aux fenêtres, les ors, les glaces, le mobilier, tout portait un cachet vraiment aristocratique. Le

parquet n'avait pas une fente, bien qu'il datât du temps de Catherine. Dans l'air même on sentait comme une odeur de vieille noblesse. La baronne, très-moderne, aurait bien voulu rajeunir cette antique demeure; mais le baron était resté sourd à toutes ses prières. Il lui avait seulement permis d'arranger à sa guise son appartement particulier, tout en refusant, d'ailleurs, de contribuer d'un kopeck, à la dépense. Malgré cela, la baronne avait réussi à s'organiser une charmante bonbonnière, délicieusement meublée selon le goût du jour. Kalinovitch crut pénétrer dans le séjour d'une fée en entrant dans le petit salon où elle eut l'amabilité de le recevoir en toilette du matin pendant qu'elle prenait son café.

— Bonjour! dit-elle avec un sourire angélique, qui rappela à Kalinovitch celui de la kniajna; seulement la baronne souriait d'une façon plus spirituelle que la fille du prince.

— Bonjour, madame! répondit-il d'un ton aimable aussi, mais néanmoins comme un homme qui a conscience de sa dignité personnelle.

— Désirez-vous du café? demanda en français la baronne.

— Je vous prie! répondit dans la même langue Kalinovitch.

— Et fumer? ajouta-t-elle.

Le visiteur prit une cigarette dans la coupe d'argent que la maîtresse de la maison lui présentait.

— J'ai apporté la petite somme... commença-t-il.

— Ah! oui, oui, merci! fit vivement la baronne avec un peu de confusion, et elle se hâta de mettre la conversation sur un autre sujet. Dites-moi, continua-t-elle, vous étiez depuis longtemps amoureux de Pauline? Je suis fort curieuse de savoir cela.

— Oui, depuis longtemps, répondit Kalinovitch avec un sang-froid remarquable.

— Elle est fort gentille, fort intelligente... pas belle, mais ce qui s'appelle une femme d'esprit : elle a justement ce qu'il faut pour être aimée d'un homme intelligent, d'un littérateur. Voulez-vous prendre encore une tasse?

— Non, merci, refusa Kalinovitch. Voici l'argent..., ajouta-t-il en tirant de sa poche une grosse liasse d'assignats.

— Oui ; mais je dois, me semble-t-il, vous donner un reçu?

— Non, c'est inutile.

— Merci, répondit la baronne, qui, d'un air pensif, serra l'argent dans un tiroir.

Pendant quelque temps, tous deux restèrent silencieux.

— J'ai aussi une prière à vous adresser, baronne... commença Kalinovitch.

— Ah ! oui, oui, je sais ! interrompit-elle; seulement, attendez un peu; comment nous y prendre? Ce comte... il m'aime beaucoup, il me craint même... Attendez, si vous allez le trouver avec une lettre de moi, il se peut fort bien que, malgré toute sa bonne volonté, il n'ait pas le temps de vous parler, car, chez lui, il est débordé par le flot des solliciteurs. Voici donc ce que je vous propose : il sera à mon bal, je vous présenterai à lui, et je lui dirai carrément ce que nous voulons.

— Si l'on peut faire cela, sans doute...

— Certainement, on le peut. Croyez-vous donc qu'à Pétersbourg on parle d'autre chose dans les bals? Tout le temps on y cause d'affaires... C'est vraiment une ville insupportable ! reprit la baronne.

En ce moment se fit entendre un bruit d'éperons. Le visiteur se leva.

— Adieu, à demain, fit la maîtresse de la maison.

Kalinovitch s'inclina.

— Dites à Pauline de mettre sa robe blanche. Elle est magnifique!

— Je le lui dirai, répondit Kalinovitch, et il sortit. Quand il fut remonté en voiture, l'agréable sourire qui avait animé son visage pendant toute la durée de cette visite disparut instantanément; il aurait voulu noyer sa raison dans l'ivresse à seule fin de ne plus voir, de ne plus comprendre ce qui se passait autour de lui. Une circonstance insignifiante ajouta encore à sa mauvaise humeur.

Lorsqu'il fut rentré au logis, sa femme vint à lui, vêtue d'une robe neuve doublée d'ouate, qu'elle s'était fait faire pour la promenade.

— Suis-je belle? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il avec une grimace, et une demi-heure après tous deux se promenaient au bras l'un de l'autre sur la perspective Newsky.

Il était plus de onze heures lorsque les jeunes époux firent leur apparition au bal. Ce retard ne pouvait être imputé qu'à Pauline. Dès six heures, elle s'était mise à sa toilette; mais, trouvant toujours que sa coiffure lui allait mal, elle la fit changer plusieurs fois, se fâcha, voulut friser elle-même ses cheveux, se brûla avec les fers et les jeta au visage du coiffeur; puis elle essaya jusqu'à cinq robes, déchira ses souliers et finalement fondit en larmes. Kalinovitch, qui ne connaissait pas encore sous cet aspect le caractère de sa femme, ne put se contenir.

— Habillez-vous tout de suite, ou j'irai seul! lui dit-il.

A la manière dont ces mots furent prononcés, Pauline comprit que le mieux pour elle était de se soumettre; aussi obéit-elle immédiatement; mais l'agitation à laquelle elle était en proie fut cause qu'elle s'habilla sans aucun goût. A

peine entrés dans la salle, ils virent la baronne s'avancer au-devant d'eux.

— Ah ! vous arrivez tard! leur dit-elle.

— J'ai été un peu souffrante, répondit Pauline.

Avec son vice de conformation, elle faisait tache au milieu des jolies femmes qui l'entouraient; Kalinovitch en fut cruellement affecté, mais il se roidit contre cette sensation et se mit à échanger des politesses avec ses connaissances. Le grand d'Espagne lui serra la main; la sénatrice Rydvinoff, qui dévisageait à l'aide d'un lorgnon tous les arrivants, lui fit un signe de tête du plus loin qu'elle l'aperçut; le blond lieutenant Chamovsky, jeune homme très-insinuant, vint le saluer et essaya d'entrer en conversation avec lui.

— Dites-moi, vous écrivez quelque chose maintenant? demanda-t-il.

— Non, répondit laconiquement Kalinovitch.

Après un instant de silence, le lieutenant redressa sa poitrine et poursuivit son interrogatoire :

— Dites-moi, quel est à présent le premier de nos écrivains?

— Chacun d'eux, je pense, se croit le premier, dit Kalinovitch.

Le lieutenant se mit à rire.

— Oui, c'est probable... commença-t-il, mais, jugeant inutile de s'entretenir plus longtemps avec ce fâcheux, Kalinovitch le planta là aussi poliment que possible et aborda la baronne qui, en ce moment, passait à côté de lui.

— Le comte est ici ? demanda-t-il.

— Oui, ne me perdez pas de vue ; nous ferons votre affaire... répondit-elle sans s'arrêter.

Kalinovitch la remercia d'un sourire et alla inviter pour le quadrille madame Digavouroff, née comtesse Miloff.

Mon héros songeait non sans plaisir qu'il était maintenant l'hôte de ces salons aristocratiques dont, trois mois auparavant, il regardait tristement les fenêtres en passant dans la rue. Toutefois cette satisfaction s'évanouit en un clin d'œil lorsqu'il eut aperçu dans un coin de la salle un monsieur barbu appuyé contre une colonne, et à côté de lui — *Biélavine.* Kalinovitch demeura anéanti. Volontiers, en ce moment, il aurait donné la moitié de son immense fortune pour écarter cette odieuse vision. « Quoi! voilà un homme qui peut se faire mon accusateur, me crier devant tout le monde : *Tu es un coquin!* Et pourtant, mon Dieu! je n'en suis pas un! Si seulement il savait combien je souffre! » pensait Kalinovitch. Son premier mouvement fut d'aller à Biélavine et de lui ouvrir son cœur : « Ne me méprisez pas, je vous en supplie, lui dirait-il, car je ne le mérite pas! » Dans cette intention, il s'approcha de son ami.

— Bonjour, Michel Serguiéitch! fit-il en s'efforçant de cacher son embarras sous un air dégagé.

— Bonjour, répondit Biélavine.

Sa voix, habituellement caressante, trahissait un profond mépris. Kalinovitch s'en aperçut et se sentit encore plus gêné. Biélavine le toisa des pieds à la tête.

— Il faut que je vous rende votre argent, dit-il, et il lui tendit le chèque envoyé à Nastenka.

Interdit, Kalinovitch prit machinement le papier et le mit dans sa poche. Biélavine lui-même avait baissé les yeux : il semblait ne s'acquitter qu'avec répugnance d'une pareille commission.

Cependant Kalinovitch faisait une fort sotte figure.

— Comment donc? pourquoi donc? balbutia-t-il.

Sans l'honorer d'une réponse, Biélavine s'adressa au monsieur barbu :

— Tout à l'heure nous parlions de Tchitchikoff : il ne mérite pas, disiez-vous, le châtiment moral que lui inflige Gogol, parce que la société n'a pas développé en lui l'idée de l'honneur; mais que voulez-vous que fasse la société quand l'homme est une canaille?

— Elle pourrait l'arrêter sur la mauvaise pente, observa le monsieur barbu.

— Et chez nous, au contraire, le milieu pervertit l'homme, intervint timidement Kalinovitch.

— Hum! le milieu! ricana Biélavine : il ne s'agit pas ici du milieu; le caractère est bas, voilà tout! Qu'est-ce que la conscience chez Tchitchikoff et ses semblables? Une notion factice, acquise par l'éducation, due au commerce de la société honnête; elle pourra parfois les arrêter un instant, mais les instincts innés reprendront toujours le dessus. Chez les peuples les plus sauvages, comme chez les plus cultivés, nous voyons des martyrs de l'honneur et du devoir : n'est-ce pas la preuve que l'homme naturellement vertueux suit sa voie nonobstant les influences ambiantes? On parle du milieu, mais l'individu qui y voit clair ne se laisse pas plus égarer par les aveugles qu'il ne remet ceux-ci dans le bon chemin!

Cela dit, Biélavine quitta ses interlocuteurs avec l'aisance d'un homme du monde et alla s'asseoir à côté d'une dame.

Kalinovitch était resté écrasé sous les reproches sanglants, quoique voilés, de son ancien ami. Sur ces entrefaites, Chamovsky s'avança vers lui à grands pas.

— La baronne vous demande, dit le lieutenant.

— Ah! fit Kalinovitch en parcourant la salle d'un regard stupide.

— Elle est là, dans le second salon, reprit Chamovsky. Si vous voulez, je vais vous conduire.

Kalinovitch se mit en devoir de le suivre.

— Vous savez, je pourrais me diriger ici les yeux fermés, ajouta d'un air suffisant l'officier, qui, en effet, connaissait admirablement les êtres de toutes les grandes maisons où il était reçu.

Ils trouvèrent la baronne et le comte dans un petit buen retiro des plus confortables. La physionomie du vieillard était cette fois plus imposante encore que lors de sa visite chez Pauline. Avec sa cravate blanche et ses plaques, il fit à Kalinovitch l'effet d'une statue de Jupiter placée dans une niche. La maîtresse de la maison, svelte et gracieuse comme une gazelle, était assise à côté de lui.

— Le voici! dit-elle en montrant Kalinovitch, lorsque celui-ci entra.

Mon héros s'inclina poliment.

— Je crois vous avoir vu chez la personne qui est maintenant votre femme? fit le vieillard.

— En effet, Altesse, j'ai eu l'honneur de vous y rencontrer une fois, répondit Kalinovitch.

— Asseyez-vous ici près de nous, lui dit la baronne.

Il obéit.

— La baronne m'a dit, commença le vieillard, que vous désireriez servir chez moi.

— Si toutefois Votre Altesse veut bien me permettre d'espérer...

Le comte l'interrompit d'un signe de tête.

— Elle m'a expliqué, continua-t-il, que vous ne teniez pas au traitement, et que vous désiriez surtout avoir un poste honorifique.

— J'ai des moyens d'existence plus que suffisants... reprit Kalinovitch ; et, sur un nouveau geste de son interlocuteur, il s'arrêta encore.

— Vous êtes littérateur, vous écrivez?...

— Oui, j'ai écrit.

— Cela n'a pas d'importance; pourtant, quand vous serez entré au service, je vous prierai de renoncer à la littérature. Comme fonctionnaire, comme personnage gouvernemental, vous devrez, autant que possible, cesser de voir ces messieurs, qui, en général, sont mal notés chez nous.

Kalinovitch garda le silence.

— Vous l'avez mis en rapport avec Alexandre Pétrovitch? demanda le comte à la baronne.

— Pas encore, mais je vais les présenter l'un à l'autre, répondit-elle.

— Oui, cela vaudra mieux. Vous direz à Alexandre Pétrovitch que vous m'avez déjà parlé et que je le prie de me soumettre la nomination dès demain.

— Merci! fit la jeune femme.

Le comte ne lui répondit que par un sourire, puis entre eux s'engagea une conversation à mots couverts.

Kalinovitch comprit qu'il était de trop et se retira.

Biélavine ne lui sortait pas de la tête.

« Quel droit ont ces messieurs, pensait-il, de traiter ainsi du haut de leur grandeur morale utopique les gens aux prises avec les difficultés de la vie? Il est venu au monde dans la batiste et la dentelle, il peut bien par surcroît se donner le luxe des beaux sentiments, cela lui est facile! D'ailleurs, il ne fait rien; jamais, j'en suis sûr, il n'a remué le bout du doigt pour introduire dans la pratique une seule de ses nobles maximes. Il reste là comme une mouette sans ailes qui, tranquillement assise sur le sable du rivage, secoue la tête avec tristesse à la vue des navires luttant contre les vagues. Que je sois bon ou mauvais, en tout cas j'ai soif d'activité, je ne suis pas né pour me croiser les bras Et ne

savent-ils donc pas que, dans la vie, si l'on veut faire une seule bonne chose, il faut au préalable commettre mille infamies? Et enfin où cet homme prend-il le droit de juger mes relations avec cette jeune fille? Qu'est-ce qui l'autorise à me jeter avec mépris mon argent au nez, un argent qui me coûte si cher et qui, dans ma pensée, devait assurer le bonheur de cette même femme? »

Mais vainement mon héros faisait appel à la morale des gens pratiques; au fond de son âme, une voix secrète lui disait que tous ces raisonnements étaient des sophismes, que Biélavine avait raison. En fin de compte, il résolut de le forcer à reprendre l'argent pour en disposer comme bon lui semblerait. Après avoir préparé une phrase dans ce sens, il se mit à la recherche de son ancien ami, et il l'aperçut au moment où ce dernier descendait l'escalier.

— Monsieur Biélavine! cria-t-il en s'efforçant de le rejoindre, reprenez l'argent. Vous n'avez pas plus le droit de me le rendre que je n'ai celui de le garder.

— Non, gardez-le! répliqua Biélavine, et il sortit en fermant la porte avec bruit.

Un pareil affront comblait la mesure. Prier l'un des jeunes gens qui se trouvaient au bal de lui servir de témoin, et appeler Biélavine sur le terrain, telle fut la pensée à laquelle songea tout d'abord Kalinovitch; mais le fait est que, sans être poltron le moins du monde, il considérait le duel comme une pure folie. D'ailleurs, on aura beau dire, un canon de pistolet braqué sur vous n'est pas une plaisanterie, — et tout cela parce qu'un monsieur ne nourrit pas d'estime pour votre personne ..

Tandis que la colère de mon héros se calmait sous l'influence de ces sages réflexions, la voix de la maîtresse de la maison se fit entendre auprès de lui :

— Monsieur Kalinovitch, où êtes-vous? Que vous êtes ennuyeux ! Venez, je vais vous présenter à votre directeur, je viens de lui parler.

Ce disant, la baronne prit le bras de son invité.

Kalinovitch se laissa conduire par elle.

— Je vais vous placer avec lui à une table de jeu, vous aurez soin de perdre; il aime cela.

— Il aime cela? demanda Kalinovitch d'un ton moqueur.

— Oui, il adore l'argent, répondit la jeune femme.

— Monsieur Kalinovitch, Alexandre Pétrovitch, dit-elle en s'approchant du directeur.

C'était ce même personnage pour qui le prince avait donné une lettre de recommandation à Kalinovitch.

— Nous nous connaissons déjà, fit-il en tendant la main au jeune homme.

— Vous vous connaissez? reprit la baronne en s'adressant à son protégé.

— J'ai eu l'honneur de faire une visite à Son Excellence, répondit ce dernier.

— Votre table est dans le salon, messieurs, ajouta la maîtresse de la maison, et elle les quitta.

Le directeur et Kalinovitch se mesurèrent des yeux comme deux lutteurs avant le combat.

— Vous vous êtes marié? demanda le premier.

— Oui, voici ma femme, répondit Kalinovitch en montrant Pauline, qui passait accompagnée d'une autre dame et qui, nonobstant sa taille défectueuse, sut faire un salut majestueux. Le directeur s'inclina à son tour, visiblement impressionné par les superbes diamants dont Pauline était couverte. C'était ce que Kalinovitch avait espéré en lui faisant faire la connaissance de sa femme.

— Allons nous mesurer ensemble! dit le directeur quand les dames se furent éloignées.

— Allons! acquiesça Kalinovitch.

Avant le souper, le bruit courait parmi les invités qu'il était en perte de deux mille roubles. Disons, pour être juste, qu'il n'avait pas eu de peine à laisser gagner le directeur, car son esprit n'était pas au jeu. Pendant qu'il faisait sa partie, il avait toujours présente à la pensée l'image railleuse de Biélavine.

Quinze jours plus tard paraissait un décret nommant le conseiller titulaire Kalinovitch employé aux missions spéciales. Le choix de l'autorité fut pleinement justifié, car mon héros fit florès comme enquêteur. Au bout de l'année il fut nommé assesseur de collége et reçut l'ordre de Sainte-Anne de troisième classe. Promu, deux ans après, conseiller de cour, il exerça, pendant quatre années, les fonctions d'employé de cinquième classe; puis il fut fait conseiller de collége, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, et, finalement, on l'envoya occuper à M... le poste de vice-gouverneur.

QUATRIÈME PARTIE

I

Kalinovitch fut précisément nommé dans la province où il avait exercé jadis les modestes fonctions de principal. Le lecteur sait peut-être que, chez nous, chaque gouvernement a sa politique particulière dont le gouverneur est le pivot. A la gargote ou au cabaret, cette politique fait l'objet de conversations animées entre les secrétaires, les chefs de bureau et autres petits employés qui en subissent les conséquences plus directement que personne; mais elle intéresse aussi dans une large mesure la gentilhommerie locale, et elle influe sur le fonctionnement des divers services publics.

Pour les gens dits bien intentionnés, le pire, c'est l'instabilité et le changement dans cette politique. Avec une bête féroce, pourvu que ce soit toujours la même, on peut encore s'arranger, car on finit par connaître ses habitudes. Sous ce rapport le gouvernement dont il s'agit ici était favorisé : le lieutenant général Bazarieff l'administrait depuis quinze ans. Il était content de sa province, et sa province était contente de lui. Sans doute, dans la vie il n'y a pas de

chemin sans épines, et cela est vrai surtout pour le chemin d'un gouverneur. Aussi le lieutenant général n'avait-il pas toujours été sur des roses. Il eut d'abord des désagréments assez sérieux avec le maréchal de la noblesse par suite d'un manque de visites que s'était permis la gouvernante; cette dame se donnait des airs de tzarine qui faisaient du tort à son mari; mais celui-ci, grâce à la rondeur et à l'affabilité de ses manières, sut si bien se concilier les gentilshommes qu'à seule fin de lui être agréables, ils blackboulèrent leur maréchal aux élections suivantes. Puis ce fut un procureur qui, dans la régence provinciale, s'avisa de s'ériger en adversaire des propositions du gouverneur. Le conflit se termina par l'éloignement du procureur, lequel, « pour le bien du service », fut transféré dans un autre gouvernement. Enfin la dernière et la plus sérieuse lutte que Bazarieff eut à soutenir fut avec son adjoint, le prédécesseur de Kalinovitch. Cet homme sans élocution et sans talent devait sa position à son mariage avec la fille naturelle d'un haut dignitaire. Il avait commencé par se montrer fort accommodant, mais ensuite, piqué de je ne sais quelle tarentule, il se mit à tracasser la ferme et annonça partout qu'il allait faire sauter le gouverneur avec ses cabaretiers. Ces rodomontades produisirent leur effet sur quelques esprits faibles, et certains citoyens malintentionnés relevèrent hardiment la tête; leur joie d'ailleurs fut de courte durée. Pendant tout ce temps, le gouverneur se tenait coi, affectant de se désintéresser de la question et de laisser le fermier des boissons, le gros Tchetvérikoff, se débrouiller comme il pourrait. Ce dernier manœuvra si bien qu'au bout de trois semaines le vice-gouverneur fut rappelé à Pétersbourg; quant au gouverneur, il figura, le 1er janvier suivant, sur la liste des fonctionnaires récompensés. En un mot, comme l'or qui se

purifie dans le creuset, le vieillard sortit de ces épreuves plus puissant que jamais, et sa dernière victoire, qui avait montré de quel crédit il jouissait à Pétersbourg, lui assura définitivement l'amour et le respect de ses administrés. En apparence, il était indestructible; mais c'est souvent quand un homme est arrivé au point culminant de sa fortune, que la destinée s'apprête à le frapper..... Beaucoup de gens se demandaient non sans inquiétude quelle espèce d'oiseau c'était que le nouveau vice-gouverneur.

Tout haut fonctionnaire qui va occuper un poste en province s'y rend, comme on sait, précédé et suivi de *ses employés,* dont l'apparition équivaut à un arrêt de mort pour les *autres employés.* Dans le cas présent, notre vice-gouverneur envoya en avant-coureur un homme fort jeune encore, mais qui, par sa tenue élégante, sa maigreur et l'ensemble de ses manières, rappelait ce que Kalinovitch avait été lui-même dans sa jeunesse. Peut-être ce jeune homme était-il prédestiné à devenir lui aussi vice-gouverneur, quoique pour le moment l'opinion publique ne vît en lui que le futur secrétaire de la régence provinciale. Du reste, peu causeur comme tous les Pétersbourgeois, il ne laissait pas échapper le moindre mot à ce sujet et se bornait à préparer le logement de son supérieur. A cet effet, il loua dans le plus beau quartier de la ville, sur le quai, une grande maison de pierre et entreprit de la faire arranger.

— Le nouveau vice-gouverneur est évidemment un richard! se dit-on dans le public.

— S'il fait tant de dépense, il pillera gros, conclurent mentalement plusieurs.

L'architecte de la province se risqua le premier à tirer la chose au clair. C'était un homme qui avait l'air bête et qui connaissait très-mal son métier, mais il possédait un talent

admirable pour s'insinuer dans les bonnes grâces des autorités. Sans trop se soucier des convenances, il alla trouver le jeune homme et, après s'être nommé, entra en matière :

— Vous préparez une habitation pour Sa Haute Noblesse?

— Oui, répondit le Pétersbourgeois sans quitter la cigarette qu'il était en train de fumer.

— Ici les ouvriers sont fort chers, et l'on a beaucoup d'embarras avec eux, poursuivit l'architecte.

— Peu importe, reprit sèchement le jeune homme en regardant la pointe de ses bottes vernies.

L'architecte prit un air profond.

— Ne plairait-il pas à Sa Haute Noblesse d'utiliser pour cette besogne les soldats condamnés aux travaux publics? Leur chef, le capitaine Timkoff, est un peu mon subordonné, et il est fort obligeant. Il lui arrive souvent de mettre ses hommes à la disposition des personnages officiels. Quand on demande quinze ouvriers, il en envoie quarante, et l'on n'a à payer que pour quinze. A quoi bon ménager ces vauriens? C'est même répondre à l'esprit de la loi que de leur donner de l'ouvrage. Pour peu que cela plaise à Sa Haute Noblesse, je puis arranger cette affaire à l'instant.

— Non, cela ne plaira pas à Sa Haute Noblesse, répliqua d'un ton franchement moqueur le jeune homme, et, jetant sur le parquet le bout de sa cigarette, il passa dans une autre pièce.

L'architecte sortit tout penaud.

« Cela va mal! » se dit-il, et, remonté dans sa proletka, il se fit conduire à sa commission.

— Je viens de la maison du vice-gouverneur : on m'avait envoyé chercher pour y donner un coup d'œil, commença-t-il.

— Eh bien, batuchka, quelles nouvelles? demanda un officier supérieur.

— Quelles nouvelles? D'après tout ce que j'ai vu et entendu, ce doit être un homme incomparable et de principes rigides, répondit l'architecte.

Le député de la noblesse, plongé depuis le matin dans l'*Abeille du Nord,* interrompit durant un instant sa lecture :

— C'est, dit-on, un homme des plus distingués, fit-il en susseyant.

Porter aux nues tout nouveau supérieur est un des traits les plus caractéristiques de la bureaucratie; seulement, sous ce rapport, les employés peuvent se diviser en trois classes : les uns, — ce sont les plus jeunes et, il faut le dire, les plus nobles, — vantent le nouvel arrivant sans savoir pourquoi, uniquement parce que la figure de leur ancien chef leur donnait la nausée. D'autres, les diplomates, n'aiment pas en général leur supérieur, mais ils croient bon, néanmoins, d'en faire l'éloge : « On ne sait pas encore qui il approchera de sa personne, se disent-ils; ce sera peut-être moi : commençons donc par le louer, pour n'avoir pas à changer de langage plus tard. » Enfin la troisième classe comprend les naïfs, dont la platitude est désintéressée et correspond à un besoin lyrique de leur cœur. Ils vantent leur chef, quel qu'il soit, parce que c'est leur chef, et que, de ce fait, ils l'aiment sincèrement! A cette catégorie appartenait justement le secrétaire de la commission. Entendant dire merveilles du nouveau vice-gouverneur, il éprouva une sorte d'attendrissement dont il ne put s'empêcher de faire part aussitôt à tous ses collègues. Ceux-ci, à leur tour, répandirent la chose dans les gargotes où ils prenaient leurs repas et dans les cabarets où ils passaient la soirée. Quelques mots du même genre arrivèrent aussi aux oreilles des autres employés, et deux scribes de la régence provinciale, qui avaient eu

beaucoup à souffrir de l'ancien vice-gouverneur, se sentirent si joyeux qu'ils commencèrent à se gourmer en plein traktir, à la grande satisfaction du public. Ce combat pour rire ne tarda pas à devenir sérieux; les deux adversaires furent conduits au poste, le visage ensanglanté et les vêtements en lambeaux. Il n'était pas jusqu'aux vieilles prikaznitchikhas elles-mêmes qui, dans les églises, à l'office du matin, ne s'entretinssent de M. le nouveau vice-gouverneur; les plus jeunes de ces commères chantaient ses louanges sur le marché. « C'est, dit-on, un brave homme, madame, un fort brave homme! chez nous, tout le monde est enchanté d'avoir à servir sous ses ordres! » disaient-elles à leurs connaissances.

Dans les sphères sociales plus élevées on parlait de Kalinovitch en termes non moins flatteurs, et l'on avait d'autant plus lieu de le faire qu'on se fondait sur des renseignements recueillis dans l'entourage du gouverneur lui-même. Le lieutenant général recevait chez lui tous les jeudis les personnes de son intimité. A l'une de ces petites soirées se trouvait, comme de coutume, la présidente de la chambre des finances, femme encore jeune et extrêmement jolie. La gouvernante était beaucoup plus âgée que cette dame, mais, en revanche, elle possédait un extérieur très-imposant et semblait née pour présider à des réceptions officielles. Au fond du salon était placé sur une estrade un fauteuil où elle s'asseyait parfois, rappelant ces princesses d'opéra et de ballet qui prennent place sur un trône d'or pour contempler les ébats de la foule dansante. Les deux dames ne pouvaient pas se souffrir, et leur amitié était purement diplomatique, mais elles mettaient tous leurs soins à paraître du dernie bien ensemble.

Parmi les hommes il y avait le maréchal de la noblesse

que nous avons rencontré jadis chez le prince, et qui, depuis quelque temps, faisait une cour assidue au gouverneur, parce qu'il brûlait de recevoir l'ordre de Sainte-Anne. Un peu à l'écart des autres invités était assis le directeur de la chancellerie. Ce monsieur commençait à prendre du ventre, mais il n'avait pu encore se défaire d'un certain embarras dans les salons de Son Excellence. A chaque signe de tête que faisait la maîtresse de la maison, il se levait, courait sans bruit à la salle et ordonnait aux domestiques d'apporter le thé ou les glaces ; c'était là sa fonction. Sa femme, jeune dame aux joues vermeilles, était là aussi avec un ouvrage dans les mains; la gouvernante ne faisait aucune attention à elle, mais, par contre, le gouverneur la regardait d'un air fort tendre. Bazarieff était un vieillard très-vert encore et de fort bonne mine. Quand il allait, en pantalon blanc et en bottes fortes, entendre la messe à la cathédrale, beaucoup de jolies dames assuraient qu'il était encore parfaitement en état de faire des conquêtes. La jeune directrice de la chancellerie savait mieux que tout autre, disait-on, à quoi s'en tenir là-dessus. Entre toutes ces personnes, la conversation manquait un peu d'entrain. Les générales, nul ne l'ignore, ne bavardent pas comme des pensionnaires. L'attitude du maréchal de la noblesse ressemblait quelque peu à celle d'un soldat sous les armes. Le gouverneur lui-même, qui venait de signer une énorme quantité de papiers, paraissait légèrement fatigué.

— Voulez-vous un cigare? demanda-t-il au maréchal de la noblesse.

— Cela ne gênera-t-il pas ces dames? fit celui-ci en prenant le cigare qui lui était offert.

— Je vous en prie! Il m'y a habituée, permit la maîtresse de la maison.

— Ces cigares ne sont pas mauvais, observa le gouverneur.

— Ils sont excellents! reprit le maréchal de la noblesse, qui à part soi pensait : « Tu peux t'en payer de bons, avec les milliers de roubles que tu reçois du fermier! »

A dix heures arriva l'officier du génie Khovsky, jeune homme très-bien vu de la gouvernante, à cause du rare talent de pianiste qu'il possédait. Il fournit enfin un thème un peu intéressant à la conversation.

— Je viens du port, Excellence. Le mobilier du vice-gouverneur est arrivé, dit-il au lieutenant général.

— Ah! fit ce dernier.

— C'est superbe! continua l'officier en s'adressant plutôt aux dames. Les meubles sont en velours ponceau à fleurs noires, — la matière n'a rien d'extraordinaire, mais le travail est admirable! Et puis ces candélabres, ces lustres, enfin ces immenses tableaux de l'école flamande! J'en ai examiné quelques-uns, et, naturellement, il est difficile de juger, mais ce doit être des originaux : — c'est merveilleux!

— Que voyez-vous là de merveilleux? Qui donc n'a pas cela? remarqua la présidente, qui ne voulait pas admettre que quelqu'un pût avoir un salon plus beau que le sien.

Pendant ce temps, le maréchal de la noblesse souriait comme en aparté.

— Je ne sais pas quels sont les renseignements de Votre Excellence, commença-t-il avec hésitation, mais moi, je l'avoue, à mon arrivée ici, j'ai passé chez le prince Ivan. Le nouveau vice-gouverneur est son parent par alliance, et le prince en fait le plus grand cas. « C'est, dit-il, un homme fort riche; de plus, il est intelligent, connaît son affaire, et avec cela possède un caractère ferme, énergique... » Je ne sais pas, peut-être, en sa qualité de parent, appuie-t-il un peu trop sur l'éloge.

— Pas du tout! reprit le gouverneur, il n'y a nulle exagération dans ce portrait. J'ai demandé moi-même cet homme-là au ministère, car c'était bien le moins qu'on m'envoyât enfin un collaborateur comme je le désire.

— Votre Excellence n'a en vue que le bien du service.

— Le bien du service, exclusivement!

Le directeur de la chancellerie avait prêté une oreille attentive à cette conversation, et, au moment où le maréchal de la noblesse allait s'asseoir à une table de jeu, il s'approcha de lui.

— C'est du vice-gouverneur que vous parliez à Son Excellence? demanda-t-il.

— Oui, votre vieillard est content.

— Comment ne serait-il pas content, je vous le demande? reprit d'un air attendri le directeur de la chancellerie : Son Excellence a maintenant des milliers de papiers à examiner, il lui faut de toute nécessité un collaborateur! Et puis, on a eu égard à sa désignation, on lui a donné l'homme qu'il avait lui-même choisi. C'est très-important.

— Je crois bien! reconnut le maréchal de la noblesse.

— Comme cela, grâce à Dieu, nous pouvons être tranquilles! ajouta en clignant les yeux le directeur de la chancellerie.

Après avoir fait une petite poule chez le gouverneur, le maréchal de la noblesse se rendit chez un de ses collègues, dans le logement de qui l'on taillait la banque depuis quatre jours. Autour d'une table couverte de cartes défraîchies et déchirées étaient assis quelques joueurs. Tous avaient des visages terreux, flétris par les veilles, la débauche, les émotions du gain et de la perte. Ils étaient, qui en redingote, qui en robe de chambre, qui en chemise; pourtant, là aussi, on parla du nouveau vice-gouverneur.

— D'où venez-vous? demanda le maître du logis, qui, bien

que complétement décavé, était vautré sur le divan, dans l'attitude d'un vrai sybarite.

— De chez le gouverneur, répondit avec un sourire insouciant le maréchal de la noblesse. Il n'a été question, tout le temps, que de son nouvel adjoint.

— Eh bien, batuchka, qu'est-ce qu'on en dit? voulut savoir un conseiller de la régence provinciale.

— Votre vieillard le loue beaucoup, il en est content!

— N'est-ce pas Kalinovitch? demanda le banquier, un monsieur tout noir, qui semblait d'un caractère très-malveillant et très-fielleux.

— Oui, c'est Kalinovitch... Eh bien?...

Le banquier sourit.

— On se presse peut-être un peu trop de le louer! Je l'ai vu faire la révision de notre gouvernement, et les employés n'oublieront pas de sitôt la façon dont il les a houspillés.

— Allons, vous êtes un sceptique! dit le maître du logis en s'emmitouflant dans sa robe de chambre de coupe parisienne.

— Sceptique tant qu'il vous plaira! Rien qu'à le voir, le coquin, on devine en lui une vipère! Vous saurez bientôt de quel bois il se chauffe!

Toutefois, personne n'attacha d'importance aux paroles du banquier, et l'on continua à attendre Kalinovitch dans les sentiments les plus sympathiques.

II

Trois semaines après, huit chevaux de poste attelés à une dormeuse anglaise trottaient sur la grand'route conduisant à la capitale de la province. C'était le nouveau vice-gouverneur qui arrivait. A son cou se voyait maintenant cette croix de Saint-Wladimir, qui avait été autrefois l'objet de ses rêves ambitieux.

En avant de son équipage roulait à toute vitesse le mauvais tarantass de l'ispravnik, qui d'une main tenait son chapeau claque pour l'empêcher de s'envoler, tandis que de l'autre il s'appuyait aussi crânement que possible sur la garde de sa mince épée. Le gouverneur lui-même l'avait envoyé à la rencontre de son adjoint pour faire honneur à ce dernier. Mais mon héros paraissait peu sensible à ce qu'avait de flatteur un tel cérémonial. Il n'était plus, à beaucoup près, le jeune homme fringant et présomptueux qu'il avait été lors de son entrée au service. Assis dans sa calèche, il tenait baissée sa tête blanchie avant l'âge. Des rides profondes sillonnaient ses joues creuses et jaunâtres; seul, le regard de ses yeux gris n'avait pas changé, ou plutôt il avait pris une expression plus accentuée encore de fermeté et d'énergie.

Pauline, assise à côté de son mari, avait beaucoup vieilli aussi; elle était maigre comme une momie. Depuis le dernier relais de poste, Kalinovitch n'avait pas dit un mot à sa femme, et, en général, il ne faisait aucune attention à elle.

Quand l'équipage s'arrêta devant la porte de la maison, l'ispravnik mit aussitôt pied à terre, et voulut aider le vice-gouverneur à descendre de voiture.

— Laissez donc! fit Kalinovitch, dont le visage se colora légèrement; puis, dans le désir de se montrer plus aimable, il ajouta :

— Je vous suis bien reconnaissant, mais vous avez eu tort de vous déranger; vous avez sans doute bien assez d'occupations sans cela.

Ensuite, il se détourna et aperçut le maître de police, un lieutenant-colonel au nez rouge, qui connaissait son métier à merveille. Ce fonctionnaire porta la main à sa casquette, fit deux pas en avant et remit un rapport sur l'état de la ville; cette formalité n'était pas exigée par la loi, mais le maître de police aimait à faire montre de son zèle.

— C'est aujourd'hui ou demain que vous vous présenterez à Son Excellence? demanda-t-il en suivant servilement Kalinovitch.

— Non, ni aujourd'hui, ni demain, répondit ce dernier : auparavant, je veux me reposer un peu.

Un certain étonnement se manifesta sur le visage du maître de police; toutefois, en subordonné bien appris, il s'efforça de cacher cette impression, et se retira. Le même jour, les membres de la régence provinciale vinrent en corps pour présenter leurs devoirs au nouveau chef; mais ils ne furent pas reçus. Enfin, au bout de quatre jours, le vice-gouverneur se décida à faire sa première visite. Le maître de police, accompagné de son Cosaque, courut aussitôt porter cette nouvelle au gouverneur. Le directeur de la chancellerie, qui attendait le rapport dans la salle, boutonna son uniforme L'adjudant, qui lisait l'Annuaire, le laissa de côté. L'employé de service arrangea ses cheveux devant une glace.

Kalinovitch arriva dans un phaéton minuscule attelé de deux pur-sang. Le vice-gouverneur quitta dans la salle son manteau de castor, exhibant ainsi un élégant uniforme qui attestait le savoir-faire des tailleurs de la capitale. Puis, avec les façons distinguées d'un fonctionnaire pétersbourgeois, il fit à tout le monde un salut très-poli, et se hâta de passer dans le cabinet du gouverneur, à qui il se présenta en s'inclinant respectueusement.

— Enchanté de faire votre connaissance, très-cher Jacques Vasilitch, lui dit le lieutenant général d'un ton un peu protecteur; mais en même temps il s'empressa de lui offrir un siége, et s'assit lui-même.

— Eh bien, dites-moi, Pétersbourg est toujours aussi bruyant, aussi actif? commença-t-il.

— Comme à l'ordinaire, répondit Kalinovitch.

— C'est une fameuse ville, une fameuse ville! poursuivit d'un air profond le gouverneur.

— Vous avez vu vos collaborateurs? ajouta-t-il.

— Ils sont venus chez moi, Excellence; mais je me ressentais encore de la fatigue du voyage, et je n'ai pu les recevoir.

— Oh! oui, cela ne fait rien; alors permettez-moi de vous les présenter aujourd'hui.

Kalinovitch inclina la tête en signe de remercîment.

— Peut-être même voudrez-vous passer l'inspection de la régence provinciale, pour pouvoir ensuite exercer plus sérieusement votre contrôle.

— Vous prévenez la demande que j'allais vous adresser, Excellence, répondit Kalinovitch.

— Je vous en prie, vous m'obligerez moi-même. Je ne suis pas de ces gouverneurs qui se figurent que tout va admirablement dans leur province, par cela seul qu'ils l'admi-

nistrent depuis quinze ans: loin de là, je suis homme, et plus vous me signalerez d'abus, plus je vous serai reconnaissant. Dans plusieurs services, sans doute, il doit y avoir du relâchement, de la négligence..... tout ce que je vous demande, comme à mon plus intime coadjuteur, c'est d'unir vos efforts aux miens pour corriger tout cela. D'après tout le bien qu'on m'a dit de vous, je ne doute pas que nous ne réussissions.

Kalinovitch remercia de nouveau par une inclination de tête.

— Je dois pourtant vous prévenir, continua Bazarieff, que, dans une province comme la nôtre, les fonctions de gouverneur présentent beaucoup de difficultés : au fond, ici, nous formons tous comme autant de principautés distinctes. Vous avez, d'un côté, par exemple, la chambre des domaines; de l'autre, la chambre des finances; ici, la justice; là, les apanages; et enfin, votre régence provinciale avec ses ispravniks et ses gorodnitchis. Naturellement chacun de ces pouvoirs aime à rester maître chez lui, et n'admet pas volontiers qu'un autre s'immisce dans ses affaires... Cela étant, le gouverneur ne peut que laisser chacun faire sa besogne, tout en gardant pour lui la haute administration de la province.

— Votre Excellence a su, paraît-il, se maintenir en bons rapports avec toutes ces autorités, observa Kalinovitch.

— Avec toutes, autant du moins que cela est possible, reprit, non sans fierté, le gouverneur. Pourquoi soulèverais-je des conflits? A quoi bon?... Voici que maintenant la commission de recrutement vient de commencer ses opérations. Ces tas de papiers que vous voyez amoncelés sur la table, ce sont des plaintes envoyées par les paysans de la couronne au sujet des agissements abusifs de cette commission. Malheureusement il n'y a rien à faire, et mon intervention ne

pourrait que nuire. Tout cela est du ressort de l'aide de camp qui est arrivé il y a huit jours; or, à ce que j'entends dire, depuis avant-hier il a pris ses quartiers chez M. l'intendant, et passe tout son temps à faire de la musique avec madame l'intendante. Que voulez-vous que fasse le gouverneur?

Kalinovitch sourit.

— Quelle espèce d'employés avez-vous ici, Excellence? demanda-t-il en baissant les yeux.

— Des employés excellents, répondit le gouverneur : du moins, dans mon département immédiat, j'ai tâché, autant que possible, d'avoir des hommes de choix. Personnellement, je suis sévère pour mes subordonnés. Mon employé doit être un autre moi-même. Ma règle est celle-ci : quand je fais une tournée d'inspection, je ne regarde pas leurs papiers; c'est insignifiant, cela n'a qu'une importance secondaire, — j'étudie le pays, j'en examine les besoins. Si l'on ne se plaint pas de l'employé, c'est qu'il est bon. Sans doute, il faut encore voir, quand il y a des plaintes, de qui elles émanent. Les dénonciations provenant de petits bourgeois chicaneurs, d'expéditionnaires congédiés, je ne me contente pas de les jeter au panier, je m'efforce d'en punir les auteurs. C'est une peste qui, si on la laissait se propager, n'épargnerait personne. Mais quand une plainte m'est adressée par un propriétaire, par un négociant, par un homme comme il faut, j'en conclus que le fonctionnaire s'est donné de graves torts envers lui, et je suis sans pitié. Ce n'est pas le public qui existe pour nous, c'est nous qui existons pour le public; il faut donc que l'on soit content de nous, voilà mon système!

Jusqu'à quel point Kalinovitch admettait ce système, il aurait été difficile d'en juger d'après l'expression de son visage.

— Mais il est midi, il est temps de partir! fit le gouverneur, et il sonna.

L'adjudant entra, tenant son casque à la main. Le lieutenant général lui dit en français de faire atteler sa voiture; puis il proposa au vice-gouverneur de se rendre avec lui à la régence provinciale. Dans la salle, ils furent retenus durant quelques minutes par des solliciteurs. Un ancien capitaine d'état-major, portant encore l'uniforme et le chapeau à plumes, déposa une plainte contre sa femme, qui s'était enfuie de chez lui en emportant le lit conjugal, un lit pour deux personnes, et dont le capitaine avait fait les frais. Ensuite, une petite vieille, ridée et chassieuse, se jeta aux genoux du gouverneur, et se plaignit hautement de son fils, qui lui avait donné des coups de flûte sur la tête. Dans le but évident de montrer à son nouvel auxiliaire combien il prenait au sérieux les devoirs de sa charge, le lieutenant général questionna assez longuement ces deux personnes, et remit leurs requêtes à l'adjudant.

— C'est étonnant, la grossièreté de mœurs qui existe encore! observa-t-il en sortant avec Kalinovitch : l'un bat sa vieille mère, et l'autre est vexé, non parce que sa femme l'a quitté, mais parce qu'elle lui a emporté un lit de plume... Et il faut vivre avec ces gens-là!

Sur le perron les attendait le maître de police, debout dans une attitude respectueuse. D'un geste impérieux le gouverneur ordonna de faire avancer son équipage, et, quand Kalinovitch voulut monter dans son phaéton, il n'y consentit pas.

— Permettez que je vous offre une place à côté de moi, nous causerons en chemin.

Kalinovitch déféra à ce désir. Le maître de police et son Cosaque précédèrent à cheval la voiture du gouverneur. Celui-ci, durant toute la route, affecta de s'entretenir avec

le vice-gouverneur d'une façon fort animée et presque amicale. Les fonctionnaires et les marchands qui les voyaient passer ne purent s'empêcher de remarquer le fait. Une dame toute jeune, femme d'un employé aux délégations spéciales, se promenait en proletka : elle ordonna exprès au cocher d'aller au pas et, pendant longtemps, suivit des yeux les deux hauts dignitaires. Sur le perron du bâtiment affecté aux administrations collégiales, ils furent reçus par un huissier, qui, bien qu'on fût en automne et qu'il fît très-froid, n'avait sur lui que son mauvais uniforme. Le pauvre diable devait mourir peu après, tué par un refroidissement et, en partie aussi, par l'excès des agitations morales.

— Bonjour, mon cher, lui dit le gouverneur, et, portant haut la tête, il monta l'escalier d'un pas rapide.

Celui qui a eu le plaisir de visiter, revêtu d'un titre officiel, les locaux des administrations collégiales, celui-là comprendra sans doute qu'il faut avoir des nerfs très-émoussés, pour ne point en pareil cas être gonflé du sentiment de son importance. Ce sentiment, mon héros ne semblait pas l'éprouver : il marchait la tête basse et comme courbée sous le poids de préoccupations pénibles, tâchant seulement de ne pas rester en arrière de son supérieur.

La chancellerie était déjà à son poste.

— Ce sont tous gens très comme il faut! murmura le gouverneur.

Les conseillers furent présentés au nouveau vice-gouverneur dans la salle des séances.

— Depuis combien d'années êtes-vous membre de la régence, Serge Nikolaïtch? demanda le gouverneur au doyen des conseillers.

— Depuis dix-huit ans, Excellence, répondit modestement celui-ci.

— Et depuis ce temps-là combien de blâmes la régence a-t-elle reçus du sénat? poursuivit le lieutenant général.

— Il n'est pas à ma connaissance qu'elle en ait reçu un seul, reprit le conseiller.

Le gouverneur sourit.

— Pas un seul, ce n'est pas mal! fit-il en redressant sa taille.

— M. l'assesseur est un ancien élève de l'université de Moscou; et si notre ville est administrée comme ne l'est, je pense, aucune ville de gouvernement, c'est à Valentin Osipitch que nous le devons, acheva-t-il en montrant le conseiller de la deuxième section qui regardait Kalinovitch en pleine figure avec des yeux de taureau.

Le premier secrétaire était Médiokritzky; sa fortune avait suivi celle du directeur de la chancellerie qui était son beau-frère : ils avaient épousé deux sœurs, les filles du prêtre Kiprensky. Depuis qu'il savait qui était nommé vice-gouverneur, Médiokritzky tremblait dans sa peau, mais, sans faire part de ses inquiétudes à personne, il avait laissé croître ses favoris dans l'espoir de se rendre méconnaissable; et il put se flatter d'y avoir réussi : Kalinovitch, en effet, ne parut pas le reconnaître. En parlant des conseillers sur un ton si élogieux, le lieutenant général leur payait une dette de reconnaissance, car ils lui avaient livré pieds et poings liés l'ancien vice-gouverneur.

Au sortir de la salle des séances, il conduisit Kalinovitch dans les diverses sections.

— Messieurs, voici votre nouveau chef, celui qui désormais sera juge de votre moralité et de votre zèle dans le service, dit-il partout d'une voix sonore; après quoi, il ne se crut pas permis de retenir plus longtemps le vice-gouverneur, et celui-ci se retira.

Mais tout ne finit point par là. Le même jour, le gouverneur rendit la visite qu'il avait reçue et désira absolument être présenté à la maîtresse de la maison. Pauline, qui n'avait pas encore eu le temps de s'organiser, fut donc forcée de le recevoir dans un salon encombré de boîtes, de cartons, etc. Il se trouva que Bazarieff avait connu le père de Pauline, il avait même servi sous ses ordres, et il en fit le plus grand éloge. La vice-gouvernante ne voulut pas être en reste d'amabilité, et, bien qu'encore très-fatiguée du voyage, elle fit deux jours après une visite à la gouvernante. Celle-ci la retint au moins deux heures, l'obligea à prendre du café, la supplia, pour l'amour de Dieu, d'être prudente dans le choix de ses relations et lui donna même une petite liste des dames avec qui l'on pouvait encore se lier. La gouvernante ne se borna pas à cela : oubliant pour cette fois sa fierté, elle rendit dès le lendemain à Pauline sa visite, but aussi du café chez elle et resta là trois heures. Ensuite elle commença à dire partout que la nouvelle vice-gouvernante n'était pas belle, mais que ce n'en était pas moins une femme des plus charmantes. Quant à Kalinovitch, tous ceux qui l'avaient vu, hommes et femmes, disaient qu'il n'était pas beau, mais qu'il avait une physionomie extrêmement intelligente.

* * *

La société vit avec joie les relations amicales qui avaient commencé à s'établir entre le gouverneur et son adjoint. Sous de tels auspices, la saison promettait d'être brillante. D'abord, le prince Ivan se transporta à la ville et, naturelle-

ment, s'y installa sur un pied convenable. Son gendre, Tchetvérikoff, ouvrit ses salons : il y avait cinq ans que le gros homme était marié à la jolie kniajna devenue maintenant une dame charmante. Le maréchal de la noblesse qui avait obtenu le grand cordon de Sainte-Anne se disposait aussi à recevoir pendant tout l'hiver. Quant au président de la chambre des finances, inutile d'en parler : la maison de ce personnage et celle de son subordonné, le conseiller de la section des boissons, comptent partout au nombre des meilleures. Bien que fort avare, l'intendant de la chambre des domaines dut, bon gré, mal gré, se résigner à donner deux ou trois soirées, tant pour distraire l'aide de camp son hôte, que pour étouffer certains bruits attentatoires à sa réputation auxquels avaient donné lieu les opérations du recrutement. Pour ce qui est du gouverneur, outre ses jeudis accoutumés, il annonça l'intention de donner trois grands bals. De plus, il promit de ne rien négliger pour attirer dans sa ville une excellente troupe d'acteurs qui était alors en représentation à Kalouga. On attendait aussi du vice-gouverneur au moins un bal, bien qu'il ne manifestât aucun goût pour les distractions mondaines. En un mot, tout allait on ne peut mieux. Le prince, en sa qualité de parent du vice-gouverneur, s'efforçait visiblement de rendre plus affectueuses encore les relations de celui-ci avec son supérieur hiérarchique : il disait partout que Kalinovitch était émerveillé de l'ordre qui régnait dans toutes les parties de l'administration. Ce langage trouvait des oreilles crédules dans la société, mais les gens mieux placés pour juger des choses, — les conseillers de la régence provinciale et le procureur, par exemple, — savaient à quoi s'en tenir là-dessus. En tout cas, il était clair que le vice-gouverneur entendait avoir ses coudées franches. On commença à s'en apercevoir quand il s'agit de

remplacer l'huissier de la régence provinciale. Le gouverneur voulut donner la place du défunt à un employé patronné auprès de lui par une influence occulte, et il proposa son candidat à la régence. Mais déjà Kalinovitch avait fait venir notre vieille connaissance, le chasseur Lébédeff : il alla trouver le lieutenant général et lui déclara qu'il désirait nommer à cet emploi un fonctionnaire qui avait autrefois servi sous ses ordres.

— Quand nous avons tant d'employés chez nous, quel besoin y a-t-il d'en prendre dans les autres services? répliqua assez judicieusement le gouverneur.

— Je connais cet homme, Excellence, et je suis sûr qu'au moins il ne volera ni les bougies, ni le papier de l'État.

Le gouverneur se contenta de sourire et, ne voulant pas se brouiller avec son adjoint pour de semblables vétilles, donna son consentement.

La seconde fois que Kalinovitch fit acte d'autorité, ce fut aux dépens de Médiokritzky. Le vice-gouverneur avait commencé à inspecter la chancellerie de la régence provinciale quand, un jour, il se rendit chez le lieutenant général avec un rapport constatant qu'il avait trouvé le plus grand désordre, et un désordre prémédité, dans les affaires du premier secrétaire : il était à la connaissance personnelle du vice-gouverneur qu'autrefois déjà M. Médiokritzky avait commis un vol de mille roubles au préjudice d'une personne privée; les irrégularités maintenant relevées à sa charge prouvaient qu'il ne s'était pas amendé : en conséquence il y avait lieu de le révoquer dans l'intérêt du service. Quiconque est au courant des mœurs bureaucratiques comprendra sans doute ce qu'il y avait d'insolent dans une pareille proposition faite à brûle-pourpoint, sans entretien préalable avec le gouverneur : cela révélait évidemment le désir d'être désagréable au directeur

de la chancellerie qui était, au su de tout le monde, le bras droit, l'âme damnée de Son Excellence. Pendant trois jours le vieillard fit attendre sa réponse, mais il reçut du vice-gouverneur une nouvelle lettre semi-officielle : Kalinovitch l'informait que, si Son Excellence ne jugeait pas à propos de révoquer M. Médiokritzky, lui-même se verrait obligé de demander son changement au ministère. Dans les termes où se posait maintenant la question, force était au gouverneur de se soumettre; tout ce qu'il put faire pour que l'employé destitué ne restât pas sans un morceau de pain fut de le nommer directeur de la prison, poste bien humble comparativement aux honorables fonctions de premier secrétaire.

Lorsqu'il fallut pourvoir au remplacement de Médiokritzky, de nouveaux froissements se produisirent. Le lieutenant général voulait mettre là un employé de sa chancellerie qui lui était tout dévoué, mais le vice-gouverneur lui fit savoir qu'il avait quelqu'un en vue pour cette place : c'était Exarkhatoff, le professeur d'histoire que nous connaissons déjà. Après avoir pris des renseignements sur son ancien subordonné, Kalinovitch ayant appris qu'il était veuf depuis sept ans et avait complétement renoncé à la boisson, lui écrivit de sa propre main pour lui offrir l'emploi de premier secrétaire. Exarkhatoff, qui n'avait pas gardé un souvenir agréable de son ancien principal, commença par refuser. Sur quoi, le vice-gouverneur lui écrivit de nouveau. « Pardonnez-moi, lui disait-il dans cette lettre, la manière dont je vous ai traité jadis : la faute en fut, d'une part, à mon caractère intraitable; de l'autre, à votre malheureuse faiblesse. Mais comme, avec l'âge, nous nous sommes corrigés tous deux de nos défauts, il est probable qu'à présent nous vivrons en bonne intelligence. Venez, je vous le demande en ami, partager avec moi les lourdes responsabilités du service; venez m'aider à mettre en pra-

tique ces principes nobles et élevés dont notre jeunesse s'est nourrie dans les murs sacrés de l'Université. » Le bon Exarkhatoff ne put tenir contre un appel semblable et se rendit auprès de son nouveau protecteur. La première entrevue des deux anciens camarades offrit quelque chose d'étrange : l'un, général ou peu s'en fallait, vêtu d'une robe de chambre en velours, était assis dans un luxueux cabinet; l'autre, debout dans une attitude respectueuse, avait un uniforme râpé et de mauvaises bottes en peau de bouvillon; dans les traits fins de son visage habituellement triste se montrait encore comme autrefois la bonté de son âme. Kalinovitch l'accueillit avec une extrême cordialité, et, deux jours après, Exarkhatoff entra en fonction. Le gouverneur dut se contenter de faire grise mine au nouveau secrétaire, et de lui chercher chicane toutes les fois que cela fut possible.

« Pour tout ce qui est de la régence provinciale », disait-il dans le monde, « je suis décidé à laisser carte blanche au vice-gouverneur, car il est là dans son domaine propre : le mien, c'est l'administration de la province. » Malheureusement, le vice-gouverneur ne tarda pas à empiéter sur les attributions que son chef avait voulu se réserver. Cette ingérence se manifesta à plusieurs reprises, notamment dans la circonstance suivante. On sait qu'aujourd'hui les emplois d'ispravnik en général ne rapportent presque rien. Ces fonctionnaires reçoivent trois ou quatre cents roubles du fermier des boissons, ils touchent une allocation pour l'entretien de leurs chevaux, et peut-être trouvent-ils moyen de grappiller un peu quand ils font une enquête; mais là-dessus il faut graisser la patte au directeur de la chancellerie et faire des cadeaux à la régence provinciale pour qu'elle ne se montre pas trop pointilleuse : le profit net se réduit donc à fort peu de chose. L'ispravnik d'E... était, à cet égard,

une exception parmi ses collègues. Même les propriétaires de trois cents âmes avaient coutume de dire avant le scrutin : « Qu'on me nomme ispravnik à E..., et je ne troquerai pas ma position pour le trône d'Angleterre. » Ce qui rendait cet emploi si lucratif, c'était le flottage : chaque printemps, trois mille trains de bois descendaient la rivière, et, d'après un vieil usage, chaque marinier en se faisant délivrer son passavant payait une impériale à l'ispravnik : le total de l'argent ainsi perçu s'élevait, bon an, mal an, à quinze mille roubles. C'était madame l'ispravnitza elle-même qui, par ses démarches et ses sollicitations personnelles, avait procuré cette place à son mari; aussi vous pouvez juger des sentiments de la dame, quand elle apprit que le nouveau vice-gouverneur était ce cher Kalinovitch! Elle oublia positivement alors tous les ragots qu'elle avait fait jadis sur son compte et sur le compte de Nastenka. D'une voix tremblante d'émotion elle disait à qui voulait l'entendre : « Pendant trois ans, je l'ai vu presque chaque jour; eh bien, dès cette époque, il y avait en lui quelque chose de remarquable, vous savez, quelque chose de pétersbourgeois. Et sa femme, qu'elle est gentille! Seigneur, Roi du ciel! j'étais en relations plus qu'amicales avec cette maison!... Je connaissais leur amour, j'étais au courant de tout... Il y en avait une autre qui s'était éprise de lui; il allait de celle-ci à celle-là, et c'était si charmant! Il protégera, il doit protéger mon Sémen Nikititch. » Dans les éloges qu'elle faisait de Kalinovitch, l'ispravnitza atteignait à la poésie, et des larmes d'attendrissement coulaient sur ses grosses joues. Mais tout cela ne servit à rien. Au grand carême, alors que la remise des passavants allait commencer, le vice-gouverneur présenta au lieutenant général un rapport où il était dit que, la police de la ville d'E... ayant pris l'habitude de percevoir à son profit

une taxe illégale sur les mariniers, il y avait lieu de couper court à cet abus par la révocation de l'ispravnik actuellement en fonction : si Son Excellence ne se jugeait pas suffisamment édifiée par ce rapport, une enquête juridique éclaircirait les faits et mettrait en cause, avec les coupables proprement dits, ceux qui les avaient encouragés par leur tolérance. A la lecture de ce papier, le gouverneur écarta les bras. Que faire? Si l'on procédait à une enquête, ces imbéciles moujiks en profiteraient pour renouveler les plaintes qu'ils avaient tant de fois exposées au gouverneur et que celui-ci n'avait jamais voulu prendre en considération; mais, d'un autre côté, comment, sans enquête, sur le simple rapport du vice-gouverneur, frapper un fonctionnaire qui n'avait jamais manqué à aucune de ses obligations tant directes qu'indirectes? Le vieillard pensa en faire une maladie, il tint longuement conseil avec le directeur de la chancellerie, et comme, après tout, la peau est plus proche que la chemise, il fut décidé que l'ispravnik serait mis en retrait d'emploi. A cette nouvelle, l'ispravnitza accourut furieuse au chef-lieu de la province. Elle comprenait encore la conduite de Kalinovitch : il la détestait, parce qu'autrefois, cédant à l'indignation d'une âme honnête, elle avait sévèrement qualifié ses honteuses relations avec cette gueuse d'Anastasia Godnieff. Mais ce qui la mettait hors d'elle-même, c'était la manière d'agir du gouverneur : comment ce vieux birbe, à qui elle apportait de l'argent chaque année, n'avait-il pas honte de les lâcher ainsi?

Bref, elle clabauda tellement que le maître de police, agissant à l'instigation du gouverneur, l'expulsa de la ville. Du reste, le lieutenant général s'efforçait encore de cacher les dissentiments qui s'élevaient entre lui et Kalinovitch. En public, il continuait à se dire enchanté de son collaborateur :

il avait toujours désiré avoir pour adjoint quelqu'un qui lui signalât les abus; car il était homme, il ne pouvait tout voir par lui-même. Mais une nouvelle incartade du vice-gouverneur rendit impossible la prolongation de cette tactique. La régence provinciale eut à se prononcer sur l'état mental d'un gentilhomme nommé Iazvine qui, à la demande de ses héritiers, avait été enfermé dans une maison de fous. Presque toute la province savait que le gouverneur s'intéressait beaucoup à cette affaire par suite de certaines relations existant entre lui et les parents du prétendu aliéné. Naturellement il se rendit de sa personne à la salle des séances où l'enquête devait avoir lieu. Arrivèrent ensuite deux médecins : l'inspecteur du service sanitaire et un chirurgien. Le premier avait le cou de travers et portait sur sa poitrine la croix d'un ordre; le second était un long Allemand dont les yeux avaient une remarquable expression de dureté. Tous deux, servilement dévoués au gouverneur, firent leur entrée au pas militaire, s'inclinèrent respectueusement, et prirent leurs places. Après eux vint le procureur, homme encore jeune, qui, aux bals de Son Excellence, dansait jusqu'à épuisement. Mais ni les présidents de chambre, ni le maréchal de la noblesse ne se montrèrent; leur présence d'ailleurs était inutile, ces messieurs s'étant fait une règle d'apposer toujours leurs signatures à la suite de celle du gouverneur. L'enquête, comme on le voit, s'annonçait dans les meilleures conditions. A midi, le fou fut introduit. C'était un jeune homme au front étroit, au crâne déprimé, à la poitrine creuse et au ventre saillant. Il portait une mauvaise robe de chambre en bayette, et avait à ses pieds de vieilles savates; son linge était grossier et reprisé en plusieurs endroits. Un gigantesque maréchal des logis le tenait par le bras; cet homme, d'un aspect effrayant, semblait capable de mettre à

la raison une centaine de diables. Sur les pas d'Iazvine et de son gardien entra enfin Prokhoroff, un des parents à la requête desquels le fou avait été enfermé. Il se présenta d'un air modeste, sa casquette sous le bras, et, d'abord, se tint debout contre la porte; le gouverneur l'ayant du geste invité à prendre un siége, Prokhoroff s'assit timidement sur le bord d'un fauteuil, à quelque distance de la société.

— Ce monsieur a déjà été soumis à notre examen, commença le gouverneur en s'adressant à Kalinovitch assis à sa droite, mais le Sénat exige un supplément d'enquête.

— Oui, je sais : j'ai lu toute l'affaire, répondit le vice-gouverneur.

L'inspecteur se mit à demander au fou comment on l'appelait, quelle était sa religion, sa condition sociale. A ces questions le malheureux répondit lentement et avec un sourire bête, comme s'il n'eût pas compris ce que tout cela signifiait, mais il ne dit aucune sottise.

— Écoutez, mon cher, fit brusquement le gouverneur : qu'est-ce qui tourne, selon vous, la terre ou le soleil?

— Qu'est-ce que vous dites? Je ne sais pas ce qui tourne, Excellence, répondit le fou.

— Eh bien, il y a quelque chose qui tourne, la terre ou le soleil : lequel est-ce des deux, à votre avis? insista le gouverneur.

— Mais qu'est-ce qui tourne? Laissez donc, pourquoi me dites-vous cela, Excellence? reprit le fou, qui recula comme un homme effrayé.

— Il ne comprend pas! fit le lieutenant général en haussant les épaules.

— On voit dans ses yeux l'absence de pensée, confirma le chirurgien.

— Dites-moi, pourquoi la lune n'est-elle pas en fer fondu?

demanda finement l'assesseur pour se mettre au ton du haut fonctionnaire.

Le fou le regarda en silence. Le gouverneur et les autres assistants sourirent. Prokhoroff ne put contenir sa joie et rit à gorge déployée.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'interroger, dit en se levant à demi Kalinovitch, qui jusqu'alors n'avait pas ouvert la bouche. Puis il s'adressa au fou :

— Venez ici, près de moi, mon ami!

Iazvine s'avança timidement.

— N'ayez pas peur, approchez. Pourquoi tremblez-vous comme cela? continua Kalinovitch en lui prenant la main avec bonté.

— C'est que celui-là me bat toujours, Excellence, répondit le malade en montrant le maréchal des logis.

— Comment donc peut-il faire cela? Il ne le fera plus; sinon, nous le punirons, reprit Kalinovitch.

— On ne le battrait pas, Votre Haute Noblesse, s'il n'était pas si tapageur... s'excusa en rougissant le soldat.

— Tais-toi! répliqua sévèrement le vice-gouverneur.

Le maréchal des logis recula de quelques pas.

— Asseyez-vous là, mon ami, nous allons causer ensemble, ajouta Kalinovitch en s'adressant au fou.

— Non, Excellence, répondit ce dernier, qui semblait déjà beaucoup plus à son aise, je resterai debout, je ne suis pas fatigué, je vous l'assure.

— Mais pourquoi avez-vous l'air contrarié comme cela? Votre vêtement ne vous plaît pas, sans doute?

— Que voulez-vous, Excellence? On m'a volé tout ce que j'avais... on m'a donné cette mauvaise robe de chambre. Ces gens-là sont des ivrognes, Excellence; j'avais de bons vêtements, ils me les ont pris pour les boire.

— Combien avez-vous d'âmes? demanda le vice-gouverneur.

— J'ai deux cents âmes, Excellence, répondit Iazvine : c'est l'héritage que m'a laissé mon père.

— Et, dites-moi, comment va l'agriculture chez vous, bien ou mal?

— Oh! Excellence, comment pourrait-elle aller bien? reprit le fou, dont la timidité avait complétement disparu : mon oncle Michel Ilitch, ici présent, m'a dit : « Imbécile, quel besoin as-tu de tes chevaux? ils te tueront », et là-dessus il les a tous emmenés chez lui. Mais pour les travaux des champs, Excellence, les chevaux sont nécessaires, il n'y a pas moyen de s'en passer. Les moujiks m'ont dit ensuite : « Barine, pourquoi avez-vous donné les chevaux? sans bêtes de somme on ne peut pas cultiver. » Que faire? Oh! quels voleurs! On dirait que pour eux il n'y a pas de Dieu!

Prokhoroff ne put se contenir plus longtemps.

— Si vous n'étiez pas fou, dit-il, vous ne parleriez pas ainsi, et vous serez puni du langage que vous tenez, brute!

Mais le fou se fâcha à son tour.

— Pourquoi m'injuries-tu? répliqua-t-il avec emportement : pourquoi me punirait-on quand je dis la vérité? Tu crois que j'ai peur de toi? Allons donc! Comment t'es-tu conduit avec une jeune fille de chez nous? Excellence, il a fait un enfant à une de nos servantes, c'est un coureur, un débauché!

— Tais-toi! Tu radotes! cria le gouverneur avec colère.

Le fou se troubla. Le maréchal des logis vint se placer à deux pas de lui.

Kalinovitch se hâta de faire diversion.

— Savez-vous compter, mon ami? demanda-t-il. Tenez, comptez cet argent : combien y a-t-il là? ajouta le vice-gouverneur en tendant à Iazvine un portefeuille bien garni.

— C'est à vous tout cet argent, Excellence? Que vous êtes riche!

— Oui, je suis riche. Comptez.

Le fou se gratta la tête et compta très-exactement.

— Il y a deux mille cinquante roubles, Excellence, et voilà encore un petit billet de cinq roubles, répondit-il en repoussant loin de lui le papier-monnaie. Puis il tira sur ses manches et ajouta avec un sourire plus bête que jamais : Excellence, donnez-moi ces cinq roubles.

— Est-ce que vous n'avez pas d'argent? demanda Kalinovitch.

— Non, Excellence, pas un kopeck, je vous le jure. Un de mes moujiks m'avait apporté trois roubles d'argent, mais le surveillant les a vus et me les a pris! « Avec cela, m'a-t-il dit, tu achèterais un couteau et tu te couperais la gorge », mais pourquoi me couperais-je la gorge? Est-ce que je suis un imbécile? Et pourquoi me tient-on enfermé avec des fous?

Iazvine s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Excellence, faites-moi mettre en liberté, je vous en prie, autrement je ne sais ce qui m'arrivera! Nous avons un surveillant si brutal! Il a battu une femme dans le vestibule, au point de la laisser presque mourante, — et il n'est pas dit qu'elle en reviendra. Si vous menacez de vous plaindre à l'autorité, il vous répond : « Avise-toi de parler, tu seras encore plus battu! » — c'est la vérité! Je vous en supplie, batuchka, faites-moi sortir de cette maison-là, je vous le demande à genoux! ajouta le fou, qui, en effet, se jeta aux pieds de Kalinovitch.

— Avez-vous, du moins, d'autres parents qui consentent à se charger de vous, sous leur responsabilité? demanda le vice-gouverneur en relevant Iazvine.

— Comment donc, Excellence! j'ai ici une cousine germaine : la pauvre femme! cinq fois elle est venue me réclamer. « Pourquoi tenez-vous mon cousin enfermé? je le prendrai chez moi », dit-elle, mais on ne veut pas l'écouter, on la met à la porte.

— Comprenez-vous ce que vous dites, et savez-vous devant qui vous parlez? fit Prokhoroff en montrant le gouverneur.

— Emmenez-le, cela suffit! ajouta d'un ton impératif le lieutenant général.

Le maréchal des logis saisit le malade par le bras, le fit pirouetter sur ses talons et l'emmena.

— En tout cas, continua le gouverneur, je persiste dans ma première conclusion, à savoir qu'il ne jouit pas de toute sa raison. Et vous? demanda-t-il aux médecins.

— Il ne jouit pas de toute sa raison, confirma l'inspecteur.

— Peut-on même poser la question, après le langage qu'il a tenu devant le gouverneur? déclara Prokhoroff.

Tous les membres de la régence furent de cet avis.

— Eh bien, Excellence, mon opinion est diamétralement opposée à la vôtre, répliqua Kalinovitch. Selon moi, ce jeune homme possède toute sa raison.

— Comment, toute sa raison? Qu'est-ce que vous dites? s'écria le gouverneur, comme un homme qui ne peut en croire ses oreilles.

— Toute sa raison, répéta sur le même ton Kalinovitch; en conséquence j'estime que son internement dans une maison de fous est une illégalité, un crime, une barbarie!

— Mais la loi ne distingue pas entre les simples d'esprit et les aliénés, fit remarquer le procureur.

— La manière dont il a administré son bien, poursuivit le vice-gouverneur, sans s'arrêter à cette observation, doit

faire l'objet d'une information dont les résultats seront soumis au Sénat conjointement avec la conclusion de l'assemblée de la noblesse. Mais comme il résulte de ses paroles qu'on lui a volé tous ses chevaux, et qu'enfin les paysans signalent des déprédations commises par les héritiers, il y a lieu de procéder à une enquête spéciale sur ces faits et d'en punir rigoureusement les auteurs, car représenter comme fou un homme borné et le faire interner dans un asile d'aliénés, pour dilapider ensuite son patrimoine, c'est, selon moi, un acte renfermant tous les éléments constitutifs du vol, de la séquestration et même du pillage.

La foudre tombant au milieu de l'assemblée n'y aurait pas causé plus d'émoi que n'en causèrent ces paroles de Kalinovitch. Prokhoroff pâlit, les membres de la régence restèrent stupéfaits; le gouverneur recouvra le premier sa présence d'esprit.

— Tout cela est très-bien! Mais votre opinion, convenez-en vous-même, est tout à fait nouvelle : elle ne découle nullement des faits.

— Excellence, répondit très-poliment le vice-gouverneur, mon opinion est, je crois, la seule qui puisse découler des faits.

— Vous le dites, mais nous supposons, nous, que c'est la nôtre. N'est-il pas vrai, messieurs? fit en s'adressant aux assistants le lieutenant général, qui avait peine à contenir sa colère.

Ceux-ci inclinèrent la tête en signe d'assentiment.

— Eh bien, maintenant il faut libeller le procès-verbal, continua le gouverneur en tordant ses moustaches. Écrivez, dit-il sévèrement au secrétaire Exarkhatoff, que tous les messieurs ici présents persistent dans l'ancienne conclusion, mais que M. le vice-gouverneur se réserve de présenter son

opinion personnelle... Veuillez, s'il vous plaît, ne pas tarder, ajouta-t-il en s'adressant à Kalinovitch, qu'il croyait peut-être embarrasser par cette mise en demeure.

— Dès demain je présenterai ma conclusion, répondit le vice-gouverneur du ton le plus indifférent.

Le lieutenant général se leva et redressa avec crânerie sa haute taille.

— Au revoir, dit-il en faisant un salut poli à tous les membres de la régence. Au revoir, Jacques Vasilitch. Il est fâcheux que nous nous trouvions si souvent en désaccord l'un avec l'autre, acheva-t-il d'un ton moitié enjoué, moitié sérieux, et il sortit fièrement de la salle des séances.

Prokhoroff le suivit, le gouverneur causa un moment avec lui sur l'escalier, et monta en voiture. Il était fort pâle, et, pendant toute la route, il ne cessa de mordre ses moustaches. Rentré chez lui, il envoya chercher aussitôt le directeur de sa chancellerie. Après que le gouverneur les eut quittés, les membres de la régence provinciale se mirent silencieusement à leur besogne. Tous avaient la mine soucieuse; seul, le vice-gouverneur était parfaitement calme : un sourire moqueur se voyait même sur ses lèvres.

IV

Durant huit jours, il ne fut question en ville que de la dernière brouille survenue entre le gouverneur et son adjoint. D'une voix unanime la société donnait tort au vice-gouverneur et prenait hautement parti pour le lieutenant général; seul, le prince s'appliquait à ménager la chèvre et le chou.

Tout en flattant comme personne le vieillard, il assurait que Kalinovitch avait seulement un caractère trop entier, mais que sa conduite ne cachait ni arrière-pensée, ni intention mauvaise. Dans le but de réconcilier les deux potentats, il organisa chez sa fille une soirée où ils devaient se rencontrer. Quant à donner cette soirée chez lui, le prince ne l'aurait pas pu, s'il fallait en croire le bruit public. Sa fabrique de sucre avait sombré depuis longtemps, son gendre, disait-on, ne lui venait nullement en aide, et son bien était mis en vente. Après s'être transféré à la ville, il avait engagé toute son argenterie; en général, on remarquait maintenant dans ses façons quelque chose d'embarrassé; il avait perdu sa faconde et sa vivacité d'esprit. Quoi qu'il en soit, il fit les choses fort économiquement en cette circonstance; les invitations furent limitées aux amis les plus intimes : le gouverneur et la gouvernante, l'adjudant, le vice-gouverneur et sa femme, le président de la chambre des finances et sa fille, le procureur et deux jeunes légistes qui parlaient très-bien le français, enfin l'officier du génie dont on se proposait d'utiliser le talent de pianiste, si les invités s'ennuyaient trop. Au bout d'une heure arriva le lieutenant général, et toute la petite société se trouva au complet; mais Kalinovitch n'avait point encore paru. L'inquiétude commença à se manifester sur le visage du prince.

— Vous y êtes allé vous-même? demanda-t-il tout bas à son gendre qui était assis à côté de lui, et qui soufflait comme un phoque.

— Moi-même... il a promis de venir, répondit Tchetvérikoff.

Le prince haussa les épaules.

— C'est étrange! dit-il; mais au même instant retentit un

coup de sonnette, et Kalinovitch se montra. Il salua le premier la gouvernante et le gouverneur.

— Bonjour, Jacques Vasilitch! Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! fit le vieillard en lui tendant la main, mais sans se lever; du reste, il sut si bien se posséder que le son de sa voix ne trahit aucun sentiment de haine.

— Il y a longtemps, Excellence, répondit Kalinovitch d'un ton plein de bonhomie.

— Et Pauline? demanda la maîtresse du logis qui faisait infuser le thé placé sur une grande table ronde.

— Elle est un peu souffrante, dit le visiteur.

A ces mots, le prince échangea un coup d'œil avec sa fille. La gouvernante regarda le lieutenant du génie. Le matin même, celui-ci avait raconté, comme une particularité curieuse, que la vice-gouvernante, qui était allée partout, n'avait encore fait aucune visite ni à la princesse, ni à sa fille. Son mari le lui défendait-il, ou bien cette abstention était-elle volontaire de sa part, — c'est ce que personne ne savait. Les chaises avaient été disposées de telle façon que le vice-gouverneur devait nécessairement s'asseoir à côté du gouverneur, mais Kalinovitch, tournant légèrement sur ses talons, se rapprocha de madame Tchetvérikoff, et prit place auprès d'elle sur un fauteuil encore inoccupé qu'on avait destiné à la gouvernante.

— Comme cela, je suis plus près de la table, — vous permettez? demanda-t-il à la jeune femme, dont une ravissante toilette rehaussait encore les charmes.

— Volontiers, répondit-elle en fixant rapidement sur lui ses beaux yeux bruns, puis elle se mit à lui préparer une tasse de thé.

— Pourquoi mettez-vous tant de sucre? C'est épouvantable! observa Kalinovitch.

— Ah! oui, en effet, c'est beaucoup! dit d'un air confus madame Tchetvérikoff : décidément je ne sais pas faire cet insupportable thé! ajouta-t-elle.

— Qu'est-ce donc que vous savez faire alors? demanda le vice-gouverneur.

— Rien, répondit-elle un peu piquée.

— Tant pis! reprit Kalinovitch, et, pendant quelques instants, ils se regardèrent avec des yeux qui semblaient exprimer la passion.

La maîtresse de la maison se pencha par-dessus la table.

— Écoutez, commença-t-elle en montrant d'un signe de tête le gouverneur, vous êtes brouillé avec ce monsieur?

— Où avez-vous pris cela?... Je ne sais quels sont ses sentiments à mon égard, mais moi je suis fort content de lui, répondit ironiquement Kalinovitch.

— Non, vous plaisantez. Pourquoi n'êtes-vous pas d'accord avec lui? Il est si gentil! répliqua madame Tchetvérikoff.

— Oui, il est gentil, seulement c'est un concussionnaire.

— Pourquoi dites-vous cela? Non, ce sont des bêtises, reprit-elle.

— Comment n'en dirais-je pas, quand j'ai devant les yeux ces petites mains que Vénus elle-même envierait?

— Merci pour le compliment.

— Il n'y a pas ici de compliment, répondit Kalinovitch. Savez-vous, continua-t-il avec une certaine chaleur, qu'il fut un temps où certain jeune homme, pour un regard, pour un sourire de vous, aurait sacrifié sa vie, son avenir, tout?

— Oui, je le sais, fit madame Tchetvérikoff en baissant les yeux d'un air malicieux. Mais, dites-moi, ajouta-t-elle, avez-vous écrit le roman dont vous m'avez parlé alors, vous vous rappelez?

— Non! C'était un biais que j'avais pris pour vous prédire le bonheur dont vous jouissez présentement.

— Vous êtes bien bon, répliqua d'un ton de reproche la jeune femme.

— Pas meilleur que vous : nous nous valons! répondit Kalinovitch.

Au lieu de faire sa paix avec le gouverneur, comme le prince l'avait espéré, il semblait disposé à coqueter pendant toute la soirée avec madame Tchetvérikoff; mais, sur ces entrefaites, il reçut de chez lui un billet apporté par un exprès, et dès qu'il en eut pris connaissance, un sentiment de satisfaction se peignit sur son visage.

— Adieu! dit-il en prenant discrètement son chapeau et en serrant sous la table la main de la maîtresse de la maison.

— Où allez-vous donc? demanda-t-elle d'un ton surpris et mécontent.

— Je suis obligé de vous quitter; ne dérangez personne. Adieu! répondit Kalinovitch, et il sortit.

Le prince courut après lui, mais ne put le rattraper.

Au bout d'une demi-heure seulement, le gouverneur parut enfin remarquer l'absence de Kalinovitch.

— Où est donc notre vice-gouverneur? demanda-t-il du ton le plus indifférent.

— Je ne sais pas, il s'est esquivé! Il a reçu une lettre de chez lui, et il est parti tout de suite, répondit le prince.

Le gouverneur ne fit aucune observation, et ses regards se fixèrent avec une attention extrême sur le transparent de la lampe. Bientôt arriva le maître de police; faisant résonner son sabre et ses éperons, il alla droit au lieutenant général.

— Excellence, dit-il en appliquant la main contre sa

tempe, il vient d'arriver un employé du ministère de l'intérieur, le conseiller de cour Kouropiloff.

Le gouverneur se leva et pâlit.

— Pourquoi est-il venu? interrogea-t-il.

— D'après ce que j'ai entendu de sa conversation avec M. le vice-gouverneur, qui est maintenant auprès de lui, c'est pour l'affaire du gentilhomme Iazvine, répondit le maître de police.

— Oui, très-bien!... Qu'avez-vous à me regarder, comme si vous ne m'aviez jamais vu? répliqua avec colère le gouverneur.

A son tour, le maître de police rougit, mais il se remit vite.

— N'avez-vous pas d'ordres à me donner, Excellence? demanda-t-il en faisant de nouveau le salut militaire.

— Aucun... Quels ordres puis-je avoir à vous donner? Allez-vous-en... Je vous suis bien reconnaissant de la peine que vous avez prise... Aucun... répéta le vieillard d'une voix irritée, et le maître de police se retira.

— L'imbécile!... poursuivit le gouverneur quand son subordonné fut parti. Parce qu'un employé est arrivé de Pétersbourg, voilà ce nigaud qui accourt ici tout en émoi! ajouta-t-il en ayant l'air de plaisanter; mais il avait beau affecter l'insouciance, son inquiétude était visible, et il s'en alla avant le souper.

Le bruit se répandit bientôt que, sans même s'être présenté à Son Excellence et après avoir vu seulement le vice-gouverneur, le conseiller de cour Kouropiloff s'était rendu en toute hâte dans le domaine d'Iazvine, où, disait-on, il avait commencé une instruction sérieuse. Les intimes du gouverneur annoncèrent ensuite que celui-ci se trouvait forcé de partir lui-même pour Pétersbourg. A cette nou-

velle, les esprits furent fort agités. La noblesse résolut d'offrir, dans le principal cercle de la ville, un banquet au vieillard.

— Un dîner, messieurs, pour donner une leçon à ce blanc-bec! proposèrent quelques-uns.

— Un dîner! répétèrent en chœur presque tous les autres.

Mais alors surgit une question : inviterait-on le vice-gouverneur à souscrire? « Non, il ne faut pas l'inviter!... qu'il aille au diable! » criaient les plus sots et ceux qui avaient déjà une pointe d'ébriété. Les plus raisonnables ne savaient à quel parti s'arrêter. Par bonheur, le prince arriva sur ces entrefaites et décida le point en litige :

— Quel droit avons-nous de l'exclure de notre société? Il est poli... convenable... c'est un gentilhomme... enfin il a des propriétés dans le pays... S'il veut souscrire, très-bien; s'il ne veut pas, c'est son affaire.

— C'est son affaire! répétèrent les gens sensés. Le président de la chambre des finances, qui était aussi président du cercle, dut, en cette qualité, présenter à Kalinovitch la liste de souscription. Il profita du premier jour férié pour faire une visite au vice-gouverneur.

— Nous donnons un dîner à notre vieux gouverneur. Vous plaît-il d'y prendre part? dit-il d'une voix hésitante.

— Ah! il s'agit d'un dîner, et d'un dîner qui probablement sera fort bon! J'en suis, j'aime les bons repas. Enchanté! répondit Kalinovitch, et il s'inscrivit aussitôt sur la liste.

Cette manière de souscrire était évidemment une dérision. Pour marquer mieux encore son dédain, le vice-gouverneur s'abstint de paraître au dîner, et écrivit au président du cercle qu'il regrettait sincèrement de ne pouvoir, par suite d'une légère indisposition, venir prendre sa part du fin sterlet et de la dinde truffée. Ainsi, ce qu'il regrettait, c'était

de perdre un bon coup de fourchette, et non de manquer à une manifestation en l'honneur du gouverneur. L'effet de cette lettre méprisante fut de rendre plus vives encore les sympathies dont le héros de la fête était l'objet. Aussitôt après le porter, les sentiments commencèrent à s'épancher à leur aise. Le conseiller de la section du contrôle, chaque fois qu'il assistait à un dîner de gala, avait coutume de s'enivrer dès le premier service, craignant sans doute que le vin ne fît défaut pendant le reste du repas. Dans la circonstance présente, il ne se ménagea pas plus qu'à l'ordinaire; tout à coup, on le vit se lever et s'approcher en titubant du fauteuil sur lequel le gouverneur était assis.

— Excellence, je suis ivre, excuse-moi! commença-t-il d'une voix chevrotante. Quand le ministre t'a demandé quel contrôleur tu avais, que lui as-tu écrit? Je sais ce que tu lui as écrit : aussi, entre toi et moi, c'est à la vie et à la mort! Allons, je suis ivre, excuse-moi, mais laisse-moi te baiser la main; pardon!

— Non, non, dit le gouverneur en retirant sa main que le conseiller s'efforçait de saisir.

Le président de la chambre des finances se leva et coupa court à cette scène. Il fit signe à un employé aux délégations spéciales qui avait été l'organisateur du banquet, et celui-ci ramena le contrôleur à sa place. Le président lui-même se mit en devoir de prononcer un speech laconique, mais approprié à la circonstance. Auparavant, je dois dire un mot des deux personnages entre lesquels était assis le gouverneur. A sa droite se trouvait le vieux général Von Weyden, pauvre hère absolument décrépit. Ce vieillard faisait peur aux employés du district en se targuant de l'amitié dont le gouverneur l'honorait, et qu'il payait d'un aplatissement sans bornes; dans le cas présent, il était venu, le cœur navré,

dire adieu à son ami et bienfaiteur. A la gauche de Son Excellence était assis un maréchal de la noblesse, nommé Kalamsky. Ancien militaire, cet homme n'avait pas dépassé au service le grade de sous-lieutenant; aussi n'aurait-il jamais imaginé qu'un général quelconque pût faire la moindre attention à lui; mais comme depuis son élection au maréchalat de la noblesse il se voyait traité avec considération par le gouverneur, il était devenu fanatique de ce dernier. En apprenant que le vieillard allait partir, il avait fait cinq cents verstes en deux jours, et il était arrivé à temps pour le dîner. La présence de ces deux personnages inspira heureusement l'orateur.

— L'un, malgré son grand âge, commença-t-il en montrant le vieux général; l'autre, malgré la distance, continua-t-il en indiquant le maréchal de la noblesse, sont venus exprimer les sentiments que nous éprouvons tous. Nous nous réjouissons d'être avec toi en ce moment, mais nous regrettons que ce moment ne puisse durer toute la vie, et nous envions le bonheur de Pétersbourg, qui va te recevoir dans son sein.

— Hurrah! crièrent tous les convives en levant leurs coupes en l'air.

Le gouverneur se leva en proie à une émotion profonde.

— Messieurs! à tout cela je ne puis répondre que par cette parole pieusement conservée chez nous : « Comprenez, païens, que Dieu est avec nous! » dit-il, sans qu'on pût savoir ce que ce dicton venait faire dans la circonstance.

— Dieu est avec nous! répétèrent après lui les assistants enthousiasmés.

Le vieillard fondit en larmes, et l'exaltation de la foule atteignit les dernières limites. Après le dîner, on lança le gouverneur en l'air. Au comble de l'attendrissement, il demanda du

champagne, but lui-même et obligea tout le monde à boire; ensuite, il jeta cinquante roubles aux musiciens qui avaient exécuté une fanfare pendant les toasts; enfin, il monta en voiture et, mettant son visage à la portière, exigea que tous vinssent l'embrasser...

V

Où et quand, dites-moi, a-t-on vu une foule qui ne fût pas versatile et parjure? A peine eut-on appris que les affaires du vieux gouverneur allaient mal à Pétersbourg, et qu'au contraire Kalinovitch venait d'être fait conseiller d'État; à peine cette nouvelle se fut-elle répandue dans la société, que la gouvernante se vit délaissée à peu près par tout le monde. La pauvre femme resta seule dans son hôtel, devenu pour elle une sorte de prison. La faveur de l'opinion publique alla aux ennemis des Bazarieff. Ce revirement se manifesta tout d'abord par l'éloge de Pauline, qu'on déclara de but en blanc une femme supérieure. On la loua de ce que, jeune encore et dans une situation si haute, elle ne faisait pas de toilette, n'aimait pas le monde et se consacrait tout entière à son intérieur domestique. Ce qu'elle faisait dans cet intérieur, personne ne le savait, et même plusieurs soupçonnaient qu'elle ne vivait pas en très-bonne intelligence avec son mari; mais on vantait ses goûts sédentaires, simplement parce qu'il fallait trouver quelque chose à admirer en elle.

On commença aussi à changer d'opinion sur le compte de Kalinovitch : on voyait très-bien qu'il avait du caractère, et

qu'il devait être en crédit à Pétersbourg. Le premier qui passa de son côté fut le président de la chambre des finances. C'était un ancien général; depuis deux ans seulement il avait quitté le service militaire, et jusqu'alors il avait toujours affiché beaucoup de dignité extérieure; néanmoins il s'abaissa au point de se rendre chez le conseiller d'État, et de lui demander pardon pour la part qu'il avait prise au banquet donné au gouverneur : en sa qualité de président du cercle, il avait eu, dit-il, la main forcée par la noblesse. Le secrétaire Exarkhatoff, témoin de cette scène, ne put, malgré sa réserve habituelle, s'empêcher de raconter à ses collègues comme quoi le président avait mis la main sur son cœur, levé les yeux au ciel, et protesté qu'il avait agi par pure inexpérience. Tant de platitude avait écœuré le vice-gouverneur.

— De quoi vous tourmentez-vous là, Excellence? Cela m'est bien égal, je vous assure, avait-il répondu avec dégoût; mais le président n'en avait pas moins continué à s'excuser.

— On n'imagine pas à quel point ils sont doués sous le rapport de la bassesse! acheva Exarkhatoff, et toute la chancellerie accueillit cette conclusion par des éclats de rire.

Le second qui se rangea sous les drapeaux de Kalinovitch fut le prince.

— La situation était impossible... le vieillard n'avait pas à discuter, ni à faire le fendant... il devait se soumettre.

Jusqu'à présent, comme le lecteur l'a pu voir, loin de flatter mon héros, je me suis au contraire efforcé de mettre en pleine lumière toutes ses imperfections morales. Je ne saurais cacher toutefois que, dans l'exercice de ses fonctions, il apporta un zèle exemplaire, et sut même se rendre utile. Le prince, plus intelligent et plus instruit que le reste de la

société, comprenait mieux que les autres d'où soufflait le vent. Kalinovitch pouvait, en effet, être considéré comme le représentant de cette jeune administration qui entrait alors en lutte contre les traditions de vénalité bureaucratique. Faire régner une stricte honnêteté dans toutes les branches du service, tel était son but, et, pour l'atteindre, il déploya une extrême énergie. Les maires des diverses villes de la province éprouvèrent les premiers la sévérité du vice-gouverneur. Ces personnages s'étaient fait une douce habitude de négliger les intérêts municipaux pour ne s'occuper que des leurs propres. Kalinovitch les manda tous chez lui, et leur déclara que s'ils ne travaillaient pas à accroître les ressources de leurs localités respectives, il ferait fermer pendant un an leurs magasins, fabriques et usines. « N'alléguez pas l'ignorance comme excuse, ajouta-t-il, car, quand il s'agit de filouter, chacun de vous s'y entend à merveille. » Les maires sortirent consternés; le soir même, ils retournèrent chez eux, et, à partir de ce moment, les villes retrouvèrent des revenus dont la source semblait à jamais tarie.

La ferme ne fut pas épargnée non plus. Quoique Kalinovitch connût personnellement Tchetvérikoff et fût même son allié, il le fit appeler et lui dit que, vu la brillante situation de ses affaires, il pouvait bien sacrifier dix mille roubles pour l'embellissement de la ville : en agissant ainsi, il s'acquitterait jusqu'à un certain point envers la société qui lui faisait gagner des millions. Il est facile de se figurer l'effet qu'un pareil langage produisit sur le ladre et avide fermier.

— La ferme n'a pas de fonds extraordinaires pour cet usage, Jacques Vasilitch, répliqua-t-il en rougissant.

Cette réponse mit Kalinovitch hors de lui.

— Je ne veux pas savoir, monsieur, si vous avez ou non de tels fonds, reprit-il avec véhémence. Vous devriez avoir honte de dire cela! Toute la province sait, je pense, que vos coffres regorgent d'or, et que, pour les remplir, le pauvre moujik, l'employé déguenillé vous donne son dernier groch. Si vous aviez quelque pudeur, vous rendriez à la société au moins quatre pour cent sur le produit de vos rapines. Puisque vous rechignez, ce n'est plus maintenant dix mille roubles que je vous demande, mais quinze mille. Je vous jure sur l'image du Sauveur, continua le vice-gouverneur en montrant l'obraz, que si vous ne sacrifiez pas cette somme, chaque dimanche, chaque jour férié je ferai fermer pendant la messe tous les cabarets de la province; d'autre part, la moindre participation de vos cabaretiers à un vol, à un désordre quelconque, leur vaudra plusieurs années de prison!

Le gros homme effrayé ne put qu'écarter les bras.

— N'espérez pas me briser comme vous avez brisé mon prédécesseur! poursuivit Kalinovitch en frappant du doigt sur la table : on me connaît au ministère, et l'on ne me sacrifiera pas à vous; de mon côté, moi, je resterai ici exprès pour vous donner de la tablature... Comprenez-vous maintenant combien je hais vos manœuvres? acheva-t-il en se donnant un coup de poing dans la poitrine.

Tchetvérikoff était atterré.

— Mais, mon cher, je vous prie, ne vous emportez pas... balbutia-t-il : je puis aujourd'hui même, si vous le désirez, vous apporter cet argent.

— Je vous en prie; dès demain votre offrande sera portée à la connaissance du public par la voie des journaux, et il sera fait à ce sujet un rapport au ministre, répondit Kalinovitch. Vous pouvez même dire que je vous ai contraint par mes menaces à donner cette somme : ce n'est pas à moi, je

suppose, que vous ferez tort en racontant cela, ajouta-t-il d'un ton moqueur, tandis qu'il reconduisait Tchetvérikoff.

— Oh! sans doute! Pourquoi raconterais-je cela? reprit ce dernier en s'efforçant de sourire; mais quand il fut remonté en voiture, sa physionomie devint excessivement sombre.

— L'autre, le vieux diable, a reçu pour l'année courante, et voilà que celui-ci exige encore quinze mille roubles, ô misère! gémit-il.

Pendant ce temps le vice-gouverneur faisait chercher par un gendarme le directeur de la prison militaire. Le capitaine Timkoff arriva en grand uniforme et, durant une demi-heure, attendit dans la salle. Quoique cet homme possédât un caractère remarquablement ferme et que d'ordinaire son visage ne trahît rien de ses impressions intimes, en ce moment où il ignorait encore pourquoi on l'avait mandé, il était si pâle que le jeune fonctionnaire amené de Pétersbourg par le vice-gouverneur et maintenant attaché à la régence provinciale lui demanda d'un air railleur :

— Qu'est-ce que vous avez? vous n'êtes pas malade?

— Non, pas du tout... répondit le capitaine dont les lèvres tremblaient.

A la fin, Kalinovitch sortit de son cabinet, et, bien qu'il y eût dans la salle plusieurs autres employés, il alla droit à Timkoff.

— Écoutez, commença-t-il : les pauvres prisonniers sont, de votre part, l'objet d'une exploitation indigne : vous les employez à votre profit, vous les envoyez travailler pour rien chez divers messieurs, enfin vous les obligez à faire le gros ouvrage dans la maison de votre maîtresse. Pour couper court à tout cela, j'entends que désormais aucun détenu ne soit envoyé nulle part! Ils achèveront la construction du quai : chaque mois je les compterai moi-même.

Indépendamment du prix de leur travail, une somme sera affectée à l'amélioration de leur nourriture, et malheur à vous si vous leur donnez des choux aigres ou du bœuf gâté! Je m'assurerai personnellement de la manière dont vous les nourrirez, et si vous leur faites manger de l'ordure, vous la mangerez vous-même. Allez-vous-en!

Le capitaine ne répondit pas un mot et, faisant demi-tour à gauche, se retira. Sur le perron il s'arrêta et, après avoir regardé vers la cathédrale comme si tout son espoir eût été dans le saint lieu, il prit le chemin de la caserne.

Tous ces actes de Kalinovitch finirent par éveiller l'étonnement et l'inquiétude des gens posés. « C'est un fou! Il n'est qu'administrateur intérimaire, et il taille, il refait tout à sa guise! » se chuchotaient-ils les uns aux autres. Quant à la jeunesse, qui en général est hostile à l'ordre établi, elle raffolait du vice-gouverneur. L'un des plus enthousiastes était un gros magistre[1] de l'université de Dorpat qui servait à la chancellerie du gouverneur : il s'était juré de consigner chaque jour sur son agenda dix vilenies et douze sottises prises au hasard parmi toutes celles dont il avait le spectacle sous les yeux. Le vieux gouverneur savait cela, mais il ne pouvait se débarrasser de ce désagréable personnage, car le magistre était placé sous la surveillance de la police, et il avait été envoyé de Pétersbourg avec ordre exprès de servir à la chancellerie. Parmi les mauvaises têtes figurait aussi un certain M. Kozlénieff, jeune homme très-bien de sa personne, qui se trouvait être le propre neveu du gouverneur. Sa mère, femme fort riche, était la sœur du lieutenant général Bazarieff : elle avait en pleurant supplié son frère de prendre chez lui comme employé son vaurien

[1] Titre universitaire qui correspond à celui de docteur chez nous.

de fils, parce qu'elle sentait l'impossibilité de le garder à Pétersbourg, où il risquait d'être fait soldat et envoyé au Caucase. D'après cela, on imagine sans peine quelle vie devait mener un pareil monsieur dans une ville de province. Chaque fois que son oncle donnait un bal à la meilleure société du pays, il en donnait un aux femmes de chambre; tantôt c'étaient les brunes, tantôt les blondes à qui il faisait les honneurs de son logis; naturellement toute la domesticité féminine de la ville accourait à ces petites fêtes, et le jeune homme régalait si bien son monde que nombre de dames, après avoir passé la soirée chez le gouverneur, trouvaient en rentrant chez elles leurs bonnes ivres-mortes. Les jours de grande solennité, le polisson s'asseyait, ainsi que son laquais, sur les bornes placées devant la porte, et tous deux, les jambes repliées sous le corps, un gros anneau dans la bouche, s'amusaient à figurer des lions monumentaux. Toutes ces farces pouvaient encore être considérées comme d'innocentes espièglerie, mais voici qui passait la mesure : sa mère lui ayant fait une obligation de dîner tous les jours chez son oncle, Kozlénieff allait raconter dans toute la ville que d'ordinaire après le repas sa tante, la femme du gouverneur, en usait avec lui comme la femme de Putiphar en avait usé avec Joseph : pour le prouver, il montrait sa redingote à laquelle il avait eu soin d'arracher un pan.

Un troisième personnage se faisait remarquer par l'indépendance de ses allures : c'était un ancien capitaine de uhlans, solide gaillard dont le visage rappelait un peu le type des bandits italiens. Cet homme avait une manière à lui de manifester ses nobles sentiments : considérait-il quelqu'un comme une canaille, il ne parlait que de lui casser la figure. Actuellement l'objet de sa haine était le directeur de la chancellerie du gouverneur, et l'ex-capitaine assurait qu'il

ne mourrait pas sans avoir démoli le museau de ce coquin.

Un jour, ces trois messieurs se trouvaient au cercle et causaient assis à une petite table. Le gros magistre racontait avec force détails comme quoi dans la matinée Kalinovitch avait démontré au directeur de la chancellerie qu'il était un imbécile et un drôle. L'ancien uhlan exultait.

— Le vice-gouverneur est un rude homme! cria-t-il : il faut boire à sa santé. Eh! brute, donne-nous du champagne! ajouta-t-il en s'adressant à un laquais.

Celui-ci obéit. En ce moment vint à passer à côté d'eux le jeune employé que Kalinovitch protégeait.

— Écoutez, batuchka, lui dit le magistre : nous allons boire à la santé de votre vice-gouverneur. Serait-il inconvenant de l'inviter à venir trinquer avec nous? Il est là à jouer aux cartes. On peut l'inviter, je pense? C'est un bon garçon.

— Certainement, on le peut, répondit le favori de Kalinovitch.

— Allez le chercher!

— Bien, consentit le jeune homme, et, quelques instants après, il ramena Kalinovitch.

— Permettez-nous de boire à votre santé! commença le capitaine; vous avez dit son fait, et carrément, à ce vil suppôt du gouverneur, c'est très-bien!

— J'ai une demande à vous adresser, Jacques Vasilitch, ajouta Kozlénieff : ne pourriez-vous faire casser mon oncle de son grade, en sorte que personne ne puisse plus appeler ma tante « Votre Excellence »? Elle ne résistera pas à un pareil coup, et nous la verrons fondre comme un morceau de cire.

— Vivent l'intelligence et l'honnêteté! dit le magistre en serrant dans sa grosse main la main de Kalinovitch.

— Je vous suis bien reconnaissant, messieurs, répondit celui-ci en trinquant avec eux : il m'est d'autant plus

agréable d'avoir vos sympathies, que ce sont celles des hommes les plus honnêtes et les plus nobles.

— Encore du champagne! cria Kozlénieff; mais le vice-gouverneur, craignant peut-être qu'on ne dépassât vis-à-vis de lui les limites d'une familiarité respectueuse, se hâta de se retirer sous prétexte que ses partenaires l'attendaient.

VI

Sur ces entrefaites, l'autorité dut mettre en adjudication l'établissement d'une chaussée de quarante verstes pour laquelle, d'après un premier devis, on avait alloué deux cent mille roubles. Autrefois cette affaire serait allée indubitablement à Michel Trophimoff Panouchkine. Cet entrepreneur avait ses entrées familières chez le gouverneur, et la gouvernante, à qui il avait donné un service en argent, le recevait parfois dans son boudoir avant même d'avoir achevé sa toilette, alors qu'elle n'était encore visible pour aucune dame. A le voir maintenant rouler carrosse dans la principale rue de la ville, salué comme un seigneur par les ouvriers et les petits employés, on n'aurait pas reconnu en lui l'humble marchand de bois qui, dix ans auparavant, avait fait avec Kalinovitch le voyage d'E... à Moscou.

La voiture de Michel Trophimoff vint à croiser la proletka de l'architecte provincial. Celui-ci adressa un petit signe de la main à l'entrepreneur, qui lui répondit par un sourire.

— Une minute, Michel Trophimoff! cria l'architecte.

L'entrepreneur ordonna à son cocher d'arrêter.

L'architecte mit aussitôt pied à terre et s'approcha.

— Eh bien, commença-t-il, vous chargez-vous de construire la chaussée de Manokhino?

— Eh! mon ami, en me parlant de cela tu m'enfonces un pieu dans la poitrine! répondit l'entrepreneur avec un froncement de sourcil; puis il ajouta d'un air songeur : Votre chaussée de Manokhino est une affaire de rien du tout, voilà comme je l'appelle!

— Comment, une affaire de rien du tout? Tu es bien difficile! Le devis vous fait la partie belle, il me semble, dit l'architecte en regardant avec attendrissement Michel Trophimoff.

— Il ne s'agit pas du devis, mon cher; je ne l'ai pas vu et je ne le verrai pas... Je m'en moque! Il ne signifie rien pour moi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis dans les affaires. Quand les fonds alloués sont insuffisants, j'exécute les travaux en conséquence, et c'est encore vous qui êtes les dindons de la farce! Je ne parle pas de cela; le malheur est que nous-mêmes, entrepreneurs, avons gâté le métier!

— Gâté le métier? Comment cela? Tu as peur de Nikolachka Travine peut-être?

— Nikolachka Travine n'est pas encore de taille à me faire peur. Je ne le crains pas plus que je ne crains Grégoire Pétroff, Polosoukhine et Sémen Grebenka. Ni les uns ni les autres ne me font peur, parce que je sais que ce sont des gens raisonnables.

— Oui, fit l'architecte.

— Ce sont des gens raisonnables, répéta l'entrepreneur, ils comprennent que nous ne devons pas aller sur les brisées les uns des autres. S'ils me laissent le champ libre dans le cas présent, je leur fournirai vingt occasions de faire leurs orges ailleurs. Le malheur est qu'aujourd'hui les barines s'occupent aussi d'entreprises. Le prince se met sur les rangs, le sais-tu?

— Si je le sais! Il a déjà déposé sa soumission, mais nous supposons que ce n'est pas un concurrent sérieux. Sois tranquille, il veut seulement se faire payer son désistement; le prince est un homme du monde, et non un entrepreneur.

— Vous êtes intelligents, mais, dans l'espèce, vous n'y voyez goutte! répliqua avec colère Michel Trophimoff : j'avais eu la même idée que vous, et je suis allé lui parler.

— Qu'est-ce que tu lui as dit?

— Je suis entré carrément en matière. « Altesse, lui ai-je dit, tu es un barine raisonnable, ne gâte pas mon affaire, retire ta soumission, et je te donnerai cinq mille roubles. Voyons, est-ce entendu? » « Michel Trophimitch, m'a-t-il répondu, je me trouve à présent dans une situation telle que non-seulement cinq mille roubles, mais même quinze mille ne suffiraient pas pour boucher mes trous. Je suis décidé à mettre dans cette affaire jusqu'à mon dernier kopeck. L'administrateur de la province est mon parent, et il fera pencher la balance de mon côté... »

— C'est un impudent mensonge : le vice-gouverneur n'est pas homme à favoriser qui que ce soit, observa l'architecte.

— Est-ce que tu crois me l'apprendre? répondit violemment Michel Trophimoff. Je ne suis pas né d'hier, grâce à Dieu. J'ai vu aussi l'administrateur de la province.

— Tu as bien fait de l'aller voir, dit l'architecte.

— Merci! J'ai reçu une algarade qui fera époque dans ma vie! C'est un insolent et rien de plus, voilà mon opinion sur son compte. Je m'étais mis à lui parler comme à un homme sensé : « Votre Haute Noblesse, j'exécute des travaux pour l'État depuis tant d'années, et jamais l'administration n'a eu à se plaindre de moi... »

— Certainement, elle n'a jamais eu à se plaindre de toi! confirma l'architecte.

— Qu'est-ce qu'il me répond? poursuivit d'une voix irritée Michel Trophimoff. « Je ne veux pas savoir cela, dit-il, mais je sais comment vous avez gagné vos millions. » « Votre Haute Noblesse, reprends-je, quand même j'aurais des millions, ils ne seraient jamais que le fruit de mon travail. » « Tous vos travaux, réplique-t-il, se réduisent à voler le trésor public! » Oui, voilà ce qu'il m'a fallu entendre!

L'architecte soupira et hocha la tête.

— Écoute la suite, mon ami, continua du même ton courroucé l'entrepreneur. « Si cette affaire vous est adjugée, dit-il, gardez-vous bien de donner dix pour cent à la commission, elle ne doit pas recevoir un kopeck. » — Tu entends?

L'architecte secoua de nouveau la tête.

— Il en veut donc bien à notre commission? fit-il.

— Peu m'importe la commission : ce qui me fâche, c'est qu'on prétend m'empêcher de disposer de mon argent comme bon me semble! Mon argent est à moi, j'en puis faire ce que je veux, en quoi cela regarde-t-il l'administration? reprit avec emportement Michel Trophimoff. « Les conducteurs des travaux, ajoute-t-il, ne seront pas des messieurs d'ici que vous pourriez acheter, je les ferai venir de Pétersbourg. » Tu entends! comme si nous ne connaissions pas les Pétersbourgeois! « Si Votre Haute Noblesse faisait venir ses ingénieurs d'Angleterre, répliqué-je, là peut-être elle trouverait des gens incorruptibles; mais ceux de Pétersbourg, nous les avons vus à l'œuvre, ils sont encore plus avides que les nôtres. » « Ne vous inquiétez pas, reprend-il, j'y aurai l'œil, j'inspecterai moi-même les travaux. »

— Qu'est-ce qu'il y verra? Ce n'est pas son affaire, remarqua en souriant l'architecte.

— Je ne sais ce qu'il y verra, toujours est-il qu'il a cette

curiosité, répondit d'un ton plein de sous-entendus Michel Trophimoff. C'est un écervelé, je ne puis pas l'appeler autrement! poursuivit-il en s'échauffant de nouveau : s'il était un bon administrateur, soucieux de ménager les deniers de l'État, loin de chercher à m'écarter, c'est à moi qu'il devrait faire appel, car personne ne peut exécuter les travaux à meilleur marché que moi!... C'est une grosse affaire! Le prince dit qu'il y mettra jusqu'à son dernier kopeck. Ce sont des mots : s'il paraît s'obstiner, c'est seulement pour se faire payer plus cher le retrait de sa soumission, mais advienne que pourra! Nous les connaissons, ces gentilshommes entrepreneurs! nous en avons vu plus d'un se ruiner de fond en comble. Je le répète, personne ne peut construire la chaussée à moins de frais que moi, parce que personne n'est outillé comme je le suis. En ce moment, j'ai à ma porte peut-être quinze cents individus demandant à être embauchés. Je puis avoir des ouvriers à dix kopecks par jour, quand un autre n'en trouverait pas, même en les payant trois tchetvertaks [1].

— Tu aurais dû dire tout cela au vice-gouverneur, Michel Trophimoff, il t'aurait compris! observa l'architecte.

— Tu plaisantes, mon cher! répliqua l'entrepreneur en roulant de gros yeux; pas de danger que j'aille lui faire mes confidences! Je le connais trop bien pour cela, et il ne me tirera pas les vers du nez. Je sais devant qui je parle et ce que je dois dire.

— Alors tu n'iras pas à l'adjudication? demanda l'architecte.

L'entrepreneur fronça de nouveau le sourcil.

— Quant à y aller, j'irai, une adjudication ne peut pas

[1] Pièce de quatre kopecks.

se passer de ma présence : maintenant, ou Son Altesse me laissera le champ libre, ou elle saura de quel bois je me chauffe. Je le dis carrément : ce n'est pas le prince qui aura le dessus sur Michel Trophimoff; c'est moi, au contraire, qui lui donnerai une leçon.

— Donne-lui une leçon, fit l'architecte en remontant dans sa proletka.

— Je lui apprendrai à vivre, reprit Michel Trophimoff. Va! ajouta-t-il en s'adressant à son cocher.

Le 17 septembre, jour fixé pour l'adjudication, les soumissionnaires se réunirent dans le local de la commission des bâtiments. Nikolachka Travine, petit aigrefin qui commençait seulement à se lancer dans les grandes affaires, semblait avoir du vif-argent dans les veines; un mouvement continuel agitait ses bras, ses jambes et toute sa personne. Michel Trophimoff était tranquillement assis dans un fauteuil. Près de lui avait pris place un homme décharné comme un squelette, Grebenka, qui appartenait, disait-on, à la secte des skoptzis et s'occupait plutôt d'usure que d'entreprises. Lui aussi était fort calme. Grégoire Polosoukhine, moujik qui avait une taie sur l'œil droit, ne manifestait qu'une humeur chagrine. Le prince, assis de l'autre côté de la salle, leur faisait vis-à-vis. Sa figure était couverte de taches rouges, et ses yeux étaient fatigués comme s'il avait passé plusieurs nuits sans dormir. Quand l'horloge sonna midi, l'administrateur de la province n'était pas encore arrivé. Vu ses habitudes de ponctualité, la chose pouvait paraître étrange. A la fin, le bon secrétaire entra dans la salle. « Le voici! » annonça-t-il avec un visage souriant. A ces mots, un léger mouvement se produisit dans l'assistance : chacun corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans sa tenue. Lors-

que arriva Kalinovitch, on remarqua qu'il était fort pâle; sa main qui tenait un portefeuille tremblait visiblement.

— Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre, commença-t-il en s'asseyant dans son fauteuil présidentiel; ensuite il dit au secrétaire : Donnez-moi les cautionnements qui ont été déposés pour l'adjudication d'aujourd'hui.

Le secrétaire obéit.

— Ils sont tous là? demanda le vice-gouverneur en attachant sur lui un regard pénétrant.

Le secrétaire pâlit un peu.

— Oui, Votre Haute Noblesse, répondit-il d'une voix tremblante.

Kalinovitch feuilleta les papiers et arrêta son attention sur l'un d'eux.

— En ce qui concerne le certificat de la chambre civile de Penza, dit-il aux membres de la commission, j'ai pris des renseignements auprès de cette chambre, et elle vient de m'informer qu'elle n'a jamais délivré aucun certificat relatif au bien dont il s'agit : par conséquent, la pièce est fausse...

En prononçant ces mots, le vice-gouverneur tira de sa poche la lettre qu'il avait reçue de la chambre civile et la passa à l'officier d'état-major. Les mines s'allongèrent, Michel Trophimoff eut même un mouvement de recul. Le prince devint pourpre.

— L'adjudication, messieurs, n'aura donc pas lieu aujourd'hui, dit Kalinovitch aux entrepreneurs. Il faut auparavant que nous examinions les circonstances de la fraude, acheva-t-il en s'adressant aux membres de la commission.

— Sans doute, répondirent ceux-ci d'une commune voix.

Le vice-gouverneur leur fit un rapide salut et, comme pressé de mettre fin à une scène pénible pour lui, sortit vivement de la salle. Le prince se hâta de le suivre. En tra-

versant la chancellerie, Kalinovitch lui dit quelques mots à voix basse. Instantanément la rougeur qui couvrait le visage du prince fit place à une pâleur livide. Quelques scribes remarquèrent qu'ensuite il descendit l'escalier d'un pas presque chancelant. Le maître de police l'attendait en bas, et tous deux partirent ensemble...

Le soir, le bruit se répandit dans la ville que le prince Ivan avait été arrêté par ordre du vice-gouverneur sous prévention de faux en écritures.

VII

Ce coup d'autorité ébranla jusque dans ses fondements la politique de mon petit monde. La noblesse se souleva contre Kalinovitch. Comment, sans jugement ni enquête, faire emprisonner un gentilhomme, un prince? se disait-on partout dans les réunions élégantes et dans les cercles. Poussé par les amis du détenu, le predvoditel [1] de la province demanda officiellement au vice-gouverneur sur quoi il s'était fondé pour faire arrêter le prince Ivan sans en avoir conféré au préalable avec les représentants de la noblesse. Kalinovitch répliqua sèchement que, vu l'illégalité de la question, il ne se croyait pas obligé d'y répondre. Le predvoditel adressa au ministre un rapport sur l'incident. Le jeune procureur, qui venait de clore sa carrière dansante par un mariage avec la fille de ce predvoditel, fit aussi une démarche auprès de Kalinovitch : il alla lui demander quel

[1] Maréchal de la noblesse.

fait précis avait motivé l'arrestation du prince Ivan Ramensky, conseiller de collége, et quelle était la gravité des charges relevées contre le détenu. Le vice-gouverneur répondit en termes laconiques que le prince Ivan avait été arrêté comme faussaire; en même temps il fit appel à la vigilance du procureur : le prisonnier était un homme considérable, il fallait que les dispositions de la loi fussent rigoureusement appliquées à son égard pour qu'il ne pût ni s'évader, ni bénéficier d'aucune tolérance abusive. Le maître de police au nez rouge commença à instruire la cause : naturellement inhumain, et de plus désireux de plaire au vice-gouverneur, il faisait, disait-on, subir au prince des interrogatoires de deux et trois heures sans lui permettre de s'asseoir. Trois autres arrestations eurent lieu pour des motifs ignorés du public : on mit sous les verrous d'abord un des laquais du prince, puis un graveur d'E..., et finalement un cantoniste qui, paraît-il, savait contrefaire toutes sortes d'écritures.

Le sensible secrétaire de la commission des bâtiments fut si épouvanté qu'il se pendit. Plusieurs, en passant devant le local de la police, entendaient sortir de là des cris et des gémissements, qui donnaient à croire qu'on torturait les malheureux accusés pour leur arracher des aveux. Dieu sait tout ce qui se racontait en ville. Les hommes se bornaient à hocher la tête et s'attendaient d'heure en heure à voir l'administrateur de la province frappé d'une éclatante disgrâce. Les dames étaient fort agitées, sans cesse elles se faisaient des visites pour apprendre les nouvelles ou se les communiquer. « On ne sait pas, disaient-elles, il se peut que le prince soit coupable et qu'il ait mérité son sort, mais comment ne pas plaindre sa famille? La pauvre princesse, cette femme d'une douceur angélique qui ne vivait que pour son mari, condamnée à le voir dans une pareille situation,

— c'est affreux! » A en croire la renommée, le mutisme habituel de la princesse tournait à l'idiotie. Le médecin qui la traitai craignait positivement pour ses facultés intellectuelles. Au milieu de ces pénibles circonstances, le gros Tchetvérikoff révéla toute la mesquinerie de son âme. A peine eut-il appris le malheur survenu à son beau-père que, pour éviter d'être mêlé à cette affaire, il fila tout de suite en Sibérie, laissant là sa pauvre femme qui, naturellement, n'avait pas voulu abandonner son père en semblable conjoncture. Inutile d'ajouter que les dames considéraient Kalinovitch comme une sorte de monstre.

— Convenez-en, il ne serait pas mal, s'il n'y avait pas dans sa physionomie un je ne sais quoi qui sent l'inquisiteur! disaient-elles presque ouvertement.

L'automne arriva humide et brumeux comme pour s'harmoniser avec la triste disposition des esprits. Un soir, un vent froid accompagné de grésil soufflait par rafales dans les rues désertes. Les réverbères brillaient à peine dans l'obscurité. Il ne passait ni un piéton, ni une voiture; et au milieu de ce calme tout le monde savait très-bien que l'instruction suivait impitoyablement son cours; de temps à autre on voyait les gendarmes conduire les inculpés à la police ou les ramener à la prison. En ce moment le vice-gouverneur assistait en personne à l'interrogatoire du vieux maître de poste d'E... qui avait reçu un mandat de comparution peu de jours auparavant. Le vieillard, sans rien dire, donnait ses réponses par écrit; les scribes voyaient qu'il avait une grosse écriture, mais c'était tout.

Dans la maison du vice-gouverneur régnaient aussi l'obscurité et la solitude. Une faible clarté brillait seulement dans la vaste loge où le suisse sommeillait et où depuis une demi-heure attendait un monsieur en paletot troué. A l'autre

extrémité de la maison tombait sur le pavé une lumière venant de la chambre où Pauline passait ses journées entières, car depuis quelque temps elle n'allait plus nulle part. Comme bien on pense, la manière d'agir de son mari à l'égard d'un parent, d'un ami de la maison, ne pouvait lui être agréable. Cette fois, du reste, elle n'était pas seule : avec elle se trouvait madame Tchetvérikoff, et — mon Dieu, combien les deux dames étaient changées! La vice-gouvernante ressemblait tout à fait à une vieille femme; son visage, maladif déjà quand elle était jeune, avait pris maintenant un aspect cadavérique; ses bagues étaient devenues trop larges pour ses doigts de squelette. Il n'y avait pas à en douter, la vie de famille, après lui avoir donné autrefois peu de satisfactions, faisait à présent son supplice. Quant à madame Tchetvérikoff, naguère encore rayonnante de beauté et de fraîcheur, une pâleur mate remplaçait les roses de ses joues; les paupières de ses beaux yeux étaient gonflées par les larmes; pas une broche, pas un bijou ne se voyait sur sa personne. Au lieu des brillants atours dans lesquels elle avait coutume de se montrer, elle portait une simple capote de soie noire. Sa tresse luxuriante, négligemment enroulée, était fixée sur sa tête avec des épingles. Fille d'un criminel, pouvait-elle faire une autre toilette? Dans cette dame du monde qu'on aurait crue jusqu'alors inaccessible à tout sentiment humain se révélait maintenant le cœur chaud et tendre d'une vraie femme. On comprenait en la voyant que, pour son père, elle était prête à tout, qu'il était son unique idéal, son seul amour, son seul bien... Le prince avait su élever ses enfants pour lui, ce que savent faire en général les gens pratiques.

Depuis une demi-heure environ la conversation languissait entre les deux dames. Chacune d'elles était trop triste

pour avoir la force de parler ; à peine échangeaient-elles quelques phrases.

— Quand l'as-tu vu? demanda Pauline.

— Hier. Le directeur de la maison d'arrêt est un bon homme, il m'a laissée entrer, répondit madame Tchetvérikoff en couvrant son visage de ses mains.

— Il est changé?... Abattu?

— J'en ai été saisie ! Maintenant, dit-il, il a surtout besoin d'argent, malheureusement je n'en ai pas. Mon mari, en partant, ne m'a presque rien laissé. Figure-toi, chère amie, qu'on ne lui donne pas de thé : on a peur, dit-on, qu'il ne mette le feu à la prison.

En prononçant ces mots, madame Tchetvérikoff se mit à pleurer. Pauline avait aussi les yeux pleins de larmes.

— A présent tout mon espoir est dans une démarche auprès de Jacques Vasilitch. Se peut-il qu'il ne se laisse pas fléchir? Il ne doit pas être absolument inaccessible à la pitié !

Pauline eut un sourire amer.

— Jacques Vasilitch, je crois, ne s'est jamais laissé fléchir, lorsque son amour-propre était en jeu. J'ai appris à le connaître ! répondit-elle.

— Non, chère amie, je saurai le persuader; s'il le faut, je le supplierai à genoux... Je suis femme : il comprendra cela. Laisse-moi seulement lui parler en tête-à-tête.

— Soit, reprit Pauline, mais je te préviens que c'est un homme terrible ! ajouta-t-elle avec un frisson nerveux.

Sur ces mots, les deux dames se turent et restèrent songeuses, mais bientôt un violent coup de sonnette les fit tressaillir.

— C'est lui ! dit Pauline.

— Oui, fit madame Tchetvérikoff, et toutes deux pâlirent.

C'était en effet Kalinovitch qui rentrait. A son approche, le suisse se dressa brusquement sur ses pieds. Le monsieur en paletot s'élança vers lui.

— Une lettre, Votre Haute Noblesse... commença-t-il.

— Attends là, brute!... Quelle effronterie! cria le vice-gouverneur avec colère.

Le paletot regagna précipitamment sa place. Kalinovitch alla droit à son cabinet. Un domestique posa sur la table deux bougies allumées. Après lui avoir fait signe de se retirer, le vice-gouverneur se laissa tomber sur un fauteuil et s'absorba dans une profonde rêverie. Évidemment ses fonctions présentes lui étaient lourdes; des cheveux blancs couvraient non plus seulement ses tempes, mais toute sa tête; ses yeux regardaient sans voir, ses bras pendaient inertes; bref, tout en lui offrait l'image d'un homme moralement brisé... Mais les pas de Pauline se firent entendre, et le visage de Kalinovitch prit au même instant une expression froide et sévère.

— Madame Tchetvérikoff est venue, elle désire te voir, dit la vice-gouvernante.

— Pourquoi? lui demanda son mari.

— Je ne sais pas. Elle veut sans doute te parler de son père, répondit Pauline.

Kalinovitch rougit. Il ne lui était pas encore arrivé de se rencontrer avec la famille du prince depuis l'arrestation de ce dernier. Pendant quelques minutes le vice-gouverneur hésita. Refuser de recevoir la visiteuse aurait été trop cruel; mais, d'un autre côté, il appréhendait cette entrevue

— Faites entrer! dit-il enfin.

Cette réponse donna quelque espoir à Pauline, qui alla aussitôt la porter à madame Tchetvérikoff.

— Bonsoir! dit en entrant la jeune femme.

Elle avait toujours sa grâce enchanteresse; mon héros l'accueillit néanmoins avec une extrême froideur.

— Bonsoir! répondit-il en l'invitant du geste à s'asseoir.

— Jacques Vasilitch, je suis venue vous solliciter en faveur de mon père. Ayez enfin pitié de lui! commença-t-elle sans préambule.

— Mais que puis-je faire, Catherine Ivanovna? demanda Kalinovitch.

— Seigneur! on dit que vous pouvez tout, s'écria madame Tchetvérikoff en frappant dans ses mains.

Le vice-gouverneur haussa les épaules.

— Écoutez, Kalinovitch, continua-t-elle en lui tendant sa belle main : j'avais cru remarquer autrefois que je ne vous étais pas indifférente; dernièrement encore vous avez eu l'amabilité de me dire que vos rencontres avec moi étaient votre seul plaisir et faisaient revivre vos joies passées... Écoutez, toute ma vie je vous serai reconnaissante, toute ma vie je vous aimerai; seulement sauvez mon père, sauvez-le, Kalinovitch!

En parlant ainsi, madame Tchetvérikoff tenait toujours la main du vice-gouverneur, qui n'essayait pas de la dégager.

— Pour le passé, répondit-il, je n'ai rien à dire : vous pouvez me traiter de tyran, de scélérat; mais maintenant que puis-je faire? Apprenez-le-moi vous-même.

— Écoutez, reprit la jeune femme : voici, dit-on, ce qu'il y a à faire maintenant : mon père a un autre certificat relatif au bien de ce vieux maître de poste; prenez-le, vous direz que c'était cette pièce-là qui était entre vos mains, et non celle qui donne lieu aux poursuites actuelles; vous expliquerez qu'il y a eu une erreur — cela ne tirera point à conséquence pour vous.

Kalinovitch fronça le sourcil et retira sa main.

— Le vieillard a reconnu lui-même que ce certificat avait été donné par lui à une date toute récente, et enfin, poursuivit-il en se prenant la tête, vous parlez comme une femme. Il est impossible de faire cela, en laissant même de côté l'immoralité d'un acte semblable.

— Il n'est pas immoral de sauver un homme, Kalinovitch! dit madame Tchetvérikoff.

Le vice-gouverneur haussa de nouveau les épaules.

— Mais que résultera-t-il de cela? Comprenez-moi, répliqua-t-il : tout ce qui arrivera, c'est qu'on me mettra moi-même en prison avec votre père; la procédure que j'aurai arrêtée, mon successeur la reprendra.

— Non, cela est possible; ne parlez pas ainsi, cela est possible! répéta la jeune femme d'une voix déchirante. Tenez, je vais me mettre à vos genoux, je vais vous baiser les mains, dit-elle, et, en effet, elle se prosterna devant Kalinovitch, qui se baissa aussitôt vers elle.

— Seigneur! Catherine Ivanovna! Que faites-vous? s'écria-t-il en s'efforçant de la relever.

— Je resterai à genoux, je ne m'en irai pas d'ici. Sauvez mon père!... Sauvez-le! fit madame Tchetvérikoff, et elle commença à sangloter. Kalinovitch dut presque la prendre dans ses bras pour la soutenir.

— Calmez-vous, Catherine Ivanovna! dit-il, calmez-vous! Je vous donne ma parole d'honneur que cette semaine l'instruction sera close et le dossier transmis au tribunal : là il sera beaucoup plus facile de tenter quelque chose pour le prévenu; enfin, je vous assure que je ferai agir toutes les influences dont je dispose... nous solliciterons la clémence impériale. Comprenez bien que le Tzar seul peut sauver votre père, — je vous le jure!

Madame Tchetvérikoff se leva et, de sa belle main, repoussa

ses cheveux derrière ses oreilles par un geste de folle.

— Vous êtes un méchant homme! Dieu ne vous donnera pas de bonheur! dit-elle, et elle sortit en chancelant du cabinet. Pauline l'attendait derrière la porte.

— Tout est fini! dit la jeune femme d'une voix désespérée.

— J'ai entendu votre entretien, répondit la vice-gouvernante non moins émue que la fille du prince. Écoute, chère amie, continua-t-elle vivement, tandis qu'elle emmenait sa cousine au salon : tu as accès auprès de lui, permets-moi de prendre ta voiture et de l'aller voir à ta place. Sous mon nom je ne pourrais pas me rendre à la maison d'arrêt, et, d'ailleurs, on ne me laisserait pas entrer. Accorde-moi ce que je te demande!... Je veux et je dois le voir. Le malheureux, il souffre à cause de moi.

— Oui, vas-y, chère amie, vas-y! Mais, Seigneur! qu'adviendra-t-il de lui? dit madame Tchetvérikoff, et les deux dames se jetèrent en sanglotant dans les bras l'une de l'autre.

Kalinovitch était resté immobile, les mains appuyées contre le dossier d'un fauteuil.

« Tous me maudissent, tous me détestent — et pourquoi? » se dit-il avec un sourire ironique; puis, pour bannir cette douloureuse pensée, il voulut s'occuper de quelque chose et sonna.

Entra un laquais.

— Il y a quelqu'un en bas de l'escalier. Amène-le-moi, ordonna le vice-gouverneur.

Le paletot fit son apparition dans le cabinet.

— Qui es-tu? demanda d'un ton assez sévère le maître de la maison.

— Je suis souffleur, Excellence, répondit le paletot. Comme notre troupe doit venir jouer ici, mademoiselle Minaïeff, notre première actrice, m'a dit : « Mikhiéitch, pars en avant,

tu iras trouver M. le vice-gouverneur et tu lui remettras cette lettre. »

Sur ce, le souffleur, avec un geste arrondi, présenta un pli à Kalinovitch, puis reculant de quelques pas, il prit l'attitude habituelle aux valets de comédie : sans doute il avait tenu longtemps cet emploi au théâtre.

— Qu'est-ce que c'est? fit Kalinovitch en décachetant la lettre.

Il lut ce qui suit :

« L'écriture de ce billet vous apprendra par qui il vous est adressé. Dans quelques jours vous pourrez assister à mes débuts sur votre scène, — et, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas l'air de me reconnaître, autrement je ne pourrai me contenir; mais si vous voulez me voir, venez après-demain à mon logement, péréoulok ***, maison Korkine. Oh! que de choses j'ai à vous dire!...

« Votre..... »

A la lecture de ces lignes, le visage de Kalinovitch rayonna de joie. Cette lettre venait de Nastenka. Depuis dix ans il était sans nouvelles de son ancienne maîtresse, à qui il n'avait presque jamais cessé de penser, et, au bout de dix ans, cette femme revenait à lui, ramenée par un attachement analogue à celui que le chien éprouve pour son maître.

— Dis-moi : mademoiselle Minaïeff fait partie de votre troupe et jouera ici tout l'hiver? demanda-t-il d'une voix agitée.

— Oui, Excellence, parfaitement! répondit en minaudant le souffleur. C'est sur elle que nous comptons surtout pour attirer le public, ajouta-t-il.

— Alors c'est une bonne actrice? eut à peine la force de proférer Kalinovitch.

A cette question, Mikhiéitch sourit.

— C'est une actrice dont on ne peut s'imaginer le mérite, répondit-il avec une sorte d'attendrissement. Moi, pauvre sire qui n'ai guère plus de sensibilité qu'un cochon, je ne puis retenir mes larmes quand elle joue, je ne suis plus en état de souffler, tant elle met de cœur dans l'interprétation de ses rôles. A Kalouga où nous venons de faire une saison, le public se composait en grande partie d'officiers; ces gens-là ne sont pas gobeurs; eh bien, elle les faisait sangloter. C'est évidemment de Dieu lui-même qu'elle a reçu ce don, peut-être en récompense de son angélique bonté.

Mikhiéitch s'aperçut que le vice-gouverneur buvait avidement ses paroles, et, se voyant écouté avec tant d'intérêt, il entra dans de nouveaux détails :

— Sans aller plus loin, moi, par exemple, Excellence, je ne saurais dire toutes les obligations que je lui ai! Je ne touche qu'un petit traitement,— trois roubles par mois, et, à présent, le pain est cher. De plus, je dois, sur cette somme, me procurer des vêtements et des chaussures en rapport avec ma profession : un artiste n'est pas un simple moujik, il ne peut pas porter une robe de chambre de coutil. Or dans notre maudit trou où il fait si sale et si humide, les vêtements s'abîment terriblement vite. Témoin de ma malheureuse situation, mademoiselle Minaïeff m'a dit : « Mikhiéitch, reste avec moi, mon ami, je te nourrirai ! » « Merci, mademoiselle, merci ! » répondis-je. En acceptant son offre, j'espérais pouvoir du moins lui rendre quelques services; je comptais brosser les habits et cirer les bottes de son oncle qui habite maintenant chez elle; mais il n'y consent pas : il fait tout lui-même.

— Son oncle demeure chez elle? demanda Kalinovitch en renversant sa tête sur le dossier de son fauteuil.

— Oui, Excellence, c'est un fort bon vieillard. Il aime tant Nastasia Pétrovna! Il la choie et veille sur elle comme

un père! Du reste, il n'y a rien à dire sur le compte de notre barichnia : c'est une personne qui se tient bien. Vous le savez peut-être vous-même, Excellence : dans sa profession, les femmes ont deux ou trois amants à la fois, mais nous, bien qu'appartenant au théâtre, nous vivons comme dans un monastère : jamais il n'entre un homme chez nous, notre barichnia n'accepte les hommages d'aucun soupirant. Parfois, ému de pitié en la voyant perdre ainsi sa jeunesse, je lui dis avec la liberté qu'autorise la camaraderie artistique : « Pourquoi donc, Nastasia Pétrovna, vous refusez-vous tout plaisir? L'amour, du moins, serait une distraction pour vous. » « Ah! mon cher Mikhiéitch, me répond-elle, j'ai tant souffert dans ma vie qu'à présent je ne désire plus rien. » Et c'est vrai, sans cela elle n'aurait qu'à choisir parmi les hommes les plus comme il faut, et, si haut placé qu'il fût, celui qui ferait sa conquête n'aurait pas à en rougir devant le public, acheva le souffleur avec un sourire légèrement malicieux.

Toutes ces paroles étaient tombées comme des gouttes de poix bouillante sur le cœur de Kalinovitch; à peine pouvait-il cacher les sensations qui l'agitaient.

— Bien, bien! fit-il vivement : salue de ma part Nastasia Pétrovna, tu lui diras que je ne manquerai pas d'aller au théâtre, et que je ferai mon profit de tout ce qu'elle m'écrit. Comprends-tu?

— Je comprends, Excellence, répondit Mikhiéitch d'un air pénétré.

— Tu lui diras cela! répéta Kalinovitch. En attendant, tiens, voici pour tes besoins, ajouta-t-il, et il prit sur la table un billet de cinquante roubles qu'il tendit au souffleur.

Celui-ci recula.

— Je ne puis accepter une pareille gratification, Excellence, dit-il.

— Si, prends-la et va-t'en : seulement ne parle de cela à personne.

— Bien, Excellence, répondit Mikhiéitch, et, faisant un élégant salut, il se retira sans bruit.

Resté seul, Kalinovitch joignit pieusement les mains devant le crucifix pendu dans un coin de la chambre.

« Mon Dieu! je te remercie de m'envoyer cet ange gardien... A présent, je ne suis plus seul : elle me sauvera des ennemis et des scélérats qui m'entourent! » s'écria-t-il, et, à bout de forces, il s'affaissa sur un fauteuil. Des larmes inondaient ses joues. C'était comme une brise printanière, un soleil tiède, clair et vivifiant, qui succédait pour lui à un froid et meurtrier tourbillon de neige. Le vice-gouverneur ne songeait plus à ces dix années d'ennuis domestiques et de tracas administratifs. Il voyait renaître sa jeunesse avec l'amour, les jouissances et les rêves d'autrefois. « Mon Dieu, je te remercie! De tels moments de bonheur ne sont pas trop payés par des années de souffrances morales! Mon Dieu, je te remercie!... » répétait-il sans cesse.

VIII

Quand on arrivait au bout de la rue Nicolas, après avoir dépassé les petites maisons de bois aux fenêtres desquelles se voyaient parfois des fleurs et des têtes d'enfants, on éprouvait une impression désagréable à la vue d'un immense bâtiment gris dont les hautes murailles étaient surmontées d'une toiture en fer. C'était la prison. Tout y paraissait en ordre : les fusils du poste étaient réunis en faisceaux, et dans la gué-

rite se tenait un factionnaire bleui par le froid. La nuit tombait. Çà et là dans la maison d'arrêt commençaient à briller de faibles lumières.

A droite, dans le corps de garde, était assis un officier de la garnison, l'enseigne polonais Limovsky. Sa figure féminine contrastait étrangement avec son uniforme militaire. En ce moment il fumait sa pipe, absorbé dans des rêveries romanesques dont les charmantes pannis de sa patrie étaient l'objet. Fréquenter la société, avoir des connaissances parmi les belles dames, aller au bal, — telle était la passion de l'enseigne. Pour avoir l'air d'un homme du monde, il s'efforçait de donner à sa voix des inflexions aussi douces que possible et employait de préférence les phrases les plus musquées.

Près de la porte du milieu se promenait, un trousseau de clefs dans les mains, un sous-officier à l'allure martiale. Cet homme nommé Karpenko apportait dans le service beaucoup plus de zèle que son chef : voyait-il seulement un chien s'aventurer sur la plate-forme, il le chassait à coups de pied en lui disant : « Veux-tu t'en aller, diable! »

Cependant une calèche aux stores baissés s'approchait du corps de garde. Un domestique en livrée, qui se tenait derrière la voiture, sauta à terre et courut d'abord chez le directeur de la prison ; après quoi il vint parler au sous-officier.

— La princesse est arrivée, veuillez ouvrir, lui dit-il.

— C'est défendu, répondit laconiquement Karpenko avec un accent malorusse. petit-russe

— Comment, c'est défendu? La princesse a une autorisation, répliqua le laquais.

— Elle ne peut pas en avoir, car la consigne est formelle. Tantôt le gouverneur est encore venu ici avec le maître de

police : ils ont enjoint de ne laisser entrer personne, reprit le sous-officier.

— Je viens de voir le directeur : pour la princesse il a levé la consigne, insista le laquais.

— Que m'importe le directeur? Ce n'est pas lui qui est mon chef. Je n'ai d'ordres à recevoir ici que de mon officier... Le directeur!... fit d'un ton bourru Karpenko.

— Votre officier lui-même vous ordonnera d'ouvrir, dit le laquais, et il courut au corps de garde.

— C'est ce que nous verrons! grommela avec colère le sous-officier.

— Votre Noblesse, annonça le domestique en s'avançant vers l'enseigne, la princesse est venue, et les soldats ne la laissent pas entrer.

Limovsky se leva vivement

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, et il sortit aussitôt.

— Ouvre! ordonna-t-il au sous-officier.

— C'est défendu, Votre Noblesse... osa répondre Karpenko.

— Ouvre, imbécile! cria d'une voix menaçante le galant enseigne, qui, comme un vrai chevalier, était tout feu, tout flamme pour la défense des dames; puis avec le sourire le plus aimable il s'élança vers la calèche.

— Pardon, madame, mille fois pardon! Permettez-moi de vous offrir mon bras, dit-il en aidant à descendre de voiture une dame enveloppée dans un burnous dont le capuchon était rabattu sur son visage.

— Nos soldats sont des gens impossibles! continua Limovsky, s'adressant toujours à la visiteuse dont il s'était constitué le cavalier : s'il faut l'avouer, depuis longtemps je désirais avoir l'honneur de me présenter chez vous, mais je n'osais pas, ne sachant comment cette démarche serait prise; toutefois, si vous permettiez, je...

— Je vous en prie, nous serons enchantés, répondit la dame d'une voix qu'elle essayait de déguiser.

— Et pour moi ce sera un bonheur aussi grand qu'inattendu! s'écria joyeusement l'enseigne : mais, madame, vous tremblez? ajouta-t-il. Soyez ferme, faites appel à votre énergie, je vous en conjure! Et, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu, franchissez avec précaution ce terrible seuil; prenez garde de blesser votre charmant petit pied... poursuivit le jeune homme au moment où tous deux pénétraient dans la cour intérieure.

Quand ils se furent engagés dans l'escalier, la frayeur de la dame s'accrut encore. Elle se sentait comme asphyxiée par l'odeur infecte qui régnait dans la prison. Presque à côté d'elle retentit un bruit de chaînes. Par un mouvement involontaire elle s'écarta : on emmenait, avec les fers aux pieds et aux mains, un prisonnier dont la tête était rasée. Au loin, on entendait des gens se quereller. Dans la demi-obscurité du corridor étincelaient les baïonnettes des sentinelles.

— Le prince est ici, dit enfin Limovsky en s'arrêtant devant une porte vitrée. Je vous souhaite tout l'agrément possible dans cette entrevue, et je me recommande à votre haute attention, acheva-t-il; puis il ouvrit la porte, et, lorsque la dame fut entrée, il retourna au corps de garde pour y rêver en liberté à l'accueil qu'il recevrait dans une si bonne maison.

En franchissant le seuil de la cellule, la soi-disant princesse aperçut le prisonnier accoudé sur une petite table. Il paraissait absorbé dans de profondes réflexions. Devant lui brûlait une chandelle de suif. Ses cheveux, légèrement bouclés sur les tempes, étaient tout blancs; sa barbe et ses moustaches avaient également blanchi. Depuis qu'il ne se rasait plus, la maigreur de son visage était devenue plus sensible. Le prince avait encore son élégante robe de cham-

bre en velours; sa chemise, très-propre, laissait voir en partie une poitrine blanche, couverte de poils; en un mot, dans cette tenue négligée, avec sa physionomie expressive, il était réellement aussi beau qu'un prisonnier peut l'être. Les pas légers de la visiteuse lui firent retourner la tête. Il se leva étonné. En ce moment, la dame rejeta le capuchon qui masquait son visage.

— Mon Dieu! Pauline! s'écria le prince.

— Oui, répondit-elle en s'approchant.

Il saisit la main de sa cousine et la porta à ses lèvres. Elle se laissa tomber avec accablement sur le lit du détenu.

— Eh bien, et toi? tu vas bien? fit-elle, comme ne sachant que dire.

— Malheureusement, répondit le prince, qui se rassit à son tour sur sa chaise.

Lequel des deux, dans ces derniers temps, avait le plus souffert? Durant quelques minutes, ils parurent chercher dans les yeux l'un de l'autre une réponse à cette question.

— Comment as-tu trompé la surveillance de ton Argus? commença enfin le prince.

— Je suis venue dans l'équipage de la princesse et en me donnant pour elle, répondit Pauline. Je t'apporte de l'argent. Catherine m'a dit hier... il y a là deux mille roubles... ajouta-t-elle en tendant au prisonnier un portefeuille bourré de papier-monnaie.

— Merci! fit le prince, qui baisa la main de sa cousine et, tremblant d'émotion, mit l'argent dans la poche de sa robe de chambre.

Il avait les larmes aux yeux.

— Catherine est donc allée chez vous? demanda-t-il après un court silence.

— Oui, elle est venue le supplier...

— Eh bien?

— Elle n'a rien obtenu, naturellement.

Le visage du prince se rembrunit.

— Hum!... fit-il d'un ton moqueur, et il voulait sans doute dire quelque chose; mais il s'arrêta.

— Il t'en veut à cause de moi, voilà l'explication de sa conduite, poursuivit Pauline.

— Oui. Mais comment donc a-t-il pu savoir cela? Le diable ne le lui a pas écrit sur une écorce de bouleau! reprit le prince.

— Je lui ai moi-même tout raconté, avoua Pauline d'une voix étranglée.

Le prince haussa les épaules.

— C'est de la folie! s'écria-t-il, une fillette... une petite pensionnaire n'aurait pas fait cela. Quelle idée vous avez eue, Pauline!

— Que veux-tu! répliqua-t-elle. Tu te rappelles toi-même comment je l'ai épousé. Je n'étais pas tout à fait une femme perdue, je voulais être pour lui une véritable épouse, et je me suis confessée à lui comme l'homme peut se confesser au moment de mourir. Je lui ai découvert toute mon âme, tout mon cœur, et lui, au lieu de me savoir gré de cette confiance, s'est servi contre moi de l'arme que je lui avais fournie.

Sur ces mots, Pauline fit une pause; ensuite, elle reprit avec un sourire amer :

— Le plus vexant, c'est que lui-même ne m'a épousée que par intérêt, qu'il n'a jamais été pour moi un véritable mari, et qu'en même temps il me persécute à cause de mon passé. Au début, quand j'avais encore la sottise de lui reprocher la froideur et l'espèce de mépris qu'il me témoignait, il me répondait crûment : « Est-ce que des femmes comme vous sont en droit d'attendre de l'amour de leurs maris? » Voilà

ce qu'il me fallait entendre! Ou bien, à Pétersbourg, si d'aventure on causait dans un salon de quelque amour scandaleux, et qu'il m'arrivât à ce propos de dire ce qu'on dit souvent : « Mais comment donc? Est-ce possible? » il répliquait tout de suite : « En pareil cas, il faut être beaucoup plus sévère pour soi-même que pour les autres, on doit faire son examen de conscience! » Et je ne pouvais m'empêcher de rougir. Depuis dix ans, mon ami, je souffre ce supplice; à chaque instant je suis sous la menace d'une insulte, d'une humiliation !

— Le gredin! s'écria le prince.

— Oui, c'est un affreux gredin! continua Pauline. Un jour, poussée à bout par ses sarcasmes, je lui jetai au visage qu'il était notre créature. (C'est ce que tu m'avais dit, tu t'en souviens?) « Ne vous permettez pas de le prendre sur ce ton avec moi, lui dis-je; à supposer que vous vous sentiez blessé dans votre amour-propre de mari, vous n'avez pas le droit de vous plaindre : on vous a tiré du bourbier, on a fait de vous un homme, et l'on vous a payé en bel argent... » Il pâlit et mordit ses lèvres minces. « Oui, répondit-il, c'est vrai. Voilà la première chose juste que vous dites. Je vous remercie de la leçon. » Là-dessus, il sortit. Je savais bien que je n'en serais pas quitte à si bon marché, et, en effet, à partir de ce moment, chaque fois qu'il y avait du monde chez nous, il se mettait à déblatérer contre l'immoralité et la dépravation de notre noblesse. « Le principal représentant de cette classe pourrie, déclarait-il, est un coquin, un misérable qui, non content d'être lui-même une canaille, trouve encore un plaisir diabolique à pervertir les autres. » Pardonne-moi de te le dire, c'est toi qu'il prétendait désigner par ces paroles. Je gardais le silence, faisant semblant de ne pas comprendre. Voyant cela, il change ses batteries,

et s'élève contre la corruption des fonctionnaires, cette corruption qu'il met son orgueil à pourchasser; à ce propos, il accuse mon père d'avoir volé lorsque le défunt était colonel, et, plus tard, pendant la guerre de Pologne; à l'appui de ses dires, il invoque mon témoignage... Appeler une fille à déposer contre son père!

Le prince haussa les épaules.

— Je te dis qu'il est insupportable! reprit Pauline : tu sais que c'est un homme très-réservé dans son langage; mais, vis-à-vis de moi, pour me décocher une injure, il oublie les convenances les plus élémentaires. Et enfin... la manière dont il te traite en ce moment!... Il a beau mettre en avant la justice, l'impartialité, le devoir de sa charge,— ce sont là des mensonges! Au fond, il assouvit une rancune, et c'est surtout à cause de moi qu'il en use ainsi à ton égard. Il comprend très-bien que mon amour pour toi peut se réveiller, car tu es le seul homme qui m'ait aimée sincèrement, tu es celui que j'aurais dû aimer toute ma vie; il voit cela, et il a manigancé cette maudite affaire pour me frapper à l'endroit le plus sensible du cœur. Si Dieu permet que tu t'en tires sain et sauf, poursuivit Pauline avec une animation croissante, je le quitterai et je vivrai près de toi sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on... Enfin, si l'on t'envoie en Sibérie, je t'y accompagnerai. En me voyant partir avec toi, tout le monde dira : « Il a voulu se venger d'un homme qui était l'amant de sa femme » ; je sais combien son amour-propre en souffrira et quelle tache cela laissera sur sa réputation dont il est si soucieux, — le scélérat!

Le prince voyait combien Pauline était irritée contre son mari, et il savait fort bien que, sous l'influence d'un pareil sentiment, une femme peut se porter à des résolutions extrêmes.

— Tu m'aimes encore, ma chère? fit-il d'une voix câline, et, s'asseyant à côté d'elle sur le lit, il la prit par la main.

Pauline rougit.

— Oui, je t'aime! répondit-elle avec une fière exaltation.

Le prince l'embrassa. Elle avait le visage en feu.

— Il ne l'avoue pas, mais, je le sais, il n'a pas cessé d'être jaloux de toi jusqu'à présent... Eh bien, qu'au moins il en ait le droit.

— Oui, qu'il en ait le droit! répéta le prince.

— Toute patience a ses limites : après dix ans, la mienne est épuisée. Je ne sais comment je pourrai me venger de tous les outrages dont il m'a accablée et dont il m'accable encore, reprit Pauline.

Le prince réfléchissait.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit-il lentement, écris une lettre à la baronne, peins-lui toute l'horreur de ta vie domestique et apprends-lui que ce monsieur, dans sa haine pour toi, en est arrivé à persécuter ton parent, que je suis devenu sa victime... Il faut qu'on prenne ma défense là-bas... Au lieu d'un homme, il s'agirait d'un chien, qu'on ne devrait pas, je pense, le laisser en butte aux violences d'un despote cruel et passionné. Ici la justice et l'équité ne sont que des mots...

— Je suis prête à écrire à la baronne. Mais que peut-elle faire? répliqua Pauline.

— Elle peut faire beaucoup... Elle parlera, elle ira crier partout, grâce à elle la chose aura un retentissement énorme; mais, comme les gens de Pétersbourg aiment à être payés de leurs peines, ajoute dans ta lettre que, te considérant comme la cause de mon malheur, tu es prête à sacrifier pour mon salut la moitié de ta fortune.

— Je ne demande pas mieux.

— Ou enfin... continua le prince qui s'était pris la tête et semblait chercher encore une nouvelle combinaison : enfin, va toi-même à Pétersbourg... je t'indiquerai par écrit ce que tu auras à y faire et les personnes que tu devras voir.

— Comment partir? Il ne me laissera pas m'en aller sans doute...

— Que le diable l'emporte! Tu te passeras de sa permission. Tu as de l'argent et des bijoux dont tu peux disposer?

— Oui.

— Serre tout cela dans une cassette, puis, un jour qu'il ne sera pas chez lui, envoie chercher une voiture et mets-toi en route... c'est l'affaire d'une demi-heure.

Pauline secoua tristement la tête.

— J'ai si peur de lui!... Si tu savais quelle frayeur il m'inspire... Il m'a ôté tout caractère, toute force de volonté... Je deviens absolument comme un enfant sitôt que je commence à lui parler... dit-elle avec un accent désespéré.

— Tu as peur sans savoir de quoi, tandis que moi, j'ai les travaux forcés en perspective. Je t'en prie, Pauline, aie pitié de moi! Ton projet de m'accompagner en Sibérie ne signifie rien, c'est de l'enfantillage; si nous ne nous mettons pas à l'œuvre quand il en est temps encore, en fin de compte tu resteras l'heureuse compagne de ton cher époux, et moi, je serai envoyé aux mines... C'est abominable! Tu reconnaissais toi-même tout à l'heure que tu étais indirectement la cause de ma perte. Tâche donc de me venir un peu en aide...

— Oh! Seigneur! s'écria Pauline : peux-tu douter que si quelque chose dépendait de moi...

— Sans doute, cela dépend de toi! interrompit le prince.

Pauline se mit à sangloter... Mais en ce moment des pas se firent entendre dans le corridor. Le prince tressaillit et

s'éloigna vivement de sa cousine; celle-ci, prise d'une frayeur instinctive, se hâta d'essuyer ses larmes.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit à voix basse le prisonnier.

Au même instant la porte s'ouvrit, et Kalinovitch entra. Il portait un uniforme de petite tenue sur lequel s'étalaient ses croix. Médiokritzky, le directeur de la prison, l'accompagnait. Ce dernier était pâle comme un mort.

Pauline se retint à sa chaise pour ne pas tomber. La colère crispa d'abord les traits de mon héros, mais au bout d'une minute son visage prit une expression souriante.

— Les dames vous aiment tant, prince, que décidément je ne puis leur refuser la permission de vous voir, et que j'ai même laissé venir ma femme, quoique ce soit tout à fait contraire aux règlements! dit Kalinovitch en élevant la voix assez fort.

— Je vous suis très-reconnaissant, répondit le prince.

— Vous êtes mal installé ici, me semble-t-il, je vais tâcher de vous procurer un meilleur logement, continua Kalinovitch. Allons, j'étais venu te chercher, il est temps de partir! je te ramènerai dans ma voiture, ajouta-t-il en s'adressant à Pauline.

— Soit, fit-elle.

— Eh bien, partons. J'ai tout fini ici, acheva Kalinovitch en montrant la porte.

Pauline sortit.

— Au revoir, dit-il au prince, et il sortit à son tour.

A la porte de la prison, le vice-gouverneur et sa femme trouvèrent l'aimable enseigne qui leur offrit ses services pour monter en voiture. Limovsky n'était pas très à son aise.

— Je laisse les dames visiter le prince... comment refuser aux dames? dit-il.

— Sans doute! répondit Kalinovitch, qui ferma violemment la portière de la calèche et releva la glace.

Médiokritzky silencieux le regardait d'un air hébété.

Durant la route, le cocher entendit du bruit dans la voiture et voulut arrêter, pensant que ses maîtres l'appelaient; mais le silence se fit bientôt. Quand la calèche fut arrivée devant le perron, le vice-gouverneur mit pied à terre et se rendit à son cabinet. Le valet de pied aida Pauline à descendre et la conduisit dans son appartement. Elle était presque sans connaissance; le capuchon de son burnous était encore rabattu sur son visage.

IX

La visite du vice-gouverneur à la maison d'arrêt eut des conséquences assez graves. Le prince fut mis au secret le plus rigoureux, et transféré dans une sorte de cachot où, depuis que la prison existait, on n'avait encore enfermé qu'un seul gentilhomme : un certain Vasili Zamiatine, qui pendant dix ans s'était fait une spécialité du vol à main armée sur les grands chemins. Quant à Médiokritzky, l'administrateur intérimaire proposa à la régence provinciale de le révoquer comme employé infidèle.

La veille du jour où l'infortuné directeur allait être relevé de ses fonctions, il était, le soir, assis la tête basse, dans la cellule froide et sombre occupée par le prince. Une chandelle de suif éclairait vaguement ce misérable local. Sur la table, à côté d'une assiette contenant des restes de concombres, se trouvait un flacon d'eau-de-vie que Médiokritzky avait fait

acheter et dont il avait bu déjà deux petits verres; le prince se promenait de long en large. Entre les deux hommes avait lieu une conversation très-sérieuse.

— Dites-moi, je vous prie, quel langage tient ce vaurien de cantoniste?

— Pour ce qui est de lui, soyez sans inquiétude, Altesse, répondit avec assurance Médiokritzky. Il est en prison pour la troisième fois, on l'a fait passer deux fois par les baguettes, c'est un roué, il ne dit pas un mot de trop! J'ai lu toute l'affaire depuis la première ligne jusqu'à la dernière. « Je ne sais pas écrire, affirme-t-il carrément, comment voulez-vous que j'imite l'écriture d'autrui? » Il ne signe même pas les procès-verbaux de ses interrogatoires... Enfin, le gaillard n'est pas bête. En ce moment ils insistent surtout pour savoir qui il est, mais, s'il se fait connaître, il est sûr de passer une troisième fois par les batogues, et il n'y tient pas. Aussi persiste-t-il à déclarer qu'il n'a aucun souvenir de ses parents. Au pis aller, il aime mieux être condamné aux travaux publics que de subir un châtiment corporel. Et pourquoi, je vous prie, bavarderait-il sur votre compte? Dans quel intérêt? Ce serait aller au-devant de sa perte, — il comprend cela!

— Bien, mais le graveur? demanda le prince, qui continuait à marcher dans sa cellule.

— Le graveur met aussi beaucoup d'intelligence dans ses réponses. Il est futé, ce petit vieux! reprit Médiokritzky avec une sorte d'attendrissement. « En effet, dit-il, le prince m'a fait travailler, mais je me suis borné à fabriquer pour lui des cachets à ses armes, rien de plus. Dans notre métier, nous nous engageons même par écrit à ne graver les sceaux de la couronne que sur la demande de l'administration : comment, dès lors, aurais-je pu faire cela pour un particulier? »

— Bien dit! reconnut le prince.

— Oui, fit Médiokritzky.

— Alors le seul bavard a été mon Pétrouchka... Peste soit de cette brute! s'écria le prince.

— Vous n'avez pas non plus à vous inquiéter des propos tenus par votre Pierre, répondit Médiokritzky : d'abord le témoignage des serfs contre leurs maîtres n'est admis que dans trois cas déterminés par la loi; ensuite il rétractera ses dépositions.

— Il les rétractera?

— Oui. Dernièrement il a été confronté avec le cantoniste, et celui-ci l'a collé sur tous les points. « Tu prétends m'avoir vu chez ton barine, lui a-t-il dit, comment étais-je habillé alors? » — « Vous aviez tel costume. » — « Bien, si MM. les enquêteurs veulent visiter mes effets, ils pourront s'assurer que je ne possède pas le costume en question. » On cherche, et, naturellement, on ne trouve pas. Trois fois par semaine, peut-être, le cantoniste boit ses hardes, ce qui l'oblige à renouveler fréquemment sa toilette. « Tu dis, continue-t-il, que tu m'as vu dans l'oussadba de ton maître : quel autre domestique m'a vu aussi? Je ne suis pas une aiguille, d'autres que toi auraient pu me remarquer; qui m'a encore vu? » — « Je ne sais pas s'il y en a eu d'autres que moi. » — « Hum! mon ami, répond le cantoniste, évidemment tu ne sais pas ce que tu dis. Voyons, rappelle-toi bien, imbécile, es-tu sûr de m'avoir vu? » — « Il se peut que je me sois trompé.... » En un mot, le pauvre diable est ahuri.

— Ahuri! répéta le prince.

— Attendez, ce n'est pas tout, poursuivit d'un air mystérieux Médiokritzky. Je ne sais pas ce que fera mon successeur, mais moi, j'ai mis votre domestique avec le père Samuel... un vieux raskolnik, vous l'avez peut-être vu : il

a une longue barbe blanche... C'est un homme fort adroit pour ces sortes de choses, pas un détenu ne comparaît devant les enquêteurs sans avoir été au préalable stylé par lui. Le vieillard est instruit... il connaît la loi comme un jurisconsulte... voilà sept ans qu'on le traîne de prison en prison... et ce qu'il en fait, ce n'est pas par intérêt, mais pour sauver son âme. « Si, dit-il, je n'éclaire pas ces pauvres aveugles, qui donc s'occupera de leur défense? » Avec Pierre, voici comment il a engagé l'entretien : « Pétrouchka, lui dit-il, tout pouvoir vient de Dieu, et toi, à ce que j'ai appris, tu attaques ton barine. Ce n'est pas bien, mon ami. D'ailleurs, s'il arrive malheur à ton maître, tu partageras son sort. » — « Ah! père Samuel, reprend-il, maintenant que j'ai répondu ainsi, il n'y a plus rien à faire. » En ce moment, comme à point nommé, j'entre dans la cellule. « Allons, mon ami, ne dis pas cela, lui fais-je observer, nous savons bien comment on s'y est pris pour obtenir de toi ces réponses. Nous avons vu apporter les faisceaux de verges. » — « C'est vrai, Votre Noblesse », a-t-il répondu.

— Oh! les coquins! s'écria le prince en haussant les épaules.

— Naturellement il a eu peur, et il a tout raconté, reprit le directeur de la prison. Maintenant il doit d'abord révéler la chose au procureur et ensuite retirer ses premières déclarations en expliquant qu'elles lui ont été arrachées par la frayeur : — c'est dans ce sens que nous lui avons fait la leçon.

— Par la frayeur? Oui! très-bien! approuva le prince en hochant la tête.

— Comme cela, l'affaire pourrait prendre une excellente tournure. Le graveur dit aussi qu'on a cherché à l'intimider, et le cantoniste, si vous lui promettez dix roubles, montrera

les cicatrices dont son dos est couvert. A la vérité, elles proviennent des punitions que lui ont attirées d'anciens méfaits, mais on peut toujours les invoquer comme preuve. Vous-même vous déclarez à présent que vous avez fait vos premiers aveux parce que, malgré votre qualité de gentilhomme et de prince, ils vous ont menacé de la torture; cela montre qu'ils ne reculent devant rien! acheva avec animation Médiokritzky.

— Ils ne reculent devant rien! répéta le prince.

— Certainement! Ils encourent une grave responsabilité, aux termes de la loi. Mais, actuellement, leur grand cheval de bataille, c'est le certificat. Ce document, disent-ils, a été fabriqué par vous et joint à votre soumission. La pièce est fausse : donc il y a des faussaires. En supposant que les individus poursuivis à raison de cette affaire soient reconnus innocents, l'autorité devra chercher ailleurs les coupables, mais, quoi qu'il arrive, vous n'en resterez pas moins aux yeux de la loi le principal auteur de la pièce incriminée.

Le prince pâlit.

— Il faudrait la dérober, dit-il en se mordant les lèvres, la dérober, coûte que coûte!

Médiokritzky sourit.

— La dérober, non, mais substituer un autre document à celui-là, comme j'y ai songé dès le premier moment. Par une heureuse coïncidence, le certificat du vieux maître de poste se rapporte à un bien situé dans la même province, dans le même district... les deux actes semblent presque copiés l'un sur l'autre, tant ils se ressemblent, et pourtant la substitution est impossible. Le maître de police, dit-on, non-seulement ne laisse pas le dossier original entre les mains des scribes, mais il ne le prend même pas avec lui quand il va interroger les prévenus : questions et réponses,

il grave tout dans sa mémoire, parce qu'il a peur, — il craint d'être compromis... Où a-t-on vu cela, vraiment? L'administrateur de la province dirige la marche de la procédure et assiste en personne à l'instruction, c'est-à-dire qu'il entend faire agir l'enquêteur à sa guise, et celui-ci, en sa qualité de subordonné, ne peut naturellement qu'obéir à son chef... c'est inimaginable!

— En effet.

— Inimaginable! répéta Médiokritzky : sans cette intervention illégale du vice-gouverneur dans l'enquête, est-ce que votre affaire suivrait un pareil cours? Est-ce que ce maître de police ne se laisserait pas graisser la patte? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous le connaissons, nous savons fort bien que toutes les actions de cet homme n'ont d'autre mobile que l'intérêt : pour deux ou trois mille roubles, il livrerait non-seulement le certificat en question, mais le dossier tout entier : « Tenez, brûlez-le, et nous en referons un autre. » La chose s'est vue même dans des affaires de meurtre, là où, comme on dit, le sang versé criait vengeance au ciel; vous, grâce à Dieu, vous n'avez encore tué personne! Ensuite, vous pourriez écrire qu'en effet vous avez présenté un certificat, mais qu'il visait le bien de M. le maître de poste, que vous ne savez pas pourquoi l'autorité en a usé ainsi à votre égard et vous a mis en état d'arrestation; vous vous plaindriez de votre emprisonnement au procureur...

Le prince était pensif.

— Je n'ai pas la procuration de ce vieux diable : je ne puis pas l'antidater! répliqua-t-il.

— Qu'importe que vous ne l'ayez pas? s'écria Médiokritzky, vous n'avez pas à vous préoccuper de cela! Ce sont eux qui sont dans leur tort, car ils n'auraient pas dû recevoir votre

soumission, du moment que vous ne produisiez pas la procuration de celui qui fournissait hypothèque sur son bien. Ils n'ont pas l'ancien journal de la commission. Suivant vos instructions, j'ai effrayé le secrétaire qui l'a brûlé sous mes yeux; ensuite l'imbécile, épouvanté de ce qu'il avait fait, s'est pendu. A présent, ils ne peuvent reconstituer ce journal, et lors même qu'ils en feraient un autre, quelle valeur aurait-il? A défaut du secrétaire décédé, qui certifiera que le nouveau journal est conforme à l'ancien? On pourra se fonder sur cette circonstance pour soulever un tas de difficultés... Nous connaissons aussi les limites du pouvoir judiciaire. Une fois votre affaire ainsi embrouillée, le pis qu'il puisse vous arriver, c'est qu'on vous laisse en état de suspicion, et encore vous aurez le droit de protester.

Le prince comprenait fort bien qu'il y avait beaucoup de vraisemblance dans les conjectures de Médiokritzky, et il se réjouissait à la pensée de *rester simplement en état de suspicion.*

— Que faire? demanda-t-il.

Le directeur de la prison haussa les épaules.

— Il faut faire destituer votre parent, notre ennemi à tous! déclara-t-il avec l'accent d'une résolution désespérée; puis, après un silence, il poursuivit d'une voix dolente : Combien tous vous en seraient reconnaissants, il est impossible de l'exprimer. D'après ce qui me revient de la régence provinciale, seuls, les universitaires font son éloge; mais tous les autres employés sont désolés de l'avoir à leur tête. Depuis un temps immémorial, quand quelqu'un avait affaire à l'administration, il se rendait à la chancellerie, on lui donnait quelques petits renseignements, et il laissait toujours un ou deux roubles sur la table. Maintenant l'entrée des bureaux est interdite au public. Les employés sont enfermés comme

des détenus! Le visiteur va droit à la salle d'audience, où on lui apporte toutes les pièces relatives à son affaire, et c'est là qu'il reçoit les communications qui l'intéressent. Où et quand a-t-on jamais établi des règlements pareils? C'est retirer au fonctionnaire son dernier morceau de pain!

Le prince écoutait à peine Médiokritzky, il ruminait quelque chose dans sa tête. Le directeur de la prison n'en continua pas moins, après avoir bu un nouveau verre d'eau-de-vie :

— Pour ne parler que de moi, pourquoi cet homme me persécute-t-il sans relâche? Pourquoi? Parce que j'ai goudronné la porte d'une femme qui, après avoir été ma maîtresse, était devenue la sienne. La gueuse ne méritait que trop cet affront; eh bien, depuis lors, il m'a juré une haine implacable, et il n'a pas cessé de me faire du mal.

— Oui, maintenant encore il vous persécute! observa le prince.

— Maintenant encore... reprit Médiokritzky. J'étais premier secrétaire, et que suis-je à présent? Un bon greffier de la régence provinciale ne voudrait pas d'une pareille place; mais sa haine n'était pas encore satisfaite, il trouvait que le pain de la prison était encore trop bon pour moi et mes enfants, — voilà qu'il nous en prive! Quand un moujik ivrogne est mis à la porte par son maître, celui-ci n'a pas le droit de consigner le fait sur le passe-port du serviteur congédié : le gouvernement veut que le pauvre diable puisse se recaser ailleurs; mais un fonctionnaire destitué est dans l'impossibilité de retrouver un emploi. Que devenir maintenant? Tout chef d'administration à qui je montrerai mes états de service me dira : « Monsieur, vous étiez secrétaire de la régence provinciale, on vous a enlevé ces fonctions pour vous faire descendre à celles de directeur d'une prison,

et, finalement, vous avez été révoqué : comment puis-je vous prendre? » Cette âme de vipère a bien compris qu'en procédant ainsi à mon égard, elle me fermait toute issue. Je ne suis pas assez fort pour travailler à la terre, je n'ai appris aucun métier manuel, et ma condition sociale ne me permet pas de me faire cocher de fiacre : il ne me reste donc plus qu'à prendre un couteau et à aller sur un grand chemin.

Médiokritzky acheva ces mots en pleurant; il essuya ses yeux avec un mouchoir de coton.

— Tout cela ne signifie rien, et, avec le temps, vous vous tirerez d'affaire; mais il y a ici une circonstance à considérer... commença le prince d'une voix traînante. Ce monsieur doit à son mariage la position qu'il occupe maintenant dans la société...

— C'est ce que j'ai entendu dire, fit Médiokritzky.

— Oui, reprit le prince : sa femme, vous le savez, est ma parente ; de plus, comme c'est une personne très-bonne et très-noble, elle comprend toute l'infamie des procédés de son mari, et aujourd'hui même elle m'a écrit qu'elle allait se rendre incessamment à Pétersbourg, exprès pour y entreprendre des démarches...

Médiokritzky, la tête penchée, écoutait son interlocuteur.

— En conséquence, poursuivit celui-ci, veuillez, dès demain, aller la voir de ma part. On vous recevra! Racontez-lui notre conversation d'aujourd'hui, tâchez de lui faire comprendre le mieux possible ce que nous voulons et ce qu'il faut obtenir avant tout.

— On pourra faire cela, répondit doucement Médiokritzky.

— Oui; mais, en outre, comme elle est femme, et qu'avec toute sa bonne volonté elle ne serait pas capable à elle seule de mener à bien toute l'affaire, d'autant plus qu'il faudra

peut-être présenter un mémoire, appeler l'attention sur certaines circonstances par une dénonciation rédigée en bonne forme...

— En effet, reconnut de la même voix douce Médiokritzky.

— Pour tout cela, il est nécessaire qu'elle ait auprès d'elle un guide, et, tenez, si vous voulez, je la prierai de vous emmener avec elle à Pétersbourg : je vous recommanderai à elle comme un homme qui m'est dévoué et qui connaît bien le fond de l'affaire.

A cette proposition, Médiokritzky devint rayonnant de joie; mais il crut devoir cacher, autant que possible, sa satisfaction.

— A présent, vous n'avez plus rien à faire ici, acheva le prince.

— Non, sans doute, reprit Médiokritzky; mais, à vous parler franchement, Altesse, ajouta-t-il après un moment de silence et avec un sourire aigre, quelque malheureuse que soit ma position actuelle, je ne puis m'occuper gratuitement de cette affaire.

— Qui vous parle de vous en occuper gratuitement? Vous ferez vos conditions! répliqua le prince.

Le visage de Médiokritzky s'adoucit.

— Je me contenterai, Altesse, des conditions ordinaires. Quand on envoie un homme de loi à Pétersbourg pour y suivre, non pas même un procès criminel, mais une affaire civile, il y a un prix fait comme pour les petits pâtés : quinze cents roubles d'honoraires annuels, et ensuite le tiers ou la moitié de la somme récupérée par le client, grâce aux soins de son mandataire. Si, en cas de succès, vous m'allouez dix mille roubles, en sus de ma rétribution, je suis à vos ordres.

— Dix mille roubles! Comme vous y allez! Mais c'est une fortune, cela! se récria le prince.

— Sans cela, comment me chargerais-je d'une semblable mission? repartit en inclinant la tête le directeur de la prison. Vous parliez tout à l'heure de rapports à rédiger : si une dénonciation est anonyme, on n'y ajoute guère foi; si elle est signée, le signataire assume une lourde responsabilité, d'autant plus qu'un vice-gouverneur est un gros personnage à qui bien des gorodnitchis n'osent pas se frotter. Votre parent a peut-être à Pétersbourg douze puissants patrons : qui sait si je ne me ferai pas un ennemi de chacun d'eux? Je suis un homme sans conséquence : on peut me réduire en poudre... pour un mot malsonnant, on me cherchera chicane et l'on me traînera devant la justice; or, je la connais, la bonne dame : pour une bêtise, pour une négligence dans le service, j'ai passé en jugement; il m'a fallu nourrir et abreuver à mes frais un tas de fripouilles, ç'a été une ruine! Dans l'espèce, vous ne devriez pas regarder à la dépense, ajouta avec force Médiokritzky, car, il faut bien le dire, votre tête sera dans la gueule du lion aussi longtemps que cet homme conservera sa place.

— Allons, au diable cette question d'argent! Nous nous arrangerons! fit le prisonnier.

— Sans doute, reprit son interlocuteur, qui, comme en aparté, poursuivit d'un ton mélancolique : Si le Roi du ciel nous aidait à renverser cet homme, il y aurait lieu, je pense, d'offrir une garniture en or à la Vierge, patronne de notre ville.

— Certainement, fit le détenu, qui semblait avoir hâte d'être débarrassé de Médiokritzky.

— Eh bien, nous allons nous mettre à l'œuvre, dit celui-ci. Permettez-moi de prendre le *bâton de voyage* [1].

[1] Le troisième verre de vin ou d'eau-de-vie qu'on boit avant de prendre congé de quelqu'un.

Sur ce, il se versa un verre d'eau-de-vie et le but.

— Je vous en prie, répondit le prince, et, dissimulant une grimace, il serra avec un visible sentiment de répugnance la main que lui tendait le directeur de la prison; après quoi, ce dernier salua et sortit sans bruit.

L'excitation morale qui jusqu'alors avait soutenu le prisonnier tomba tout à coup dès qu'il fut seul. Il se jeta sur le divan, et poussa un profond soupir. « Oh ! que c'est pénible ! » gémit-il à plusieurs reprises.

A moi aussi, humble narrateur, il a été pénible de raconter cette scène jusqu'au bout, et, pour m'en dédommager, je reporte ma pensée vers le bonheur jeune et sincère dont la perspective, éphémère il est vrai, charme en ce moment mon héros au milieu de sa dure existence.

X

Toute la société du chef-lieu, depuis longtemps privée de distractions, s'était rendue au théâtre pour assister à la représentation du célèbre drame de Kotzebue : *Misanthropie et repentir*. Mademoiselle Minaïeff devait y jouer le rôle d'Eulalie, et sa réputation s'était déjà répandue dans la ville; on disait aussi beaucoup de bien de l'artiste chargé du premier rôle tragique. Parmi le public des fauteuils, où abondaient les crânes chauves, se distinguait par sa belle prestance le président de la chambre des finances qui se tenait debout au premier rang, négligemment adossé contre la balustrade de l'orchestre. Le lieutenant du génie qui jouait si bien du piano était aussi au premier rang, et faisait un certain effet

avec son manteau à collet de castor. Au troisième ou quatrième rang était assis le gros magistre. Un enseigne de vaisseau en congé braquait sans cesse sa lorgnette sur les différentes loges, tout fier évidemment de la montrer à ces sots provinciaux qui, pensait-il sans doute, n'avaient jamais rien vu de semblable. Mais, comme pour rabattre l'orgueil du jeune homme, Michel Trophimoff Papouchkine, son voisin de stalle, exhiba tout à coup une énorme jumelle de soixante-dix roubles dont il paraissait, du reste, se servir avec beaucoup d'inexpérience. L'enseigne fut *tué!* A la première galerie se prélassaient quantité de dames en grande toilette; bon nombre étaient venues décolletées, au risque de prendre un refroidissement. La plupart avaient des enfants avec elles, et plusieurs de ceux-ci commençaient déjà à crier. Cet écervelé de Kozlénieff avait loué une loge pour lui tout seul, afin, disait-il, de pouvoir s'évanouir plus commodément aux endroits pathétiques du drame. Sept heures sonnèrent enfin. Le maître de police, la mine soucieuse, entra précipitamment dans la salle. Il alla droit au président de la chambre des finances, et lui dit un mot à l'oreille. Le président pâlit. Au moment où le maître de police le quittait, il fut interpellé par le lieutenant du génie :

— Qu'est-ce qu'il y a? Que se passe-t-il?

— Nous avons un nouveau gouverneur; le vieux est mis à la retraite.

— Sur sa demande?

— Pas du tout... il a été forcé de donner sa démission!

— Qui est-ce donc qui va le remplacer? demanda le lieutenant inquiet.

— Mais ce ne peut être que le vice-gouverneur, répondit le maître de police.

Le visage du lieutenant s'allongea.

— Faut-il que cet homme-là soit bien épaulé!... ne put-il s'empêcher de dire, mais, presque aussitôt, il regretta d'avoir lâché cette parole. Est-ce qu'il viendra au théâtre? ajouta-t-il en fixant ses regards sur la loge du gouverneur où naguère encore s'asseyait l'aimable protectrice de l'officier. Maintenant cette loge était vide, et plus jamais elle ne serait occupée par la gouvernante. Le jeune homme éprouvait un véritable chagrin : maintenant seulement il comprenait qu'il aimait cette femme. Cependant le maître de police traversait les rangs intermédiaires et se dirigeait vers le magistre, voulant sans doute, à tout hasard, se mettre bien avec cet universitaire qui était fort avant dans les bonnes grâces du vice-gouverneur. Arrivé près de lui, il se pencha à son oreille :

— Le gouverneur est cassé, et le vice-gouverneur nommé à sa place, murmura-t-il.

— Enfin! s'écria le magistre : tant mieux, c'est un fameux homme!

Le maître de police, sans faire aucune observation, échangea un coup d'œil avec Michel Trophimoff.

— C'est ce qu'on m'a dit à Pétersbourg qui se réalise? demanda l'entrepreneur.

— Oui, répondit le maître de police.

Papouchkine soupira.

— Hélas! fit-il, et il devint pensif.

La grande nouvelle ne tarda pas non plus à se répandre parmi le public des premières loges.

Tout en émoi, le président de la chambre des finances s'empressa de gagner la loge où se trouvait sa famille et parla tout bas à sa femme. Celle-ci lui répondit par un regard expressif de ses grands yeux bleus qui étaient restés fort beaux. D'une part, elle craignait pour son mari qui était l'ami de l'ancien gouverneur et jusqu'à ces derniers temps

avait été à couteaux tirés avec Kalinovitch. Mais, d'un autre côté, au fond de son âme elle se réjouissait de la disgrâce qui atteignait l'altière gouvernante. Dans la même loge qu'elle était assise la présidente de la chambre criminelle; cette dame fut curieuse de savoir ce que le général avait dit à sa femme.

— Le gouverneur est cassé, et le vice-gouverneur lui succède, répondit la présidente de la chambre des finances en s'efforçant de donner d'un ton aussi calme que possible cette grave communication.

Tout autre fut l'attitude de la présidente de la chambre criminelle. Vu la position indépendante de son mari, il devait être bien indifférent à cette dame que celui-ci ou celui-là fût gouverneur, mais, femme très-nerveuse, elle était toujours fort affectée des changements qui se produisaient dans le haut personnel administratif.

— Ah! mon Dieu! comment est-ce possible? Mon Dieu! commença-t-elle à s'exclamer en s'agitant sur son fauteuil au point de rendre honteuse sa fille, jeune personne de dix-sept ans, qui était assise à ses côtés.

— Maman, ne parlez pas si haut! Tout le monde vous regarde! dit-elle à sa mère.

Mais, sans tenir aucun compte de cette observation, la présidente continua à gémir et à se tortiller.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu

Du reste, si tous les assistants ne manifestaient pas leurs impressions d'une façon aussi expressive, tous cependant étaient, *in petto*, fort agités. On avait presque oublié l'actrice remarquable qu'on allait voir en scène, et toutes les pensées se tournaient vers le nouveau gouverneur, dont l'apparition était impatiemment attendue. L'agent de police qui stationnait aux abords du théâtre aperçut le premier les deux trotteurs alezans de Kalinovitch. En ce moment s'avançait vers le

perron un fiacre dans lequel se trouvait un marchand. L'agent de police s'élança avec colère au-devant du cheval et appliqua force coups de canne sur la tête du cocher.

— Range-toi, brute! dit-il, ne vois-tu pas qui arrive?

— Permettez, très-honoré, qu'est-ce qu'il y a? fit le marchand.

— Range-toi! cria l'agent de police, et, saisissant le cheval par le mors, il le tira violemment de côté.

Le vice-gouverneur entra d'un air modeste dans le vestibule; il marchait un peu voûté. Le commissaire de police du quartier était alors au buffet. Ce fonctionnaire d'un extérieur assez respectable se préparait à fumer une cigarette et à boire un verre d'eau-de-vie que le gérant venait de lui offrir. En apercevant l'administrateur de la province, il pâlit et jeta sa cigarette sur le plancher.

Le maître de police, qui attendait Kalinovitch devant la loge du gouverneur, voulut lui en ouvrir la porte, mais le vice-gouverneur refusa d'un signe de tête et alla s'asseoir à l'orchestre. Inutile de dire que son entrée dans la salle fit sensation. Tous les regards se portèrent sur lui, et une sorte de gêne officielle s'empara du public. Le président de la chambre des finances désirait de tout son cœur que Kalinovitch lui adressât la parole. Un des scribes favoris de l'ancien gouverneur changea de place exprès pour être sous les yeux du vice-gouverneur, puis il s'inclina jusqu'à la ceinture. Le paresseux magistre lui-même se leva à demi, et fit à son chef un signe de tête, accompagné d'un sourire qui lui fut rendu. Le lieutenant du génie, nonobstant la remarque inconsidérée qu'il s'était permise tout à l'heure, salua respectueusement Kalinovitch en portant la main à son front. Quant au beau sexe, il montra une fois de plus, en cette circonstance, que rien ne relève un homme à ses yeux comme le succès dans

la carrière des honneurs. A l'apparition d'un gouverneur si jeune encore, madame Potvinoff, grande amie des jeunes gens, laissa, comme par mégarde, glisser sa mantille de dessus son épaule gauche, et découvrit ainsi une poitrine opulente dont elle s'enorgueillissait plus que de tous ses autres appas. Mais la plus émue fut une vieille demoiselle, sœur de l'intendant de la chambre des domaines. Naguère éprise de l'aide de camp venu pour les opérations du recrutement, elle s'était, depuis, amourachée en secret du vice-gouverneur, et, dans son exaltation presque insensée, elle glorifiait indistinctement tous les actes de son idole, à l'extrême mécontentement de son frère.

Sur la scène, l'agitation n'était pas moindre. L'impresario qui regardait par le trou du rideau n'eut pas plutôt vu Kalinovitch s'asseoir, qu'il frappa dans ses mains de toutes ses forces : à ce signal, les musiciens attaquèrent l'ouverture, et bientôt la toile se leva sur un décor représentant un paysage champêtre avec une pauvre chaumière. L'artiste qui jouait le sot fils du régisseur se battit les flancs pour égayer le public sans, du reste, y parvenir. Arriva ensuite l'Inconnu, la tête baissée. L'entrée du premier tragique fut saluée par des applaudissements. Il commença à exhaler sa haine contre l'humanité dans une conversation avec son laquais. Ce dernier n'était autre que Mikhiéitch : il mit beaucoup de conviction dans l'interprétation de son personnage, surtout quand il eut à parler de madame Muller. Mais le tragique écouta froidement le récit des bienfaits dont elle avait comblé le vieux mendiant, et, après avoir lui-même donné en secret de l'argent au vieillard pour racheter son fils, il sortit d'un air solennel. On l'applaudit de nouveau. Puis il y eut un changement de décors, et le théâtre représenta une chambre dans un château. Entra la malheureuse Eulalie, cachée sous le nom de

madame Muller. A l'apparition de Nastenka, le public des fauteuils d'orchestre battit des mains, les dames lorgnèrent curieusement l'actrice, Kozlénieff applaudit comme un fou. Fort émue, à peine maîtresse d'elle-même, elle débita d'abord son rôle d'un ton assez bas, mais les notes de sa voix, la mélancolie de son attitude, le jeu délicat de sa physionomie, laissaient deviner tant de souffrances contenues, qu'on l'écouta dans un religieux silence, chacun retenant son souffle. A la fin de son monologue, au moment où elle dit avec un triste sourire en regardant Kalinovitch : « Hélas ! combien on est malheureux, quand il y a dans le monde un seul être dont on redoute la vue ! » à ce moment seulement le public n'y tint plus et éclata en applaudissements frénétiques. Kozlénieff sérieusement empoigné battait des pieds et des mains dans sa loge. Le président de la chambre des finances lui-même, oubliant le nouveau gouverneur, dit presque à haute voix : « Bien, très-bien! » Le scribe favori de l'ancien gouverneur, beaucoup moins occupé de la pièce que de son nouveau chef, remarqua que Kalinovitch, qui n'applaudissait pas, avait les larmes aux yeux. En un mot, nonobstant leur grossièreté, nonobstant leur peu de développement esthétique, les spectateurs étaient pris par les entrailles. Quand le rideau tomba, tous restèrent comme stupéfaits, subjugués qu'ils étaient par une impression toute nouvelle pour eux, et dont ils ne se rendaient pas bien compte. Pour la première fois, ils venaient de voir sur la scène non pas une actrice, mais une femme; ils venaient de contempler une douleur plus vraie que celles que l'on coudoie dans la vie réelle où, comme on sait, il y a tant de souffrances feintes. Au second acte, le succès de l'actrice fut plus grand encore. On la vit causer avec le major comme une femme du monde, chercher modestement à se dérober aux témoignages de reconnais-

sance du vieux mendiant, recevoir ses maîtres, le comte et la comtesse, prendre les mesures urgentes après l'accident survenu au comte; mais en même temps, toute la salle, sans en excepter les moujiks du paradis, sentait combien tout cela lui était pénible. Les jeunes femmes, placées pour la plupart dans une situation non moins fausse, le comprenaient mieux que personne, et essuyaient leurs larmes à la dérobée. La sœur de l'intendant de la chambre des domaines se renversa sur le dossier de son fauteuil en disant :

— Non, c'est impossible! A sa place, je n'y aurais pas résisté!

A la fin de l'acte, une seule pensée occupait tous les spectateurs : que va-t-il arriver maintenant?

— C'est une actrice étonnante, étonnante! entendait-on partout.

— Elle est jolie, extrêmement jolie! observaient les dames.

— Je n'ai rencontré sa pareille qu'à Varsovie, quand j'étais en garnison dans cette ville; mais ni à Pétersbourg, ni à Moscou, je n'ai jamais vu jouer comme cela, disait le président de la chambre des finances.

Kalinovitch tenait la tête baissée.

Au troisième acte, le drame commence à se dénouer. La comtesse transmet à Eulalie la demande en mariage de son frère le major. La pauvre femme n'a aucun motif pour repousser cette proposition, mais elle ne peut se résoudre à l'accepter, parce qu'elle trouve qu'elle n'a pas encore assez souffert.

— « N'avez-vous pas entendu parler de la baronne de Meinau? demande-t-elle.

— « Oui, lui répond la comtesse, j'ai, me semble-t-il, entendu nommer cette créature... On dit qu'elle a fait le malheur d'un bien honnête homme.

— « Oh ! oui... d'un bien honnête homme ! répète Nastenka, et elle regarde Kalinovitch.

— « Elle disparut avec un mauvais sujet qui l'avait séduite, continue la comtesse.

— « Oui, répond Nastenka : mais !... fait-elle d'une voix sanglotante : mais !... répète-t-elle en se jetant à genoux, ne me chassez pas, je ne vous demande qu'un coin de terre où je puisse mourir en paix.

— « Quoi ! vous seriez... ? interroge la comtesse stupéfaite.

— « Je suis cette créature... » avoue Nastenka d'une voix sourde.

Le public applaudit, puis se remit à écouter dans le plus profond silence.

— « Je vous promets de garder le secret, dit la comtesse en la relevant.

— « Mais ma conscience ? se taira-t-elle jamais ? » reprit Nastenka.

Une tempête d'applaudissements suivit ces paroles. La pauvre femme acheva sa confession avec une sorte de calme désespéré.

— « J'avais un mari digne de mon amour... dit-elle.

— « Reprenez vos esprits !... fit la comtesse.

— « Dieu sait s'il est maintenant vivant ou mort.

— « Votre regard se trouble ! » observa la comtesse.

Et, en effet, il semblait qu'un nuage se fût répandu sur les yeux de Nastenka.

— « Pour moi il est mort ! reprit celle-ci en laissant tomber ses bras. J'avais un père, poursuivit-elle, et le chagrin que je lui ai causé l'a conduit au tombeau... »

De nouveau retentirent les applaudissements. Kalinovitch se détourna et se mit à fixer la loge du gouverneur. L'impression de cette scène fut telle que le public écouta

à peine la fin de l'acte, l'émotion dont il était rempli ne laissant plus de place à une autre sensation. L'entr'acte dura assez longtemps, le lever du rideau fut retardé à la demande de mademoiselle Minaïeff. Visiblement fatiguée, elle était assise sur le banc de l'Inconnu. Debout devant elle se tenait Kozlénieff, dont le visage respirait l'enthousiasme.

— Écoutez, mademoiselle Minaïeff, vous êtes charmante!... renversante!... dit le jeune homme : vous jouez divinement... sachez-le, je suis positivement amoureux de vous.

— Et moi, je ne vous aime pas, sachez-le aussi, répondit avec ennui Nastenka, qui regardait la scène encombrée d'artistes. Tout à coup ceux-ci se rangèrent respectueusement pour laisser passer le vice-gouverneur.

— Écoutez, commença-t-elle vivement : retournez dans votre loge... laissez-moi : je suis fatiguée, et j'ai encore un acte très-difficile.

— Comment, je vous gêne, mon trésor? fit Kozlénieff avec une nuance de reproche.

— Oui, vous me gênez! Allez-vous-en, je le veux... vous êtes insupportable! répliqua Nastenka.

Kozlénieff haussa les épaules.

— Écoute, petit diable! dit-il à un machiniste, descends-moi dans ce trou : autrement je ne pourrai m'en aller d'ici!

— Descends-le, Michel; seulement dépêche-toi; je te donnerai un rouble d'argent, ajouta Nastenka.

— Tout de suite! répondit le moujik, et il se mit en devoir de faire disparaître Kozlénieff.

— Je vais en enfer, où je serai éternellement votre esclave! s'écria le jeune homme en tendant les bras par l'ouverture; mais la trappe se referma sur lui, et du côté opposé arriva Kalinovitch; il était accompagné du directeur, gros homme

à l'esprit plein de ressources, qui avait été l'homme d'affaires de la ferme avant de s'occuper de théâtre.

— Quel joli coup d'œil! Je n'étais jamais venu ici! dit le vice-gouverneur, en promenant ses regards autour de lui.

— Grâce à Dieu, maintenant, Excellence, la scène présente un aspect convenable, répondit l'impresario qui se frottait les mains : j'ai fait faire cinq nouveaux décors; par mon ordre, les murs ont été blanchis, et l'on a réparé les treuils; sans cela les artistes risquaient de se casser le cou. Je ne saurais pas imiter la négligence de beaucoup de mes confrères. Quand je suis arrivé ici, non-seulement la scène, mais la salle était dans un état pitoyable. En huit jours j'ai dépensé deux mille roubles. Je ne sais pas si le public me soutiendra, mais pour le moment mes charges sont lourdes. Dieu veuille que je puisse nouer les deux bouts!

— Sans doute le succès récompensera vos efforts. Vous avez une excellente troupe, reprit Kalinovitch. Mais je n'ai pas encore payé ma location ; tenez, voici pour la loge et le fauteuil que j'avais fait retenir, ajouta-t-il en offrant trois cents roubles à son interlocuteur.

Celui-ci les reçut d'une main tremblante.

— J'ai une bonne troupe, Excellence, répondit-il, ne sachant que dire dans l'excès de sa joie; — de plus, elle se compose de gens respectables. Plusieurs artistes de mérite sont venus m'offrir leurs services, mais c'étaient des ivrognes ou des joueurs, — je n'ai pas voulu les engager. J'aime mieux payer plus cher et avoir au moins un personnel sur qui je puisse compter.

— Naturellement, dit le vice-gouverneur, et il jeta les yeux du côté où Nastenka était assise. L'impresario s'en aperçut.

— Comment Votre Excellence trouve-t-elle notre Minaïeff? demanda-t-il d'un air fin.

— Elle est fort bien, répondit Kalinovitch.

Il prononça ces mots avec indifférence, comme il convenait à un homme de son rang.

— C'est une grande artiste! reprit le directeur. Dieu m'a envoyé ce diamant en récompense de ma simplicité! Je ne sais pas quel succès elle aura ici, mais à Kalouga elle faisait de fortes recettes.

— Ce n'est pas étonnant : elle est charmante, dit le vice-gouverneur, qui semblait avoir envie de s'avancer vers Nastenka.

Le directeur s'esquiva discrètement. Kalinovitch s'approcha aussitôt de l'actrice.

— Comme vous jouez bien! fit-il.

Mademoiselle Minaïeff leva les yeux sur lui — et, mon Dieu! que de tendresse, que d'amour il y avait dans ce rapide regard!

— Vous viendrez chez moi ce soir après la représentation? murmura-t-elle.

— Oui, répondit Kalinovitch d'une voix émue; puis, se détournant, il adressa quelques mots aimables à l'actrice qui jouait le rôle de la comtesse.

— Ah! votre suffrage me rend très-heureuse! répondit celle-ci en minaudant; ensuite le vice-gouverneur quitta la scène.

Le directeur le reconduisit jusqu'à la sortie, après quoi il sonna, et le rideau se releva. Le tragique, que l'indifférence du public à son égard avait profondément désolé, eut, cette fois, sa part des applaudissements. Le lecteur se rappelle peut-être cette tirade dans laquelle l'Inconnu ou, pour mieux dire, le baron de Meinau fait à son vieil ami le major le récit de ses malheurs. Après avoir raconté comme quoi, de retour dans sa patrie, il avait voulu extirper des abus enra-

cinés par des siècles d'ignorance et de préjugés, l'acteur ajouta avec force : « Oh ! que celui qui aime son repos n'entreprenne pas de réformer les hommes ! Je fus haï, persécuté, montré au doigt comme un malfaiteur. Je passai pour un être dangereux. Il a de l'esprit, disait-on partout, mais c'est un homme méchant. »

A ces mots, le vice-gouverneur applaudit, et toute la société l'imita, faisant ainsi en quelque sorte l'aveu public de son injustice.

« Mon colonel mourut, continua le baron : j'espérais voir nommer quelqu'un de mes compagnons du même grade. Il n'en fut pas ainsi : le prince avait une maîtresse, et celle-ci un cousin, un jeune fat portant l'uniforme depuis six mois à peine. Ce fut lui qui devint mon colonel. Je ne pus supporter cela, et je donnai ma démission. »

Le vice-gouverneur applaudit de nouveau, et tout le monde suivit son exemple.

« Un de mes amis, poursuivit Meinau, un homme que je croyais très-honnête, me vola la moitié de ma fortune. Qu'à cela ne tienne, me dis-je, j'en serai quitte pour réduire mes dépenses. Puis survint un autre ami, un jeune homme, qui séduisit ma femme. Eh bien, cela te suffit-il ? Excuses-tu maintenant ma misanthropie? »

Pour la troisième fois, le gouverneur applaudit avec enthousiasme. Le public fit de même, et le regarda curieusement. Un autre témoin l'observait, — le seul sans doute dont il se souciait d'être compris : c'était Nastenka, qui, debout contre un portant de coulisse, couvait des yeux Kalinovitch. Dans la pénible explication avec son mari, elle montra d'abord une fermeté calme; mais quand le tragique lui eut demandé avec assez d'émotion : « Que veux-tu de moi, Lulalie? » elle trembla de tout son corps. « Non, par pitié!

Je ne m'attendais pas... cette voix douce... ce *tu* familier... Au nom du ciel, magnanime époux, parlez-moi autrement, c'est d'un ton dur et sévère qu'il faut répondre à une misérable comme moi! » s'écria-t-elle avec un accent qui fit courir un frisson par toute la salle.

— C'est tout à fait l'âme qui parle! observa le magistre. Tous étaient de cet avis, car tous avaient les larmes aux yeux, aussi bien les brelandiers et les concussionnaires des belles places que les femmes de chambre débauchées, les laquais pris de boisson, et les marchands filous du paradis. Les dames de la haute société, oubliant les convenances, se penchaient en dehors de leurs loges. L'acte fut écouté assez tranquillement jusqu'à la péripétie finale : l'arrivée des enfants d'Eulalie, et sa réconciliation avec son mari. Quand, avec un cri parti des entrailles, elle se jeta dans les bras de Meinau, l'émotion des spectateurs ne connut plus de bornes. La sœur de l'intendant de la chambre des domaines perdit connaissance. Koziénieff laissa tomber sa tête sur la cloison qui séparait sa loge de la loge voisine. Le fils de madame Potvinoff, jeune garçon de huit ans, se mit à geindre, et la toile s'abaissa... La salle menaçait de crouler sous les applaudissements et les cris répétés de « Minaïeff!... Minaïeff! » Nastenka vint saluer le public. On la rappela encore, elle revint déjà revêtue de son manteau, et se hâta de disparaître. Cependant les jeunes gens la redemandaient, et parmi tous les cris on distinguait la basse du magistre. L'impresario annonça alors que mademoiselle Minaïeff, se sentant très-fatiguée, était partie. Le vice-gouverneur quitta immédiatement sa place. Au moment où il passait devant le maître de police, ce dernier s'offrit pour l'accompagner, mais Kalinovitch n'y consentit pas.

— Eh bien, il est parti? demanda le président de la chambre

des finances en voyant reparaître le maître de police.

— Oui. Je lui ai proposé de l'accompagner, il n'a pas voulu.

— Oui, il n'aime pas cela. Le vieux, vous vous en souvenez, adorait la représentation; mais celui-ci est un homme plus intelligent! reprit le président.

— Oui, reconnut le maître de police.

XI

L'équipage de Kalinovitch s'arrêta dans un péréoulok obscur, devant une petite maison de bois. Le vice-gouverneur ouvrit lui-même la porte. Dans l'étroit vestibule son pied heurta contre un cuveau, ensuite il se cogna la tête contre le jambage d'une porte, finalement il se trouva dans une sombre antichambre et se hâta de jeter sur le plancher sa pelisse de deux mille roubles; après quoi il entra dans une petite salle où régnait une forte odeur de tabac turc, et, mon Dieu, quel tableau connu s'offrit à sa vue! Dans un fauteuil était assise Nastenka à demi décoiffée, ayant encore du rouge sur le visage et vêtue d'un large peignoir négligemment agrafé sur la poitrine. Un samovar était posé sur une table de jeu couverte d'un tapis brûlé en plusieurs endroits, et le capitaine s'occupait de faire le thé. Phlégont Mikhaïlitch portait toujours le même uniforme qui semblait inusable; il avait toujours sa pipe courte. Diane était morte, mais elle avait laissé un fils, Trésor, qui était le vivant portrait de sa mère, et se tenait maintenant assis sur ses pattes de derrière dans un coin de la chambre. Mikhiéitch, sachant que Nastenka aurait besoin de ses services, s'était

fait remplacer dans la dernière pièce. Kalinovitch l'aperçut debout près de la porte, avec un plateau dans les mains. Pour faire moins de bruit, l'artiste avait ôté ses bottes et chaussé ses babouches du *Kalife de Bagdad*.

— Te voilà! dit Nastenka au visiteur, en se soulevant sur son siége.

— Me voilà! fit le vice-gouverneur dont le visage rayonnait.

— J'ai l'honneur de vous présenter le capitaine que vous connaissez déjà, continua l'actrice.

— Oui, bonjour! dit Kalinovitch en tendant la main à Phlégont Mikhaïlitch, mais il lui aurait volontiers sauté au cou.

— Bonjour! répondit le capitaine avec une cordialité mêlée de respect.

— Allons, assieds-toi, reprit Nastenka, et elle allait elle-même offrir un siége à Kalinovitch, mais Mikhiéitch la prévint; avec la prestesse d'un valet de théâtre, il se hâta de présenter au visiteur le fauteuil le plus moelleux; après quoi, il retourna aussitôt à sa place.

Le vice-gouverneur s'assit, et tint ses yeux fixés sur Nastenka sans pouvoir proférer un mot.

— Votre Excellence daignera accepter une tasse de thé? demanda-t-elle gaiement.

— Volontiers! répondit Kalinovitch.

Tous deux se turent de nouveau, et se regardèrent dans les yeux. Pendant ce temps, le capitaine versait le thé, et Mikhiéitch tendait le plateau pour recevoir les tasses.

— Vous avez passablement vieilli, Excellence! commença enfin Nastenka, qui continuait à regarder avec tendresse son ancien amant. Celui-ci passa la main sur ses cheveux courts et grisonnants.

— Vous n'avez pas rajeuni non plus! observa-t-il.

— Je crois bien! mais, sous le rapport des sentiments, je n'ai pas vieilli, reprit-elle avec une coquetterie badine.

— Ni moi non plus, peut-être, répliqua en souriant Kalinovitch.

Le visage de Nastenka prit tout à coup une expression sérieuse.

— J'ai entendu parler de ton administration, mon ami; on m'a appris comment tu entends le service, et, je te le dis franchement, depuis lors, j'ai commencé à t'estimer plus que jamais, fit-elle avec un soupir.

Kalinovitch baissa les yeux, et s'empressa d'adresser la parole au capitaine qui était assis à côté de lui.

— Dieu a aussi permis que nous nous revoyions tous deux, capitaine.

— Oui, se borna à répondre ce dernier, dont, comme nous le savons, la conversation n'était pas le fort.

— Mais, dites-moi, comment et depuis quand avez-vous embrassé la carrière dramatique? demanda Kalinovitch à Nastenka.

— C'est une longue histoire, répondit-elle : du reste, ici nous sommes entre nous, on peut parler librement. Mon oncle ne se fâchera pas, — n'est-ce pas, mon oncle?

Le capitaine baissa les yeux.

— Et toi, Mikhiéitch, ne raconte à personne ce que je vais dire, tu entends? continua Nastenka en s'adressant au souffleur qu'elle menaça du doigt.

— Je comprends, matouchka, Nastasia Pétrovna; vous n'avez rien à craindre d'un homme que votre seule présence met dans l'extase, dit-il en la regardant avec admiration.

— Eh bien, voici ce qui est arrivé, poursuivit Nastenka : lorsqu'il vous plut de me lâcher, et qu'ensuite, pour vous acquitter envers moi, vous m'envoyâtes si généreusement

une somme d'argent que je vous aurais volontiers jetée au visage avec un chandelier de cuivre... sans doute si je n'avais pas eu alors Biélavine auprès de moi, je ne sais ce que je serais devenue...

Kalinovitch sourit légèrement.

— Biélavine? répéta-t-il.

— Oui... Tu as prononcé ce nom d'un air tout drôle...

— Vous étiez en liaison avec lui? demanda Kalinovitch en français, pour que cette question ne fût comprise ni du capitaine ni de Mikhiéitch.

Nastenka rougit.

— Comment sais-tu cela? demanda-t-elle en lui jetant un regard quelque peu sondeur.

Je dois dire que mon héroïne avait en général le ton et les manières d'une actrice, mais c'était un charme de plus aux yeux de Kalinovitch.

— Je sais tout ce que vous avez fait à Pétersbourg, répondit-il.

Nastenka sourit.

— Écoute, commença-t-elle : si jamais une femme t'assure qu'elle a aimé un mari ou un amant; qu'ensuite, veuve ou délaissée, elle n'en a pas moins continué à aimer cet homme, ne la crois pas : ou elle n'a encore rien éprouvé dans la vie, ou elle ment. Cette constance d'attachement est une faculté qui nous manque; nous sommes capables d'aimer, ou nous en sommes incapables, voilà tout! Chez l'une ce sentiment est plus développé; chez l'autre il l'est moins; chez une troisième il n'existe pas... Jamais, j'en suis certaine, aucune femme n'aima un homme comme je t'ai aimé! s'écria Nastenka.

A ces mots, Kalinovitch lui baisa la main.

— Pourtant, lorsque tu m'eus abandonnée et que je vis à

côté de moi un autre homme qui semblait s'intéresser à moi autant qu'un père et une mère peuvent s'intéresser à leur enfant... je m'attachai involontairement à lui.

— Et..... fit le vice-gouverneur.

— Il n'y a pas de *et!* répliqua Nastenka. Mon oncle, allez donc vous occuper du souper... Quel dommage que Pélagie Eugraphovna ne soit pas ici! Comme elle serait contente de te voir, et comme elle te régalerait! ajouta l'actrice en s'adressant au visiteur.

— Où est-elle? demanda celui-ci.

Nastenka soupira.

— Elle est morte, mon ami; elle n'a pas survécu un an à mon père. Elle avait tant d'affection pour lui! son amour ne ressemblait pas au nôtre, mais elle l'aimait avec toute la tendresse d'une nature simple et spontanée... Donnez-nous aussi du vin, mon oncle. Je veux que Jacques boive aujourd'hui chez moi... Te rappelles-tu comme nous avons bu ensemble pour fêter ton entrée dans la littérature? Quels heureux moments!... Du reste, je ne sais pourquoi je dis cela : maintenant encore nous sommes heureux!... Allez, mon oncle.

Le capitaine fit un signe à Mikhićitch, qui sortit avec lui.

Kalinovitch profita aussitôt de leur absence : il attira à lui Nastenka et l'embrassa.

— Eh bien? dit-il en la faisant asseoir sur ses genoux.

— Eh bien, quoi? Tu dis *et*... mais tu te trompes : je n'ai pas eu de relations avec lui... Pourquoi ce sourire moqueur? Tu penses que je te cache quelque chose?

— Peut-être, reprit en souriant Kalinovitch.

Nastenka fit de la tête un signe négatif.

— Il y a longtemps, mon ami, que je n'ai plus de réputation à ménager, commença-t-elle avec un mélancolique plissement des lèvres, et puisque tu sembles douter de mes

paroles, je te dirai franchement que si je ne suis pas devenue sa maîtresse, ce n'est pas la pruderie qui m'en a empêchée, c'est lui-même qui ne l'a pas voulu. Es-tu suffisamment édifié par cet aveu?

— Il est donc bête? observa Kalinovitch, qui sourit de nouveau.

— Non, il est plus intelligent que toi et moi. Il s'est fort bien rendu compte que nouer de pareilles relations avec une femme, c'est assumer une responsabilité morale et pécuniaire.

— Tu crois qu'il a été arrêté par cette considération?

— J'en suis sûre, car c'est un de ces aimables célibataires pétersbourgeois qui se défient du *collage* comme de la peste; aussi je le tiens pour un homme mesquin, acheva avec vivacité Nastenka.

— Oh! oh! l'amour blessé parle par votre bouche, ma chère! s'écria Kalinovitch.

— Non, mon ami, reprit-elle, ce n'est pas l'amour blessé, mais plutôt le dépit causé par une déception d'autant plus amère que rien ne la pouvait faire prévoir. Tu sais toi-même que toutes les paroles de cet homme respiraient la plus exquise délicatesse d'âme. Toi, par exemple, tu peux t'irriter, paraître sec, cruel, tandis que chez Biélavine il n'y a jamais de fausse note : il est toujours élevé, noble, sympathique. Quoi d'étonnant que je l'aie considéré d'abord comme l'idéal du sexe masculin? Mais ensuite, à la première question sérieuse que la vie nous a posée, tout ce paillon, tout ce clinquant s'est envolé, ne me laissant qu'un souvenir ridicule et triste.

— Qu'est-ce qu'il y a donc eu? demanda Kalinovitch.

L'actrice haussa les épaules.

— Il y a eu qu'en effet je l'ai pris en affection; je me suis habituée à lui; en même temps, je voyais que je lui plaisais,

car il passait les journées entières chez moi, causait, me faisait la lecture, prévenait mes moindres désirs. Cependant mes modestes ressources tiraient à leur fin. « Pourquoi le lui cacher? » pensai-je dans ma naïveté provinciale, et, un jour, je lui dis tout sans façon : « Biélavine, je n'ai pas d'argent, je suis sans moyens d'existence; je vous en prie, cherchez-moi une place. » Il me confirma dans cette idée, et le lendemain je reçus de lui une lettre m'annonçant qu'il avait trouvé pour moi un emploi de demoiselle de compagnie chez une vieille comtesse, sa parente... Lâche-moi, mon oncle va revenir.

En disant cela, Nastenka se remit à sa place et devint pensive. Kalinovitch ne cessait de la contempler.

— Ce que je souffris là, mon ami, reprit-elle, tu ne peux te l'imaginer. La vieille était une créature méchante, hautaine, orgueilleuse; au bout de six mois, je sentis que cette vie d'humiliations continuelles allait me rendre phthisique. Être toujours sur le qui-vive, toujours prête à donner un petit banc, à ramasser un mouchoir : c'était un supplice! Biélavine savait tout cela d'avance, il m'avait donc immolée. Mais le pire, c'est que quand je lui dis enfin que je ne pouvais pas rester dans cette maison, que tout m'y répugnait, que je n'étais pas née pour la condition d'esclave ou de servante... il se mit tout à coup à me sermonner, m'assura qu'il m'aimait comme une sœur, qu'il était disposé à faire pour moi tout ce qu'il ferait pour sa propre sœur, etc. Toujours ce mot de sœur revenait dans son prêche... Finalement je compris ce qu'il voulait dire par là. Mon amour-propre se réveilla. « Michel Serguiéitch, lui dis-je, moi-même je vous aime comme un frère, et je n'exige de vous aucun sacrifice particulier. »

— Qu'a-t-il répondu à cela? demanda Kalinovitch.

— Rien; il s'est tu, et j'ai perdu alors toute illusion sur son compte. Il m'est apparu comme une de ces vieilles filles qui s'occupent du sort des autres pour se donner le change sur la sécheresse de leur cœur, et qui, incapables d'éprouver une affection vraie, s'amusent à jouer au sentiment.. Voilà d'où procède toute son humanitairerie!...

Cette remarque fit sourire Kalinovitch.

— Enfin, Seigneur mon Dieu, en te comparant à lui, je t'ai apprécié à ta valeur! s'écria Nastenka. Toi aussi, tu es égoïste, mais tu vis, tu te passionnes, tu souffres; à l'égard des gens et de leurs principes, tu éprouves soit de la sympathie, soit de l'aversion, et ta manière de voir se manifeste immédiatement dans tes actes. Chez Biélavine rien de semblable : il se contente de raisonner avec élévation sur toute chose! L'existence lui est facile parce qu'il n'a ni sang ni cœur, rien que de l'esprit!...

Kalinovitch ne put se contenir.

— Oh! ma chère, que tu es intelligente! s'exclama-t-il, et, la prenant par la main, il voulut de nouveau l'attirer vers lui.

— Non, laisse, on va venir, dit-elle. En effet, le capitaine et Mikhiéitch reparurent, apportant une table sur laquelle le couvert était mis.

— Cet homme est si soucieux de son repos, qu'il évite avec le plus grand soin toute sensation de nature à le troubler, reprit Nastenka en parlant de Biélavine. Jamais il ne prononcera un mot qui puisse être considéré comme un engagement. Votre Excellence et moi, nous ne sommes pas ainsi, quoique nous ayons peut-être commis plus d'une grosse faute dans notre vie, — n'est-il pas vrai?

— Non, nous ne sommes pas ainsi, dit le vice-gouverneur en la regardant avec amour.

— Le souper est servi, annonça à ce moment Phlégont Mikhaïlitch.

— Voilà une bonne parole, capitaine! J'ai terriblement faim! répondit Nastenka. Monsieur, prenez votre place! dit-elle en français à Kalinovitch, et elle s'assit elle-même. Il se mit à table en face d'elle.

— Vous êtes tous deux des hommes d'esprit, messieurs, continua Nastenka en hochant la tête, mais vous ne valez ni l'un ni l'autre mon Ivolguine.

— Votre Ivolguine? demanda Kalinovitch en vidant un grand verre de vin, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

— Oui, mon Ivolguine. C'est un homme d'un grand mérite.

— Qu'est-ce qu'il a donc de si remarquable?

— Il est artiste dans l'âme, répliqua Nastenka. Qui le premier a découvert et affermi en moi la vocation dramatique? Qui m'a mise à même de gagner ma vie? Rien que pour sa passion du théâtre, Dieu sait combien il mérite d'être aimé... A peine son père fut-il mort, qu'il engagea son bien, s'entendit avec un ancien directeur et vint me trouver. « Nastasia Pétrovna, me dit-il, nous avons toujours voulu jouer la comédie ensemble, et jamais les circonstances ne l'ont permis; mais maintenant j'organise une troupe qui va donner des représentations en province... Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, venez avec nous, vous jouerez les premiers rôles de femmes. » D'abord je ne fis que rire de cette proposition, mais ensuite je me dis : « Après tout, n'est-il pas plus honorable de gagner son pain sur les planches, que d'être la servante de quelque vieille comtesse? » et je consentis. J'écrivis à mon oncle : « Venez me servir de chevalier, allons chercher ensemble un coin où une âme blessée puisse trouver le repos!... » N'est-ce pas, mon oncle?

— Oui, ce sont bien les termes mêmes de votre lettre... répondit le capitaine avec un sourire débonnaire.

Mais, pendant ce récit, la physionomie de Kalinovitch s'était refrognée.

— Pour en revenir à Ivolguine, voici encore un fait à son honneur, continua l'actrice en s'adressant à son hôte. Vous tous, messieurs, vous aurez beau dire, tous, sans en excepter Votre Excellence, vous considérez avec dédain les femmes de théâtre, et en particulier nous autres actrices de province. Vous nous faites volontiers la cour, il ne vous déplaît même pas de manger votre fortune avec nous, mais vous ne nous trouvez bonnes qu'à être vos maîtresses, — rien de plus! Ivolguine, le cher homme, en a jugé autrement. Le fait que je suis devenue actrice m'a encore relevée à ses yeux; pendant deux ans son seul rêve a été de m'avoir pour femme, et mon oncle me reproche toujours de ne l'avoir pas épousé. J'ai eu tort, n'est-ce pas, capitaine?

— Je ne dis pas cela, c'est votre affaire! répondit Phlégont Mikhaïlitch en versant encore du vin à Kalinovitch.

— M. Ivolguine est trop pauvre de cervelle pour être votre mari,—excusez-moi, intervint brusquement Mikhiéitch qui, debout devant la table, tenait une assiette à la main.

— Bien dit! observa avec vivacité le vice-gouverneur.

— Je vous le demande, Excellence, était-ce un parti acceptable pour Nastenka Pétrovna? reprit le souffleur : il aurait été incapable de comprendre sa femme! J'ai souvent assisté à ses entretiens avec la barichnia : quand il est avec elle, il ne sait pas dire deux mots, il se promène dans la chambre en fourrageant sa chevelure.

— Allons, tais-toi, Mikhiéitch, ne dis pas cela : nous ne sommes pas déjà si spirituels, toi et moi... Et d'ailleurs, fût-il même un peu bête, en revanche il m'apportait une

fortune de deux mille âmes; je connais des gens très-bien qui jadis n'ont pas résisté à un chiffre moitié moindre... fit Nastenka d'un ton moqueur, et elle regarda Kalinovitch, mais, remarquant que sa physionomie prenait une expression de mauvaise humeur plus marquée, elle changea aussitôt de langage. Tu es fâché? Allons, calme-toi, je n'ai pas voulu te faire de peine. Peut-être es-tu jaloux? Oui? Eh bien, écoute, dit-elle en lui tendant la main : un jour, jour mémorable, je lus dans les journaux qu'un monsieur de votre connaissance était nommé vice-gouverneur... Ce que je ressentis alors, — la nuit et les bois sombres le savent seuls. Comme une folle, je me mis dès lors à questionner tout le monde... Naturellement on me raconta beaucoup de choses... Quoi qu'il en soit, pensai-je, je veux voir cet homme, et je l'ai vu. Êtes-vous calmé maintenant?

Le visage de Kalinovitch s'était, en effet, rasséréné.

— Qu'est-ce qu'on t'a dit de moi? demanda-t-il.

— On m'a dit, bien entendu, que tu ne commettais pas de concussions; que tu étais un homme fort intelligent et fort instruit, mais en même temps despote et d'une sévérité impitoyable... On prétendait que tu haïssais la société, et que tu n'irais probablement jamais au théâtre, parce que tu préférais le spectacle des exécutions aux représentations dramatiques; en un mot, tous les éloges qu'on m'a faits de toi sont très-sérieux, tandis que les reproches sont des niaiseries auxquelles je te conseille de n'attacher aucune importance, ajouta Nastenka, s'apercevant que les derniers mots avaient causé une impression désagréable à son interlocuteur.

— Non, ce ne sont pas des niaiseries! Donnez-moi un verre de vin, capitaine, dit le vice-gouverneur en s'adressant à Phlégont Mikhaïlitch.

Celui-ci déféra avec le plus grand plaisir à cette demande.

— Ce ne sont pas des niaiseries !... répéta d'une voix entrecoupée Kalinovitch après qu'il eut vidé son verre : des milliers de langues disent que je suis un homme dur, un tyran, un scélérat; mais pourquoi donc personne ne veut-il me reconnaître une seule bonne qualité? J'ai au moins celle de n'avoir jamais été un lâche, de n'avoir jamais courbé la tête devant qui que ce soit!

— Seigneur! qui donc en doute? répliqua l'actrice.

— Tout le monde! s'écria Kalinovitch : personne ne veut même savoir que, si je suis arrivé à quelque chose dans la vie, j'ai tout emporté de haute lutte sans jamais recourir ni à la sollicitation, ni à l'intrigue. Ma conduite envers toi et mon mariage sont les seules circonstances dans lesquelles j'avoue avoir commis une bassesse; mais j'y ai été poussé par cette aimable société qui me maudit à présent et qui m'a opprimé depuis mon enfance. Et enfin, que faire à cela? je suis un grand vaisseau, je ne puis pas naviguer dans les eaux basses.

— Je regrette fort, reprit Nastenka, que tu n'aies pas continué à écrire : avec ton intelligence, ton instruction et ta manière de voir les choses, c'était là ta vraie vocation.

Ces mots mirent Kalinovitch presque hors de lui.

— Oh! peste soit de la littérature! Cette carrière me convenait moins qu'aucune autre. Et, en supposant même que je fusse devenu un Byron, un Shakespeare russe, qu'est-ce que j'y aurais gagné? Nous avons vu sous nos yeux le sort réservé chez nous à tous les écrivains d'élite : l'un est tué en duel, l'autre meurt sur la paille, un troisième finit dans l'ivrognerie ou l'aliénation mentale... Non, le temps des poëtes et des artistes n'est pas encore venu pour la Russie.

Après avoir ainsi parlé, le vice-gouverneur s'arrêta durant

quelques minutes, puis, écartant les bras, il reprit sans paraître s'adresser à personne en particulier :

— Voilà quarante ans et plus que je suis au monde : qu'est-ce que j'ai vu réussir? Est-ce le travail honnête? Sont-ce les dons rillants de l'esprit? Non, avec cela on n'arrive jamais à rien. Ce qui procure le succès, c'est un extérieur avantageux ou l'argent. Le premier moyen n'étant à la portée que de certains privilégiés du hasard, j'ai dû choisir le second. Un mariage, qui n'a été de ma part qu'un honteux marché, m'a rendu millionnaire. Alors mon horizon s'est immédiatement éclairci, et j'ai vu disparaître tous les obstacles qui me barraient la route. Les messieurs qui ne daignaient pas abaisser leurs regards vers moi se sont trouvés à mes pieds!...

— Je sais, et je comprends très-bien tout cela... dit Nastenka.

Cependant l'agitation de Kalinovitch allait croissant sous l'influence de libations répétées.

— Écoutez, commença-t-il en prenant Nastenka par la main, à présent j'ai un peu bu, et voilà peut-être ma première minute d'épanchement après dix cruelles années de silence. Vous, ma petite amie, et vous, capitaine, vous êtes les seules personnes au monde dont je désire être aimé et compris... Écoutez! dès le lendemain de mon mariage, je suis entré au service, mais dès ce jour aussi j'ai cessé de m'appartenir. Je n'ai plus eu qu'une pensée, qu'un but : être utile aux autres. Pourquoi donc, me demanderez-vous, l'opinion publique vous est-elle hostile? Riche, je mène une vie presque ascétique. Fonctionnaire, j'ai travaillé jour et nuit, j'ai soudoyé à mes frais des mouchards, je suis devenu inquisiteur afin de découvrir les moindres abus. Dans mon poste actuel, j'ai fait casser un gouverneur qui, depuis quinze ans, opprimait la province

et l'épuisait par ses exactions. Un fieffé coquin de votre connaissance, le prince Ivan, a commis un crime : je l'ai fait arrêter; peut-être aussi ai-je exclu du service cinq ou six concussionnaires. Et à cause de cela, parce que je purge l'administration de ces immondices, c'est moi qu'on accuse. J'ai donné des emplois fort insignifiants à deux ou trois professeurs sur l'honnêteté desquels je puis compter, et c'est encore un grief relevé contre moi : on dit que je m'entoure d'une camarilla. Et pourtant je verrais mon propre fils mourir de faim sous mes yeux sans ajouter un groch à son traitement, si cette augmentation n'était pas méritée; je veux rester pur de toute partialité, — c'est là mon unique rêve, c'est ma gloire... en dehors de cela je n'ai rien dans la vie...

Ce disant, le vice-gouverneur couvrit son visage de ses mains et baissa la tête.

— Quand on songe à tout cela, poursuivit-il d'un ton plein d'amertume, on reconnaît que ce n'est pas une petite affaire de vivre dans une société où la notion de l'honneur et de la justice est encore si peu développée; vivre et agir dans une pareille société, non certes, ce n'est pas une bagatelle!

— Qui n'en convient? Mais pourquoi tant s'affecter de ces choses-là?

— Et comment ne pas s'en affecter, quand on sait qu'on n'a autour de soi que des ennemis, quand on se voit seul contre tout le monde? On aura beau dire, quelque puissamment trempé que soit un homme, une situation semblable est au-dessus de ses forces.

La conversation fut interrompue pendant quelque temps, et, comme le repas avait pris fin, le capitaine se mit à desservir avec Mikhiéitch. Nastenka et Kalinovitch se retrouvèrent de nouveau en tête-à-tête.

— Et ta femme? parle-m'en, je t'en prie.

Ces mots firent sur Kalinovitch l'effet d'une brûlure.

— Entre ma femme et moi, Dieu jugera lequel des deux s'est donné le plus de torts envers l'autre, répondit-il en relevant vivement la tête. Quoi qu'il en soit, je sais qu'à présent elle m'empoisonnerait volontiers, si elle n'avait peur des tribunaux.

— Seigneur! que dis-tu là, mon ami? fit Nastenka, et, s'approchant du vice-gouverneur, elle lui mit sa tête sur l'épaule. Pourquoi es-tu dans cet état d'irritation? écoute... pries-tu? ajouta-t-elle à voix basse.

— Je prie! répondit Kalinovitch avec un soupir. Que notre entrevue est étrange pourtant! continua-t-il en levant les yeux sur Nastenka : au lieu d'être tout à la tendresse et à l'amour... nous parlons, Dieu sait de quoi... Est-ce ainsi que nous étions jadis?

— C'est vrai, mais quoi! nous ne nous aimons pas moins qu'autrefois!

— Moi, je t'aime encore plus, dit Kalinovitch.

— Et moi aussi, reprit Nastenka en l'embrassant.

Le capitaine et Mikhiéitch rentrèrent. Elle se rassit à sa première place. Pendant quelque temps le silence régna.

— Adieu, dit tout à coup le vice-gouverneur en se levant.

— Où vas-tu donc? demanda Nastenka.

— Chez moi, répondit Kalinovitch. Maintenant je commence à croire aux pressentiments; tu expliqueras cela comme tu voudras, continua-t-il en se prenant la tête, mais je suis oppressé par une crainte qui demeure un mystère pour moi. Je sens, je vois presque qu'en ce moment même une crise se prépare dans ma destinée. Le résultat en sera-t-il heureux ou malheureux? je l'ignore; tout ce que je puis dire, c'est qu'une crise terrible me menace.

— Ce pressentiment s'explique fort bien, répliqua l'actrice :

ta rencontre avec moi va sans doute amener un changement dans ta vie.

— Non, ce n'est pas cela! Adieu!... Adieu, Phlégont Mikhaïlitch, dit le vice-gouverneur, et il sortit. Nastenka, quelque peu inquiète et attristée, l'accompagna jusqu'à l'antichambre. Le capitaine se hâta d'éclairer Kalinovitch à qui Mikhiéitch présenta sa pelisse; puis le souffleur, prenant le flambeau des mains de Phlégont Mikhaïlitch, reconduisit le vice-gouverneur jusqu'à son équipage, l'aida à monter en voiture et referma la portière. « Je souhaite une bonne nuit à Votre Excellence! » dit-il ensuite en s'inclinant profondément.

— Merci! répondit d'un ton aimable Kalinovitch, et la calèche s'éloigna.

De retour chez lui, il put se convaincre que son pressentiment ne l'avait pas trompé. Comme il allait monter l'escalier faiblement éclairé, quelque chose de blanc se rencontra sur son passage et faillit le faire trébucher.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-il au laquais venu au-devant de lui.

— C'est une caisse... une des caisses de madame, répondit le domestique d'une voix mal assurée.

— Pourquoi donc est-elle là?

Cette question ajouta encore à l'embarras du laquais.

— Madame est partie, et, comme cette caisse ne pouvait pas entrer dans la voiture, on l'a laissée là.

— Comment, elle est partie? Où est-elle allée? interrogea Kalinovitch sans interrompre sa marche.

— Madame est partie en poste... Elle a laissé une lettre sur votre table, reprit le laquais devenu tout pâle.

Le vice-gouverneur s'arrêta enfin, et, pendant quelques instants, le regarda en plein visage

— Hum ! soupira-t-il, et, tout angoissé, il passa dans son cabinet, où il trouva en effet sur son bureau un billet laissé par Pauline. Voici ce que sa femme lui écrivait :

« Depuis longtemps j'avais l'intention de me séparer de vous : votre dernier acte me donne le droit de mettre ce dessein à exécution. Si vous voulez me contraindre à revenir sous le toit conjugal, je m'adresserai au gouvernement et lui demanderai protection contre vous. »

Il était évident que ce coup frappait Kalinovitch de la façon la plus imprévue. L'étonnement, la colère, la pensée du scandale que cette fugue allait occasionner, d'autres appréhensions encore l'agitaient au point de lui ôter toute présence d'esprit. Dans le premier moment, ne sachant à quoi se résoudre, il sonna d'une main fiévreuse.

Un laquais accourut.

— Va dire au cocher d'aller où j'ai été tout à l'heure et de remettre là ce billet, ordonna le vice-gouverneur en tendant au domestique un bout de papier sur lequel il venait d'écrire quelques mots.

Le laquais se dirigea vers la porte.

— Attends ! lui cria son maître. Qu'un gendarme aille chez le maître de police et lui ordonne en mon nom de se rendre sur-le-champ à la maison d'arrêt pour s'assurer si tout y est en bon ordre. Aussitôt son inspection faite, que le maître de police vienne m'en apprendre le résultat.

Après avoir pris ces dispositions, Kalinovitch secoua la tête comme s'il eût voulu par là se donner de l'assurance, puis il passa dans la chambre de sa femme. La chiffonnière où Pauline avait coutume de serrer ses affaires et son argent n'avait même pas été refermée et se trouvait complétement vide. Le vice-gouverneur sourit et rentra dans son cabinet. Là, se laissant tomber sur un fauteuil, il resta comme hébété jusqu'au

moment où Nastenka, qu'il avait envoyé chercher, entra dans la chambre. L'inquiétude était peinte sur le visage de l'actrice.

— Félicitez-moi : me voici maintenant tout à fait libre.. je suis séparé de ma femme! lui dit sans préambule Kalinovitch.

— Qu'est-il arrivé, dis, je te prie? demanda-t-elle en s'asseyant, mais sans se décoiffer ni ôter son manteau.

— Rien!... Un complot est tramé contre moi. Ce n'est pas pour rien qu'elle est allée le voir en prison... voilà d'où vient tout cela!... En ce moment, sans doute, toute une galerie de mines est pratiquée pour me faire sauter... Nous verrons un peu... nous verrons... dit-il avec un étrange haussement d'épaules.

Nastenka le regarda effrayée. Un bruit de sabre dans la salle annonça l'arrivée du maître de police. Kalinovitch alla au-devant de lui.

— Eh bien? demanda-t-il avec inquiétude.

— Tout est en bon ordre, répondit le maître de police.

— Et le détenu, — le prince Ivan Ramensky?

— Il est dans sa cellule. En ce moment il dort.

Kalinovitch resta quelque temps pensif.

— Comme il ne doit plus subir d'interrogatoires, il faut condamner la porte de sa cellule, on lui passera sa nourriture par la fenêtre, dit-il d'un ton sévère.

Quoique, par habitude et par tempérament, le maître de police fût loin de répugner aux mesures les plus rigoureuses, il éprouva une certaine hésitation en recevant des instructions semblables.

— Votre Excellence m'en donnera l'ordre par écrit? demanda-t-il.

— Oui, répondit le vice-gouverneur.

Le maître de police salua et sortit. Nastenka avait écouté cet entretien en tremblant de tout son corps.

— Mon ami, que veux-tu faire ? questionna-t-elle lorsque Kalinovitch fut rentré dans son cabinet.

— Rien! je veux seulement que les prisonniers soient mieux gardés, autrement ils s'enfuiraient tous! répondit-il avec un rire nerveux, et il se rassit. Ils sont nombreux, et je suis seul, ajouta-t-il, tandis que des convulsions agitaient tous les muscles de son visage.

— Comment peux-tu dire que tu es seul, quand je suis près de toi? dit Nastenka en s'approchant de lui.

— Oui, tu dois être ma femme... mon amie... ma sœur.. Et que tous le sachent, — oui ! Ne m'abandonne pas, mon amie, acheva le vice-gouverneur, et, sanglotant comme un petit enfant, il pencha sa tête sur la poitrine de l'actrice.

Elle le serra dans ses bras et lui prodigua les baisers. Ces caresses sincères parurent rendre un peu d'apaisement à Kalinovitch. Après avoir fait asseoir Nastenka non loin de lui, il prit la plume et passa presque toute la nuit à écrire. Le lendemain, il expédia à Pétersbourg une estafette avec un volumineux courrier. Évidemment il se sentait dans un grand danger, et il prenait toutes les mesures possibles pour le conjurer.

XII

Cependant l'émotion était toujours vive dans la province. Trois incidents surtout préoccupaient les esprits. Le premier était, comme de juste, l'avénement d'un nouveau

gouverneur; Kalinovitch, en effet, avait été nommé à ce poste en même temps qu'il était promu conseiller d'État actuel. Ensuite il y avait le brusque départ de la nouvelle gouvernante. Comment et pourquoi est-elle partie? se demandait-on, non sans étonnement. Toutefois, en causant avec quelques personnes, Kalinovitch donna du fait une explication fort plausible : « Depuis longtemps, dit-il, nous nous proposions, ma femme et moi, d'aller à Pétersbourg, mais, par suite de mes nouvelles fonctions, je me trouve maintenant dans l'impossibilité de m'absenter, voilà pourquoi je l'ai laissée partir seule. » Le troisième incident était la réception officielle faite aux employés par leur nouveau chef. Le lendemain du jour où fut reçu l'ukase nommant Kalinovitch aux lieu et place du lieutenant général Bazarieff, le maître de police informa les diverses administrations provinciales et régionales que leurs membres et secrétaires devaient se présenter chez le gouverneur le 12 mars, à onze heures du matin. Cette notification causa, naturellement, un certain émoi. Par exemple, le juge de district Bobkoff, qui, depuis plusieurs années, avait l'habitude d'ingurgiter huit petits verres avant son dîner et dix avant son souper, ne but pas une goutte d'eau-de-vie durant quarante-huit heures, dans la crainte que son haleine ne révélât en lui un amateur de boissons alcooliques. La veille de la réception, le maire de la ville se rasa et prit un bain; puis, au moment de se rendre chez le gouverneur, il se pommada effroyablement. L'adjoint du maître de poste voulut acheter une épée neuve et un chapeau neuf : pendant trois heures au moins il courut de magasin en magasin, ne trouvant jamais assez beaux les articles qu'on lui montrait. La sage-femme Ernestine avait entendu parler de la sévérité du nouveau gouverneur : en proie à une cruelle perplexité,

elle alla demander à toutes ses connaissances si elle ne devait pas se présenter, elle aussi : bien qu'elle fût une dame, après tout, elle avait un emploi.

Le 12 mai, dès dix heures du matin, la rue, devant le perron de Kalinovitch, regorgeait d'équipages : là étaient représentées toutes les variétés connues de véhicules, depuis l'affreux drojki du juge Bobkoff jusqu'à la superbe calèche à huit ressorts du conseiller de la section des boissons. La jeune femme du commissaire aux délégations spéciales qui se promenait en voiture avec l'épouse du procureur passa et repassa à plusieurs reprises sur le quai pour jeter un coup d'œil aux fenêtres, et voir un peu ce qui se ferait chez le gouverneur. Dans la vaste salle se trouvaient réunis tous les employés, depuis les fonctionnaires de la neuvième classe jusqu'à ceux de la cinquième. La plupart étaient ronds comme des carapaces de tortue, et leurs têtes légèrement voûtées émergeaient de collets disgracieux, quoique brodés d'or. Ceux qui se tenaient le plus près du cabinet de Kalinovitch étaient les membres de la régence provinciale. Au milieu d'eux on remarquait le secrétaire Exarkhatoff qui semblait plus calme qu'aucun de ses collègues. Le président de la chambre des finances, son chapeau de général à la main, allait et venait parmi les employés de son groupe; il s'efforçait de paraître gai, insouciant et même un peu sceptique; mais l'inquiétude se lisait néanmoins sur son visage. Dans la commission des bâtiments, le personnage le plus en vue était l'officier d'état-major, qui, au dire du caustique Kozlénieff, avait été investi de son emploi actuel parce qu'on l'avait reconnu impropre à faire un bon chef cantonnier... L'architecte provincial, debout à côté de lui, était comme anéanti. Ses recettes louches avaient baissé de trois mille roubles depuis que Kalinovitch était vice-gouverneur, et

maintenant, sans doute, elles allaient se réduire à zéro. L'intendant de la chambre des domaines, pour présenter un nombre plus respectable d'employés, avait été jusqu'à réquisitionner trois intendants de bailliage, mais les bottes de l'un d'eux exhalaient une si forte odeur d'huile de poisson qu'on fut obligé de le renvoyer. Vu les liens de parenté existant entre le maître de poste et le directeur du gymnase, le personnel de la poste était confondu avec celui de l'instruction publique. Lorsque les diverses autorités eurent respectivement pris leurs places, Kalinovitch ne se fit pas longtemps attendre. Il se montra en grand uniforme de gouverneur; son attitude n'avait, du reste, rien qui sentît la pose : après avoir salué fort simplement l'assistance, il s'arrêta au milieu de la salle, de façon à être vu de tout le monde.

— Je viens d'être nommé gouverneur de cette province, commença-t-il en baissant les yeux : le caractère de mon administration vous est déjà quelque peu connu, car vous m'avez vu à l'œuvre d'abord comme vice-gouverneur, puis comme gouverneur intérimaire; par conséquent je crois superflu de vous développer longuement mon programme. Tous ici présents, nous sommes fonctionnaires, nous pouvons donc nous parler en toute sincérité. Chacun de nous comprend sans doute qu'un fonctionnaire bien intentionné doit prendre la légalité pour guide exclusif de ses actes et ne jamais s'inspirer d'un autre mobile. Mais en même temps qui ne reconnaîtra qu'il est loin d'en être ainsi dans la réalité?... Je ne fais pas allusion ici aux agissements blâmables de la police; je sais que trop souvent elle met une lenteur préméditée dans ses recherches, et que nombre d'enquêtes échouent par l'incurie, la paresse et l'ivrognerie de ceux qui en sont chargés. Ce service étant placé sous mon autorité immédiate, j'avertis que je suis décidé à couper court

à tout cela, et que je n'aurai aucune indulgence pour les coupables.

A ces mots, tous, involontairement, regardèrent le maître de police, mais celui-ci, vieux routier, ne sourcilla pas.

— En dehors de ces cas particuliers, continua le gouverneur sans lever les yeux, il est des abus qui ont pris en quelque sorte force de loi, qui ne donnent lieu à aucune plainte, et, pour cette raison, restent presque inaperçus. Par exemple, dans mes tournées administratives, il m'est souvent arrivé de constater que les chevaux mis à ma disposition ne valaient absolument rien, et, quand j'en faisais l'observation aux maîtres de poste, ceux-ci n'hésitaient pas à me répondre qu'il ne pouvait en être autrement parce qu'ils payaient à leur supérieur hiérarchique quinze roubles par couple de chevaux.

Le maître de poste de la province pâlit et échangea un coup d'œil avec son beau-frère, le directeur du gymnase.

— Étant jeune, j'ai habité des villes de district et j'y ai entendu parler de certains usages en vigueur dans les trésoreries : quand un moujik vient faire viser son passe-port, on prélève sur lui une contribution de quelques grochs, ensuite on le taxe pour le nettoyage des parquets qu'il est censé salir, et enfin on lui fait donner quelque chose pour l'entretien de la lampe qui brûle devant l'icone!

Ces paroles amenèrent un sourire sur tous les visages, sauf parmi les fonctionnaires de la chambre des finances.

— Quant à la conscription, j'ai eu aussi la douleur de constater que cette charge, déjà si lourde par elle-même pour nos classes inférieures, constitue une source de revenus illicites pour les intendants de bailliage, les autorités de district, les commissions de recrutement et, en particulier, les médecins! dit le gouverneur.

Tout le monde remarqua qu'en achevant ces mots il fixa

ses yeux sur l'inspecteur du service sanitaire. Ce dernier qui avait commis force méfaits dans l'exercice de ses fonctions comprit la portée de l'allusion et resta tout décontenancé sous le regard sévère dont elle fut soulignée.

Un des intendants de bailliage fit aussi dans cette circonstance une figure assez drôle : aux premiers mots touchant la conscription, il redressa tout son corps et donna à son visage une expression suppliante. « Je ne suis pour rien là dedans, c'est l'autorité qui fait tout à sa guise », semblaient dire ses lèvres tremblantes et ses yeux larmoyants.

— Ce qui est plus grave encore que tout cela, poursuivit le gouverneur relevant enfin la tête, ce sont les tripotages de MM. les fonctionnaires avec les fournisseurs et entrepreneurs de toute sorte. Qu'il s'agisse soit d'une fourniture de vin ou de blé, soit d'un travail à exécuter, les soumissionnaires doivent nécessairement dans leurs prix tenir compte des cadeaux à faire d'abord aux employés de qui dépend l'adjudication, ensuite à ceux qui dirigent les travaux et enfin à ceux qui en prennent livraison.

Là-dessus, Kalinovitch s'arrêta durant quelques secondes; dans la salle régnait un morne silence; tous les assistants étaient profondément blessés.

— Les illégalités que je viens de passer en revue sont, j'aime à le croire, presque inconnues dans notre province; si cependant il existe ici quelque abus de ce genre, sans doute, nous tous, gens en place, nous considérerons comme un devoir sacré de l'extirper radicalement, acheva-t-il d'un ton plus sarcastique que convaincu, puis il salua et se hâta de rentrer dans son cabinet.

Le silence se prolongea encore pendant quelque temps. Le président de la chambre des finances recouvra le premier la voix.

— Qu'est-ce que c'est que cela? fit-il.

— Chacun a eu son paquet... il a vilipendé tout le monde... ajouta l'intendant de la chambre des domaines.

— C'est un homme incommode! grommela l'officier supérieur attaché à la commission des bâtiments.

Le maître de poste et le directeur du gymnase se regardaient tendrement. Plus habitués que les autres aux coups de boutoir de leur ancien vice-gouverneur, les membres de la régence provinciale s'en allèrent les premiers; le reste des employés sortit après eux.

— Qu'est-ce que c'est que cela? répéta le président de la chambre des finances en descendant l'escalier; lui et quelques autres personnages importants convinrent tout bas de se réunir pour aviser suivant la gravité des circonstances.

Le même soir, les conjurés au nombre de dix se rendirent chez le général qui, pour plus de secret, les reçut dans son cabinet. Les volets furent fermés, et l'on baissa même les stores.

Le plus échauffé était le maître de la maison.

— Excellence, dit-il au maréchal de la noblesse qui, depuis l'arrestation du prince, était l'ennemi juré de Kalinovitch, je lui suis supérieur par l'âge, par les années de service et enfin par le tchin, car j'ai le grade de général-major tandis qu'il vient seulement d'être fait conseiller d'État actuel; cependant je lui céderai partout et toujours la première place comme au gouverneur de la province, mais s'il déclare en pleine assemblée que nous sommes tous des concussionnaires, je ne puis supporter cela!

Le maréchal de la noblesse hocha la tête en signe d'assentiment.

— Qu'est-ce qui lui donne le droit de tenir ce langage? intervint le jeune procureur : j'ai accompagné plusieurs sénateurs en tournée d'inspection, mais, nonobstant les

pouvoirs considérables dont ils étaient investis, jamais je ne les ai vus traiter de la sorte les employés.

— Maintenant, parce qu'il rencontrera dans la rue un mauvais cheval de poste, ce sera ma faute! ajouta le maître de poste de la province.

La conversation en était là quand le colonel du génie arriva avec Papouchkine.

— Je vous amène Michel Trophimoff... il est revenu dernièrement de Pétersbourg où il a entendu parler de notre nouveau gouverneur, dit-il en montrant son compagnon.

— Dites-moi, je vous prie, commença sans préambule le maître de la maison, comment le juge-t-on là-bas? Est-ce un fou, un imbécile ou un homme trop intelligent pour que nous puissions le comprendre?

— Comment on le juge! répondit d'un ton fort peu poli l'entrepreneur, et il s'installa dans un fauteuil avec autant de sans gêne que s'il ne se fût pas trouvé chez un général : on juge que c'est un homme très-puissant. J'étais allé à Pétersbourg au sujet d'une affaire dans laquelle il me suscite des difficultés. J'ai vu différentes personnes au ministère. « Messieurs, leur dis-je, imposez-nous une contribution si vous voulez, mais débarrassez-nous de cet homme. » « Ne nous demande pas cela, Michel Trophimitch, me répondirent-ils; le mieux pour toi, c'est de t'arranger avec lui, car nous ne pouvons le déloger, il est inexpugnable. »

— C'est donc qu'on le considère comme un homme très-capable, comme un génie? demanda le maréchal de la noblesse.

— Dieu sait, messieurs, comment et pourquoi chez vous un homme arrive à une haute position! Il faut supposer qu'il a de la corde de pendu; on dit aussi que sa faveur lui vient de sa femme. Elle est parente d'une dame qui fait

la pluie et le beau temps au ministère. Le diable sait ce qui en est! J'ai entendu raconter beaucoup de choses, mais je n'ai pas cherché à tirer au clair tous ces bavardages.

— C'est cela, fit en réfléchissant le maréchal de la noblesse. Il a envoyé sa femme à Pétersbourg, afin de consolider son crédit.

— Peut-être, reprit avec un soupir le maître de la maison. En tout cas, poursuivit-il en s'adressant tour à tour à l'officier supérieur, au maréchal de la noblesse et au maître de poste, je pense que nous quatre : vous, Fédor Ivanitch, vous, Excellence, vous, Raphaël Nikititch, et moi, nous devons faire savoir à nos chefs comment nous avons été reçus, et leur demander protection. Maintenant il parle, mais plus tard il agira, et alors le service deviendra impossible!

Tous furent de cet avis.

XIII

Les premiers actes du nouveau gouverneur jetèrent l'alarme parmi les employés. Il commença par révoquer le directeur de la chancellerie, et il lui donna pour successeur Exarkhatoff. Puis il épura la chambre des domaines : l'intendant fut destitué, ainsi que plusieurs fonctionnaires de district. Le personnel de la police subit un remaniement complet; on disait même la situation du lieutenant-colonel très-menacée. De plus, Kalinovitch se préparait à *reviser* la province, et l'annonce seule de cette inspection avait suffi pour inspirer une salutaire terreur aux ispravniks, aux gorodnitchis, etc.

Mais en même temps qu'il déployait cette énergie pour le bien du service, un bruit assez étrange se répandait dans la société. Sachka Kozlénieff, habitué du théâtre, et, comme

tel, fort au courant des mystères de coulisses, alla le premier raconter dans toute la ville que le nouveau gouverneur, ce modèle d'austérité administrative, aussitôt après le départ de sa femme, était devenu l'intime de l'actrice Minaïeff, avec qui il passait toutes ses soirées. Le fait parut si important que deux dames, dont les maris occupaient un rang élevé dans la hiérarchie bureaucratique, crurent devoir faire à Nastenka une visite qui, naturellement, ne leur fut pas rendue. Étant donné le puritanisme de la province, une démarche semblable montre à quelles concessions les femmes d'employés peuvent se résigner quand il s'agit de procurer de l'avancement à leurs époux.

Cependant on eût dit que le gouverneur, pour narguer l'opinion publique, prenait plaisir à afficher ses *déréglements*. Souvent, en plein jour, au sortir de sa salle d'audience, il se rendait chez Nastenka, et tout le monde pouvait voir son équipage stationner à la porte de l'actrice jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ou bien il envoyait sa voiture à Nastenka, qui allait chez lui sans même relever les glaces. Un jour, Kalinovitch poussa le mépris du qu'en dira-t-on jusqu'à se montrer, en compagnie de sa maîtresse, sur le boulevard, à l'heure de la promenade.

Ce spectacle fit rougir de honte la femme du procureur et celle de l'employé aux délégations spéciales, qui se promenaient ensemble comme de coutume. La présidente de la chambre criminelle, cette dame naguère si émue de la mise à la retraite de l'ancien gouverneur, venait de descendre de voiture pour faire un tour dans le parc; elle remonta immédiatement dans sa proletka, et ordonna à son cocher de suivre l'équipage du gouverneur.

Elle vit Kalinovitch, arrivé devant le perron de sa demeure, mettre pied à terre, puis aider mademoiselle Minaïeff

à descendre de voiture; il offrit ensuite son bras à la jeune femme, et tous deux disparurent derrière la porte vitrée. Nastenka monta précipitamment l'escalier tout comme si elle eût été chez elle, traversa la salle et, négligemment, se laissa tomber sur un divan du salon : « Oh ! je n'en puis plus... il fait chaud ! » dit-elle. Kalinovitch s'assit, et la considéra avec une sorte de tendresse mélancolique... Je dois dire que mon héroïne avait beaucoup embelli depuis qu'elle avait dépassé la première jeunesse. D'ordinaire, la trentième année est fatale aux minois frais et roses : elle remplace les belles couleurs par des tons de brique, grossit les traits, éteint la vivacité des yeux. Mais il n'en est pas ainsi pour les physionomies féminines qui doivent leur principal charme au reflet de la beauté morale : à cet âge, elles revêtent un caractère plus accentué d'intelligence, de sentiment, de passion, et c'est précisément ce qu'on pouvait dire du visage de Nastenka. Elle était habillée avec beaucoup de goût. En vivant à Pétersbourg et en devenant actrice, elle avait complété son éducation sous ce rapport. A huit heures, un domestique apporta sur un grand plateau d'argent un samovar et des tasses qu'il déposa sur une table spéciale. Nastenka, faisant fonction de maîtresse de maison, se mit en devoir de servir le thé. Par une porte latérale entra Phlégont Mikhaïlitch, suivi du chien Trésor.

— Bonjour, mon oncle ! lui dit d'un ton aimable le gouverneur.

Le capitaine s'inclina respectueusement selon son habitude, s'assit un peu à l'écart et baissa les yeux. Quelques jours auparavant, il avait eu un fort long entretien avec Kalinovitch dans le cabinet de ce dernier, et il s'était retiré, sinon affligé, du moins tout sens dessus dessous. De retour au logis, il clignait les yeux d'une façon particulière.

— Eh bien, mon oncle, vous lui avez parlé? demanda Nastenka.

— Oui, répondit le capitaine.

— Allons, maintenant vous vous êtes fait une raison, et vous avez compris qu'il faut prendre son parti de ce qui est irrévocable?

— Oui.

— Et vous vous êtes convaincu, enfin, que cet homme m'aime? acheva Nastenka.

— Oui, reprit Phlégont Mikhaïlitch, et dès lors il alla passer presque toutes les soirées avec sa nièce chez le gouverneur. Ayant le respect instinctif des autorités, il considérait maintenant Kalinovitch avec de tout autres yeux que jadis, et n'avait garde d'oublier à aucun moment devant qui il se trouvait. Quant au gouverneur, après avoir consacré la matinée à l'expédition des affaires, il était heureux, le soir venu, de se délasser dans la société de ces bonnes gens. Cette fois, pourtant, il semblait si soucieux, si préoccupé, que Nastenka lui demanda ce qu'il avait.

— Je n'ai rien; sonne, s'il te plaît, ma chère! répondit-il.

Elle tira la sonnette.

Entra un laquais.

— Est-ce qu'il n'y a pas de lettres? Qu'on aille le demander à Exarkhatoff!

— Il est ici, Excellence, répondit le domestique.

— Que ne le disiez-vous, brutes? Fais entrer!... reprit avec inquiétude le gouverneur. Comment! Nicolas Ivanitch, vous étiez là, et vous ne vous faisiez pas annoncer! Que vous êtes façonnier! dit-il en voyant paraître Exarkhatoff.

Celui-ci remit à son chef un volumineux courrier. Parmi toutes ces lettres, Kalinovitch ne fit attention qu'à une seule, sur l'enveloppe de laquelle se lisait le mot : *Personnelle.* Il la

décacheta, la lut, et partit ensuite d'un éclat de rire si étrange que tous le regardèrent avec étonnement; Nastenka fut même saisie de crainte.

— Le dépouillement de ce maudit courrier t'agite toujours! observa-t-elle.

Il ne répondit pas, et se mit à relire le papier.

— C'est encore une demande d'explications au sujet des trois rapports qu'on leur a adressés contre moi! dit-il enfin à Exarkhatoff en lui tendant la lettre avec un sourire convulsif : à présent, ils précisent les points sur lesquels je dois répondre. Ils m'interrogent comme un coupable, comme un accusé!

Le directeur de la chancellerie hésitait à prendre connaissance de ce pli.

— Lisez! Je ne fais pas mystère de cela, et je n'en ressens aucune honte... reprit le gouverneur, et il eut un nouvel accès d'hilarité.

Nastenka fixa sur lui un regard inquiet : elle voyait fort bien qu'il était en proie à une violente colère.

— Je ne fais pas mystère de cela, et je n'en ressens aucune honte! répéta le gouverneur; puis il s'adressa brusquement à Exarkhatoff. Écoutez! commença-t-il : voulez-vous, pendant qu'il en est temps encore, échanger vos fonctions actuelles contre une place de gorodnitchi, d'ispravnik, ou enfin d'intendant de district?... Je suis encore en mesure de faire cela pour vous.

Le directeur de la chancellerie parut surpris et blessé de cette proposition.

— Est-ce que je ne remplis pas convenablement mes fonctions présentes? demanda-t-il.

— Oh! mon Dieu! qui donc vous dit cela? s'écria Kalinovitch. — Mais je puis être cassé; un autre viendra qui

vous enlèvera votre emploi, et vous resterez sans un morceau de pain!

Exarkhatoff releva la tête, et d'un air de dignité :

— Jacques Vasilitch, dit-il, autant que je puis me connaître, ce n'est pas les personnes que je sers, mais la chose publique... pourquoi donc craindrais-je cela?

Kalinovitch se mit à rire.

— Il ne sert pas les personnes!... il entend servir la chose publique! Chez nous, monsieur, le service ainsi compris est impossible! s'écria-t-il, et, se levant, il commença à se promener dans la chambre avec un sourire de colère sur les lèvres. L'expression de son visage était telle que personne n'osait lui adresser la parole.

— Veuillez, je vous prie, dit-il enfin à Exarkhatoff, répondre à cette lettre pour demain. On me demande sur quel fondement j'ai fait arrêter le prince, et pourquoi l'instruction de son affaire a lieu sans qu'un délégué de la noblesse y assiste. Écrivez que la police a le droit de mettre en arrestation, de sa seule autorité, tout individu ayant commis un crime, car si elle devait au préalable réunir des délégués, elle donnerait à tous les criminels le temps de se dérober à ses poursuites. C'est clair et suffisamment compréhensible, je crois? Quant à ce fait qu'aucun délégué n'assiste aux interrogatoires, la loi n'ordonne nulle part à l'enquêteur d'interroger un gentilhomme en présence d'un défenseur quelconque, du moment que le prévenu sait lire et écrire : je n'ai donc pas inauguré un nouveau mode de procédure. En ce qui concerne le fermier, répondez que je l'ai taxé au profit de la ville, et que je trouve parfaitement légitime de l'avoir contraint à rendre à la société la centième partie des sommes immenses qu'il tire d'elle, — écrivez textuellement ce que je vous dis là.

— Pour qu'ils ne se blessent pas, peut-être conviendrait-il d'adoucir un peu les expressions... observa Exarkhatoff.

— Et moi, est-ce que je ne suis pas blessé? N'est-ce pas m'offenser que de me mettre ainsi sur la sellette quand je n'ai rien à me reprocher? répliqua vivement le gouverneur en se prenant la tête; puis, par un violent effort sur lui-même, il recouvra son calme et continua : A la question qu'on me fait sur mon discours aux employés, répondez en reproduisant d'un bout à l'autre ce discours tel que vous pouvez vous le rappeler, n'omettez aucune des attaques que j'ai dirigées contre les concussionnaires; si vous avez oublié quelque chose, je comblerai moi-même les lacunes; je me souviens de tout ce que j'ai dit. Ma harangue avait été longuement préparée. Maintenant, au revoir... allez vous occuper de cela!

Le directeur de la chancellerie sortit, la tête basse.

— Dis-moi, je te prie, d'où te viennent tous ces désagréments? demanda Nastenka. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on sait comment tu entends le service; loin de trouver à redire à ton administration, on t'avait au contraire récompensé, et voilà que tout d'un coup...

Kalinovitch fixa ses yeux sur elle avec une expression sarcastique.

— C'est que je n'ai pas eu l'heur de plaire à mon épouse Pauline Alexandrovna. Ha, ha, ha! Entre elle et moi, sans doute, la partie n'est pas égale. Toute ma fortune se réduit à cinquante mille roubles enfermés dans une cassette. Cet argent est le prix dont on a payé mon mariage, il m'a coûté assez cher pour que je ne le risque pas; d'ailleurs, je ne possède rien d'autre. Ma femme, grâce à Dieu, a encore mille âmes et des centaines de mille roubles. Je ne suis pas en mesure de lutter contre elle.

— On dit que Médiokritzky l'a accompagnée — pourquoi cela ? questionna Nastenka.

— Oui, ce fripon de Médiokritzky est maintenant investi de toute sa confiance; presque chaque semaine il régale chez Dusaud divers messieurs afin de me nuire et d'arranger l'affaire du prince. Il écrit de Pétersbourg à son beau-frère, l'ancien directeur de la chancellerie, un coquin comme lui, que si, avec l'aide de Dieu, il parvient à me faire destituer, il reviendra certainement ici premier conseiller de la régence provinciale!

En achevant ces mots, le gouverneur se mit à rire de nouveau.

— Comment donc peut-on te destituer? fit Nastenka.

Kalinovitch haussa les épaules.

— Je suppose, dit-il, que, par égard pour mes services, on se contentera d'abord de m'infliger une demi-disgrâce : on m'enverra dans un pays perdu en m'enjoignant de modifier ma manière d'être comme fonctionnaire et comme homme. En effet, d'après les lettres que je reçois de là-bas, ce n'est pas seulement mon administration qui les mécontente : ils me reprochent d'avoir un caractère difficile, intraitable... Ha, ha, ha!

— Mais pourquoi te faire tant de peine à ce propos? Qu'ils t'envoient où ils voudront! Est-ce que nous ne nous trouverons pas bien partout du moment que nous serons ensemble? répliqua l'actrice.

Kalinovitch soupira profondément.

— Non, répondit-il, c'est un affront, et un affront cruel! Il est dur pour moi d'être traité ainsi quand je sais que depuis dix ans je me suis dévoué sans réserve à mes fonctions... Enfin cela est regrettable aussi pour la chose publique qui ne gagnera rien à mon déplacement.

Peu après cette petite scène, la société commença à se

douter que le vent avait changé de direction. D'abord, on envoya de Pétersbourg pour examiner l'affaire du prince une commission spéciale présidée par le conseiller d'État Apionkine. Il aurait fallu être dépourvu de toute faculté inductive pour ne pas voir dans ce fait un désaveu infligé au gouverneur, d'autant plus que le premier acte de la commission fut de relâcher le prince Ivan, sur la caution fournie par sa fille. La société s'en réjouit, et tous ceux que leurs fonctions ne mettaient pas dans la dépendance immédiate du gouverneur allèrent dès le lendemain féliciter le prisonnier libéré. Toutefois, le prince eut le tact de se dire malade, et il ne reçut personne, laissant sa fille remercier en son nom les visiteurs. On fit signer au vieux maître de poste l'engagement de ne point quitter sa résidence, et on le renvoya à E... Le graveur bénéficia d'une ordonnance de non-lieu. Le valet du prince et le cantoniste restèrent, il est vrai, en prison, mais voici comment la chose s'expliquait, au dire du greffier de la régence provinciale qui remplissait l'office de secrétaire près de la commission : le premier avait à répondre des contradictions relevées dans ses interrogatoires, et le second était retenu à raison de crimes commis par lui antérieurement. Bref, l'affaire entrait dans une voie toute nouvelle. Ce qui acheva d'édifier le public à cet égard, ce fut l'indiscrétion d'un des membres de la commission, jeune homme bien élevé et sans doute un peu plus sincère que ses collègues.

— Votre gouverneur, messieurs, est en général un homme étrange; mais, dans l'affaire du prince, il a agi décidément comme un fou! dit-il devant cent personnes au moins.

A ces mots, un sourire équivoque se montra sur les lèvres des auditeurs, toutefois nul d'entre eux ne répondit rien. Seul, le gros magistre qui était assis à une table assez éloignée,

ayant entendu les paroles du commissaire, le prit à partie assez cavalièrement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que le gouverneur a agi comme un fou? demanda-t-il.

Le jeune homme haussa les épaules et se mit à expliquer sa pensée.

— D'abord, répondit-il, le gouverneur a fait emprisonner un gentilhomme à raison d'un crime qui n'avait pas encore été commis.

— Comment, qui n'avait pas encore été commis? répliqua avec force le magistre, le crime a été commis du jour où le prince a fait un faux certificat.

— Pas du tout, reprit le jeune homme, dans l'espèce le crime aurait pu être considéré comme accompli si l'entreprise garantie par ce certificat avait été mal exécutée : l'État, en effet, aurait dû recommencer les travaux et se serait trouvé en présence d'un cautionnement fictif : dans ces conditions il aurait subi un préjudice matériel, et le crime aurait véritablement existé.

— Mais si, sur la foi de ce faux document, le prince avait obtenu l'entreprise et l'avait menée à bonne fin, alors il n'aurait commis aucun crime? interrogea le magistre.

— C'est mon avis, répondit le jeune homme, un peu déconcerté par cette observation.

— C'est aussi le mien! dit le magistre d'un ton railleur.

— Je vous en félicite! reprit, ironiquement aussi, le commissaire, qui s'adressa ensuite aux autres personnes présentes. Indépendamment de ces considérations théoriques, poursuivit-il, voyez ce qui ressort des faits mêmes Le gouverneur dit que le prince Ramensky a fabriqué un faux certificat. Le prince soutient que la pièce présentée par lui n'est pas fausse : c'est, dit-il, une attestation concernant le

bien du maître de poste d'E..., attestation délivrée à ce dernier il y a un an par la chambre civile. La commission des bâtiments déclare que, vu l'ancienneté des faits, elle ne se rappelle plus quel genre de certificat fut alors soumis à son examen. La signature apposée au bas de la pétition du prince est-elle de sa main? Une moitié des secrétaires l'affirme, l'autre moitié le conteste. Par conséquent, il y a autant de probabilité dans un sens que dans l'autre.

— Alors, c'est le gouverneur lui-même qui a fabriqué la pièce fausse? répliqua le magistre.

— Je n'en sais rien, répondit évasivement le commissaire. Vous savez que l'enquêteur n'a même pas le droit d'émettre une conclusion sur l'affaire, pour laisser toute liberté à la justice. Je cite simplement des faits.

— Simplement des faits! répéta en le regardant en face son interlocuteur. O misérable justice! ajouta presque à haute voix le magistre, et, quittant sa table, il se rendit à la salle de billard.

— Il soutient le gouverneur! fit le jeune homme en le suivant des yeux.

Quelques-uns acquiescèrent à cette remarque par un signe de tête. Le lendemain, toute la ville eut connaissance de la conversation qu'on vient de lire.

— Le gouverneur branle dans le manche! décidèrent presque unanimement tous les diplomates de la province. Seul, Papouchkine, qui n'aimait pas à se dédire, répliquait toujours : « Non, il est solide; vous verrez que la victoire lui lui restera! »

— Que dites-vous? Lui-même est déjà tout démoralisé. Depuis huit jours, paraît-il, il ne s'occupe plus de rien, ni à la chancellerie, ni à la régence provinciale, répondait-on à l'entrepreneur.

— Non, il n'est pas démoralisé ! persistait à soutenir Papouchkine, et un incident, survenu peu après, montra qu'il ne se trompait point.

Il arriva que le feu prit aux magasins de sel de l'État. Kalinovitch sauta à cheval sans attendre que sa monture fût sellée, et se trouva le premier sur le théâtre de l'incendie; ensuite, il gourmanda le maître de police, jura au brandtmeister[1] qu'il le ferait soldat, et se mit à donner lui-même tous les ordres. Sous son énergique direction, les pompiers, qui d'ordinaire faisaient fort mal leur service, furent admirables d'élan et de bravoure. Tandis que le gouverneur, couvert de poussière, noirci par la fumée, ruisselant d'eau, se tenait tout près des flammes, malgré la résistance effrayée de son cheval, — en ce moment arriva aussi sur le lieu du sinistre le conseiller d'État Apionkine : il venait de dîner chez le président de la chambre des finances, et se trouvait quelque peu gris. Après avoir regardé à travers ses lunettes la scène de destruction qu'il avait sous les yeux, il commença à invectiver le commissaire de police, et ordonna aux pompiers de diriger leurs pompes sur une autre partie du mur. Cette intervention déplacée irrita Kalinovitch, qui lança brusquement son cheval vers l'outrecuidant personnage.

— Monsieur Apionkine, dit-il d'une voix forte, M. le maître de police et moi sommes ici; par conséquent, il est inutile que d'autres se mêlent de donner des ordres.

— Excellence, répondit en s'échauffant à son tour le président de la commission, si je donne des ordres, je le fais dans l'intérêt public.

— Je remplis ici les fonctions de gouverneur, et j'ai seul qualité pour sauvegarder l'intérêt public, quel qu'il soit!

[1] Sous-chef des pompiers.

cria Kalinovitch en se frappant la poitrine. Monsieur l'officier, établissez un cordon autour de l'incendie, et que celui des badauds qui voudra le franchir soit conduit au poste ! ordonna-t-il du même ton à l'officier de service.

Celui-ci obéit, et le cordon se forma presque sous le nez du conseiller d'État, qui, pour comble d'ennui, se vit hué par les gymnasistes accourus en foule sur le lieu du sinistre. Apionkine blêmit de rage, mais il affecta de rire, et, remontant en voiture, disparut.

Le lendemain, la commission termina ses opérations, et retourna à Pétersbourg. La société resta en proie à une attente fiévreuse : chacun avait hâte de savoir comment tout cela finirait. Enfin, le 18 décembre, la curiosité publique fut satisfaite. Un papier arriva qui mit en révolution les greffiers, les chefs de bureau et les secrétaires de la régence provinciale. Le secrétaire de la chambre des finances prit un fiacre et courut à bride abattue chez son président, qui n'était pas encore sorti. De onze heures à midi, pendant qu'il déjeunait, le maréchal de la noblesse reçut la visite de presque toute la ville : la joie se lisait sur la plupart des visages. L'architecte provincial, rencontrant Papouchkine dans la rue, lui cria joyeusement, du plus loin qu'il l'aperçut :

— Eh bien, votre prophétie ne s'est pas réalisée?

— Pourquoi ne s'est-elle pas réalisée? Parce qu'il a trop tiré sur la corde! répondit l'entrepreneur.

Le papier portait que Kalinovitch était exclu du service, et mis en jugement comme ayant commis des actes illégaux dans l'exercice de ses fonctions de vice-gouverneur et de gouverneur.

Rentré dans la vie privée, Kalinovitch alla se fixer à

Moscou avec Nastenka et le capitaine. Le prince ne fut pas même tenu en état de suspicion : il retourna à son oussadba, où il reprit sa grande existence d'autrefois. La renaissance de ce phénix s'expliquait d'une façon bien simple : d'accord avec Médiokritzky, il administra les affaires de Pauline, de telle sorte qu'elle perdit tout son capital et la moitié de ses immeubles. Abandonnée, trompée par tout le monde, la pauvre femme succomba au chagrin que lui causa ce nouveau malheur. Six mois après sa mort, Kalinovitch épousa Nastenka. Je voudrais pouvoir, comme les vieux conteurs, terminer ce récit en disant que mes principaux héros, après de longs orages, abordèrent enfin au port tranquille du bonheur domestique. En réalité, il n'en fut pas ainsi. Kalinovitch, brisé physiquement et moralement, épousa Nastenka parce qu'il n'avait plus d'espérance et n'attendait plus rien de la vie. Nastenka, dont l'amour à présent était surtout fait de souvenir, devint sa femme parce qu'il n'avait plus qu'elle au monde, et qu'il était de son devoir, pensait-elle, de soutenir et de consoler la vie de cette grande intelligence brisée, mais encore bien chère. Il n'y eut donc de pleinement heureux dans ce ménage que le capitaine, qui remplissait les fonctions de factotum chez les deux époux, appelant toujours son neveu et sa nièce : « Votre Excellence. »

FIN.

EST-CE BIEN SA FAUTE?

I

J'avais vingt-deux ans. Je faisais ma quatrième année de mathématiques à l'université de Moscou. Familiarisé avec cette étude, je n'y trouvais plus de difficultés et commençais à avoir beaucoup de temps libre, mais je ne savais que faire de mes loisirs. Pour un étudiant peu fortuné et sans famille, quel moyen de se distraire même dans la populeuse Moscou? Je vivais seul, je ne connaissais personne, et mon unique distraction consistait à me promener deux heures, trois heures durant, sur le boulevard de Tver, en rêvassant Dieu sait à quoi. Un jour, je fus accosté par un jeune homme qui m'adressa à brûle-pourpoint la question suivante :

— Ne connaissez-vous point parmi vos camarades quelqu'un qui puisse me préparer à entrer à l'université?

Je le regardai fixement; il paraissait âgé de dix-huit ans; sa mise était négligée, ses manières dénotaient l'insouciance. Une nuance de mélancolie se laissait voir sur son visage expressif.

— Si vous voulez, je puis m'en charger, répondis-je.

— Je vous en prie; il faut que je me prépare pour les mathématiques. Dans quelle faculté êtes-vous?

— Dans la faculté de mathématiques.

— Cela tombe bien, et que prenez-vous pour une leçon?

Devant une question aussi directe, je restai un peu déconcerté.

— Le prix ordinaire : un rouble d'argent, répondis-je.

Le jeune homme réfléchit un moment.

— C'est bien, je puis donner cela. Votre nom? ajouta-t-il.

Je le lui dis; il se nomma à son tour, me donna son adresse et me pria de l'aller voir le lendemain à sept heures du soir.

— Habitez-vous seul ou en famille? demandai-je.

— Je vis avec ma mère, j'ai aussi des sœurs, répondit-il.

Nous nous séparâmes.

Je revins chez moi fort content de cette rencontre. Depuis longtemps je désirais trouver une leçon. Ce n'était pas en vue du gain, car le peu d'argent que j'avais suffisait à mes modestes besoins; mais j'avais envie d'enseigner, je voulais avoir le droit de transmettre à un autre les connaissances et les idées que j'avais acquises déjà en assez grand nombre.

Le lendemain, dès six heures et demie, je me dirigeais vers la maison dont on m'avait donné l'adresse. C'était une demeure seigneuriale, précédée d'une cour et flanquée de deux vastes constructions en pierre à l'usage des domestiques. Elle était entourée d'une grille en fer. Après m'être longtemps égaré dans l'immense vestibule, j'arrivai enfin à la porte principale du premier étage. A ma question : « Est-ce ici qu'habite Léonidas Nikolaïtch Vankovsky? » un laquais en livrée répondit d'un ton assez brutal : « Tout en haut, à droite. » Au dernier étage, je ne trouvai personne ni dans l'antichambre, ni dans la salle. Entendant causer dans la pièce voisine, je me mis à tousser. Une jeune fille entr'ouvrit la porte. Je la saluai.

— Vous désirez sans doute voir mon frère Léonidas? dit-elle, et elle disparut.

Au bout de quelques minutes, mon élève se montra.

— Bonsoir. Entrons dans mon cabinet, dit-il en me tendant la main.

Nous passâmes dans une pièce assez grande, qui en effet avait dû être jadis un luxueux cabinet, mais où régnait en ce moment un affreux désordre. Les murs revêtus de marbre montraient en plusieurs endroits des lézardes produites par des clous qu'une main barbare y avait enfoncés. Dans un coin se trouvait une belle cheminée, dont malheureusement la grille était toute démantibulée. Sur un tableau à l'huile on avait accroché un manteau. Le maître du logis dormait sur une couchette dont les draps et les oreillers n'avaient pas encore été remis en place. Les siéges étaient moelleux, mais le velours qui les recouvrait offrait de nombreuses déchirures. Sur une grande table en acajou reposaient pêle-mêle des papiers, des livres et des partitions de musique. Nous nous assîmes près de cette table.

— Par quoi commencerons-nous donc? demandai-je en prenant le ton sérieux d'un professeur.

— Par ce que vous vous voudrez, répondit négligemment mon élève.

— Je voudrais, continuai-je sur le même ton, m'assurer d'abord de ce que vous savez en fait de mathématiques : aussi vous demanderai-je la permission de vous faire subir un examen préalable.

— Bien.

— Vous connaissez probablement la première partie de l'arithmétique?

— Oui.

— Et la seconde?

— Je crois la connaître; du reste, il se peut que je l'aie oubliée.

Je pris une feuille de papier et voulus écrire un problème, mais il se trouva que sur une douzaine de plumes que contenait l'écritoire, pas une ne pouvait servir; d'ailleurs, c'était à peine s'il y avait de l'encre.

— Vos plumes ne sont pas très-bonnes, observai-je.

— C'est vrai; tenez, voici un crayon, répondit mon élève en ramassant par terre un crayon qu'il me tendit.

Pour première épreuve, je lui proposai une addition de fractions décimales. Il prit la feuille de papier, la plaça devant lui avec un sourire moqueur; puis il réfléchit un peu, traça au crayon quelques lignes sur son papier et, le repoussant loin de lui, me dit :

— Non, je ne sais pas, j'ai oublié.

Je lui donnai à faire une addition de fractions ordinaires, mais il ne s'en tira pas mieux. Ensuite il m'avoua que, pour l'algèbre, il l'ignorait absolument, mais qu'il connaissait un peu la géométrie. Je me mis à l'examiner sur cette science, et j'acquis bientôt la preuve qu'en géométrie aussi il était nul. Je fronçai le sourcil.

— Vous êtes bien faible en mathématiques, lui dis-je; — il faudra reprendre aux éléments.

— Cela vaudra mieux, car j'ai tout oublié.

— Alors, nous commencerons par la seconde partie de l'arithmétique, décidai-je.

Vankovsky inclina la tête en signe d'assentiment. Ma conviction était que, vu son ignorance, il aurait dû se remettre à la première partie de l'arithmétique; mais, au début de nos relations, je n'osai le lui déclarer franchement.

Durant une heure, je lui donnai force explications, et, au moment où j'allais aborder la division des fractions, mon

élève, bâillant à se décrocher les mâchoires, me demanda :

— Vous fumez?

Cette question me froissa.

— Oui, répondis-je d'un ton fâché.

— Voulez-vous une pipe ou un cigare?

— Permettez-moi de vous demander une pipe.

Léonidas se leva, me bourra lui-même une pipe et alluma un cigare pour lui; puis, quand je voulus reprendre mes explications, il me dit :

— Cela suffit, la leçon a déjà duré plus d'une heure, c'est assez pour aujourd'hui.

Je haussai les épaules.

— Vous avez beaucoup à travailler pour passer votre examen, lui dis-je avec force.

— Je travaillerai. — Du reste, je veux faire mon droit.

— N'importe, il faut vous mettre en mesure de répondre sur toutes les parties du programme.

— Que veux-tu, Lydie? demanda Léonidas en se tournant vers la porte.

— Faut-il vous servir le thé ici, ou viendrez-vous le prendre au salon? fit une voix de femme.

Je me retournai, c'était la jeune fille de tout à l'heure.

— Nous allons passer au salon, répondit Léonidas.

La jeune fille disparut. Je pris ma casquette.

— Où allez-vous donc? Restez, je vais vous présenter à ma famille.

Je remis ma casquette en place; il me conduisit au salon. Dans un grand fauteuil était assise une dame de quarante-cinq ans, maigre et de haute taille. A côté d'elle se trouvait un monsieur qui devait être un propriétaire. C'était un homme petit, gros, aux cheveux blonds, au visage bouffi et d'un rouge suspect. Ses moustaches peu fournies étaient cirées

avec soin et relevées en croc. Lydie faisait infuser le thé. Près d'elle étaient assises, sur de hauts fauteuils d'enfants, deux petites filles qui se donnaient des airs affectés.

Mon élève m'amena devant la dame, à qui il me présenta.

— Ma mère, me dit-il.

Madame Vankovsky me fit une légère inclination de tête.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, me dit-elle avec un sourire affable: après quoi, elle me montra des yeux une chaise auprès d'elle.

Je m'assis.

— Vous êtes depuis longtemps à l'université? me demanda-t-elle.

— Depuis quatre ans.

— Vous avez encore votre père et votre mère?

— J'ai encore ma mère.

— Elle doit être bien heureuse de vous voir à l'université; j'en juge d'après moi : il me tarde fort que Léonidas soit étudiant, dit madame Vankovsky. — Il ne sait rien, je pense, ajouta-t-elle en regardant son fils.

Sans relever ces paroles, Léonidas se borna à froncer le sourcil et s'assit à table à côté de sa sœur.

— Ce n'est pas si difficile : s'il travaille, il sera vite prêt, répondis-je.

— Je vous en prie, soyez un peu sévère avec lui. Il a beaucoup de moyens, seulement il est fort paresseux : c'est ainsi que tous ses professeurs se sont exprimés sur son compte, reprit madame Vankovsky, et, trouvant sans doute qu'elle avait fait assez de frais pour moi, elle s'adressa au propriétaire :

— Quels beaux chevaux vous avez, Ivan Kouzmitch! Je les admire toujours.

— Cela me fait plaisir à entendre, répondit ce dernier.

— Ils sont fort beaux : petits, mais si mignons!

— Ce sont des chevaux de Viatka.

— Ah, vraiment! je ne le savais pas.

— Oui, des bêtes à toute main. Je m'en sers pour mes courses en ville, et, en voyage, ils font soixante-dix verstes sans prendre de nourriture.

— Tant que cela! Ils doivent être bien fatigués, je suppose.

— Non, pas du tout. C'est une race dure à la fatigue. Laissez-les souffler durant deux heures, et ils fourniront ensuite une nouvelle étape de soixante-dix verstes. Seulement, il ne faut pas leur donner à boire, quand ils ont chaud.

— Pourquoi donc, en ville, allez-vous toujours au pas? dit brusquement Léonidas en regardant Ivan Kouzmitch d'un air moqueur.

— A Moscou, il n'y a pas moyen d'aller vite, Léonidas Nikolaïtch, répliqua le propriétaire : sur le pavé, la neige est pire que le sable. Ici, il n'y a qu'au pont des Maréchaux qu'on puisse aller au trot, tant cela éreinte les chevaux.

— Comment font les autres?

— Je ne crains pas d'être distancé par les autres; faites atteler vos chevaux de Courlande, nous verrons qui de nous deux devancera l'autre.

— Je vous propose un match : je suis sûr d'arriver premier, même en vous donnant une verste d'avance.

— Vous plaisantez; mais je suis prêt à lutter avec vous.

— A quoi bon? Tout le monde sait que vos chevaux sont des rosses, et que vous regardez plus à leur fatigue qu'à la vôtre.

— Eh bien, en cela vous vous trompez, Léonidas Niko-

laïtch; sans être des bêtes de prix, mes chevaux ne sont pas des rosses, et je ne les ménage pas; je m'en sers là où c'est possible.

La discussion engagée par Léonidas paraissait contrarier beaucoup sa mère.

— Lydie, et le thé? dit-elle à sa fille.

— Tout de suite, répondit Lydie, et elle offrit une tasse à sa mère.

Après en avoir bu une cuillerée, madame Vankovsky fit la grimace.

— Il est encore trop fort, dit-elle; tu ne peux donc pas le faire à mon goût?

— Permettez, je vais remettre de l'eau.

— Laisse, répliqua d'un ton fâché madame Vankovsky.

Lydie, un peu confuse, reprit sa place à table.

— Et le thé pour Ivan Kouzmitch? demanda sa mère.

— Il est prêt, répondit la jeune fille en montrant des yeux un verre de thé placé sur le bord de la table.

— Pardon, interrompit Ivan Kouzmitch, qui se leva vivement, prit son verre, et après s'être incliné devant Lydie, lui adressa quelques mots à voix basse. Elle ne répondit rien.

A Léonidas et à moi ce fut un laquais qui servit le thé. Le jeune homme alluma un cigare et m'en offrit un. Je refusai.

— Eh bien, Léonidas, tu n'offres pas une pipe à Ivan Kouzmitch? lui dit sa mère.

Léonidas fronça le sourcil.

— En voulez-vous une? demanda-t-il au propriétaire.

— S'il vous plaît, répondit celui-ci.

— Donne ici une pipe, dit Léonidas au domestique.

Pendant ce temps, j'observais attentivement la jeune fille qui faisait boire le thé à ses petites sœurs. A mesure que je l'examinais, elle me plaisait davantage. Elle était loin d'être

une beauté, mais il y avait dans sa physionomie un je ne sais quoi de si bon et de si gracieux qu'involontairement on se sentait, à première vue, attiré vers elle. A la fin on desservit; la conversation devint languissante. La mère causait à demi-voix avec Ivan Kouzmitch; Lydie Nikolaïevna s'occupait d'un ouvrage de femme; mon élève fumait en silence. Je voulais retourner chez moi, mais Léonidas se leva, ouvrit le piano et, sans faire attention à personne, commença à jouer un morceau. Malgré moi, je me mis à l'écouter. Indépendamment d'une exécution magistrale, il y avait dans son jeu une chaleur, une énergie peu communes. La jeune fille — consciemment ou non, je l'ignore, — quitta sa place et vint s'asseoir auprès de moi. Tout le monde écoutait attentivement Léonidas. Ivan Kouzmitch avait donné à son visage une expression mélancolique, madame Vankovsky tenait les yeux baissés, les petites filles elles-mêmes avaient cessé de bavarder entre elles.

— Comme mon frère joue bien! me dit Lydie Nikolaïevna.

— Vous aimez aussi la musique?

— Beaucoup.

— Et vous êtes vous-même musicienne?

— Oui... mais non, je joue beaucoup moins bien que lui.

Au beau milieu de son morceau, Léonidas s'arrêta brusquement, se leva et vint s'asseoir à côté de moi en fronçant de nouveau le sourcil.

Pendant le reste de la soirée, Ivan Kouzmitch essaya plusieurs fois de flirter avec Lydie Nikolaïevna. Elle se renfermait vis-à-vis de lui dans un mutisme presque absolu. Léonidas ne cessait de décocher des mots piquants au propriétaire, qui n'y répondait pas et paraissait même ne pas les comprendre.

Rentré chez moi, je songeai longuement à mes nouvelles

connaissances. C'étaient Lydie Nikolaïevna et Léonidas qui me plaisaient le plus dans cette maison. Madame Vankovsky, Marie Vissarionovna, comme me l'avait nommée son fils, ne m'avait pas laissé d'elle une idée bien nette, et cet Ivan Kouzmitch m'avait fait l'effet d'un triste personnage. A quel titre se trouvait-il là? Était-ce un parent, un ami, un prétendu?

II

Depuis que j'avais fait la connaissance des Vankovsky, ma vie était plus remplie. Après ma leçon, je passais toujours la soirée chez eux. Pour dire la vérité, j'étais devenu, sans m'en apercevoir moi-même, amoureux de Lydie Nikolaïevna. Chaque jour c'était avec une impatience croissante que j'attendais six heures pour me rendre à la chère maison du Marché de Smolensk, et, durant toute la route, je n'avais qu'une pensée : Lydie est-elle chez elle? La verrai-je? D'ordinaire j'allais droit au cabinet de Léonidas et, tout en m'occupant de mon élève, je ne cessais de prêter l'oreille, dans l'espoir que la voix de la jeune fille arriverait jusqu'à moi. Je reconnaissais son pas, je devinais son approche au froufrou de sa robe. Quand ensuite, la leçon finie, nous passions au salon, si elle n'y était pas, un inexprimable chagrin s'emparait de moi; assis sur une chaise, je gardais un morne silence. Mais, dès qu'elle entrait, son apparition me ranimait, je devenais soudain gai et causeur. Je ne sais si d'autres le remarquaient; toujours est-il que Lydie se montrait fort aimable avec moi. Généralement taciturne, elle m'adressait toujours la parole la première, et chaque fois que je me disposais à me retirer, elle me disait à

demi-voix : « Où allez-vous? Restez encore un moment, il n'est pas tard! »

Marie Vissarionovna était une bonne femme, mais ne savait décidément pas se tenir avec ses enfants. Elle aimait Léonidas plus que tous les autres, quoiqu'elle disputât continuellement avec lui, et je dois dire que, dans ces discussions, c'était toujours le jeune homme qui avait raison. Pour ses petites filles, madame Vankovsky n'était ni bien ni mal, elle s'en occupait à peine; mais Lydie Nikolaïevna était, de sa part, en butte aux plus mauvais procédés. La pauvre jeune fille aurait été une étrangère mangeant indûment le pain de la maison, qu'on ne l'eût pas traitée avec moins d'égards. Sur elle reposait toute la charge du ménage; elle était l'institutrice, la gouvernante de ses petites sœurs, et néanmoins sa mère la grondait sans cesse à propos des moindres choses.

Madame Vankovsky s'était habituée à moi. Ivan Kouzmitch me déclina ses noms et qualités : il s'appelait Marasséieff, était propriétaire dans le gouvernement de Kalouga et serait heureux, ajoutait-il, d'être compté au nombre de mes amis. C'était un homme fort borné. Il paraissait éprouver pour Lydie Nikolaïevna autre chose que de l'indifférence, témoignait beaucoup de considération pour Marie Vissarionovna et avait peur de Léonidas. Quant à ce dernier, il continuait à ne rien faire; mais, en me liant plus intimement avec lui, je reconnus que c'était un homme très-intelligent, d'une honnêteté rigide et d'une indépendance d'esprit fort au-dessus de son âge. De jour en jour, je m'attachais davantage à lui, et, de son côté, il m'assurait de son amitié.

Chez les Vankovsky venait aussi une dame, une certaine Élisabeth Nikolaïevna Pionoff, dont les visites étaient presque quotidiennes. Elle avait les cheveux roux, le visage marqué

de la petite vérole, une bouche démesurément grande, des yeux gris et moites. Ce devait être une créature très-rusée. Elle affichait un extrême attachement pour Marie Vissarionovna et ne parlait jamais d'Ivan Kouzmitch qu'avec admiration. « C'est un homme étonnant, un homme supérieur! » disait-elle de lui. Quant à Léonidas, cette dame semblait désireuse de faire sa conquête. Mais le jeune homme ne cachait pas son mépris pour elle et ne cessait de lui dire des impertinences. Un jour, ne sachant comment engager la conversation avec lui, elle lui demanda un livre à lire. « Je n'ai pas de livres », répondit d'abord Léonidas; puis, voyant qu'elle insistait : « Quel livre voulez-vous? » lui demanda-t-il. « Un livre un peu intéressant », répondit madame Pionoff. Sur quoi, il alla chercher un calendrier et le lui offrit. Lorsqu'elle le priait de jouer un morceau, il allait se mettre au piano et commençait une cosaque. Le plus irritant, c'était de voir cette personne traiter dédaigneusement Lydie Nikolaïevna, dont elle semblait à peine remarquer la présence.

Un jour, je vins pour donner ma leçon. Léonidas n'était pas chez lui. Cela lui arrivait souvent. J'entrai dans son cabinet. A trois reprises différentes, la femme de chambre se montra sur le seuil de la porte restée ouverte, à la fin elle entra.

— Pourquoi restez-vous là seul? Mademoiselle est à la maison, dit-elle.

— Où est donc Lydie Nikolaïevna? demandai-je d'une voix qui n'était pas tout à fait calme.

— Au salon; donnez-vous la peine d'y aller, je vous ai annoncé.

Je passai au salon, où je trouvai Lydie Nikolaïevna travaillant à une broderie.

— Mon frère ne tardera pas à rentrer; il est sorti avec maman, dit-elle.

Je m'assis. Causer avec Lydie Nikolaïevna était pour moi un immense plaisir, mais j'en jouissais rarement. Je résolus de profiter de l'occasion présente.

— Quel vaste dessin vous brodez! observai-je.

C'était tout ce que j'avais pu trouver pour engager la conversation.

— Ce n'est pas qu'il soit bien grand... Voyez un peu quelle belle tête a ce vieillard, répondit Lydie Nikolaïevna en me montrant son modèle qui représentait un vieillard à barbe blanche, tenant une harpe dans ses mains; près de lui était assis un enfant aux cheveux bouclés, et un chien reposait à ses pieds; au loin on apercevait un paysage avec des arbustes, des montagnes et des nuages.

— Il faut avoir une patience vraiment féminine pour broder tout cela, poursuivis-je en examinant le dessin.

— Non, ce n'est pas une affaire de patience, on fait cela par désœuvrement... répondit Lydie Nikolaïevna. Ce serait bien heureux si les femmes ne devaient avoir de patience que pour broder des coussins destinés à être bientôt salis et jetés au rebut, ajouta-t-elle en soupirant.

— Et où donc leur en faut-il encore? demandai-je avec intention.

— Dans la vie.

— Je suppose qu'il en faut aux hommes aussi bien qu'aux femmes.

— Aux hommes? Oh! non, ils sont beaucoup plus libres, ils peuvent être ce qu'ils veulent, tandis que nous sommes ce qu'on nous fait.

« Quel jugement possède cette charmante jeune fille! » pensai-je.

— Il me semble, repris-je, qu'à notre époque les femmes sont assez libres...

— En quoi donc sont-elles libres? Par exemple, une femme peut-elle, à son gré, se marier ou ne pas se marier?

— Assurément, elle le peut.

— Non, elle ne le peut pas; car aussitôt on se moquera d'elle, on la traitera de vieille fille, on dira qu'elle a un mauvais caractère; ses parents se fâcheront, elle leur sera à charge : il n'y a pas de patience qui résiste à cela.

— Pour une jeune fille, c'est une agréable nécessité que celle de se marier : le tout est d'épouser l'homme qu'on aime.

— Et si l'on n'aime personne?

— Il faut attendre; le moment d'aimer arrive toujours pour une femme.

— Je ne crois pas; moi, par exemple, je n'aimerai jamais personne.

— Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— C'est ainsi... Vous aimez quelqu'un, et on vous marie à un autre : mieux vaut par conséquent n'aimer personne.

Ici notre intéressante conversation fut interrompue par l'arrivée de Léonidas et de sa mère.

Le jeune homme et moi, nous passâmes dans le cabinet.

Cette fois, je ne m'acquittai pas très-consciencieusement de mes fonctions de répétiteur. J'expliquai si vaguement la théorie des équations indéterminées, que mon élève lui-même s'en aperçut, quoique, selon son habitude, il m'écoutât avec fort peu d'attention.

— Vous n'êtes pas très-clair aujourd'hui dans vos explications, me dit-il avec sa franchise accoutumée.

— Je suis souffrant, répondis-je.

— Eh bien! restons-en là, j'en ai assez. Allons au salon.

Je n'attendais que cela, et je me promettais de reprendre, coûte que coûte, mon entretien de tout à l'heure avec Lydie

Nikolaïevna. Malheureusement pour moi, l'insupportable Ivan Kouzmitch était déjà là et avait pris place à côté d'elle. Marie Vissarionovna racontait une longue histoire au sujet d'une de ses parentes pour qui s'était présenté un beau parti : d'abord, elle avait voulu le refuser, mais ensuite, par déférence pour le désir de ses parents, elle l'avait agréé, et maintenant elle était heureuse comme personne; bref, les enfants dociles à la volonté de leurs parents étaient toujours plus heureux que ceux qui n'en faisaient qu'à leur tête. En disant cela, madame Vankovsky échangeait des regards avec Ivan Kouzmitch, qui acquiesçait pleinement à ses paroles. Elle regardait aussi sa fille; celle-ci était assise, les yeux baissés, et ne disait mot. Léonidas écoutait sa mère avec un sourire moqueur. Il est probable que de toute la soirée je n'aurais pas trouvé l'occasion de causer avec Lydie Nikolaïevna sans l'arrivée de madame Pionoff. La visiteuse salua affectueusement Marie Vissarionovna et poussa une exclamation de joie à la vue d'Ivan Kouzmitch, qui lui baisa la main. Après quoi, elle se mettait déjà à bavarder quand, tournant les yeux du côté où Léonidas était assis, elle aperçut le jeune homme.

— Vous êtes ici, Léonidas Nikolaïtch? Je ne vous avais pas vu... Bonjour! lui dit-elle d'une voix câline.

Celui-ci ne bougea pas de sa place et ne proféra pas un mot. Selon son habitude, madame Pionoff ne fit attention ni à Lydie Nikolaïevna, ni à moi. Lydie passa enfin dans la salle, je m'y rendis après elle, bénissant au fond de mon âme l'arrivée de madame Pionoff. En entrant, je trouvai la jeune fille assise sur un petit divan; elle paraissait pensive. A ma vue, elle sourit.

— J'ai quitté le salon parce qu'il y fait trop chaud. Asseyez-vous ici, me dit-elle.

J'obéis.

— Viendrez-vous demain chez nous? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et après-demain?

— Après-demain, c'est dimanche, je n'ai pas de leçon.

— N'importe, venez dîner et passer la soirée avec nous.

Cette invitation me transporta de joie.

— Demain je serai absente toute la journée, ajouta Lydie.

— Où irez-vous donc? voulus-je savoir.

— Au pensionnat de madame Jarvier. Il y aura là demain une solennité scolaire et un bal le soir.

— Alors, demain vous allez vous amuser?

— Un bel amusement!... Je n'aime pas les bals, mais j'ai fait mon éducation dans cette maison. La directrice m'aimait beaucoup; c'est elle qui est venue elle-même prier maman de me laisser aller à cette fête. Elle est fort bonne!

— J'ai connu une des pensionnaires de madame Jarvier; celle-là ne vous ressemble pas, et je crois qu'elle aime beaucoup les bals.

— Qui est-ce?

— Viéra Bazaïeff, une cousine à moi.

— Viérotchka Bazaïeff? Elle est votre cousine! C'était la beauté du pensionnat. Dites-moi, où est-elle et que fait-elle?

— Je présume qu'elle ne fait que danser et coqueter.

— Vraiment? Du reste, elle a toujours été un peu coquette; mais quelle belle personne! J'ai d'abord été liée avec elle, il est vrai qu'ensuite nous nous sommes quittées en froid. Elle a passé alors un hiver ici, elle sortait beaucoup, et nous ne nous voyions presque pas.

— J'ai eu avec elle à peu près les mêmes relations. Dans les premiers temps, nous étions très-bien ensemble; du

moins elle m'assurait qu'elle avait grand plaisir à danser avec moi, et, de mon côté, je la trouvais fort belle.

— Vous n'avez pas été amoureux d'elle?

— Non.

— C'est impossible.

— Pourquoi donc est-ce impossible?

— Parce qu'elle est si jolie qu'elle plaît à tout le monde.

— Au premier abord, peut-être; mais ensuite, quand on l'examine, on découvre que sa beauté laisse beaucoup à désirer.

— Qu'est-ce donc qui lui manque?

— La pensée, le sentiment, l'âme.

Lydie ne répliqua rien.

— Vous avez tort, continuai-je, de penser que j'ai pu être amoureux de mademoiselle Bazaïeff; à mon avis, une femme doit posséder des qualités d'un tout autre genre.

— De quel genre?

— Vous voulez le savoir?

— J'y tiens beaucoup.

— Une femme ne doit pas être frivole, mais avoir des qualités d'intérieur. Il faut qu'elle soit douce sans faiblesse de caractère, intelligente sans pédantisme, magnanime sans pose, point sentimentale, mais capable d'un attachement sincère et profond, répondis-je.

Depuis longtemps déjà, j'avais élaboré dans ma tête, à l'intention de Lydie Nikolaïevna, cette esquisse de la femme idéale.

— Et quant à l'extérieur? demanda-t-elle.

— Je ne m'en préoccupe pas. Eût-elle même des traits irréguliers, une femme ornée des qualités morales que je viens d'énumérer sera plus séduisante que la première beauté du monde.

— Il n'y a pas de pareilles femmes.

— Si, il y en a.

— Alors vous en avez rencontré?

— Peut-être.

— Je voudrais bien voir une femme semblable.

Je ne répondis pas. Le fait est qu'en traçant cette peinture idéale de la femme, j'entendais faire le portrait de mon interlocutrice elle-même. Pendant quelque temps nous restâmes silencieux.

— Vous m'avez dit, Lydie Nikolaïevna, que jamais vous n'aimeriez personne? commençai-je.

— Oui.

— Ainsi, vous ne vous marierez jamais?

— Si, je me marierai.

— Par intérêt?

— Oui, par intérêt, répondit-elle.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, je crus voir un sourire amer sur ses lèvres.

— Ce langage m'étonne de votre part.

— Pourquoi donc vous étonne-t-il? C'est une garantie de tranquillité. Du moins, si mon mari cesse de m'aimer, je n'en serai pas si affligée.

— Cessez de parler ainsi, je ne vous crois pas.

— Je dis pourtant la vérité.

— La vérité?... me récriai-je.

— Chut!... interrompit brusquement Lydie Nikolaïevna : — là, me semble-t-il, on parle de moi.

— Qu'est-ce qui vous a alarmée? demandai-je.

— Oh! rien, répondit la jeune fille. — Ah! que cette madame Pionoff est insupportable! ajouta-t-elle comme en aparté.

— Lydie, où êtes-vous? cria du salon Marie Vissarionovna.

— Ici, maman, répondit Lydie.

— Venez près de nous.

— Attendez-moi un moment, je reviendrai bientôt. — C'est terrible ! dit-elle, et elle sortit.

Pendant une demi-heure au moins, je demeurai dans la salle, m'efforçant d'entendre ce qui se disait au salon. Ce fut en vain. Il me répugnait d'aller écouter à la porte. Enfin retentirent des pas que je pris d'abord pour ceux de Lydie Nikolaïevna, mais au lieu d'elle je vis entrer Léonidas. Il avait les sourcils froncés et paraissait fort irrité.

— Qu'est-ce que vous faites ici? Allons dans mon cabinet, me dit-il.

Je le suivis, dans l'espoir d'apprendre quelque chose par lui.

— Madame Pionoff est plus loquace aujourd'hui que jamais, commençai-je.

— La gueuse !... Le diable sait comme toutes ces femmes sont sottes.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Léonidas ne répondit pas. Je savais qu'il était inutile de l'interroger davantage, et je changeai la conversation.

— Les mathématiques vont mal, lui dis-je.

— Abominablement. J'ai grand besoin de prendre l'air. Allons nous promener, je vous ramènerai chez vous. Mon traîneau est attelé depuis longtemps.

— Bien. Voulez-vous me permettre d'aller prendre congé de votre famille?

— Allez-y. En attendant, je m'habillerai.

Quand je rentrai au salon, un spectacle étrange s'offrit à mes regards. Marie Vissarionovna avait les larmes aux yeux; madame Pionoff, qui venait à peine de cesser son bavardage, s'éventait avec un mouchoir. Ivan Kouzmitch

était plus rouge que jamais; assise à l'écart, Lydie Nikolaïevna, pâle et défaite, ne ressemblait plus à ce qu'elle était quelques minutes auparavant. Je fis mes adieux. Léonidas me reconduisit à mon logement. Durant toute la route, il ne proféra pas un mot. Ce fut seulement quand je descendis du traîneau qu'il me demanda :

— Vous serez demain chez vous?

— Oui.

— J'irai vous voir demain.

— Venez.

III

Le lendemain, je venais à peine de me lever, que Léonidas entrait chez moi. Selon son habitude, il alluma une pipe, s'étendit sur le divan et resta silencieux. D'ordinaire, il ne se décidait pas vite à prendre la parole.

— On va bien chez vous? demandai-je.

J'étais inquiet de ce qui s'était passé la veille chez les Vankovsky.

— Je ne saurais trop vous répondre, je n'ai pas vu ma mère; mais ma sœur est souffrante.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Mal à la tête.

— Vous êtes rentré tard, hier?

— Non, je n'ai fait qu'un courte promenade.

— Et vos visiteurs sont-ils encore restés longtemps chez vous?

— Je n'en sais rien; je ne suis pas revenu au salon. Je

crois qu'ils sont restés longtemps, répondit d'un air mécontent Léonidas.

Il était de fort mauvaise humeur.

— Dites-moi, je vous prie, Léonidas Nikolaïtch, commençai-je après quelques minutes de silence, quel homme est-ce qu'Ivan Kouzmitch?

— Quel homme c'est? je l'ignore, et je me demande même si c'est un homme; mais qu'il soit bête comme une poutre, je n'en doute pas.

— Pourtant il est reçu chez vous comme un ami?

— Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser, quoique depuis longtemps j'y travaille.

— Pourquoi donc?

— C'est notre principal créancier.

— Est-ce que vous avez des dettes?

Léonidas sourit :

— Quelques-unes.

— A combien se montent-elles?

— A trois cent mille roubles d'argent.

— Trois cent mille roubles!... Mais votre fortune est considérable ?

— Environ mille âmes.

— C'est une belle fortune.

— Oui, mais en fait, cela se réduit à zéro.

— Comment cela?

— Nos affaires sont embarrassées. Mon père était un homme fort intelligent. Quand il a épousé ma mère, il n'avait rien et elle possédait deux cents âmes hypothéquées. Dans l'espace de cinq ans, il a porté la fortune de la famille à mille âmes; mais il est mort, et après lui tout a été de mal en pis. D'abord, une fabrique a brûlé; ensuite, nous avons pris des entreprises à forfait, et, les travaux n'ayant

pas été livrés, les cautionnements ont été perdus. Enfin, sont venus les hommes de loi qui ont dévoré le reste.

— Comment donc Ivan Kouzmitch se trouve-t-il au nombre de vos créanciers?

— Son frère faisait des affaires avec mon père : c'est de lui qu'il a hérité cette créance.

— A combien s'élève-t-elle?

— A trente mille roubles d'argent.

— Qui maintenant administre vos affaires et vos biens?

— Le hasard.

— Mais votre mère avise aux moyens de rétablir votre fortune?

— Guère. Elle pleure et dit qu'elle est la plus malheureuse femme du monde; ensuite, quand elle a causé un peu avec madame Pionoff, elle assure à tout le monde que ce n'est rien, que tout a été arrangé le mieux possible. Je n'y comprends rien.

— En tout cas, elle me paraît être une femme intelligente.

— Elle est intelligente, seulement elle a été jadis fort gâtée par la vie. Du temps de mon grand-père, elle vivait dans une riche demeure et ne pensait qu'à aller au bal. Du vivant de mon père, ç'a été la même chose : il l'aimait beaucoup et l'entourait de tout le luxe possible. Avez-vous vu le premier étage de notre maison?

— Non.

— C'est dommage. Je vous le montrerai un jour ou l'autre. Il y a là un cabinet qui a été arrangé exprès pour elle; l'ameublement de cette seule pièce a coûté dix mille roubles d'argent. Mais, à présent, l'opulence a disparu, les soucis d'affaires l'ont remplacée, et ma mère en a la tête perdue.

— De sorte que c'est maintenant à vous qu'incombe la tâche d'améliorer la situation.

— Mais que suis-je, moi? Un gamin, et, de plus, par caractère, un de ces gens frivoles qui ne sont bons à rien. Par paresse, je reste des journées entières sans me lever et sans prendre de nourriture. Depuis que je suis au monde, je n'ai pas encore eu la patience de lire un seul livre jusqu'au bout.

— Pourtant vous êtes musicien, et un musicien remarquable.

— La musique et les affaires sont deux choses bien différentes; la musique est dans mes goûts, répondit Léonidas.

Bien qu'il eût dit tout cela d'un ton indifférent en apparence, on voyait qu'il était fort préoccupé des embarras pécuniaires de sa famille. Pour moi, ce qui me contrariait le plus, c'était d'apprendre que Marasséieff comptait au nombre des créanciers.

— Il est probable, fis-je, qu'Ivan Kouzmitch, lié comme il l'est avec votre famille, ne vous tourmente pas pour se faire payer?

— Au contraire, c'est le plus insupportable de tous, répondit Léonidas.

— Est-il possible qu'il soit si peu délicat?

— Il ne l'est guère. Il recherche ma sœur en mariage et promet, si elle consent à l'épouser, d'anéantir aussitôt sa lettre de change.

Je sentis mon cœur défaillir.

— Mais plaît-il à Lydie Nikolaïevna? demandai-je.

— Je crois bien qu'il lui plaît! Peu s'en faut qu'elle ne soit folle de lui.

— Et Marie Vissarionovna désire ce mariage?

— Elle y tient beaucoup.

— Se peut-il donc que Marie Vissarionovna ne voie ni la disproportion d'âge ni la différence d'éducation qui existent

entre Lydie Nikolaïevna et lui? Se peut-il enfin qu'elle n'aperçoive pas les défauts de cet homme? Je suis convaincu qu'elle-même se trouvera gênée d'avoir un tel gendre; il n'a rien de commun avec votre famille.

Léonidas se taisait.

— Et, à votre avis, ce mariage aura-t-il lieu? ajoutai-je, voulant lui arracher une parole.

— Je le pense. Ma mère le désire et dit que le sort de la famille en dépend.

— Comment cela? Trente mille roubles ne sont pas toute votre fortune.

— Sans doute, mais Lydie le croit.

— Vraiment?

— C'est ainsi! — elle le croit. Vous ne connaissez pas cette jeune fille; c'est la bonté personnifiée. Que ma mère lui donne seulement une marque de tendresse, et elle se décidera je ne sais à quoi. Mon chagrin est d'autant plus vif que je l'aime beaucoup, non parce qu'elle est ma sœur, — pour cela, je m'en moque, — mais précisément parce que c'est une jeune fille étonnante.

— Lydie Nikolaïevna me plaît extrêmement, à moi aussi : dans son extérieur même, il y a quelque chose de particulièrement sympathique.

— Oh! non; que parlez-vous de son extérieur? Elle n'est pas belle, mais elle a un caractère d'une douceur et d'une égalité admirables.

Léonidas prononça ces mots avec une animation qui ne lui était pas ordinaire.

— Je ne puis songer sans effroi, continua-t-il en se levant et en se promenant de long en large dans la chambre, qu'une femme si accomplie deviendra l'épouse d'un Marasséieff.

— Raison de plus, Léonidas Nikolaïtch, pour que vous vous opposiez par tous les moyens à ce mariage.

— Tout sera inutile. Croyez-vous que je n'aie rien fait? Plusieurs fois j'ai cherché querelle à cet homme, je l'ai presque ouvertement traité d'imbécile à seule fin de l'irriter et de l'obliger à cesser ses visites; finalement j'ai parlé à ma mère et à Lydie elle-même. Tout a été en pure perte.

— Mais elles vous ont donné des raisons?

— Rien du tout; ma mère se fâche et dit que je suis encore un enfant, que je ne comprends rien; quant à Lydie, elle pleure.

— En tout cas, c'est de la faiblesse de caractère chez Lydie Nikolaïevna.

— Ce n'est nullement de la faiblesse, car voilà deux ans qu'elle lutte; depuis deux ans, on lui tient constamment le même langage, on lui répète sans cesse que cet homme est amoureux d'elle, qu'elle ne peut prétendre à un meilleur parti, parce qu'elle n'est pas belle; on dit qu'elle est capricieuse, ingrate, qu'elle veut seulement rester à la charge de sa mère. A sa place, il y a longtemps que je me serais sauvé de la maison; je me serais engagé n'importe où comme femme de charge plutôt que de rester dans une pareille position.

— Et Ivan Kouzmitch est riche?

— Toute la question est qu'il promet de détruire notre billet. Indépendamment de cela, madame Pionoff assure qu'il a trois cents âmes, et que non-seulement il n'exige point de dot, mais qu'il en constituera une de ses propres deniers à sa future. Enfin il se chargerait d'arranger toutes les affaires de ma mère. Je vous le dis, on a peine à imaginer la bassesse des considérations invoquées à l'appui du mariage de cette malheureuse jeune fille.

— Vraiment, je ne puis croire que Marie Vissarionovna se laisse guider par de semblables motifs dans une affaire aussi importante que le mariage de sa fille.

— Elle n'a aucune espèce de motifs, parce qu'elle n'a aucune espèce de convictions. Dans cette circonstance, elle ne fait que suivre les inspirations de madame Pionoff. Sans les conseils de cette femme, ma mère prendrait une résolution, puis changerait d'avis, après quoi elle reviendrait à sa première idée, et, durant toutes ces tergiversations, il pourrait se présenter un autre soupirant dont Lydie agréerait la demande.

— L'influence de cette frivole créature est-elle donc si forte que vous ne puissiez en triompher? Enfin, d'où lui vient cette influence?

— Des flagorneries qu'elle prodigue à ma mère. Elle s'extasie sur son esprit, lui assure qu'elle est toujours belle, fait montre à son égard d'un attachement sans bornes. Tout cela réussit auprès d'une femme remplie d'amour-propre. Autrefois, quand ma mère était jeune et riche, elle avait beaucoup de flatteurs. Aujourd'hui tous l'ont abandonnée. Madame Pionoff n'a rien changé à son ancienne manière d'être : partant, c'est une amie à toute épreuve.

— Mais elle, quel but a-t-elle en vue?

— Peut-être a-t-elle reçu de l'argent pour négocier ce mariage; peut-être aussi veut-elle faire le malheur de Lydie : elle ne peut la souffrir.

— Pourquoi donc?

— Parce que les coquins détestent en général les braves gens dont la conduite est pour eux un vivant reproche.

— Il me semble que madame Pionoff ne vous voit pas d'un œil indifférent.

— Comment donc! Elle est amoureuse de moi; elle m'a

avoué elle-même que si elle tenait à notre famille, c'était uniquement à cause de moi.

— Voilà encore une chose que vous devriez dire à votre mère.

— Je la lui ai dite.

— Eh bien?

— Elle en rit.

Ce fut ainsi que Léonidas me découvrit le drame qui se passait dans sa famille. Nous causâmes encore longtemps ensemble, nous agitâmes divers projets pour remédier à la situation, et nous ne pûmes nous arrêter à rien. Il sortit. Je restai en proie à une pénible perplexité. Mon amour naissant pour Lydie Nikolaïevna souffrait cruellement à la pensée qu'elle devait se marier, et se marier bientôt. J'éprouvais à la fois du chagrin et de la colère contre Lydie.

Dans le premier moment, je me décidai à lui écrire en ces termes :

« C'est peut-être trop d'audace de ma part que d'oser vous écrire, mais la perte de mes illusions en ce qui vous concerne m'affecte si douloureusement que je ne suis plus maître de moi. Dernièrement, si vous vous en souvenez, je vous ai parlé de l'idéal de la femme. Ai-je besoin de dire que tous les traits de cet idéal, je les voyais en vous? Mais, mon Dieu, combien vous êtes déchue du piédestal sur lequel vous avait placée mon imagination follement aveuglée! Vous allez vous marier, je le sais, et je sais aussi que votre esprit, votre cœur, votre liberté, vous les sacrifiez pour épouser un homme qui possède deux ou trois cents âmes. Ne parlez pas ici de nécessité, d'abnégation. Un semblable mépris de son propre bonheur est, j'en suis persuadé, au-dessus des forces d'une femme et dénoterait, savez-vous quoi? — une apathie, une inconscience que, malgré tout, je

me refuse à supposer chez vous. Quoi qu'il en soit, j'aime à vous croire trop d'élévation morale pour ne pas vous prédire beaucoup de chagrin et de souffrances, si vous accomplissez cet acte inconsidéré. »

Après avoir écrit cette lettre, je me proposais de la porter moi-même à Lydie ce même jour, mais, me rappelant ce que m'avait dit Léonidas, j'eus pitié de la jeune fille.

« Non, elle n'est pas si coupable, pensai-je. Que Dieu l'assiste! Libre à elle de se marier, je lui resterai dévoué, je conserverai, autant que possible, de bons et affectueux rapports avec elle. »

Ayant ainsi pris la résolution de remplacer un amour ardent par une amitié discrète et peu exigeante, je me posai cette question : Qu'est-ce que Marasséieff? Peut-être, me dis-je, Léonidas est-il fortement prévenu contre lui, il se peut que, sans être fort intelligent, ce soit au fond un bon homme. Peut-être aime-t-il réellement Lydie Nikolaïevna; ce qui tendrait à le prouver, c'est que, pour obtenir sa main, il sacrifie des milliers de roubles. Peut-être y a-t-il en lui l'étoffe d'un bon mari et est-il capable, sinon de rendre Lydie Nikolaïevna complétement heureuse, du moins de lui assurer une existence tranquille.

Je me proposai d'aller dès le lendemain chez Marasséieff pour m'édifier *de visu* sur sa manière de vivre. Cette démarche n'avait rien de déplacé, car quinze jours auparavant il était venu me voir, et je ne lui avais pas encore rendu sa visite.

IV

Ivan Kouzmitch demeurait aux Grouzines. Je partis à deux heures et demie, parce que, pour me rendre chez lui, j'avais à faire environ cinq verstes. Sa maison menaçait ruine; on y arrivait par une cour que je traversai en pataugeant dans la boue; du reste, cette cour était bordée d'écuries et de remises toutes neuves. Je devinai tout de suite qu'Ivan Kouzmitch avait moins songé, dans le choix de son logement, à sa commodité personnelle qu'à celle de ses chevaux. Je fus reçu dans une petite et obscure antichambre par un laquais qui, après avoir vivement fermé la porte donnant accès à la salle, se campa devant moi comme pour me barrer le passage.

— Ivan Kouzmitch est-il visible? demandai-je.

Cette question causa un certain embarras au laquais.

— Je ne sais pas; il est chez lui, mais il est peut-être couché. Permettez, je vais vous annoncer, répondit-il; et il passa dans la salle, non sans avoir soin de refermer la porte sur lui. Au bout de quelques minutes, il revint avec un plateau sur lequel se trouvaient une carafe vide et les restes d'un pâté. Après s'être débarrassé de son fardeau, le domestique s'en fut en courant dans le vestibule, où il prit une cuvette et un essuie-mains, qu'il porta à la salle. Ma situation devenait insupportable. J'avais gardé mon manteau et mes socques. Aux murs de l'antichambre à demi plongée dans les ténèbres étaient suspendus des colliers de chevaux, frai-

chement passés à l'huile de poisson et répandant une odeur suffocante. Plusieurs fois encore je vis reparaître le laquais; il venait chercher tantôt des bottes, tantôt une redingote, tantôt une brosse à cheveux. A la fin, je fus introduit. Ivan Kouzmitch m'accueillit à bras ouverts, et me serra affectueusement sur son cœur.

Surpris d'une telle tendresse, je reculai d'un pas et fixai sur lui un regard étonné. Son visage n'était plus rouge, mais flamboyant, et la pensée était tout à fait absente de ses yeux. Avec lui se trouvait un monsieur si grand et si gros que je n'en avais pas encore vu de pareil. Il avait les cheveux relevés sur le front, de grosses moustaches qui allaient rejoindre les oreilles, et un ventre si volumineux que Ivan Kouzmitch, homme assez corpulent, et moi qui ne suis pas précisément mince, nous avions l'air, à côté de lui, de deux enfants; bref, son aspect était effrayant au premier abord. Il me fit une révérence qui eut pour effet d'ébranler le parquet dans toute son étendue. Ivan Kouzmitch, après m'avoir souhaité le bonjour, s'accouda contre le poêle.

— Enchanté de vous voir, commença-t-il d'une voix chevrotante; permettez-moi de vous présenter l'un à l'autre, ajouta-t-il en montrant le gros monsieur : — Mon ami Serge Nikolaïtch... Le précepteur engagé par Marie Vissarionovna... Enchanté... Excusez-moi, je vous prie, je ne vous attendais pas; je viens de me lever, ayez la générosité de m'excuser... Je vous en prie, messieurs, donnez-vous la peine d'entrer au salon. Serge Nikolaïtch, pourquoi fais-tu des cérémonies? Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons... Je vous en prie, pardonnez-moi généreusement; lui et moi nous sommes des amis, continuait le maître du logis.

A la fin, tout en festonnant, il se rendit au salon. On ne

pouvait plus douter qu'il ne fût ivre-mort. Nous le suivîmes. Le gros monsieur était, lui aussi, fortement pris de boisson, mais il n'y paraissait guère. L'ébriété ne se manifestait chez lui que par de grosses gouttes de sueur qui ruisselaient sur son front; il avait beau s'éponger à chaque instant, il transpirait toujours.

La pièce qu'Ivan Kouzmitch honorait du nom de salon renfermait, pour tout mobilier, un divan de bois et quelques chaises. Là était assis un jeune officier qui fumait une pipe. Ce qui me frappa surtout en lui, c'est qu'il avait un visage d'une maigreur extraordinaire et tout parsemé de taches bilieuses.

Ivan Kouzmitch recommença ses présentations.

— Permettez-moi de vous mettre en connaissance : Le lieutenant Danovitch... Le précepteur engagé par Marie Vissarionovna. Je vous prie de vous aimer l'un l'autre.

Pourquoi nous priait-il de nous aimer l'un l'autre? On ne le saura jamais. Je baissai les yeux, le lieutenant sourit. Pourtant nous nous saluâmes.

— Vraiment, je suis enchanté; j'ai reçu aujourd'hui la visite de Serge Nikolaïtch; ensuite est venu M. Danovitch... puis vous êtes arrivé. Je vous remercie... Seulement, excusez-moi, je suis ainsi fait que je suis enchanté de tout, excusez-moi... dit Ivan Kouzmitch, et il baissa la tête. Le lieutenant hochait la sienne, le gros monsieur ne me quittait pas des yeux. Je trouvais ma situation aussi ennuyeuse que gênante.

— A qui donnez-vous des leçons chez Marie Vissarionovna? A Léonidas ou aux petites filles? me demanda Serge Nikolaïtch d'une voix de basse extraordinairement forte.

— A Léonidas, répondis-je.

— Léonidas est un excellent garçon, poursuivit le gros

monsieur; seulement, il ne vient pas me voir, et moi-même je n'ai pas été chez eux depuis longtemps, depuis un an!... Je suis toujours souffrant.

« Il est souffrant! » pensai-je en souriant à part moi; on aurait plutôt supposé une maladie à un jeune éléphant qu'à ce prétendu valétudinaire.

— Ma femme les visite souvent; vous avez vu ma femme chez eux? reprit Serge Nikolaïtch en s'adressant de nouveau à moi.

— Votre femme? demandai-je, ne devinant pas encore qui était ce monsieur.

— Oui, madame Pionoff; j'ai l'honneur d'être M. Pionoff, et madame Pionoff est ma tendre épouse, ma fidèle compagne, l'amie de mes tristes jours.

— Je l'ai vue, répondis-je.

Ainsi voilà quel était le mari de madame Pionoff! Ce n'était pas sans raison qu'elle s'abstenait de le montrer aux Vankovsky, en prétextant qu'il était très-casanier.

— A propos de ma femme, continua Pionoff en s'adressant au maître de la maison, elle ne cesse de me chercher noise au sujet de ton alezan brûlé. « Pourquoi l'as-tu acheté? me dit-elle, il me déplaît. » Eh bien, qu'as-tu à froncer le sourcil?

— L'alezan brûlé?... fit Ivan Kouzmitch, l'alezan brûlé, mon ami, est un fameux cheval; si j'en rencontrais un pareil, je le payerais sur l'heure mille roubles d'argent.

— Reprends-le, je te le cède pour cinq cents.

— Affaire convenue, je le reprends!... Quoi! Est-ce que tu ne veux pas me le recéder?

— Prends-le. Personnellement, cela me contrarie. S'il n'y avait pas la barinia, je ne m'en séparerais point.

Le lieutenant me regarda et sourit.

— La barinia, la barinia! reprit Ivan Kouzmitch, ta barinia, mon ami, est charmante; je lui baise la main; mais toi, tu ne te connais pas en chevaux. Que disais-tu de l'étalon à la crinière blanche?

— Qu'est-ce que j'ai dit?

— Ce que tu as dit! Ne t'en souviens-tu plus? Tu prétendais que c'était un jeune poulain à engraisser, il t'a bien montré ce qu'il était! Pourquoi donc l'as-tu mis au haras? Les poulains, mon ami, ne vont pas au haras. Qu'as-tu à répondre?

Pionoff ne répondit rien. Je me levai pour partir.

— Adieu, Ivan Kouzmitch, dis-je en saluant.

— Je vous en prie humblement, restez encore un peu, répliqua-t-il en écartant les bras; ayez la générosité de m'excuser; peut-être vous vous ennuyez chez moi, mais moi je suis positivement heureux de votre visite. Permettez-moi, au moins, de vous offrir une pipe; vous me ferez bien la politesse d'allumer une pipe.

— Soit! répondis-je, et je me rassis.

— Fomka! cria Ivan Kouzmitch, apporte une pipe!

— Je suis enchanté de vous voir; seulement, excusez-moi; aujourd'hui je ne me porte pas bien : je crois que j'ai attrapé un rhume.

Sur ces entrefaites, Pionoff se leva, et, après avoir toussé d'une façon particulière, passa dans la pièce voisine. Du reste, il ne quitta pas la maison, car je le vis dans une glace s'arrêter sur le seuil en faisant signe à Ivan Kouzmitch de venir le rejoindre; mais ce dernier ne faisait pas attention au manége de son ami.

— On vous appelle, Ivan Kouzmitch, dit le lieutenant.

Marasséieff leva la tête et, remarquant les gestes de Pionoff, se dirigea vers la porte contre laquelle il faillit se laisser

tomber. Serge Nikolaïtch lui dit à l'oreille quelques mots que le maître du logis écouta en se bornant à hocher la tête. Finalement ils sortirent tous deux.

— Ils sont joliment dans les vignes! observa l'officier en s'adressant à moi.

— Qu'est-ce qu'il y a eu chez eux aujourd'hui? demandai-je.

— Je ne sais pas; quand je suis arrivé, ils étaient déjà en bon train; du reste, c'est assez leur habitude. Vous connaissez depuis longtemps Ivan Kouzmitch?

— Non, voici la première visite que je lui fais; dites-moi, je vous prie, c'est un brave homme?

— C'est un homme bon, mais d'une extrême faiblesse. Il a servi dans le même régiment que moi; le colonel lui a carrément signifié d'avoir à quitter le service, vu son manque de caractère. Ses camarades s'étaient fâchés : il jetait de la déconsidération sur le régiment tout entier.

Pendant que le lieutenant parlait, j'étais inondé d'une sueur froide. Quoique le teint bilieux de mon interlocuteur permît de supposer qu'il n'aimait pas à s'exprimer en bonne part sur le compte de ses semblables, son langage en cette circonstance n'était évidemment que trop véridique.

— Que fait-il donc ici, à Moscou? voulus-je savoir.

— Il ne fait rien, il bamboche. On dit qu'il veut se marier. Sans la connaître, je plains celle qui deviendra sa femme.

— S'il est bon, il aimera son épouse; peut-être même cessera-t-il de bambocher, remarquai-je.

— C'est bien au plus! il en a une telle habitude! répliqua le lieutenant.

— Encore une question, je vous prie : est-il riche, oui ou non?

— Il a de la fortune; son frère lui a laissé un gros héri-

tage, mais il gaspille son bien de la façon la plus sotte. Rien que ce gros Pionoff lui soutire, bon an, mal an, deux mille roubles au moyen des cartes et des chevaux.

— Mais ils sont amis?

— Comment donc? un même penchant pour la boisson en a fait deux intimes.

Ainsi voilà pourquoi madame Pionoff s'intéressait tant à Ivan Kouzmitch! Mon Dieu, était-il possible que Léonidas et moi nous ne réussissions pas à rompre leurs trames? Je voulais encore interroger le lieutenant, mais Marasséieff et Pionoff rentrèrent sur ces entrefaites. Ils étaient allés probablement s'achever quelque part. Ne me sentant plus la force de prolonger ma visite, je commençai pour la seconde fois à faire mes adieux. Ivan Kouzmitch chercha à me retenir.

— Faites-moi, s'il vous plaît, l'amitié de vous rasseoir; je ne crois pas vous avoir offensé en quoi que ce soit, mais, s'il en était ainsi, excusez-moi, buvez au moins une bouteille de champagne. J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance chez Marie Vissarionovna, que j'aime et que j'estime. Serge Nikolaïtch que voilà sait combien j'ai d'estime pour elle; mais si... eh bien, pardon. Il n'est si sage qui ne faillisse aucune fois.

— Il faut que j'aille donner mes leçons, Ivan Kouzmitch.

— Je ne vous empêche pas d'y aller. Que le Christ soit avec vous, que Dieu vous donne une bonne santé; mais auparavant nous boirons du champagne, il n'y a pas moyen de faire autrement.

— Je vous remercie, je ne boirai pas. Permettez-moi de me retirer, fis-je résolûment.

Ivan Kouzmitch se formalisa.

— C'est bien, partez, et que Dieu vous assiste. C'est parce que vous êtes un savant, n'est-ce pas? tandis que nous

autres nous n'avons pas d'instruction! Que Dieu vous assiste; mais si...

Je sortis sans attendre la fin de son discours.

— Permettez-moi, du moins, de vous reconduire, dit-il, et il se mit à me suivre.

Bien que je me dépêchasse de revêtir mon manteau, Marasséieff réussit pourtant à me rejoindre sur le perron. Il voulut me tendre la main, mais ce mouvement lui fit perdre l'équilibre, et il se serait sans doute étalé dans la boue si son valet ne l'eût saisi par le bras.

Je revins chez moi écœuré au dernier point. Léonidas avait raison! On disait que Marasséieff était bon; mais qu'importait sa bonté si, avec cela, c'était un ivrogne, et un ivrogne aussi inepte que crapuleux? Le soir, je me rendis chez le jeune Vankovsky pour lui faire part de tout ce que j'avais vu. Je le trouvai dans sa pose favorite, c'est-à-dire étendu sur sa couchette.

— J'ai été aujourd'hui chez Ivan Kouzmitch, commençai-je.

— Pourquoi faire?

— Je voulais savoir à quoi m'en tenir sur son compte.

— Eh bien?

Je lui racontai ce dont j'avais été témoin et ce que m'avait dit le lieutenant. Léonidas m'écouta en silence; seules les taches rouges dont son visage se couvrit laissèrent deviner l'impression que mon récit lui causait. J'en vins même à regretter d'avoir parlé.

— En tout cas, conclus-je, nous devons faire connaître tout cela à votre mère et à Lydie Nikolaïevna.

— Maintenant il est trop tard, les promesses de mariage ont été échangées hier, Lydie a donné son consentement.

— Léonidas Nikolaïtch, m'écriai-je, ce serait de votre part

une cruauté, une infamie que de cacher de pareilles choses!

— Il est inutile maintenant de parler de cela à Lydie, mais nous en parlerons à ma mère.

— Quand donc?

— Allons-y tout de suite.

— Moi lui parler de cela?

— Non, c'est moi qui prendrai la parole.

Dans l'antichambre, on nous dit que madame Pionoff était arrivée.

— Voilà qui va être gênant! observai-je.

— Au contraire, cela tombe à merveille, déclara Léonidas.

Nous entrâmes. Il est probable que Marie Vissarionovna délibérait sur quelque question avec sa conseillère. A notre apparition, les deux dames se turent. En apercevant Léonidas, madame Pionoff roula des yeux langoureux et regarda le jeune homme d'une telle façon que j'en fus honteux pour elle.

Léonidas alla droit au fait.

— Voici quelqu'un qui a été tout à l'heure chez Ivan Kouzmitch, commença-t-il en me montrant.

Les deux dames échangèrent un regard surpris, ne devinant pas où il voulait en venir.

— Votre mari était là aussi, ajouta-t-il en s'adressant à madame Pionoff.

— Vous avez vu mon mari? me demanda-t-elle.

— Je l'ai vu.

— Vous avez fait sa connaissance?

— Oui.

— J'en suis bien aise. Il aime extrêmement les jeunes gens, c'est sa passion.

— Et maintenant, il est chez lui? interrogea Léonidas.

— Oui.

— Je le croyais encore chez Ivan Kouzmitch, ils ont commencé à boire là depuis le matin; Ivan Kouzmitch est ivre au point de ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes, répliqua-t-il.

Marie Vissarionovna pâlit légèrement. Madame Pionoff rougit.

— Cesse tes contes, Léonidas, commença avec sévérité la mère. Je t'ai déjà défendu de parler ainsi d'un homme que je connais et que j'estime depuis longtemps.

— Il est ivre... il ne se tient plus sur ses jambes... je ne comprends même pas cela et j'ignore ce qu'il y a eu chez Ivan Kouzmitch... un déjeuner peut-être. Quant à mon mari, il n'est nullement revenu en état d'ivresse. A mes yeux, de semblables calomnies sont bouffonnes, dit madame Pionoff.

J'allais lui répondre, lorsque Léonidas me prévint.

— On ne parle pas de votre mari, mais d'Ivan Kouzmitch, qui, chez nous, refuse le plus inoffensif petit verre de liqueur, tandis que chez lui il se gorge de spiritueux. Que vous a dit de lui son ancien camarade? ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— Je vous l'ai répété, répondis-je.

— Aucun de ses anciens camarades ne dit du mal de lui; au régiment tous ses camarades l'adoraient, mon mari et lui ont servi ensemble depuis le grade de sous-officier; ainsi personne ne peut mieux que nous connaître Ivan Kouzmitch.

— Vous le vantez toujours, mais pourquoi donc l'a-t-on chassé du service?

— Comment, on l'a chassé?

— Oui, on l'a chassé.

Madame Pionoff éclata d'un rire forcé.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! que n'invente-t-on pas! On a chassé Ivan Kouzmitch! Ivan Kouzmitch!... s'écria-t-elle

d'un ton qui semblait indiquer la plus profonde stupéfaction. Vous entendez, Marie Vissarionovna, ce qu'on a encore inventé? vous savez bien pour quel motif Ivan Kouzmitch a quitté le service, et l'on prétend qu'il en a été chassé! ah! ah! ah!...

— En fait d'inventions, vous êtes plus forte que personne! répliqua Léonidas.

Madame Pionoff se borna à hausser les épaules.

— Léonidas Nikolaïtch trouve un plaisir particulier à me dire des impertinences. J'ignore par quoi j'ai pu y donner lieu, fit-elle en hochant tristement la tête.

— A la fin, tu me fais perdre patience, Léonidas! dit avec colère Marie Vissarionovna. Dieu du ciel! quelle malheureuse femme je suis! Il faut que, toute ma vie, j'aie à souffrir de tout le monde, ajouta-t-elle, et elle se mit à pleurer.

— Calmez-vous, Marie Vissarionovna, je vous en supplie; ménagez-vous un peu dans l'intérêt de vos jeunes enfants. Léonidas Nikolaïtch a parlé ainsi par mégarde, et il ne vous fera plus de chagrin...

— C'est vous qui travaillez à lui en faire, et non pas moi, interrompit le jeune homme.

— Tais-toi, Léonidas! s'écria Marie Vissarionovna. — Mon âme, Élisabeth Nikolaïevna, dites-lui de s'en aller, il me conduira au tombeau ..

— Cher Léonidas, ayez pitié de votre mère, dit madame Pionoff en s'efforçant de donner à sa voix désagréable une expression suppliante.

Léonidas se leva et sortit en fermant la porte avec bruit. Son départ me laissait dans la situation la plus délicate. Marie Vissarionovna continuait à pleurer. Madame Pionoff la consolait. Mon embarras était tel que je ne savais si je devais rester ou partir. Tout à coup la porte s'ouvrit,

livrant passage à Ivan Kouzmitch. Il avait repris sa physionomie ordinaire. Sauf la rougeur de ses yeux et la légère enflure de son visage, rien n'indiquait qu'il s'était enivré dans la matinée. Son apparition causa d'abord une certaine confusion à madame Pionoff; mais, après avoir constaté qu'il était dans son état normal, elle me regarda d'un air moqueur. Marie Vissarionovna essuya ses larmes et salua aimablement Marasséieff. Celui-ci s'inclina devant les dames et me tendit amicalement la main. Je restai encore quelque temps, puis je pris congé de la société et me rendis auprès de Léonidas, que je trouvai assis devant son bureau. Il avait la tête entre ses mains, et je crus m'apercevoir qu'il pleurait. Ne voulant pas l'agiter davantage, je le quittai silencieusement et retournai chez moi.

V

Arriva le mois de mai. J'étais à la veille de passer mon dernier examen, le moment approchait où j'allais dire adieu à Moscou et à mes Vankovsky. Le sort de Lydie Nikolaïevna était définitivement réglé : elle était fiancée à Marasséieff, quoique les bans ne fussent pas encore publiés. Le mariage, selon toute apparence, ne devait pas tarder, car on s'occupait déjà du trousseau. Madame Pionoff triomphait, ses visites étaient si fréquentes qu'on la voyait jusqu'à sept fois dans la même journée.

Marie Vissarionovna subissait plus que jamais l'influence de son amie; à peine levée, elle l'envoyait chercher. Marasséieff, disait-on, avait loué un élégant logement. Il était

radieux et passait les journées entières chez les Vankovsky. Son visage n'était plus aussi rouge ni aussi bouffi. Lydie Nikolaïevna ne prenait aucune part aux préparatifs qu'on faisait pour son mariage, mais elle se montrait aimable avec son prétendu. Parfois j'éprouvais de la colère contre elle, le plus souvent je la prenais en pitié. Nous ne nous voyions presque plus, et cependant il ne se passait guère de jour sans que j'allasse chez les Vankovsky : elle semblait m'éviter. Léonidas était calme en apparence. Je me réjouissais de voir qu'il commençait à travailler.

Alors seulement, je m'aperçus des heureuses facultés dont la nature l'avait doué. Avec l'assistance très-légère qu'il reçut de moi, quinze jours lui suffirent pour apprendre d'une façon fort satisfaisante tout le cours de mathématiques des gymnases. Il parlait à peine du mariage de sa sœur. Un jour je lui demandai s'il avait communiqué à Lydie Nikolaïevna les renseignements que nous avions recueillis sur Ivan Kouzmitch. Il me répondit que non et me pria de n'en point parler. Mon élève me raconta que Marasséieff avait su par madame Pionoff tout ce que nous avions dit de lui : à cette occasion, il avait eu une explication avec Marie Vissarionovna, il lui avait avoué qu'en effet ce jour-là il s'était donné une légère pointe, mais il avait promis de ne plus boire de toute sa vie une seule goutte de vin. Le jeune homme ajouta qu'à la demande de sa mère, un de leurs amis était allé trouver l'ancien colonel d'Ivan Kouzmitch pour obtenir de lui des renseignements sur ce dernier; le militaire avait déclaré qu'Ivan Kouzmitch était le meilleur homme du monde.

Nonobstant cette attestation, Léonidas ne me semblait pas rassuré, et moi, de mon côté, j'avais comme le pressentiment d'un malheur.

Depuis que Marie Vissarionovna s'était fâchée contre son

fils, j'avais aussi encouru sa disgrâce; elle avait cessé de me saluer et de m'adresser la parole. Un jour pourtant que je me trouvais avec Léonidas, elle me fit prier de passer chez elle, si j'étais libre; Léonidas sourit. Je me rendis auprès de madame Vankovsky.

Elle me reçut avec une cordialité étrangère à ses habitudes et, ce qui ne lui était pas encore arrivé jusqu'alors, m'invita elle-même à fumer.

— Depuis longtemps, j'avais envie de vous parler, commença-t-elle : qu'a donc Léonidas pour vouloir ainsi se tenir à l'écart de moi?

— Pourquoi lui prêtez-vous cette intention? demandai-je à mon tour.

— C'est que je ne le vois plus du tout. Que signifie cette manière d'être?

— Il croit que vous êtes fâchée contre lui depuis la dernière explication que vous avez eue ensemble et à laquelle j'ai été mêlé.

— Je ne pouvais pas ne pas me fâcher alors. Il s'était trop oublié.

— Comment donc s'est-il oublié? Il n'a parlé ainsi que parce qu'il désire sincèrement le bien de Lydie Nikolaïevna.

— Parce qu'il désire sincèrement le bien de Lydie Nikolaïevna? Mais alors pour qui donc me prenez-vous, messieurs? Est-ce que je désire moins que Léonidas et que vous le bonheur de ma fille, ou bien suis-je trop sotte pour pouvoir juger de rien? Aucun de mes enfants ne peut me reprocher de ne pas m'être oubliée moi-même pour son bonheur, déclara avec solennité Marie Vissarionovna.

Je suis convaincu que ce monologue où elle faisait parade de ses sentiments maternels était une leçon apprise; madame Pionoff avait dû le lui dicter mot pour mot.

— Je ne m'explique pas cela, poursuivit madame Vankovsky : jusqu'ici je n'avais rien remarqué de semblable dans les procédés de Léonidas, et je ne sais où il a puisé de pareils principes.

Je compris que c'était une pierre jetée dans mon jardin.

— Vous êtes son ami, continua-t-elle : faites-lui comprendre qu'on ne doit point agir ainsi avec sa mère.

— Léonidas Nikolaïtch n'a pas besoin de mes exhortations pour vous aimer et vous respecter, répliquai-je.

— Pourquoi donc m'évite-t-il? Vous-même, vous avez une mère. Quel ne serait pas son chagrin si vous ne vouliez plus la voir? Et que signifient de telles manières? Il reste dans son cabinet comme un reclus, depuis plus d'un mois il n'a pas mis les pieds ici. Cela me fait une situation fausse vis-à-vis de mes connaissances. Tout le monde me demande : « Pourquoi ne voit-on pas Léonidas Nikolaïtch? » Qu'est-ce que je peux répondre?

« Ce ne sont pas toutes tes connaissances qui te font cette question, mais seulement madame Pionoff, parce qu'elle s'ennuie sans Léonidas », pensai-je à part moi.

— Léonidas Nikolaïtch viendra tout de suite, si vous le lui ordonnez, repris-je.

— Et s'il ne vient pas?

— Il viendra.

— Non, je vois que vous ne le connaissez pas : il est très-entêté. Voulez-vous parier qu'il ne viendra pas?

— Soit.

— Allez le chercher vous-même, vous verrez.

Je me rendis auprès de Léonidas, et, comme je m'y attendais, je n'eus aucune peine à le ramener avec moi. Cela fit plaisir à Marie Vissarionovna, d'abord parce que, aimant son fils, elle souffrait d'être brouillée avec lui, ensuite et surtout,

je pense, parce qu'elle accomplissait le désir de son amie madame Pionoff en se réconciliant avec Léonidas. Toutefois madame Vankovsky s'efforça de cacher sa satisfaction, et son visage prit une expression moqueuse.

— Je viens d'avoir une discussion à propos de toi, commença-t-elle.

Léonidas garda le silence.

— Je soutenais que tu ne viendrais pas.

— Vous voyez bien que je suis venu, répondit le jeune homme.

— Pourquoi donc fais-tu une mine si renfrognée? Es-tu toujours en colère contre moi?

— Je ne suis pas en colère, j'ai seulement pris la défense de ma sœur. Là où vous devriez vous fâcher contre moi, vous n'en faites rien, et c'est quand je ne suis pas coupable que vous vous fâchez.

— Rien ne peut me fâcher contre toi. Tu devrais rougir de ton ingratitude à mon égard.

Léonidas ne répondit pas.

— Je ne puis comprendre, continua Marie Vissarionovna, pourquoi tu t'inquiètes tant de Lydie; c'est elle-même qui a choisi ce parti.

— Jamais elle ne l'aurait choisi, si vous ne l'aviez pas persécutée pendant deux ans pour lui arracher ce sacrifice.

— Laissons cet entretien, Léonidas; si tu es venu ici pour me fâcher, tu aurais mieux fait de ne pas venir.

— Je n'ai pas l'intention de vous fâcher; seulement je dis et je répéterai toujours que marier Lydie à cet homme, c'est faire son malheur.

Marie Vissarionovna sourit.

— C'est un imbécile... un ivrogne, continua Léonidas. Quant à sa fortune, personne ne la connaît... Il nous fait peur de

sa lettre de change qui, étant donné notre situation pécuniaire, ne signifie rien. Enfin, s'il faut le payer, mieux vaut encore tout vendre; comme cela, au moins, nous serons débarrassés de lui.

Désirant venir en aide à Léonidas, je m'immisçai dans la conversation :

— Lors même qu'il ne s'agirait pas de Lydie Nikolaïevna, mais d'une jeune fille quelconque, il y aurait encore danger à lui faire épouser cet homme. Tout le monde est unanime là-dessus, et c'est ce qui m'a été dit par un ancien camarade d'Ivan Kouzmitch que je voyais pour la première fois.

Marie Vissarionovna se taisait. Nos représentations commençaient à l'ébranler, l'instinct maternel parlait pour nous, et peut-être le succès nous serait-il resté, si madame Pionoff n'était arrivée à temps pour détruire notre ouvrage. Sitôt qu'elle eut entendu les pas de son amie, madame Vankovsky devint tout autre; elle ne nous répondit rien, et quand madame Pionoff entra, elle l'emmena aussitôt dans sa chambre à coucher, craignant sans doute de nous voir reprendre la conversation.

Le lendemain je demandai à Léonidas s'il était résulté quelque chose de notre explication.

— Rien; ma mère est gentille avec moi, répondit-il.

— Et que dit-elle au sujet de Lydie Nikolaïevna?

— Elle chante ses vieilles chansons; il n'y a rien à faire.

C'était aussi ma conviction qu'il était tout à fait inutile d'essayer d'agir sur Marie Vissarionovna; mais enfin Lydie Nikolaïevna elle-même, que pensait-elle, qu'éprouvait-elle? Quoique Léonidas m'eût prié de ne point parler à la jeune fille de son prétendu, je résolus, à la première occasion favorable, sinon de la questionner, du moins de causer avec elle et d'observer comment elle s'exprimerait au sujet de son pro-

chain mariage. Je n'étais pas dupe de sa tranquillité apparente, d'autant plus qu'elle allait maigrissant tous les jours.

Mon examen terminé, je n'avais plus qu'une semaine à passer à Moscou. J'allai voir Léonidas de grand matin et dînai chez lui. Vers sept heures, Marie Vissarionovna se rendit au pont des Maréchaux avec Ivan Kouzmitch. Léonidas alla au salon, où je le suivis. Il se mit au piano et commença une sonate de Beethoven. J'avais eu souvent l'occasion d'admirer son exécution, mais jamais encore elle n'avait produit sur moi une impression aussi profonde. Il jouait cette fois avec une animation extraordinaire, comme s'il eût voulu faire passer dans les notes les souffrances de son cœur endolori. Entra Lydie Nikolaïevna :

— Je suis venue écouter mon frère, dit-elle.

Elle s'assit à côté de moi.

Léonidas, tout à son jeu, ne faisait pas attention à nous.

— Vous partez bientôt? me demanda à demi-voix Lydie Nikolaïevna.

— Dans huit jours.

— Ne nous oubliez pas, je plains mon frère, il vous aime beaucoup et va bien s'ennuyer quand il ne vous aura plus.

— Qu'y faire? Nous nous écrirons de temps en temps, répondis-je.

Durant quelques minutes, nous restâmes silencieux.

— Vous avez appris que j'allais me marier? reprit à voix basse Lydie Nikolaïevna.

— Oui.

— Trouvez-vous que j'aie bien choisi?

Je me tus.

— C'est un fort brave homme.

Même silence de ma part.

— Je lui plais depuis longtemps.

— Il ne manquerait plus que cela, que vous ne lui plussiez pas! répondis-je enfin.

Malgré moi, la colère perçait dans ma voix.

— Le mariage aura lieu bientôt? ajoutai-je.

— Je ne sais pas.

— Où allez-vous habiter?

— Je ne le sais pas non plus, je ne sais rien... Pourquoi maman est-elle fâchée contre mon frère?

— A cause de vous.

— Ah! mon Dieu, je m'en doutais. Raisonnez-le, je vous prie, pour qu'il ne la fâche pas : elle a déjà bien assez de chagrin, sans que nous lui en fassions.

— Il n'a aucun tort à se reprocher; à sa place, moi, j'en aurais fait plus, répliquai-je.

— Qu'auriez-vous donc fait?

— J'aurais agi sur vous.

— Et si j'avais refusé de vous écouter?

— Vous m'auriez écouté.

— Vous vous trompez; j'aurais peut-être reconnu la justesse de vos avis, mais je n'en aurais pas tenu compte, parce que je ne puis disposer de moi.

La conversation resta de nouveau suspendue.

— Dieu sait combien je suis dévoué à votre famille, combien sincèrement j'aime votre frère et je désire votre bonheur! repris-je, après un moment de silence; je suis convaincu que vous serez une épouse douce et bonne, mais je ne connais pas votre futur mari.

— Il m'aime.

— En êtes-vous bien sûre? Enfin, vous-même, l'aimez-vous?

— Je me suis habituée à l'idée de devenir sa femme, et je l'estime à cause de l'amitié qu'il a toujours eue pour nous.

— Lydie Nikolaïevna, ne vous abusez-vous pas? Ivan Kouzmitch n'est pas pour vous un époux assorti : vous m'avez dit dans le temps que vous vous marieriez par intérêt, parce que cela est plus avantageux : alors, je n'ai pas cru à vos paroles.

— Comme vous vous rappelez tout!

— J'ai d'autant moins de peine à me rappeler cela que je vois maintenant la confirmation de votre langage; pourtant je ne puis admettre que vous vous soyez laissé guider par d'aussi misérables considérations.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'elles n'ont d'influence que sur les femmes frivoles et incapables d'aimer.

— Et si, justement, je suis une telle femme?

— En ce cas, faites attention, prenez garde d'être trompée dans votre calcul.

— Non, je ne suis pas telle : ne me blâmez pas, il y a beaucoup de choses que vous ignorez.

— Je sais tout, répliquai-je, — et malgré cela je vous blâme... allais-je ajouter, mais, en jetant les yeux sur Lydie Nikolaïevna, je m'aperçus qu'elle pleurait et je m'arrêtai. Léonidas nous regarda, quitta le piano et m'emmena dans son cabinet.

— Qu'est-ce que vous avez dit à Lydie? me demanda-t-il.

Je lui racontai de point en point notre conversation; elle ne lui fit pas plaisir.

— A quoi bon? Ne lui parlez plus. Elle est déjà assez malheureuse, sans que nos paroles ajoutent encore à sa peine, dit-il en soupirant.

VI

Après cela, je ne revis Lydie Nikolaïevna qu'une fois, et ce dans une soirée de gala chez Ivan Kouzmitch. Je ne voulais pas d'abord me rendre à l'invitation qui m'avait été adressée, mais je cédai aux instances de Léonidas : sa mère avait formellement exigé qu'il assistât à cette soirée.

Nous y allâmes ensemble et nous trouvâmes un assez grand nombre d'invités. Le logement loué par Ivan Kouzmitch était élégant, en effet, et il l'avait fort bien meublé. Je dois dire que je n'appartenais nullement au *high life :* avant d'habiter une capitale, j'avais vécu dans des coins perdus de la province; à Moscou, je logeais en garni, et je fréquentais des restaurants fort peu *chic*. Toutefois il m'était rarement arrivé de me trouver dans un monde aussi étrange que la société d'Ivan Kouzmitch.

Les dames étaient d'un genre particulier. Sans parler même de leurs sujets de conversation et de leurs façons de s'exprimer, il y avait jusque dans leur extérieur et leurs costumes quelque chose d'étonnant. Ainsi une d'entre elles, femme d'âge moyen, n'avait pas moins de huit verrues sur le visage. Une autre, qui devait être une demoiselle, était si maigre qu'entre son dos et celui de sa robe, il y avait un intervalle d'une dimension extraordinaire. Une troisième, qui paraissait être l'amie de la précédente, était une grande femme fardée de blanc et de rouge. On n'aurait pas su dire si c'était une dame ou une demoiselle. Elle restait assise en silence, le buste roide comme si elle avait avalé une aune,

et se contentait de promener ses gros yeux gris sur tout le monde. Les hommes n'avaient pas meilleure tournure. Je remarquai surtout un monsieur qui portait les cheveux plats, sauf sur les tempes, où ils se relevaient en boucles, et qui exhalait une forte odeur de patchouli. Il allait d'une chambre à l'autre, considérant avec une extrême attention les pendules de bronze, les montres placées dans leurs étuis et l'argenterie étalée au salon. Bien plus, il examinait jusqu'aux serrures des portes et tâtait les draperies pour s'assurer de la bonté de l'étoffe.

Entre temps, il buvait force limonade, comme s'il eût voulu calmer son sang échauffé au spectacle de telles richesses. « Qu'est-ce bien que ce monsieur? Pourquoi fait-il cela? » pensais-je, et un soupçon absurde me vint à l'esprit. Je m'imaginai qu'il se livrait à ces investigations dans l'intention de voler quelque chose. Au nombre des invités se trouvait aussi un homme qui devait être un marchand, à en juger par sa redingote à longs pans et la coupe de sa barbe; toutefois ce n'était pas un marchand russe, car ses cheveux noirs et crépus, ainsi que son teint basané, dénotaient une origine tzigane. Avec lui causait à demi-voix un petit monsienr chauve, vêtu d'un frac légèrement râpé, qui s'animait fort en parlant. Tantôt il chuchotait à l'oreille de son interlocuteur, tantôt il comptait sur ses doigts, tantôt il agitait les bras ou se campait les poings sur les hanches. Mais le marchand n'avait pas l'air de se laisser convaincre, sa physionomie semblait dire : Démène-toi tant que tu voudras, barine, avec moi ça ne prend pas; je sais ce que j'ai à faire, je n'ai pas besoin de tes conseils.

La plupart de ces invités se montraient fort familiers avec le maître du logis, et même lui donnaient divers noms de parenté. La dame aux verrues l'appelait son neveu, — la

demoiselle maigre, son cousin, — la dame ou la demoiselle fardée, son compère, — le monsieur qui inventoriait les objets de prix, son frère.

Je me mis à questionner sur tous ces gens-là le lieutenant bilieux qui se trouvait là aussi, fumant une cigarette et dévisageant tout le monde d'un regard malveillant. Il ne connaissait, du reste, que trois des personnes présentes, et il m'apprit que le marchand était un maquignon; quant à la grande perche qui appelait Ivan Kouzmitch son compère, il s'étonna que je ne la connusse point, attendu qu'elle tenait un magasin de chapeaux. Au milieu d'une pareille société, madame Pionoff était décidément la personne la plus comme il faut. Elle avait fait une toilette de bal, ne s'attendant guère sans doute à rencontrer chez Ivan Kouzmitch des invités si peu intéressants.

D'abord, elle passa tout le monde en revue, fit la grimace, et enfin, convaincue qu'aucun de ces messieurs ne méritait son attention, elle cessa de les examiner pour attacher un regard langoureux sur Léonidas assis dans un coin. Son mari jouait aux cartes dans la pièce voisine, et, semblable au colosse de Rhodes, dominait de sa haute taille tous ceux qui l'entouraient. Madame Vankovsky et sa fille arrivèrent assez tard. Ivan Kouzmitch les introduisit solennellement au salon. Comme l'avait fait madame Pionoff, Marie Vissarionovna examina toute la société, échangea un coup d'œil avec son amie et alla s'asseoir à côté d'elle. Ensuite eut lieu une scène aussi ridicule que déplorable : la dame aux verrues, la demoiselle maigre et le monsieur au frac râpé s'avisèrent tout à coup d'aller se présenter aux dames Vankovsky. Encore ne fut-ce pas à Marie Vissarionovna qu'ils s'adressèrent, mais à Lydie Nikolaïevna, la priant de les aimer et de leur accorder pour l'avenir sa précieuse bienveillance.

La pauvre jeune fille, au comble de la confusion, ne savait que répondre et se fût volontiers sauvée n'importe où.

Peu après les Vankovsky, Ivan Kouzmitch introduisit un nouveau visiteur; mais celui-ci ne ressemblait pas du tout aux autres : c'était un homme de trente ans, très-bien fait de sa personne, avec un teint mat, des cheveux noirs et des yeux bleus. L'élégance de sa mise rehaussait encore ses avantages physiques.

— Voilà Pierre Mikhaïlitch! fit Lydie en le voyant entrer.

— Ah! monsieur Kourdumoff! Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? s'écria Marie Vissarionovna.

— Il n'y a pas plus de deux heures que je suis arrivé à la barrière; je me suis rendu aussitôt chez vous, répondit le nouveau venu en s'asseyant auprès de Lydie Nikolaïevna.

— Et là on vous a dit probablement que Marie Vissarionovna était chez moi? intervint Ivan Kouzmitch.

— Oui, répondit le visiteur, et, s'adressant au jeune Vankovsky : — Bonsoir, cher Léonidas, ajouta-t-il en français.

Léonidas le salua d'un signe de tête.

— D'où arrivez-vous maintenant? demanda Marie Vissarionovna.

— De Pétersbourg.

— Vous y êtes resté longtemps? fit Ivan Kouzmitch.

— Non, quelques jours seulement.

— Où avez-vous donc passé cette année? voulut savoir Marie Vissarionovna.

— A la campagne.

— Et vous ne vous êtes pas ennuyé? demanda Lydie.

— Ce qui m'ennuyait, c'était l'absence de mes chers voisins.

— Nous avions envie, grande envie d'aller faire un séjour dans vos parages, mais cela nous a été impossible par suite de mes insupportables affaires, reprit Marie Vissarionovna.

— Vous êtes si occupé que vous n'avez pas besoin, je pense, de voisins pour échapper à l'ennui, observa Lydie.

— Non, je m'ennuyais, répondit Kourdumoff.

« Ainsi, c'est un voisin des Vankovsky », pensai-je; à première vue, il m'avait fait l'effet d'un étranger. Je l'avais pris pour un musicien italien ou un touriste français, car sa prononciation et même ses tournures de phrases étaient loin d'indiquer un Russe. On aurait dit qu'il pensait dans un idiome étranger et qu'il traduisait ensuite sa pensée dans notre langue.

Après cela, tout se passa selon l'ordre accoutumé. Madame Pionoff, qui probablement voyait Kourdumoff pour la première fois, voulant attirer son attention, se mit à lui adresser diverses questions dans un français qu'elle estropiait abominablement et prononçait aussi mal que possible. Kourdumoff lui répondait en termes polis, mais laconiques, et, le plus souvent, causait soit avec Lydie, soit avec Marie Vissarionovna. Ivan Kouzmitch se montra aussi fort ridicule avec Kourdumoff : il ne cessait de lui offrir du thé, des bonbons, des cigares, et n'essuyait que des refus.

Le souper fut servi sur de petites tables. Le hasard voulut que Léonidas et moi fussions assis à la même table que Pionoff, ses partenaires et le lieutenant bilieux. Ici pour la première fois de ma vie j'observai en la personne de Pionoff quelle quantité de boisson un homme peut absorber sans donner aucun signe d'ivresse. Jusqu'alors se trouvant, selon son expression, sous la surveillance de sa femme, il s'était ménagé et n'avait bu que cinq verres de kummel; mais, au souper, il se dédommagea au centuple. Le lieutenant lui fit remarquer ironiquement qu'on avait servi peu de vin : il y avait quatre bouteilles sur la table.

— C'est peu, je vois moi-même que c'est peu. Merci, jeune

homme, vous me comprenez. Dans le temps passé, il n'en était pas ainsi : nous buvions autant de bouteilles que le regard peut en embrasser, mais maintenant ce qu'on vous sert peut être soulevé d'une seule main, et l'on croit vous avoir fort bien régalé. A ce que je vois, il n'y a ici que des bonbons; eh bien, nous nous en occuperons tout à l'heure, répondit Serge Nikolaïtch. — Hé, brave échanson, cria-t-il au domestique, apporte ici du quartier-maître — du rhum! Puis, après avoir expliqué qu'il appelait ainsi le rhum parce que cette boisson prépare le logement aux consommations ultérieures, il vida d'un trait un grand verre de quartier-maître et mangea un morceau de pain.

— Maintenant, c'est bien : la place est faite, on va pouvoir bouffer un peu, continua-t-il, et, mettant sur son assiette trois tronçons de saucisson blanc, il avala le tout en une minute, comme il eût fait d'un œuf à la coque.

Léonidas, très-empressé à servir Serge Nikolaïtch, lui versa un grand verre de xérès. Je suis persuadé qu'il agissait ainsi pour vexer madame Pionoff.

— Tu veux que je boive pour toi, mon âme? Soit, je ne puis refuser, tu es un brave garçon, et je te prédis qu'avec le temps tu seras un remarquable buveur, dit Pionoff, et il vida le verre de xérès.

Le lieutenant et les partenaires de Pionoff prièrent ce dernier de boire aussi pour eux.

— Pour vous aussi? soit, je suis prêt à faire plaisir à tout le monde et à moi-même en particulier, répondit Serge Nikolaïtch, et il but encore un verre au nom de chacun; après quoi il se mit à manger.

— Vous, messieurs, dit-il, ne buvez pas vous-mêmes : vous êtes des jeunes gens, cela peut devenir une habitude, et, dans la société, c'est mal porté. Personnellement je ne

puis, moi non plus, souffrir le vin, et quand je le vois, je m'efforce aussitôt de l'exterminer; ainsi vais-je faire de ce château-margaux !

Et, joignant l'effet aux paroles, il fit disparaître en un instant tout le contenu de la bouteille. Entra Ivan Kouzmitch.

— Messieurs, mangez, je vous en prie. Eh bien, Serge Nikolaïtch, tu ne bois pas ! dit-il.

— Mais, mon ami, que veux-tu que je boive? Il n'y a rien à boire chez toi. On avait mis quatre bouteilles sur la table; les jeunes gens ont tout bu, et il n'est rien resté pour moi, pauvre vieux.

— Je vais faire venir du vin.

— Oui, oui, fais-en venir; ne m'épargne pas, mon ami, je ne mérite pas ta pitié. Mais tu es tout drôle?... Tu devrais prendre une prise, mon ami. Tiens, vois comme ce tabac sent bon !...

— Merci, mon ami, répondit Ivan Kouzmitch, et il alla donner ordre qu'on apportât du vin.

Pionoff continuait à boire et à manger. Entre temps il démontrait qu'on ne devait point boire dans de petits verres: ceux-ci n'étaient bons que pour les femmes, parce que, comme elles, ils avaient une fine taille et appartenaient au genre féminin [1].

Personne ne l'écoutait plus. Après nous être consultés du regard, Léonidas et moi passâmes dans la salle où soupaient les dames. Kourdumoff était assis à côté de Lydie Nikolaïevna et lui racontait quelque chose. Ivan Kouzmitch se tenait debout derrière leurs chaises. Le souper fini, madame Pionoff vint brusquement s'asseoir auprès de Léonidas.

— Léonidas Nikolaïtch, ramenez-moi à la maison; Serge

[1] Le mot russe *rioumka* (petit verre) est du genre féminin, à la différence de *stakan* (grand verre) qui est masculin.

restera probablement à jouer aux cartes, et je suis terriblement fatiguée.

—Je suis venue avec lui, répondit Léonidas en me montrant.

— Il sera sans doute assez bon pour vous rendre votre liberté.

— Non, cela ne se peut pas, je dois aller chez lui.

— Vous êtes toujours aussi peu galant, il n'y a pas moyen de vous changer, dit-elle d'un air songeur.

Léonidas s'éloigna d'elle.

Les dames Vankovsky ne tardèrent pas à se retirer; Ivan Kouzmitch et Kourdumoff les reconduisirent. Le dernier serra amicalement la main de Lydie Nikolaïevna et aida la jeune fille à mettre son manteau.

— A ce qu'il me semble, Kourdumoff est lié avec votre famille? dis-je à Léonidas, quand nous fûmes montés en voiture.

— Oui, à la campagne, il venait souvent nous voir. Je ne l'aime pas.

— Pourquoi?

— Il m'est antipathique; mais il ne chante pas mal.

— Il ne chante pas mal?

— Oui...

Léonidas passa la nuit chez moi. Le lendemain je quittai Moscou. Le jeune homme m'accompagna jusqu'à la barrière, et nous nous embrassâmes comme deux frères en nous séparant l'un de l'autre.

VII

L'homme propose, et Dieu dispose. Je croyais quitter Moscou sans retour, et j'étais destiné à y revenir au bout de cinq ans

pour y passer ma vie. Durant ce temps, je restai en correspondance avec Léonidas; il m'informa que le désir de madame Pionoff était réalisé : Lydie avait épousé Marasséieff; les affaires de la famille Vankovsky ne s'arrangeaient pas comme on l'aurait souhaité; quant à Léonidas lui-même, il était entré à l'université, mais il n'y faisait rien. En général, le ton de ces lettres, et, en particulier, des dernières, respirait la tristesse. L'une d'elles contenait même la phrase suivante : « Nos craintes se vérifient, Lydie n'est pas heureuse! »

Arrivé à Moscou, je ne le trouvai pas : il était à la campagne avec sa mère et ses petites sœurs. Lydie et son mari demeuraient à Sokolniki. Je me rendis aussitôt chez eux. Ils avaient loué un petit pavillon. Dans la pièce faisant suite à l'antichambre, je vis Lydie Nikolaïevna. Elle était accoudée contre la fenêtre dans une attitude rêveuse. Quand j'entrai, elle se retourna et poussa un cri. Je voulus lui prendre la main pour la baiser, elle me les tendit toutes les deux. Elle essaya de parler, mais la respiration lui manqua. Je n'étais pas non plus dans mon assiette ordinaire.

— Je viens de passer chez Léonidas, mais il n'est pas à Moscou, commençai-je.

— Oui, il est allé à la campagne avec maman. Ah! mon Dieu, je ne puis encore en croire mes yeux !... Est-ce bien vous que je vois?... Asseyez-vous... Voulez-vous prendre quelque chose : du thé, du café?

— Rien pour le moment, je veux seulement vous voir... Et Ivan Kouzmitch?

— Il est absent, votre visite lui fera grand plaisir; nous parlons de vous presque chaque jour, et nous nous moquons même de Léonidas, qui est amoureux de vous.

— Comment, amoureux?

— Positivement! Il ne peut souffrir que quelqu'un parle mal de vous.

— Qui est-ce donc qui parle mal de moi?

— Madame Pionoff, naturellement.

— Vous la voyez toujours?

— Oui, elle fait de fréquentes visites à maman, mais elle ne vient pas chez moi; du reste, Ivan Kouzmitch va souvent chez eux... Vous savez qu'elle ne m'aime pas, répondit Lydie.

En prononçant ces mots, la jeune femme me prit de nouveau la main et la serra avec force. Des larmes roulaient dans ses yeux.

— Parlez-moi donc de vous, continua-t-elle. Où avez-vous été? J'ai plus d'une fois questionné Léonidas à ce sujet et n'ai pu obtenir de lui que des réponses vagues : il est si désagréable!

— J'ai été en plusieurs endroits et j'ai servi.

— Je pensais que vous étiez marié.

— Qu'est-ce qui vous le faisait penser?

— Une idée! Je me figurais que vous épouseriez immanquablement Viérotchka Bazaïeff.

— A quel propos cela vous est-il venu à l'esprit?

— Je ne le sais pas moi-même, mais j'ai souvent pensé à cela.

— Vous vous trompiez, je n'ai épousé ni Viéra Bazaïeff, ni personne. Mais vous vous êtes mariée, vous; par conséquent, ce serait plutôt à moi de vous faire des questions qu'à vous de m'interroger.

— Est-ce que vous n'étiez plus à Moscou quand je me suis mariée?

— Je ne crois pas.

— Ah! oui, j'avais oublié c'est déjà si ancien! Pourtant, vous saviez que j'allais épouser Ivan Kouzmitch?

— Je m'en doutais.

— Non, vous le saviez; vous m'avez même parlé à ce propos, et jamais je n'oublierai vos paroles.

— Je suis parti avant votre mariage.

— Maintenant, je me rappelle : vous êtes parti le lendemain de la soirée donnée par Ivan Kouzmitch. Combien j'ai été fâchée contre vous alors! je n'aurais jamais pensé que vous seriez parti sans nous faire vos adieux; j'avais beaucoup de choses à vous dire après cette soirée.

— Dites-les maintenant.

— A présent il est inutile de les dire.

— C'est donc qu'à présent pour vous la tempête s'est calmée, l'orage est passé?

— Pas tout à fait : l'orage, semble-t-il, ne fait encore que commencer; où demeurez-vous?

— Rue de Tver.

— Pourquoi rester là? Transportez-vous à Sokolniki.

— J'ai des affaires à Moscou.

— Eh bien, qu'importe? Vous pouvez y aller d'ici; venez habiter près de nous. S'il plaît à Dieu, nous aurons la visite de Léonidas, ce sera fort gai. Venez.

Je consentis.

— Et aujourd'hui vous dînerez chez nous?

— Si vous le désirez.

— J'y tiens absolument; je vous ferai faire la connaissance de ma belle-sœur, la sœur d'Ivan Kouzmitch.

— Elle ne ressemble pas aux gens que j'ai vus en soirée chez lui?

— Eh! non, ceux-là sont ses parents du côté paternel, mais celle-ci est tout autre. C'est une demoiselle fort intelligente, elle vous plaira.

Tandis que Lydie Nikolaïevna parlait, je ne la quittais pas

des yeux. Ma visite paraissait lui faire grand plaisir, mais en même temps on voyait qu'à cette joie se mêlait une certaine inquiétude. Dans sa conversation en apparence insouciante, il y avait quelque chose de fébrile, comme si elle eût voulu en m'étourdissant par un flux de paroles me faire prendre le change sur ses sentiments intimes. Mes soupçons se fortifièrent quand je la vis soudain tomber dans une morne rêverie. Sa physionomie devint même si soucieuse qu'elle me fit peine. Je me mis à examiner la chambre où je me trouvais. Le logis était fort loin d'annoncer l'opulence, quoiqu'on n'eût évidemment rien négligé pour en masquer les défauts et dissimuler autant que possible la pauvreté de l'appartement. Les fenêtres étaient sales et basses, mais il y avait de belles fleurs sur l'appui des croisées. Les siéges, probablement fort usés, étaient recouverts de housses en gros calicot blanc. Si le parquet n'était pas ciré, en revanche il avait été lavé avec le plus grand soin.

Une demoiselle aux cheveux blonds et bouclés entra dans la chambre. Elle n'était ni belle, ni jeune, mais elle portait une robe de mousseline blanche avec une ceinture bleue et tenait un livre à la main. Je devinai immédiatement que c'était mademoiselle Marasséieff, et je ne me trompais pas. Lydie Nikolaïevna nous présenta l'un à l'autre : elle dit que j'étais l'ami de Léonidas et que j'avais été fort lié avec elle avant son mariage. Mademoiselle Marasséieff me fit une révérence étudiée, s'assit et ouvrit son livre.

— Personne n'est venu chez nous? demanda-t-elle.

— Non, personne, répondit Lydie Nikolaïevna.

— Quel ennui! Hier, mon énervement était tel, que plus d'une fois je me suis prise à rire et à pleurer.

— Voici quelqu'un, dis-je en voyant entrer dans la cour un élégant phaéton.

Mademoiselle Marasséieff ne fit qu'un bond jusqu'à la fenêtre.

— C'est Pierre Mikhaïlitch, dit-elle avec un tremblement dans la voix.

Je regardai Lydie Nikolaïevna; elle aussi était devenue rouge.

— Kourdumoff? lui demandai-je.

— Oui. Ah! que c'est désagréable! Je ne suis pas habillée.

— Mais il habite donc ici?

— Oui, à Sokolniki. Reçois-le, Nadine : je me sauve. Comme il vient tôt! dit Lydie Nikolaïevna, et elle sortit.

Kourdumoff entra par la porte opposée. Il avait un paletot d'étoffe légère, une cravate couleur de mauve et un pantalon fantaisie; son linge était irréprochable. Plus que jamais on l'aurait pris pour un étranger.

— Bonjour, mademoiselle Nadine, dit-il en lui tendant la main.

— Bonjour, répondit-elle en serrant cette main avec une visible satisfaction.

— Madame est à la maison? demanda-t-il en français.

— Elle va venir à l'instant, lui fut-il répondu dans la même langue.

Quand il se fut assis, Kourdumoff commença par examiner son paletot, puis ses bottes qui brillaient d'un éclat vraiment extraordinaire; ensuite il tira sur le gant de sa main droite pour le rendre plus adhérent; après quoi, clignant les yeux, il se mit à considérer attentivement un dessin appendu au mur et représentant une chasse au tigre.

— Comme il fait beau aujourd'hui! dit Nadine.

— Oui, répondit Kourdumoff, sans changer de position.

« Ce monsieur, pensai-je, habite Sokolniki, et, à ce que je vois, il vient assez souvent chez Ivan Kouzmitch : pourquoi cela? Il est impossible qu'il trouve du plaisir dans la société du maître de la maison. Vient-il ici parce que Ma-

rasséieff est pour lui une ancienne connaissance, ou parce qu'il ne sait que faire de son temps? Les deux suppositions sont inadmissibles. D'une part, c'est bien au plus si une ancienne connaissance peut avoir du prix à ses yeux et, d'autre part, il ne doit pas manquer de distractions à Moscou. Les deux dames attendaient sa visite, et, quand il est arrivé, chacune d'elles a paru émue... »

— Vous n'avez pas été hier à la promenade? dit Nadine.

— Non, répondit Kourdumoff.

— Mais pourquoi donc avant-hier aviez-vous promis d'y aller?

— Que voulez-vous? J'avais des lettres à écrire pour la campagne... Vous n'y êtes pas allée non plus, vous êtes allée à Moscou.

— Lydie seule y est allée; moi, j'ai passé toute la journée ici, et je m'ennuyais terriblement : à la promenade j'étais de très-mauvaise humeur... Heureusement Zanatsky se trouvait là, et nous nous sommes amusés ensemble à nous moquer de tout le monde. C'est un jeune homme très-gentil, je commence à l'aimer de plus en plus chaque jour.

— Oh!... l'aimer!... C'est un peu vexant, dit Kourdumoff d'un ton où l'on pouvait saisir une raillerie cachée.

— Vexant pour vous? Je ne crois pas que cela puisse vous vexer, répliqua Nadine.

— Pourquoi donc cela ne me vexerait-il pas? demanda Kourdumoff en traînant la voix de façon à mettre une intention dans ces mots.

— Ah! s'il en est ainsi, alors c'est très-flatteur, s'écria mademoiselle Marasséieff : vous savez que j'ai beaucoup d'amour-propre, et je commence à penser que vous êtes jaloux de Zanatsky, parce qu'il a le bonheur de me plaire.

— Peut-être.

— Vos « *peut-être* » sont insupportables, je ne puis souffrir l'indéterminé; pour moi, *peut-être* est pire que *non*.

— Quel caractère décidé vous avez!

— Oh! oui, et je ne suis pas la seule; nous autres femmes, nous sommes beaucoup plus résolues que vous, messieurs les hommes, qui vous attribuez, je ne sais pourquoi, le privilége de l'héroïsme, d'un caractère énergique, d'une volonté inébranlable. Nous valons mieux que vous, nous sommes susceptibles de sentiments plus profonds, nous avons plus de constance et même de bravoure dans nos affections.

Kourdumoff ne répondit rien et continua à examiner le dessin appendu au mur.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on discute la question de savoir lequel vaut mieux de l'homme ou de la femme, intervins-je.

— Pourtant elle n'est pas encore tranchée, répliqua Nadine.

— Chacun la tranche à sa guise.

— Vous pensez! Ah! permettez, ceci me rappelle une anecdote fort plaisante. Du temps où j'habitais Kalouga, j'agitai la question avec un jeune homme durant toute une soirée. La discussion avait fini par dégénérer en dispute quand arriva soudain un docteur, homme très-intelligent et terriblement caustique. Je m'adresse à lui, ayant presque les larmes aux yeux. « Ivan Vasilitch, lui dis-je, pour l'amour de Dieu, décidez entre nous : lequel est le pire, de l'homme ou de la femme? » Lui, sans réfléchir une minute et du ton le plus sérieux : « Tous deux sont pires! » déclare-t-il. A ces mots, j'éclatai de rire, le jeune homme en fit autant, tout le monde suivit notre exemple et répéta pendant tout le reste de la soirée : « Tous deux sont pires! »

Cette petite scène me fit parfaitement comprendre mademoiselle Marasséieff. Il est arrivé sans doute à beaucoup de

gens de rencontrer, dans certaines maisons, des institutrices à l'esprit indépendant, point sottes, très-hardies et remplies d'amour-propre, qui aiment à causer, à discuter, à faire des mots. Elles vont aux bals masqués, intriguent avec finesse, et, en général, se montrent extrêmement libres avec les hommes. Surtout elles possèdent pour signes distinctifs un extérieur médiocrement agréable, un nombre d'années assez copieux, et un désir extraordinaire de trouver un mari. La rapidité et l'énergie des assauts qu'elles livrent au cœur du héros choisi rappellent le vol de l'aigle fondant sur sa proie; mais, hélas! à de rares exceptions près, cette énergie se dépense presque toujours en pure perte. La belle-sœur de Lydie Nikolaïevna me parut, à première vue, appartenir à cette classe de femmes. Je voyais qu'elle pourchassait Kourdumoff, mais était-il possible que ce dernier eût quelque inclination pour elle? Bizarre!

Lydie Nikolaïevna arriva enfin. Elle avait fait une toilette d'un goût exquis, et jamais je ne l'avais vue si séduisante. Kourdumoff s'inclina devant elle en souriant, son visage exprimait la satisfaction. Après avoir salué le visiteur Lydie se prit de nouveau à rougir et s'assit à côté de moi.

— Je puis à peine croire que vous êtes arrivé, commença-t-elle. Mon Annouchka a été si contente de vous voir! Elle était comme une folle, à ce point qu'elle a même oublié de m'apprêter mes vêtements; je ne me doutais pas qu'elle vous aimait tant que cela.

Cette Annouchka était la femme de chambre qui jadis était venue me chercher dans le cabinet de Léonidas pour m'introduire au salon où se trouvait sa maîtresse.

— Je disputais tout à l'heure avec Pierre Mikhaïlitch, dit Nadine. Il met vraiment ma patience à bout par ses réponses énigmatiques, et tu sais comme je déteste les cachotteries!

— Vous disputez souvent, répondit Lydie Nikolaïevna.

— Mademoiselle Nadine se fâche contre moi, mais, moi je ne me fâche pas contre elle, dit Kourdumoff.

— Je me fâche, mais je pardonne, et celui qui pardonne rachète tout, car il se repent, répliqua Nadine. — J'ai trouvé dans ce livre une pensée qui m'a beaucoup plu; je ne me la rappelle pas maintenant en français, mais la voici en russe : « On supporte plus facilement les injures et les coups d'un rustre que le froid égoïsme d'un homme du monde. » C'est juste.

— Et vous, madame, avez-vous lu le petit ouvrage que je vous ai recommandé? dit Kourdumoff en s'adressant à Lydie Nikolaïevna.

— Pas encore, répondit celle-ci.

— C'est dommage, car il est plein d'esprit et de sentiment.

— Ne la croyez pas : elle l'a lu, elle me l'a demandé et a passé toute la soirée d'hier à le lire.

— Comment l'aurais-je lu? Je l'ai à peine ouvert, répliqua Lydie.

— Ne nie pas, tu l'as lu; du reste, si tu ne t'en sers pas, je te prierai de me le rendre. J'ai vu qu'il s'y trouvait des annotations, elles sont de vous?

— Oui, répondit Kourdumoff.

— Je suis bien aise de le savoir, je ne manquerai pas d'en prendre connaissance. Les notes écrites sur un livre permettent de juger du caractère d'un homme, et je tiens beaucoup à déchiffrer le vôtre.

On servit le déjeuner, un déjeuner assez singulièrement composé. Kourdumoff se mit à manger avec beaucoup d'appétit. Lydie Nikolaïevna m'invita à prendre place à table, mais je refusai : j'avais le gosier serré au point de ne pouvoir avaler un seul morceau. Le nouveau milieu dans

lequel je venais de retrouver la jeune femme me déplaisait fort : je flairais là quelque chose de louche.

Nadine passa dans la salle et commença à plaquer des accords sur le piano.

— Ivan Kouzmitch est parti de bonne heure pour la ville? demanda Kourdumoff en regardant Lydie Nikolaïevna.

— Oui, répondit-elle en baissant les yeux.

— Mais il reviendra aujourd'hui?

— Je le pense.

— Vous vous portez bien?

— Pas tout à fait; je n'ai pas beaucoup dormi.

— Vous avez un teint superbe.

— Je ne sais pas, répondit Lydie, ce matin je ne me sentais pas bien; mais mon vieil ami est arrivé, ajouta-t-elle en me prenant la main, et sa visite m'a fait tant de plaisir que j'ai tout oublié.

Kourdumoff hocha la tête.

— Pierre Mikhaïlitch, voulez-vous chanter? demanda Nadine toujours dans la salle.

— Je mange, mademoiselle, répondit Kourdumoff.

— Chantez, dit Lydie Nikolaïevna.

— Je suppose que vous devez être fatiguée de m'entendre; je chante plus chez vous que je n'ai jamais chanté nulle part.

— Vous chantez si bien qu'on ne se lasse jamais de vous écouter... Allons, exécutez-vous!

— Tout de suite, répondit Kourdumoff, et il se rendit dans la salle.

Lydie l'y suivit, je fis de même.

— Vous aimez toujours la musique, Lydie Nikolaïevna?

— Oui, beaucoup; j'éprouve du soulagement dans l'âme quand j'entends de bonne musique : Pierre Mikhaïlitch chante fort bien.

Kourdumoff alla s'asseoir au piano.

Nadine lui sourit coquettement et se tint debout derrière sa chaise; Lydie Nikolaïevna prit place à quelque distance. Quant à moi, je restai appuyé contre la porte du salon, de façon à voir Lydie Nikolaïevna sans être vu d'elle. Kourdumoff se mit à chanter : « Pourquoi es-tu assise jusqu'à minuit près de la fenêtre ouverte? » Il possédait en effet une voix de baryton assez forte et assez agréable, une bonne méthode et une certaine chaleur, mais en même temps son chant manquait dans une large mesure de ce qui distinguait à un si haut degré le jeu de Léonidas — la sincérité!

Nadine avait pris une pose théâtrale; elle levait les yeux au ciel et tenait les mains tendues, comme si elle eût voulu figurer la statue de l'Extase. Lydie Nikolaïevna, rêveuse, écoutait avec beaucoup d'émotion. Évidemment il y avait quelque anguille sous roche; après tout, le chant de Kourdumoff était loin d'être si captivant: d'où venait donc une pareille sympathie?

— Que cette romance est jolie! dit mademoiselle Marasséieff. C'est celle qui jouit de ta prédilection, Lydie, et je sais pourquoi. Toi aussi tu aimes à passer la soirée assise près de la fenêtre.

— Où as-tu pris cela? Je ne m'y mets jamais.

— Ah! mon Dieu! jamais! tous les soirs!

Kourdumoff commença un air italien hérissé de difficultés; mais tout à coup il s'arrêta :

— Ivan Kouzmitchest arrivé, dit-il, et il se leva.

Lydie courut au-devant de son mari dans l'antichambre, où elle lui parla assez bas durant quelques minutes. Kourdumoff fronça le sourcil. Nadine regardait avec inquiétude du côté de la porte ouvrant sur l'antichambre. Enfin Lydie Nikolaïevna revint. Derrière elle arriva Ivan Kouzmitch, les

cheveux ébouriffés, et tout couvert de poussière. Il alla droit à moi et m'embrassa.

— Bonjour! Voilà, vraiment, une visite inattendue... tout à fait inespérée... D'abord je ne voulais pas y croire; non, vrai, je n'y croyais pas. Par quel hasard? pensais-je. Mais si... je suis charmé, je vous prie très-humblement de vous asseoir, dit Ivan Kouzmitch, et il s'assit lui-même.

— Bonjour! dit-il à Kourdumoff qui silencieusement lui tendit la main.

— Vous allez bien? lui demanda Ivan Kouzmitch.

— Merci, je vais bien, répondit Kourdumoff.

— Et vous, vous allez bien? fit Ivan Kouzmitch en s'adressant à sa sœur avec un sourire caustique.

— Oui, répondit Nadine. Puis elle ajouta en faisant une grimace : Voyez un peu comme vous vous êtes sali! Vous auriez dû vous faire nettoyer.

— J'ai attrapé de la poussière! que voulez-vous?... Excusez-moi; il y a beaucoup de poussière, ce n'est pas ma faute. La poussière n'est pas de la graisse; un coup de brosse, et il n'y paraît plus. L'ennuyeux, ce sont les taches qui ne s'enlèvent pas, répondit Ivan Kouzmitch. Je suis enchanté que vous vous portiez bien; Pierre Mikhaïlitch se porte bien aussi, j'en suis très-content, poursuivit le maître du logis. Puis à brûle-pourpoint il s'adressa à moi :

— Comment avez-vous passé le temps à la campagne?

Je lui expliquai que je n'avais pas été à la campagne, vu que je servais.

— Ah! vous serviez? je ne le savais pas. Était-ce dans le civil ou dans le militaire?

— Dans le civil.

— C'est-à-dire que vous étiez dans l'administration; moi-même, j'ai envie d'y entrer. Le service militaire serait plus

convenable pour moi, j'en ai l'habitude; mais je me fais vieux, mes pieds enflent, il n'y a plus moyen. Comment vont votre père et votre mère?

Je dus lui répéter que mon père était mort, et que je n'avais plus que ma mère, toutes choses qu'il savait déjà. Ivan Kouzmitch me regarda avec un certain étonnement; il était sinon aussi complétement ivre que je l'avais vu jadis, du moins dans un état d'ébriété très-prononcé.

— Je l'avais oublié, je l'avais tout à fait oublié; mais je suis très-content, dit-il : à leur retour de la campagne, Marie Vissarionovna et Léonidas seront charmés de vous voir, et votre visite a fait grand plaisir à Lydie Nikolaïevna; elle vous aime beaucoup, Lydie Nikolaïevna! Vous l'aimez?

— Je te l'ai dit, répondit-elle.

— Elle me l'a dit, et je n'en ai pas conçu d'ombrage; je ne suis pas jaloux, acheva Ivan Kouzmitch en regardant sa femme du coin de l'œil.

Lydie Nikolaïevna s'occupa du dîner et ordonna aux domestiques de mettre le couvert le plus tôt possible. Marasséieff se dirigea vers le buffet; je me doutai qu'il voulait encore boire, mais sa femme arrivant sur ses talons l'en empêcha; aussi était-il de mauvaise humeur quand il revint vers nous. Lydie, de son côté, était fort troublée. Au bout d'un quart d'heure, nous nous mîmes à table. La tenue d'Ivan Kouzmitch laissa beaucoup à désirer durant tout le dîner. Il plaisantait sa femme d'une façon aussi sotte qu'indécente, ou se répandait en moqueries à l'adresse de sa sœur et de Kourdumoff. Autant qu'on pouvait comprendre ses paroles, c'étaient des allusions à leur mutuel amour. Le repas fini, il me pria de l'excuser et s'alla coucher. Kourdumoff, Nadine et Lydie Nikolaïevna tinrent conseil entre eux. Nadine parlait avec force, Kourdumoff l'appuyait, et Lydie

résistait mollement. A la suite de cette conférence, il fut décidé qu'on ferait une promenade en voiture. Lydie me pria de les attendre, disant qu'ils ne tarderaient pas à rentrer, mais je répondis que j'avais affaire à Moscou. Du reste, je sortis avec eux, curieux de voir comment ils s'organiseraient pour cette promenade. Lydie Nikolaïevna prit place dans le tilbury avec Kourdumoff, et Nadine monta à cheval.

VIII

Je me transférai à Sokolniki, et, au début, mes visites à Lydie Nikolaïevna furent assez fréquentes. Ensuite elles devinrent plus rares, sa vue me faisait peine. Ivan Kouzmitch se dérangeait fort. Il disparaissait de chez lui durant deux jours, durant trois jours, sans qu'on sût où il était allé. Lydie Nikolaïevna était affligée de sa conduite, mais elle se montrait peu communicative avec moi, et je n'osais la questionner sur un sujet si délicat. Nadine pourchassait sans relâche Kourdumoff, qui venait presque chaque jour chez les Marasséieff. Je ne pouvais comprendre ce monsieur, on aurait dit qu'il était amoureux de ses bottes vernies et de ses longs ongles . il aurait bien passé des journées entières à les admirer. Il chantait assez souvent à la demande des dames, et elles trouvaient un grand charme à l'entendre; mais, à mon avis, c'était un homme très-ennuyeux, parlant généralement peu, en revanche aimant beaucoup à siffler différents airs, ce qu'il faisait avec assez de sans gêne, dès que l'envie lui en prenait.

Un matin, Ivan Kouzmitch m'envoya un domestique pour me prier de venir passer la soirée chez lui. Je me rendis à cette invitation, et, avant d'entrer dans la maison, j'entendis un bruit de voix qui venait des fenêtres restées ouvertes. En entrant, je trouvai la salle pleine de monde. Je reconnus là d'anciennes connaissances : le maquignon, le monsieur aux cheveux plats et deux autres individus fort mal mis. Tous jouaient aux cartes. Une forte odeur de rhum indiquait qu'on avait bu du punch. Ivan Kouzmitch, déjà ivre, était fort agité. Il jouait avec Pionoff. Ce dernier parut très-content de me voir et m'expliqua spirituellement un nouveau procédé inventé par lui pour faire le punch : il commençait par boire un verre de rhum, là-dessus il faisait descendre du thé, après quoi il agitait son estomac, et le punch était fait.

Lydie Nikolaïevna était assise toute seule dans le salon. J'allai auprès d'elle; ses yeux portaient la trace de larmes récentes.

— Pourquoi êtes-vous resté si longtemps sans venir nous voir? dit-elle.

— Je ne me portais pas très-bien, répondis-je.

Entra un laquais.

— Faut-il servir de l'eau-de-vie? demanda-t-il à Lydie Nikolaïevna.

— Il n'est encore que huit heures, répliqua-t-elle.

— On en demande.

— A huit heures et demie.

Le laquais se retira.

— Moi aussi, je suis souffrante, continua Lydie Nikolaïevna en s'adressant à moi : j'ai toujours mal à la tête. Je voudrais bien sortir, mais je n'ai personne pour m'accompagner; Nadine est allée voir des connaissances. Venez avec moi.

— Très-volontiers, consentis-je.

Lydie Nikolaïevna mit son chapeau, son bournous, et, sans que personne nous remarquât, nous sortîmes par le derrière de la maison. La jeune femme me demanda mon bras sur lequel elle s'appuya. Quand nous fûmes arrivés au grand chemin, Lydie Nikolaïevna s'arrêta, et nous nous assîmes sur le banc le plus proche.

— Il y a donc une soirée chez vous aujourd'hui? commençai-je.

— C'est mon mari qui l'a organisée! Cela m'est si désagréable!... Il ne m'écoute jamais, répondit Lydie Nikolaïevna.

— Et il y a longtemps que vous donnez de ces soirées? demandai-je.

— Nous avons commencé cet été. Il est devenu beaucoup pire depuis que mon frère et maman sont partis pour la campagne. Si vous saviez ce que j'ai à souffrir!

— Je le sais, et même je l'avais prévu du jour où vous vous êtes mariée.

Lydie Nikolaïevna couvrit son visage de ses mains et resta quelque temps dans cette position, puis tout à coup elle me prit la main :

— Vous me plaignez? demanda-t-elle.

— Pouvez-vous en douter?

— Non, je vous crois. Apprenez-moi, je vous prie, ce que je dois faire. Je suis si hébétée, j'ai si peu la tête à moi, que je ne puis rien imaginer.

— Quel conseil vous donnerais-je? répondis-je. Un conseil est très-facile à donner quand on ne veut que se tirer d'affaire à l'aide d'une phrase; mais il en est tout autrement si l'on cherche réellement à rendre service... Comment avez-vous pu épouser un pareil homme?

— Ne dites pas cela, je devais l'épouser. Écoutez-moi; à présent je puis vous parler franchement. Savez-vous qu'avant mon mariage nous lui devions cent mille roubles, et que si on lui avait refusé ma main, il comptait repasser sa créance à un de ses amis qui promettait de faire mettre ma mère en prison? N'étais-je donc pas forcée de sacrifier mon avenir pour éviter cela? Si j'avais agi autrement, je me mépriserais moi-même.

— Mais qui donc vous a parlé de cette dette?

— C'est madame Pionoff.

— Et vous avez pu ajouter foi aux paroles de cette femme?

— Comment n'y aurais-je pas cru? Il est vrai qu'elle n'est pas bien disposée pour moi, mais elle aime ma mère, et elle pleurait à chaudes larmes en me donnant ces détails. Enfin ma mère elle-même en a parlé.

Je me bornai à hausser les épaules.

— A quoi bon revenir là-dessus? poursuivit Lydie Nikolaïevna : à présent il n'y a plus moyen de changer cela, tout est fini.

« En effet, tout est fini », reconnus-je mentalement.

— Ivan Kouzmitch a-t-il au moins un bon caractère? Vous aime-t-il? demandai-je après un moment de silence.

— Il est bon et il m'aime, quand ce maudit vin ne lui trouble pas l'esprit; mais dès qu'il a bu, c'est un tout autre homme. Il n'a plus aucun respect pour moi, se fâche à propos de tout... principalement depuis quelque temps, quand il revient de Moscou... Il y a là quelqu'un qui l'excite contre moi.

— Ce sont les Pionoff, je pense.

— Oui, les Pionoff, mais ils ne sont pas les seuls. Il y a là, dit-on, une mauvaise femme, son ancienne maîtresse. Je ne la connaîtrais pas, si un jour Annouchka ne me l'avait montrée ici en promenade.

— Qui est-ce donc?

— Je ne sais pas, c'est une boutiquière.

— Une grande femme qui se tient très-droite?

— Oui.

Ce n'était rien moins que la dame qui, à la soirée d'Ivan Kouzmitch, appelait celui-ci son compère. Lydie Nikolaïevna avait oublié ce détail, et je jugeai inutile de le lui remettre en mémoire.

— Le mieux, c'est de ne pas le laisser boire.

— C'est ce que je fais ici, mais on s'ennuie d'être toujours en sentinelle, et dès que je cesse de le surveiller, il file à Moscou.

— Empêchez-le d'y aller.

— Comment l'en empêcherais-je ? Ce n'est pas un petit enfant. J'insiste toujours pour qu'il me prenne avec lui, mais il n'y consent pas. Il prétend qu'il a affaire au tribunal. Comment donc retenir un homme lorsqu'il a envie de faire quelque chose? Au commencement je me désolais, je pleurais ; à présent je n'ai même plus de larmes. J'ai grand'peur de lui quand il est ivre, surtout quand il revient la nuit, qu'il se met à faire du tapage, à crier contre les gens, contre moi. Il devient jaloux et intéressé à un degré incroyable. Maintenant il me reproche sans cesse de lui avoir fait perdre cent mille roubles.

— C'est un homme bas et méchant, rien de plus

— Non; quand il n'a pas bu, il est tout autre; il me prie de tout oublier, me baise les mains, reste à mes genoux deux heures; je finis par avoir pitié de lui.

— Vous êtes trop bonne, vous devriez le gronder davantage. Avec de pareils hommes, il faut recourir aux grands moyens.

— Je n'en suis pas capable. Sous ce rapport, je trouve un

appui dans sa sœur Nadine. Elle le sermonne toute la journée. Dans les premiers temps, elle était vraiment une protectrice pour moi. Il la craignait un peu, mais maintenant il a même dépouillé toute considération pour elle, il l'accable de railleries et de propos blessants; la pauvrette supporte tout.

— Vous êtes bien avec elle?

— Oui, je l'aime. De son côté, elle m'a prise aussi en amitié. Jamais auparavant elle n'avait demeuré avec son frère; c'est pour moi qu'elle le fait à présent.

— Allons donc, Lydie Nikolaïevna! vous êtes trop crédule, vous êtes prête à croire à l'affection de quiconque se montre un peu aimable avec vous. Je présume que Nadine obéit à un autre mobile moins désintéressé.

— Peut-être aussi tient-elle à habiter Moscou!

— Précisément, elle tient à habiter Moscou, et ce pour faire la conquête de Kourdumoff.

— Ah! vous avez déjà remarqué cela?

— Je crois bien! Il ne faut pas être très-clairvoyant pour s'en apercevoir.

— Elle est étrange : je ne la comprends pas; c'est une demoiselle de beaucoup d'esprit, mais sous ce rapport elle prête à rire : elle s'est amourachée de lui dès le lendemain du jour où elle l'a vu.

— Ce n'est pas étonnant; il est si beau et il possède avec cela tant d'autres mérites que Nadine peut bien n'être pas sa seule conquête.

— Mais, quelque bel homme qu'il soit, encore faudrait-il le connaître un peu avant de l'aimer.

— Et vous-même, connaissez-vous personnellement Kourdumoff?

— Oui, je le connais, c'est un homme plein de noblesse et de cœur.

— Vraiment! il est aussi plein de cœur! Qui donc vous a dit cela? ne serait-ce pas lui-même?

— Allons donc, vous plaisantez! C'est vraiment un excellent homme; il est un peu mondain, mais il ne ressemble pas aux autres. Voyez un peu quelle âme il y a dans son chant!

— Pas du tout, il a seulement un bel organe et de la pratique.

— Taisez-vous, vous êtes injuste envers lui! Pourquoi ne l'aimez-vous pas?

— Je ne l'aime pas parce que votre frère ne l'aime pas. En pareil cas, je m'en rapporte exclusivement à Léonidas.

— Vous avez tort de vous en rapporter à Léonidas. Avec toutes ses bonnes qualités, il est très-capricieux. Parmi les gens que nous connaissons, il n'aime que vous; tous les autres lui déplaisent.

— Si Léonidas Nikolaïtch est trop exclusif dans ses affections, vous formez, à cet égard, un contraste parfait avec lui. Il faut — et cette règle s'applique surtout aux femmes — apporter beaucoup de prudence dans le choix de ses amis, si l'on ne veut éprouver plus tard un désenchantement cruel.

— Mais pourquoi donc voir ainsi les gens en noir? La vie est déjà bien assez triste sans cela. Que serait-ce si l'on ne devait croire à personne, n'aimer personne? C'est affreux! répondit Lydie, qui se leva et m'offrit son bras.

Nous partîmes; je vis qu'elle ne tenait guère à prolonger cet entretien.

Les femmes sérieuses et aimantes sont, en matière de sentiment, dupes de certains principes faux, aussi difficiles à changer que la nature même de leur cœur. Elles se blessent si l'on se permet de les contredire sur ce point. Tel était le

cas de Lydie; mais je tins bon, résolu à lui faire entendre les vérités les plus amères.

— Je ne sais, Lydie Nikolaïevna, commençai-je, — sur quoi vous vous fondez pour supposer beaucoup de cœur à Kourdumoff. Selon moi, c'est un homme mondain, c'est-à-dire un homme doué de qualités purement extérieures. Quand il vient chez vous, il se fait violence; il lui faut un autre cercle, il se trouve mal à l'aise dans votre petit salon, et vous comprenez sans doute que s'il s'impose cette gêne, ce n'est pas pour Ivan Kouzmitch, à qui il ne fait aucune attention, ni pour Nadine, dont il se moque au fond, mais que c'est pour vous.

Comme je prononçais ces derniers mots, je sentis le bras de Lydie trembler sous le mien; néanmoins je poursuivis :

— Vous êtes dans la situation la plus propice aux entreprises d'un don Juan; vous êtes une femme intelligente, vous êtes malheureuse, le rôle de consolateur est agréable à prendre et peut conduire insensiblement au résultat souhaité.

— Assez! interrompit Lydie Nikolaïevna. — Vous êtes impitoyable et injuste. Je n'ai pour lui que de l'amitié, et je serais fort contente s'il épousait Nadine.

— Vous savez que cela n'arrivera jamais. Soyez plus sincère avec vous-même, Lydie Nikolaïevna, analysez vos sentiments et mettez-vous sur vos gardes avant qu'il soit trop tard.

— Se peut-il que vous m'interdisiez jusqu'à l'amitié? Je suis aussi votre amie, et pourtant je n'ai pas d'amour pour vous, répliqua-t-elle avec dignité.

Cette comparaison me parut quelque peu blessante.

— Dieu veuille que vous nourrissiez pour cet homme le même sentiment que pour moi; mais, quant à ce qui est de ses sentiments à votre égard, je suis prêt à jurer qu'ils sont

bien différents des miens. Je ne nierai pas qu'au début de nos relations je ne vous aie regardée avec d'autres yeux, mais du moment où j'ai su que vous alliez vous marier, j'ai imposé silence à mon cœur; à partir de ce moment, vous êtes devenue pour moi une sœur, et rien de plus. Tout autre a été, me semble-t-il, la conduite de Kourdumoff. Quand vous étiez jeune fille, il ne s'occupait guère de vous, et il n'a commencé à vous courtiser qu'après votre mariage.

— Assez, finissons cet entretien. Vous êtes impitoyable, il est parfois terrible de causer avec vous; vous tueriez chez une femme la foi en elle-même et dans les autres.

— Je me suis borné à vous dire la vérité, comme je crois la voir.

En parlant ainsi, nous approchions de la maison. Nous rentrâmes par la porte de derrière, et, arrivés au salon, nous y trouvâmes Kourdumoff. Lydie me regarda et baissa les yeux.

— Vous vous êtes promenée?

Lydie inclina la tête et s'assit. Je jetai un coup d'œil dans la salle, le spectacle qu'elle offrait était répugnant. Les invités ne jouaient plus et, l'estomac creusé par les libations précédentes, s'étaient mis à manger. Tout le monde était fort en train : on se disputait, on faisait un vacarme épouvantable. Ivan Kouzmitch et Pionoff continuaient à jouer. Le premier avait la mine très-déconfite : évidemment il perdait. Pionoff riait de son gros rire dont les éclats ébranlaient toute la maison.

— Allons, la dame, eh bien, va pour la dame!... Pardonnez-moi, nous allons vous couper aussi. Le valet à présent! Ah! mon ami Ivan, ne compte pas sur le valet. Et l'as! est-il à toi ou non? Le dix! Ah! chère mignonne, ne me trahis pas.

— Elle ne m'a trahi! basta! fit Pionoff, qui se leva et s'approcha de la table chargée de victuailles.

— Eh bien! messieurs, vous n'y avez pas été de main morte, tout est nettoyé. Holà! grand échanson! livre-nous du liquide au même prix, mon ami! En attendant, je vais dire un mot au madère. Vous autres, messieurs, vous n'y avez pas touché; il ne vaut rien, d'ailleurs, c'est de la drogue. Mais je ne suis pas dégoûté, et, faute de mieux, je vais l'honorer de mon attention. Hé! Ivan Kouzmitch, amuse-toi un peu avec ce madère; sois tranquille, c'est du raisin, ça n'a pas de force.

Ivan Kouzmitch se leva et s'approcha de la table. Son ami lui versa un grand verre de vin. Il le vida, alluma une pipe et traversa la salle d'un pas mal assuré. Arrivé dans le salon, il nous examina tous, prit une chaise et commença à se mordre les lèvres; ensuite il regarda sa femme avec colère.

— Pourquoi n'avez-vous pas ordonné qu'on nous servît des rafraîchissements? lui demanda-t-il en ébouriffant ses cheveux.

Lydie Nikolaïevna ne répondit pas.

— Vous ne l'aviez pas ordonné, mais j'ai pris sur moi de l'ordonner; excusez-moi, continua-t-il: où est ma sœur?

Lydie Nikolaïevna garda le silence.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas me parler? Je vous demande où est ma sœur!

— Elle est sortie, répondit Lydie.

— Ah! elle est sortie, tant pis!... Pierre Mikhaïlovitch, votre mademoiselle Nadine est sortie, dit Ivan Kouzmitch, et il resta silencieux durant quelques minutes.

— Pourquoi donc avez-vous défendu de servir des rafraîchissements? reprit-il en s'adressant de nouveau à sa femme.

— Je n'ai rien dit, je n'étais pas à la maison... j'étais allée prendre l'air.

— Ah! vous preniez l'air! Vous prenez souvent l'air, et moi, qu'est-ce que je prends pendant ce temps-là?

Kourdumoff pâlit; je n'eus plus la force de regarder Lydie, tant sa vue me faisait de peine.

— Vous avez perdu ou gagné? demandai-je à Ivan Kouzmitch pour donner un autre cours à la conversation.

— J'ai perdu, répondit-il... une culotte de mille roubles; n'importe, je ne perds que ce qui est à moi, je ne fais de tort à personne.

Lydie se leva et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous donc? Restez avec nous, nous allons souper dans un instant, lui dit Ivan Kouzmitch.

— Non, répondit la jeune femme, et elle se hâta de sortir.

— Cela veut dire que les dames ne soupent pas. Bonne nuit, mais nous autres, nous allons souper et boire. Vous ne soupez pas non plus, sans doute? demanda-t-il railleusement à Kourdumoff.

— Non, répondit celui-ci qui se leva, salua et sortit.

— Eh bien, bonsoir! reprit le maître de la maison. Vous aussi, vous êtes une dame, vous avez de petites mains blanches. Adieu. Je suis bête, je ne comprends rien, mademoiselle Nadine est éprise de vous. Je sais, tout imbécile que je suis, je sais de qui vous êtes aimé; seulement, je me tais, et tout me reste là, sur le cœur. Il faut cracher sur tout cela. Je suis un imbécile, et j'ai une femme fort intelligente.

Je me levai à mon tour pour me retirer. Alors seulement Ivan Kouzmitch remarqua ma présence.

— Non, je vous prie, ne vous en allez pas. Je vous aime; je ne sais pas moi-même pourquoi, mais je vous aime, tandis que ce Kourdumoff, je l'ai là sur le cœur; un jour ou l'autre, je le battrai. Restez à souper avec nous, je vous

aime; on me raconte aussi des histoires sur vous, mais je n'y crois pas.

— Qu'est-ce que tu fais là? Il est temps de souper, mon ami, dit Pionoff en entrant.

— Je n'ose pas; ma femme me défend de souper... elle dit que cela me fait du mal... Elle a peur que je vienne à mourir. Ha, ha, ha!... Mais moi, je n'en ai pas peur... quand je devrais mourir à l'instant, je m'en moque; je ne tiens pas à la vie, c'est la mort que je désire. Embrasse-moi, mon gros!

— Soit! mugit Pionoff.

Et, serrant la tête d'Ivan Kouzmitch contre sa poitrine, il ajouta :

— Tes baisers me sont plus doux que la myrrhe et le vin!

Je profitai de ce moment pour m'esquiver.

« Seigneur, pensais-je, que se passe-t-il ici, et comment tout cela va-t-il finir? »

IX

Lydie Nikolaïevna avait beau dire : c'était plus que de l'amitié qu'elle éprouvait pour Kourdumoff. Elle lui rapporta sans doute la conversation que j'avais eue avec elle à son sujet, car lui, qui jusqu'alors m'adressait à peine la parole, se mit tout à coup en frais d'amabilités pour moi.

— Êtes-vous libre ce soir? me demanda-t-il un jour que nous sortions ensemble de chez Ivan Kouzmitch.

— Oui, répondis-je.

— Venez chez moi.

J'y consentis. Je n'étais pas fâché de faire plus ample connaissance avec Kourdumoff. Il habitait une villa petite, mais d'aspect très-avenant. L'ameublement intérieur dépassait tout ce que je m'étais figuré. Rien que déjà par leur propreté, les cinq pièces qu'il occupait ressemblaient plutôt à un élégant magasin d'objets de luxe qu'à un logement véritable. Il y avait là une profusion de draperies, de statuettes en marbre, de paysages peints à l'huile, de portraits, de bronzes, de meubles, de tapis, et tout cela paraissait avoir été disposé avec le soin le plus minutieux. Le maître du logis avait dû passer plusieurs jours à se demander en quel endroit tel tableau ferait le plus d'effet, comment il fallait placer tel vase de Chine pour attirer immédiatement sur cet objet l'attention des visiteurs, quelle place était la plus convenable pour tel divan. Tant de bibelots superflus, rangés avec un art si consommé, dénotaient au premier abord chez leur possesseur un esprit bien futile.

Tout le monde a éprouvé combien il est désagréable d'aller en visite chez quelqu'un, quand on sait que ce quelqu'un n'a au fond ni amitié ni considération pour vous, mais s'efforce, pour des raisons à lui connues, de s'insinuer dans vos bonnes grâces. Telle était exactement ma situation chez Kourdumoff. Pendant plus d'une heure, la conversation se traîna péniblement, alimentée par des phrases banales sur la température, les environs de la localité, etc. A la fin, voulant sans doute me procurer quelque distraction, Kourdumoff imagina de me montrer à quoi il employait son temps. Jusqu'alors je m'étais borné à voir en lui un musicien : or, il était aussi dessinateur et modeleur; de plus, il faisait de la galvanoplastie, et tournait, fort habilement même, du bois, de l'ivoire et de l'argent. Bien entendu, j'appelai à mon aide tout ce que je possède d'hypocrisie

pour faire l'éloge de ses travaux, mais ces divers sujets de conversation s'épuisèrent à leur tour, et nous retombâmes dans le silence. Du reste, vers la fin de la soirée, je me décidai à toucher ce que je croyais être sa corde sensible, et je mis l'entretien sur la famille Vankovsky. Il prit un ton indifférent pour me répondre, et ce fut avec la même insouciance apparente qu'il me demanda si je connaissais depuis longtemps ces personnes. Je lui dis que j'avais donné des leçons à Léonidas, et, comme je vantais les qualités de ce jeune homme, il observa d'un ton protecteur :

— Oui, il a beaucoup de talent pour la musique.

Sur le chapitre de Lydie Nikolaïevna, il se montra fort réservé, se contentant de dire que c'était une charmante dame; pour ce qui est de Nadine, il l'appela une spirituelle demoiselle; en parlant d'Ivan Kouzmitch, il fit la grimace.

Rentré chez moi, j'y trouvai un visiteur inattendu. Léonidas était revenu à Moscou et, depuis deux heures déjà, m'attendait à mon logement. A peine de retour de la campagne, il s'était rendu à ma demeure sans même prendre le temps de passer chez lui. Toutefois, en m'abordant, il n'avait pas l'air très-gai, et les seuls mots qu'il m'adressa furent ceux-ci :

— Il est heureux que vous soyez venu, je m'ennuyais fort tous ces temps-ci.

— Vous avez fini vos études à l'université? demandai-je.

— Oui.

— Vous êtes candidat?

— Oui.

— Vous avez beaucoup d'occupation?

— Non, je ne fais rien... Est-ce que vous voyez ma sœur?

— Assurément.

— Comment va-t-elle?

— Pas très-bien, paraît-il.

— Et son mari?

— Il est souvent indisposé aussi, mais vous connaissez sa maladie.

— Kourdumoff va souvent les voir? demanda Léonidas après un silence.

— Tous les jours, répondis-je.

Il fronça le sourcil.

— J'ai fait chez eux la connaissance d'une autre personne, la sœur d'Ivan Kouzmitch, repris-je.

— Elle habite encore avec eux? fit Léonidas.

— Oui, et elle ne songe pas à s'en aller.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc là?

— Rien, elle brûle d'amour pour Kourdumoff.

Léonidas ne répondit rien, mais sa physionomie se rembrunit encore plus, et durant quelque temps il se promena de long en large dans la chambre.

— Vous avez parlé à ma sœur? me demanda-t-il brusquement.

Je devinai à quoi avait trait cette question.

— Je lui ai parlé une fois.

— Eh bien?

Je racontai mot pour mot au jeune homme ma conversation avec Lydie Nikolaïevna, notre querelle au sujet de Kourdumoff et ma visite à ce dernier.

— Kourdumoff est un artiste en tous genres, observai-je.

Ces mots mirent Léonidas hors de lui.

— Allons donc! s'écria-t-il, un homme qui n'a même pas assez d'âme pour chanter convenablement une romance, vous osez l'appeler un artiste! C'est peut-être un habile virtuose, mais un artiste, pas le moins du monde!

Je ne répondis pas, par la raison que j'étais pleinement de

l'avis de Léonidas. Il logea chez moi, et le lendemain nous allâmes tous deux dîner chez Lydie Nikolaïevna. Elle venait de faire visite à sa mère et fut fort contente de voir son frère, au cou duquel elle se jeta en sanglotant. Ivan Kouzmitch était malade. Je crus d'abord que c'était la suite de quelque orgie, mais non, il s'agissait d'une maladie plus sérieuse. Presque en même temps que nous arriva le médecin, bon vieillard, point charlatan, que j'avais connu à l'université. Quand il quitta le malade, je le rejoignis dans l'antichambre :

— Quelle est la maladie d'Ivan Kouzmitch? lui demandai-je.

— Que veux-tu qu'il ait, batenka? répondit le vieillard : c'est une attaque de goutte avec engorgement du foie. Il a absorbé trop d'alcool.

— Est-ce que son état est grave?

— Ce ne sera rien, s'il consent à suivre mes prescriptions; mais s'il ne se met pas au régime, gare à lui! il sera hydropique l'automne prochain.

— J'ai une prière à vous adresser, Simon Matviéitch, repris-je; je connais beaucoup la famille qui habite ici, et je lui suis fort attaché...

— Eh bien?

— Par conséquent, je vous prierais de ne pas dire à Lydie Nikolaïevna quelle est la maladie d'Ivan Kouzmitch; mais faites comprendre à ce dernier de quoi il est menacé s'il ne se ménage pas.

— Ce serait effrayer le malade, batenka; tu sais peut-être toi-même que tous nos remèdes se réduisent à ceci : le scalpel, la chaleur, la diète et la tranquillité d'esprit.

— Il faut l'effrayer; autrement il ne se soignera pas, il continuera à faire des excès.

— Vraiment, c'est un homme comme cela ! Merci de me l'avoir dit. Je ne le connais guère. Mais je vois qu'il est adonné à la boisson. Oh ! ces maladies de l'estomac ! Pour moi, elles sont pires que les maladies de poitrine : celles-ci viennent de Dieu, tandis que celles-là sont notre œuvre, dit le docteur, et il sortit.

Le dîner et le temps qui le suivit se passèrent assez tristement. Léonidas était maussade, Lydie Nikolaïevna, comme lors de sa première rencontre avec moi, cherchait à paraître gaie et insouciante; mais, en dépit de ses efforts pour soutenir ce rôle, elle semblait souvent préoccupée. De temps à autre elle se rendait auprès de son mari, Nadine allait d'une fenêtre à l'autre; je devinais qui elle attendait.

A six heures arrivèrent Marie Vissarionovna avec ses deux petites filles et madame Pionoff. Celle-ci, qui n'était pas venue chez Lydie depuis plus d'un an, s'empressa de lui dire après les compliments d'usage :

— Ah ! chère Lydie Nikolaïevna, il y a bien longtemps que je me proposais d'aller vous voir, mais jusqu'ici j'ai été souffrante. Plusieurs fois, j'ai prié Serge de m'emmener avec lui, il n'a point voulu y consentir. « Comment, mon ange, me disait-il, tu peux à peine te tenir sur tes jambes, et tu voudrais faire la route de Sokolniki ! » Je me suis si ennuyée, si ennuyée, tous ces temps-ci ! Aujourd'hui j'entends dire que Marie Vissarionovna est arrivée, et je n'en puis croire mes oreilles. Je me suis fait répéter la chose à trois reprises pour en être bien sûre. Alors, sans désemparer, je suis partie, pressée de voir ma chère Marie Vissarionovna et de faire visite à Lydie Nikolaïevna.

« Quelle créature effrontée ! pensais-je; comment a-t-elle l'aplomb de dire qu'elle peut à peine marcher, quand la santé brille sur son visage et qu'elle a engraissé du double

depuis que je ne l'ai vue? Évidemment, chez la femme comme chez le mari, c'est une habitude d'alléguer la maladie pour excuse. » Sa passion pour Léonidas n'était pas encore éteinte, car, lorsque ce dernier entra au salon, madame Pionoff, après lui avoir souhaité le bonjour, s'enveloppa dans son châle et donna à sa physionomie une expression de sentimentale tristesse.

L'espoir de Nadine ne fut pas trompé : Kourdumoff arriva à huit heures. En entrant dans le salon, il fut d'abord un peu déconcerté à la vue de tout ce monde qu'il ne s'attendait pas à y trouver; mais il se remit vite et adressa tour à tour la parole à Marie Vissarionovna, à madame Pionoff et à Léonidas. Il salua à peine Lydie Nikolaïevna; en revanche, il se montra plus aimable que de coutume avec Nadine, ce qui causa une vive satisfaction à mademoiselle Marasséieff. Je ne puis rapporter textuellement leur conversation, parce qu'en ce moment j'étais surtout occupé de Lydie; mais, autant qu'il m'en souvient, Nadine demanda à brûle-pourpoint à Kourdumoff s'il avait déjà été amoureux. Je crus que, fidèle à sa tactique ordinaire, il s'abstiendrait de répondre, mais il répondit :

— Je l'ai été.

— Et maintenant?

— Je le suis encore.

— Vous devez dire de qui.

— On ne dit pas ces choses-là.

— Si, on les dit, surtout à ses amis. Voyons, sommes-nous amis?

— Si vous le permettez.

— Je le permets très-volontiers. Ainsi donc parlez.

— Commencez vous-même par m'initier à votre secret.

— Oh! que vous êtes exigeant! Vous voulez qu'on vous

fasse des aveux avant d'en faire vous-même, et vous n'avez même pas la générosité de nous laisser, à nous autres femmes, le droit à la discrétion. Personnellement, vous ne hasardez rien et vous attendez, tranquillement assis dans votre fauteuil, qu'une pauvre femme vienne vous raconter ses pensées intimes, dit Nadine qui, une fois partie, ne s'arrêta plus.

Il faut dire que dès qu'il était question de l'amour et, en général des sentiments, elle devenait très-bavarde. Au début, on pouvait encore saisir quelque sens dans ses paroles, mais ensuite, à mesure qu'elle voulait mieux préciser ses idées, elle s'emberlificotait davantage, si bien qu'elle finissait par ne plus se comprendre elle-même.

Ce fut encore ce qui arriva cette fois. Pendant plus d'une heure elle débita du pur galimatias; puis, changeant tout à coup de conversation, elle pria Kourdumoff de chanter quelque chose. Il y consentit immédiatement et passa dans la salle. Nadine le suivit : elle n'avait probablement pas eu d'autre but que de se ménager de la sorte un tête-à-tête avec son idole. Ce manége déplut fort à Marie Vissarionovna.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? dit-elle à madame Pionoff.

Celle-ci hocha la tête.

— Et pourquoi demeure-t-elle ici? Je suis très-mécontente que tu aies une pareille compagne, ajouta Marie Vissarionovna en s'adressant à sa fille.

Lydie baissa les yeux.

Depuis deux ans, madame Vankovsky avait beaucoup vieilli et maigri. Son caractère était devenu très-irritable, à ce point qu'on ne pouvait plus lui parler; elle disputait toujours, prenait la mouche pour un rien, se fâchait sans cesse contre ses enfants. Durant cette soirée, elle adressa à Lydie plusieurs observations des plus blessantes. Les deux

petites filles étaient allées se promener pendant une demi-heure au plus, elle leur reprocha violemment d'être restées si longtemps dehors. Léonidas lui-même, à qui sa mère témoignait toujours plus de condescendance qu'aux autres, et qui avait ordinairement son franc parler avec elle, se vit imposer silence à propos d'une parole fort insignifiante.

X

Je fus quelques jours sans aller chez Lydie Nikolaïevna. Je ne voyais pas non plus Léonidas que des affaires retenaient à Moscou. Le jeudi ou le vendredi — je ne me le rappelle plus au juste — était jour de promenade à Sokolniki. Je me rendis à cette promenade dans le seul but de rencontrer Lydie Nikolaïevna. Elle n'y était pas. Nadine, au contraire, s'y trouvait. Cela m'étonna un peu. D'ordinaire elles se promenaient toujours ensemble; mais ce qui me parut plus étrange encore, ce fut de voir Nadine se détourner à mon approche. Mademoiselle Marasséieff semblait en proie à une agitation extrême; son chapeau de paille était posé tout de travers, ses boucles défaites pendaient en longues mèches désordonnées. Rencontrait-elle quelqu'une de ses connaissances, elle la saisissait par le bras, lui parlait avec beaucoup d'animation durant quelques instants, puis la quittait pour courir à une autre. A la fin, elle s'éclipsa.

Quiconque a vécu à Sokolniki sait que, vers la fin de l'été, cette localité ressemble fort à une petite ville de district. Tout le monde s'y connaît; chacun est au fait des moindres particularités qui concernent son voisin; on sait quel est

votre caractère, quelles sont vos relations, ce que vous faites et même ce que vous mangez. Un commérage sans importance devient anssitôt l'objet de mille commentaires et prend en un seul jour des proportions énormes. Les liaisons ébauchées à l'ouverture de la saison, surtout parmi les dames, sont déjà des amitiés intimes quand arrive le 1er septembre. Par contre, des familles depuis longtemps amies, qui étaient venues ensemble à la campagne pour se voir plus souvent, s'en retournent parfois brouillées à mort.

Après avoir parcouru deux fois la grande allée, je m'assis sur un banc à côté d'un monsieur de Iaroslav, qui était aussi en villégiature là et que je connaissais un peu. A Sokolniki on l'appelait l'*aérien*, non que son extérieur eût quelque chose d'éthéré — au contraire, c'était un homme trapu et solidement bâti — mais parce que, quelque temps qu'il fît, il passait toutes ses journées au grand air. Dès cinq heures du matin il prenait son thé sous une charmille, et, jusqu'à l'heure du dîner, il allait d'un banc à l'autre, tantôt lisant l'*Abeille du Nord* pour laquelle il éprouvait une sympathie particulière, tantôt se bornant à contempler la belle nature. C'était également en plein air qu'il dînait; après son dîner, il se couchait quelque part à l'ombre sur un tapis; puis, à sept heures, il s'asseyait de nouveau sur un banc et regardait défiler les promeneurs. Il était à l'affût des nouvelles, se plaisait lui-même à en raconter et, en général, aimait beaucoup à causer. Il ne pouvait guère voir passer à côté de lui quelqu'un de sa connaissance sans lui dire :

— Où allez-vous donc? Asseyez-vous ici! N'y a-t-il rien de nouveau? racontez-moi quelque chose.

Ce monsieur fut fort content de me voir prendre place à ses côtés et m'en récompensa par une gracieuse inclination de tête.

— Eh bien, vous aussi, vous êtes venu respirer l'air frais?

On est admirablement ici! Sentez-vous cette odeur de résine? C'est la plus saine des odeurs.

Quoique je ne sentisse rien du tout, je me rangeai poliment à son avis.

— Ah! à propos, vous connaissez madame Vankovsky, et son gendre dont le nom ne me revient pas?

— Oui, répondis-je.

— Dites-moi, de grâce, que s'est-il passé chez eux?

— Je n'ai entendu parler de rien.

— Vraiment? Mais on raconte ici toute une histoire. Le gendre a une sœur qui habite chez lui, dit-on... Est-ce vrai?

— En effet.

— Une demoiselle maigre; elle était ici il n'y a qu'un instant.

— Eh bien?

— Voici : tantôt, après mon dîner... vous voyez cette petite élévation de terrain au pied du grand pin... je m'étais couché là-dessus, et je dormais presque, quand s'approche un employé de la poste, j'ai oublié son nom, vous le connaissez, je pense?

— Non, je ne le connais pas.

— Comment, vous ne le connaissez pas? Pour sûr, vous devez le connaître... Il se promène au plus fort de la chaleur pour se faire transpirer, vous ne connaissez que lui.

— Je vous assure que non, répondis-je, et je le priai de me raconter ce qui s'était passé chez les Vankovsky.

— Je croyais que vous le connaissiez; il m'a raconté... d'abord il a commencé par me demander du feu, ensuite il m'a raconté... Avec lui se trouvait un jeune homme : celui-là, je ne le connais pas. Ils m'ont raconté...

— Qu'est-ce qu'ils vous ont donc raconté? interrompis-je impatienté.

— Ils m'ont raconté que sa sœur demeure chez lui, et que

Kourdumoff fréquentait leur maison. Vous connaissez sans doute Kourdumoff? Moi, je le connais depuis longtemps : il est de Iaroslav... Sa famille était riche autrefois; à présent, je ne sais pas...

J'étais à bout de patience; on aurait dit que cet insupportable bavard faisait exprès de prolonger mon supplice.

— Décidément, m'écriai-je, je ne vous comprends pas! Où voulez-vous en venir?

— Je vous disais donc que Kourdumoff fréquentait leur maison et que, d'après le bruit public, il allait épouser la sœur. Mais il n'en était rien, paraît-il. Cette sœur servait tout bonnement comme qui dirait de paratonnerre pour protéger une intrigue qu'il avait avec cette jeune dame, la fille de madame Vankovsky; je ne la connais pas, il est probable qu'elle est jolie, mais j'ai beaucoup connu son père au club : c'était un homme intelligent, débrouillard; je connais aussi la mère, je l'ai vue dans une maison...

Ce que je supposais était donc vrai, et déjà tout Sokolniki en parlait!

« N'importe! pensai-je, il faut essayer de démentir ces bruits. »

Mon interlocuteur me parut sous ce rapport une précieuse ressource : écho fidèle de tout ce qu'il entendait dire, il répéterait aussi bien le pour que le contre. J'entrepris de lui faire voir les choses sous un autre jour.

— Ce sont là des cancans absurdes, commençai-je. Je vais chaque jour dans cette maison, et je sais fort bien que les visites de Kourdumoff n'ont aucun objet.

— On dit...

— On dit bien des choses; il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte. Cette jeune femme est fort loin d'avoir les relations qu'on lui prête. D'ailleurs, comment cela se serait-

il découvert ainsi tout d'un coup, quand voilà plus de six ans qu'il est reçu dans cette maison?

— Évidemment cela s'est découvert. Comment? c'est ce que j'ignore. Je voulais vous demander si vous le saviez. Je vais rester encore un moment ici : il passera peut-être quelqu'un qui le saura. Je serais curieux, très-curieux d'être édifié là-dessus.

— Tout cela est faux !

— Ne contestez pas le fait; la sœur est partie, elle n'a plus voulu demeurer dans cette maison; par conséquent, tout cela n'est pas faux, répliqua le naturel de Iaroslav. — Hé! Nicolas Loukitch, où allez-vous si vite? Asseyez-vous ici, cria-t-il à un monsieur en paletot gris qui passait à côté de lui. — Tenez, nous allons interroger Nicolas Loukitch, il sait tout.

Mais Nicolas Loukitch se retourna à peine : « Je reviens dans une minute », dit-il en agitant la main; et il s'éloigna rapidement.

— Attendez un peu, il va revenir et il nous racontera tout, me dit mon interlocuteur; mais, ne voulant pas attendre de plus amples renseignements, je le quittai.

Je me sentais décidément irrité contre Lydie Nikolaïevna. « Il est donc écrit, pensais-je, que je serai toujours la dupe de cette femme! Dans le temps où je la croyais innocente et pure, où je voyais en elle une malheureuse victime de la destinée, elle n'était qu'une astucieuse intrigante! Mais admettons qu'elle ait pu aimer Kourdumoff; cela, je le lui pardonne : pourquoi donc se cachait-elle de moi, de moi son ami, qui lui étais si dévoué et à qui elle affectait de témoigner de la confiance? Enfin quelle conduite ignoble elle a tenue à l'égard de cette pauvre Nadine! C'est elle-même probablement qui l'a rendue amoureuse de Kourdumoff

pour en faire le paravent de son intrigue! » Je résolus d'aller chez Lydie et de lui arracher son masque. Je la trouvai dans son petit cabinet : elle était assise sur un fauteuil, la tête entre ses mains. A ma vue, elle tressaillit.

— C'est vous! dit-elle.

— Oui, c'est moi, répondis-je sèchement.

Lydie me regarda d'un air si affligé que ma résolution d'être sévère en fut fort ébranlée.

— Où est Léonidas? demanda-t-elle.

— Il est à Moscou, et vous êtes seule ici?

— Oui.

— Et votre malade, Ivan Kouzmitch?

— Il va mieux; il est parti; bien des changements ont eu lieu chez nous.

— J'en ai entendu parler.

— Vous en avez déjà entendu parler? Eh bien, qu'est-ce qu'on vous a appris?

— On m'a appris que Nadine était partie de chez vous, parce qu'elle avait vu s'évanouir les espérances qu'elle fondait sur Kourdumoff. Ce dernier, à ce qu'on dit, vous faisait la cour.

— Ah! on dit cela?

— Oui, on en parle sur la promenade.

— Eh bien, on peut le dire! C'est la vérité.

— Dieu veuille que tout ne soit pas vrai dans ce qui se raconte! On dit que non-seulement il vous faisait la cour, mais que vous aviez une intrigue avec lui, et que Nadine était le paratonnerre destiné à protéger vos amours. Est-ce encore la vérité?

— Allons, oui, c'est la vérité; puisque vous le croyez, à quoi bon m'interroger?

— Pourquoi donc vous fâchez-vous contre moi? Si l'intérêt que je vous porte vous déplaît...

— Je n'ai besoin de l'intérêt de personne; mon sort est réglé, répliqua Lydie.

— Réglé? Comment cela? Vous avez tort de vous désespérer ainsi.

— Je ne me désespère pas, je m'en moque. Je suis une femme perdue, mon mari m'a abandonnée. Dans ma situation, le désespoir ne servirait à rien.

— Sans doute, mieux vaut considérer les choses avec sang-froid; de la sorte on peut encore trouver un moyen de faire durer la comédie un an ou deux.

Lydie me regarda.

— Quelle comédie? demanda-t-elle.

— La comédie dans laquelle Nadine jouait le rôle de paratonnerre. Si obtus que soit Kourdumoff, il ne manque pas d'imagination sous ce rapport; il saura bien découvrir quelque nouveau truc pour achever définitivement votre perte.

— Ce sont d'autres que lui qui m'ont perdue, Kourdumoff est un homme excellent, et nul ne peut m'être plus dévoué que lui, reprit Lydie.

Je haussai les épaules.

— Ce langage vous étonne, continua-t-elle, — mais vous ne savez pas que, quand j'eus fait la sottise de me laisser marier, tout le monde m'abandonna, m'oublia : ma mère ne voulait même pas entendre parler de ce que je souffrais jour et nuit; Léonidas se bornait à froncer le sourcil, vous étiez parti je ne sais où. Seul, cet homme qui pouvait s'offrir mille distractions, a renoncé à tout pour passer les journées entières auprès de moi comme auprès d'un enfant malade. Je serais bien ingrate, après cela, si je doutais de son affection!

— A quoi bon tant de paroles, Lydie Nikolaïevna? Vous êtes éprise de lui, cela suffit, répliquai-je avec colère.

— Je ne suis pas éprise de lui, mais je l'aime : cela, vous pouvez le dire à mon mari, à ma mère, à mon frère, au monde entier; nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments.

— Il ne manquait plus que vous eussiez de moi une telle opinion, répondis-je en prenant mon chapeau.

Lydie garda le silence. J'avais presque les larmes aux yeux.

— Il se peut, poursuivis-je, que, sans en avoir aucunement le droit, je vous aie porté un trop vif intérêt; ce que vous venez de dire me servira d'excuse : nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments.

Lydie se détourna de moi.

— Je souhaite sincèrement, ajoutai-je, que vous ne vous soyez point trompée dans votre choix, et que l'avenir ne vous réserve aucun regret. Une femme infidèle à son devoir, quelles que puissent être ses raisons, encourt le blâme de l'opinion publique et celui de sa propre conscience.

En prononçant ces mots, je sortis du cabinet; je voulais de même quitter la maison, mais je ne m'en sentis pas la force et je passai dans le salon où je m'assis, présumant que Lydie allait me faire revenir. Quelques minutes s'écoulèrent, je prêtais l'oreille au moindre bruit; Lydie ne me rappelait pas, mais je l'entendais sangloter. Je n'y pus tenir et rentrai dans le cabinet.

— Pourquoi donc pleurez-vous? demandai-je en m'asseyant en face d'elle.

— Pardonnez-moi, répondit Lydie en me tendant la main, je vous ai offensé, je ne sais plus moi-même ce que je dis... Si vous saviez comme je souffre... Ne me croyez pas, je

vous ai dit beaucoup de choses qui ne sont pas vraies.

Je respirai plus librement.

— Dieu le veuille, repris-je; toujours est-il que vous n'avez pas été assez réservée vis-à-vis de Kourdumoff.

— Je n'ai pas été assez réservée! répéta tristement Lydie; s'il faut être encore plus réservée, alors je ne sais plus que faire!

— Oui, il le faudrait, observai-je.

— Peut-être, mais que faire, si je suis si sotte, si faible de caractère! C'est ce que vous-même vous me reprochiez autrefois, répondit Lydie, et elle fondit en larmes.

J'avais sincèrement pitié d'elle. Eût-elle été cent fois plus coupable, je n'aurais pas eu le courage de la juger avec sévérité, et je résolus de lui venir en aide dans l'extrême mesure de mes moyens.

— Que s'est-il donc passé chez vous? demandai-je.

Lydie fut quelque temps sans répondre.

— Avant-hier, commença-t-elle en respirant avec effort, Kourdumoff m'entretint de différentes choses. Nadine était aux écoutes, elle surprit notre conversation. Ensuite il m'adressa une lettre qu'elle intercepta et montra à mon mari : voilà ce qui a amené toute l'affaire.

— Et Ivan Kouzmitch?

Lydie soupira profondément.

— D'abord il a voulu me tuer, ensuite il a parlé de me mettre à la porte. Je n'avais, disait-il, qu'à aller retrouver Kourdumoff. Après cela, il s'est mis à pleurer : ç'a été le plus terrible de tout. Maintenant il est parti et ne veut plus vivre avec moi. Si vous aviez entendu comme il m'a traitée! Nadine aussi était fort en colère. J'ai même pensé qu'elle devenait folle. Ils m'ont tous deux accablée d'injures, à ce point que maintenant encore je ne puis y penser sans frémir.

Voyez un peu comme je tremble; mais dans les premiers temps ma tête vacillait sur mes épaules.

Le récit de Lydie me fit saigner le cœur.

— Que comptez-vous faire à présent? lui demandai-je.

— Je ne le sais pas moi-même. Dans le cas où Léonidas et maman apprendraient la chose, j'ai grand'peur de ne pouvoir me justifier à leurs yeux. Dieu sait ce qu'ils penseront!

— Pour Léonidas, je vous réponds qu'il vous aime beaucoup. Je lui raconterai tout.

— Je vous en prie; du reste, Seigneur! j'ai fait encore une sottise. Après cette scène d'injures que m'ont faite Ivan Kouzmitch et Nadine, dans l'excès de mon désespoir, j'ai écrit à Kourdumoff; je lui ai tout raconté en lui disant que je n'avais plus que lui au monde, et que tout mon espoir était en lui.

— Qu'a-t-il répondu à cette lettre?

— Il m'a suppliée de m'enfuir avec lui, il voulait m'emmener à l'étranger. Cette proposition m'a ouvert les yeux. J'ai rougi de ma conduite et je me suis sentie prise de colère contre moi-même. « Se peut-il, me suis-je dit, que je sois une femme assez pervertie pour être capable d'abandonner mon mari? » Ivan Kouzmitch a fort mal agi envers moi; mais, dût-il être mille fois pire, dût-il me torturer chaque jour, je n'en veux pas moins vivre avec lui.

— Vous n'avez rien d'autre à faire. Votre croix est lourde; mais vous l'avez prise, il faut la porter.

— Je le sais... Un mot encore : allez, je vous prie, trouver mon mari; obtenez de lui qu'il ne fasse pas de ces sottises-là et qu'il revienne à la maison; enfin, pour l'amour de Dieu, mettez-lui l'esprit en repos au sujet de Kourdumoff.

A ces derniers mots, je regardai Lydie en face avec inten-

tion, mais il n'y avait pas ombre de dissimulation sur son doux visage.

— Où puis-je trouver Ivan Kouzmitch? demandai-je.

— Il est ou chez les Pionoff ou chez cette boutiquière. Ces gens-là l'excitent sans cesse contre moi. S'il séjourne plus longtemps chez eux, il ne voudra plus me revoir. Je voulais partir sur-le-champ; Lydie me retint et me pria de passer le reste de la soirée chez elle. Elle craignait une visite de Kourdumoff. Il vint, en effet; mais nous décidâmes d'un commun accord qu'on ne le recevrait pas.

XI

Le lendemain, au point du jour, j'écrivis à Léonidas. Je lui racontai en détail tout ce qui était arrivé à Lydie Nikolaïevna, mon entrevue avec elle et la commission dont elle m'avait chargé. A neuf heures passées, je sortis pour me mettre à la recherche d'Ivan Kouzmitch. Il n'était pas chez les Pionoff : moyennant un demi-rouble que je donnai à leur laquais, celui-ci m'apprit que la veille, dans la matinée, Ivan Kouzmitch était venu chez ses maîtres et qu'ils avaient eu ensemble un long entretien à huis clos; ensuite Marasséieff était monté en voiture avec Pionoff. Ce dernier était rentré ce matin en état d'ivresse; quant à madame Pionoff, elle était partie à la première heure pour aller voir Marie Vissarionovna.

En quittant la demeure des Pionoff, je me rendis au magasin dont le lieutenant bilieux m'avait parlé autrefois. Je n'eus pas de peine à le découvrir, grâce à une enseigne

mal orthographiée, ainsi conçue : « Anna Ivanovna, fleurs artificielles. » Je montai un sale escalier et j'ouvris une porte qui donnait accès à une vaste pièce. Il y avait là une armoire et une table, où, du reste, personne ne travaillait. Une petite fille malpropre balayait le parquet. Près de la fenêtre ouverte étaient assises deux personnes qui me firent l'effet d'être les deux *premières* du magasin. L'une était maigre et blonde; l'autre, petite et grosse, avait des cheveux noirs et un visage bouffi. En me voyant entrer, elles échangèrent un regard et se mirent à rire.

— Que voulez-vous? demanda la blonde.

— Un de mes amis, Ivan Kouzmitch, est ici; je désirerais le voir, répondis-je.

— Mais qui êtes-vous? fit l'autre.

— Je suis un de ses amis, repris-je.

— Qui donc? Nous connaissons très-bien ses amis.

— De quoi t'inquiètes-tu? Tu te mêles là de ce qui ne te regarde pas, interrompit la blonde.

— Comment! je me mêle... Il me semble que je puis bien demander cela.

— Où puis-je voir Ivan Kouzmitch? insistai-je en m'adressant à la blonde.

— Il est là — dans cette chambre... Matrécha! demanda-t-elle à la petite fille, Ivan Kouzmitch est-il levé?

— Oui.

— Voulez-vous qu'on l'appelle?

— Non, je vais moi-même l'aller trouver, répondis-je, craignant qu'Ivan Kouzmitch ne refusât de se rendre auprès de moi.

J'ouvris la porte que la blonde m'avait indiquée, et j'aperçus Marasséieff couché sur un divan avec une carafe d'eau-de-vie et un rob devant lui. La chambre était partagée en

deux par un paravent, et, au moment où j'entrai, j'entendis une porte se fermer avec bruit. Ma présence parut causer un grand embarras à Ivan Kouzmitch. Il se souleva un peu sur son divan, ne put proférer un mot et se mit à trembler de tous ses membres. La maladie et sans doute aussi de récents excès de boisson avaient laissé des traces visibles sur sa personne. J'entrai immédiatement en matière :

— Je viens vous trouver, Ivan Kouzmitch, de la part de Lydie Nikolaïevna; elle vous prie de revenir chez vous.

— Non, merci bien, ne prenez pas cette peine, s'il vous plaît... Je suis trop vieux pour me prêter à de pareilles plaisanteries. Je n'ai pas lieu de retourner chez moi. J'habite ici, je le dis à tout le monde, j'ai loué un logement ici, c'est une affaire finie...

— Par là vous compromettez Lydie Nikolaïevna; est-il possible que votre conscience ne vous reproche pas votre conduite envers elle?

Ivan Kouzmitch fit un geste d'impatience.

— Vous êtes fâché contre elle, et vous ne savez pas vous-même pourquoi, continuai-je. Moi, je sais tout : la lettre de Kourdumoff ne peut fournir aucun motif d'accusation contre Lydie Nikolaïevna. Pas une femme au monde ne saurait répondre qu'aucun monsieur ne lui écrira jamais une semblable lettre. Ou il n'y a entre vous qu'un malentendu, ou vous voulez faire du chagrin à votre femme, et pourquoi enfin? Pour la récompenser d'avoir supporté vos défauts pendant cinq ans, de les avoir cachés aux personnes de votre famille et de votre intimité, vous lui imputez à crime le billet le plus insignifiant.

— Ce n'est pas pour cela, qu'est-ce que cela me fait?... Ce n'est pas pour cela...

— Pourquoi donc est-ce alors?

— Pour rien : vous n'y êtes pas, répondit Ivan Kouzmitch, qui, après avoir vidé un grand verre d'eau-de-vie, commença à se promener de long en large dans la chambre.

— Puisqu'elle ne m'aime pas, pourquoi donc m'a-t-elle épousé? Elle n'avait qu'à prendre pour mari celui qu'elle aimait; mais je suis un imbécile... je ne comprends rien, dit-il en ayant l'air de se parler à lui-même.

— D'abord elle vous estimait; c'est vous-même qui, par la suite, l'avez mal disposée à votre égard! répliquai-je.

— Je l'ai mal disposée! Allons, oui, c'est moi qui suis coupable! Quand un mari a tout fait pour sa femme et qu'elle le paye d'ingratitude, vous, esprit éclairé, vous trouvez peut-être que c'est très-bien... Mais nous autres, nous sommes des gens sans instruction. Je le dis franchement : on est homme, on se laisse quelquefois aller, on boit un verre d'eau-de-vie, et tout de suite voilà qu'on est considéré comme un ivrogne. Eh bien, soit, va pour ivrogne! Maintenant, on m'a complétement grugé... Je suis réduit à la misère... J'ai été refait de trente mille roubles. Allons, c'est moi qui suis coupable! Nous autres, imbéciles, nous ne comprenons rien, on n'a pas dépensé gros pour notre éducation, nous n'avons pas fréquenté les universités.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Ivan Kouzmitch? N'est-ce pas vous-même qui, pour prouver votre amour, avez offert d'anéantir cette lettre de change?

— Je ne lui reproche rien. Que Dieu la rende heureuse! Mais je n'ai plus rien à dépenser pour elle, je suis ruiné.

Voyant Ivan Kouzmitch tellement aigri contre Lydie Nikolaïevna qu'il était impossible de la disculper à ses yeux ou d'éveiller en lui un sentiment de pitié pour elle, je changeai mes batteries et j'essayai de l'intimider. Je lui représentai que sa femme avait des parents, une mère et un frère qui

ne le laisseraient point perdre de réputation une malheureuse victime. Je n'y gagnai rien.

— Je n'ai peur de personne, répliqua-t-il avec une grimace de mépris; je me moque d'eux tous. Qu'est-ce qu'ils peuvent me faire?

Ainsi finit notre entretien.

Je sortis.

« Non, Lydie ne doit point vivre avec cet homme, il n'y a plus rien de bon en lui, pensais-je. C'est encore heureux que lui-même l'ait quittée. Qu'elle demeure avec sa mère : je vais tout raconter à Léonidas, et nous aviserons ensemble au moyen d'arranger l'affaire. »

C'était chez Lydie elle-même que je m'attendais à rencontrer le plus de résistance. Je passai à son logis pour lui faire part de l'insuccès de ma démarche et lui communiquer le plan auquel je m'étais arrêté en ce qui concernait sa situation future; mais je ne la trouvai pas chez elle : elle s'était rendue chez sa mère, qui l'avait envoyé chercher. Que se passait-il là? J'étais sans nouvelles de Léonidas. De retour chez moi, je restai perplexe durant toute la matinée. Ensuite j'allai chez Kourdumoff pour tâcher de le décider à quitter Moscou, en lui faisant comprendre quel préjudice il avait causé à la femme qu'il aimait; j'allai chez Nadine, espérant la détromper, mais l'un et l'autre étaient absents ou refusèrent de me recevoir. Sur ces entrefaites, la destinée se préparait à porter un nouveau coup à la pauvre Lydie.

A une heure avancée de la soirée, lorsque déjà j'étais au lit, entra tout à coup chez moi Léonidas, en frac et en gants blancs.

— D'où venez-vous comme cela? lui demandai-je.

— J'arrive du Wauxhall et je viens vous demander un gîte pour la nuit.

— Très-volontiers.

— Vous me mettrez dans votre cabinet.

— Pourquoi pas dans la chambre à coucher — avec moi?

— Parce que je m'en irai demain de grand matin.

Je voulus le faire souper, mais il refusa et me pria seulement de lui donner du vin.

— Je veux bien dormir cette nuit : quel est le vin qui procure le meilleur sommeil?

— Tous les vins forts : le xérès, le porto...

— Donnez-moi celui que vous avez.

Je lui fis apporter du xérès; il en but un grand verre, ce qui ne lui arrivait jamais. Ensuite, après m'avoir embrassé, il passa dans le cabinet, s'y enferma et éteignit aussitôt la lumière.

Ses manières étranges et sa physionomie extrêmement sombre m'avaient frappé. Il ne me dit pas un mot de Lydie Nikolaïevna, comme s'il n'avait pas reçu ma lettre, et, de mon côté, je ne pus me résoudre à lui parler de sa sœur. Je ne dormais pas; entendant un léger bruit qui se produisait dans le cabinet, je me levai tout doucement et je regardai par le trou de la serrure.

Il faisait clair de lune. Léonidas était assis devant la table, et je crus remarquer qu'il écrivait au crayon dans l'obscurité.

XII

Tout cela me paraissait fort énigmatique. Léonidas ne dormit probablement pas de toute la nuit. Moi-même, je me réveillai presque à l'aurore; mais, quand je me levai, il

n'était déjà plus chez moi. A six heures du matin, comme me l'apprit mon domestique, un jeune homme était venu le chercher en voiture, et tous deux étaient partis ensemble. Tourmenté par un pressentiment sinistre, je résolus, sans perdre une minute, de me rendre à Moscou pour me mettre à la recherche de Léonidas. Si je ne le trouvais pas chez lui, j'espérais tout au moins que là on pourrait me dire où il était allé.

En passant dans la rue Miasnitzkaïa, je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai : c'était un domestique des Vankovsky qui criait après moi de toutes ses forces en agitant sa casquette. Je m'arrêtai. Il accourut vers moi.

— Qu'est-ce qu'il y a? demandai-je.

— J'allais vous chercher, monsieur; il est arrivé un malheur chez nous : Léonidas Nikolaïtch va très-mal.

— Comment? que lui est-il survenu? voulus-je savoir; et, après avoir fait monter le laquais à côté de moi dans la proletka, j'ordonnai au cocher de nous mener aussi vite que possible.

— C'est ce qu'il nous est encore impossible à nous-mêmes de bien savoir : cette nuit, il n'a pas couché à la maison, et ce matin on l'a rapporté sans connaissance, tout en sang. Il est à croire qu'il a été blessé d'un coup de pistolet.

« Il ne manquait plus que cela! » pensai-je, et je compris tout : la veille il avait reçu ma lettre au sujet de Lydie, et ce matin il s'était battu en duel avec Kourdumoff. Imbécile que j'étais, comment n'avais-je pas deviné hier soir qu'il méditait quelque projet funeste? J'avais mille moyens de mettre obstacle à l'exécution de son dessein : je ne l'aurais pas laissé partir, je l'aurais sermonné, enfin je l'aurais réconcilié avec son adversaire.

— Où est-il blessé? La blessure est-elle dangereuse? demandai-je au domestique.

— Dieu le sait, batuchka; j'ai entendu dire qu'il perdait beaucoup de sang, le médecin est auprès de lui, nous ne savons ce qu'il en sera. A peine sorti de son évanouissement, il a ordonné d'aller vous chercher, je suis parti tout de suite. Quelle affliction le ciel nous envoie! Un si bon maître ! Je crois bien que nous n'en retrouverons jamais un pareil. Si, ce dont Dieu nous préserve, il venait à mourir, notre vieille maîtresse ne résisterait pas à ce coup-là. Elle est maintenant comme une folle, ses cris remplissent toute la maison.

En arrivant, je rencontrai dans la salle un jeune homme, camarade de Léonidas, un certain Garnovsky, que j'avais vu quelquefois chez lui et qui, comme je l'avais remarqué, subissait absolument sa domination. Je me doutai qu'il avait servi de témoin.

— Vit-il? lui demandai-je.

— Il vit encore, répondit-il.

— Comment, lui dis-je, avez-vous pu prêter votre concours à un semblable duel, sans prévenir ni les parents, ni moi?

— Que vouliez-vous que je fisse? Il avait exigé de moi un serment; en pareil cas, on ne peut pas refuser, répondit-il les larmes aux yeux.

— On le peut fort bien. Ce n'a pas été un duel, mais un lâche assassinat. Léonidas, de toute sa vie, n'avait jamais touché un pistolet, vous le saviez... un ami ne se conduit pas ainsi.

Le jeune homme se mit à pleurer.

J'entrai dans le cabinet. Léonidas était couché sur son lit, la face tournée vers le ciel, déjà pâle comme un cadavre, mais ayant sa connaissance. A ma vue, il sourit.

— Bonjour! Je vous attendais depuis longtemps, dit-il en me tendant la main.

Je la pris, et, sans en avoir l'air, je tâtai le pouls du blessé. Les battements étaient inégaux, mais encore assez forts. Au chevet du lit se tenait debout, ne sachant que faire, un médecin de régiment qu'on était allé chercher à la caserne la plus proche. Je le questionnai à voix basse sur l'état de Léonidas. Il me répondit que la balle avait pénétré dans la partie supérieure de la poitrine; elle était ressortie, mais il y avait eu une hémorrhagie extrêmement violente, et il était à craindre que l'artère n'eût été lésée. Je le priai d'appeler en consultation les médecins de l'université. De la pièce où nous étions on entendait les gémissements et les sanglots de Marie Vissarionovna. Le docteur avait défendu qu'on la laissât approcher de son fils.

— Asseyez-vous près de moi, me dit Léonidas quand nous fûmes restés seuls.

Je m'assis.

— Je vous ai caché mon projet, commença-t-il d'une voix faible, vous m'auriez empêché de le mettre à exécution, et je tenais fort à donner une leçon à ce vaurien... Je ne m'attendais pas à un dénoûment si sérieux...

Je l'invitai à ne point parler et à se tenir en repos.

— Non... Une heure plus tôt... une heure plus tard... peu importe... On n'a rien fait dire à Lydie, n'est-ce pas? Je ne le veux pas... Vous lui apprendrez la chose plus tard... le plus tard possible... Ne l'abandonnez pas... Je compte sur vous plus que sur tout autre... N'abandonnez pas non plus ma mère... Oh! pourquoi sanglote-t-elle si bruyamment? Je souffre déjà bien assez sans cela.

Incapable de me contenir, je fondis en larmes.

— Eh bien, vous aussi? Vous devriez avoir honte de montrer si peu de caractère, continua Léonidas. — Maintenant ma mère va maudire Lydie à cause de moi. Faites-lui

entendre raison et expliquez-lui que Lydie n'est coupable de rien. Hier, dit-on, elle l'a tellement malmenée que la pauvre femme a été ramenée chez elle à demi morte. Là, dans ma cassette, vous trouverez un écrit qui contient mes dernières dispositions. Je désire que la part qui me revient dans la fortune de la famille soit donnée tout entière à Lydie; insistez pour qu'on respecte mes volontés, autrement elle restera sans un morceau de pain. Oh! mon état s'aggrave, je m'affaiblis beaucoup... allez chercher ma mère.

Je me rendis auprès de Marie Vissarionovna, que je trouvai étendue sur un divan, en proie à la plus violente douleur. Elle s'arrachait les cheveux, déchirait ses vêtements; ses yeux étaient égarés comme ceux d'une folle; des convulsions agitaient son visage. Près d'elle était assise madame Pionoff, qui, elle aussi, était tout en larmes.

— Léonidas Nikolaïtch vous demande, dis-je à madame Vankovsky.

Elle eut un sursaut d'épouvante.

— Il est mort?... Il est mort?... s'écria-t-elle.

— Au contraire, il va mieux, il désire seulement vous voir.

Elle sortit vivement. Madame Pionoff la suivit.

— Permettez-moi de l'accompagner, me dit cette dernière. Dans l'état où elle est, je ne puis pas la quitter.

Je ne lui répondis pas. Nous entrâmes tous ensemble dans le cabinet. Marie Vissarionovna voulait se jeter au cou de son fils, mais il la repoussa doucement.

— Non, il y a là du sang, vous allez vous salir, dit-il.

— Du sang! Oui, il y a du sang, fit-elle d'une voix affolée; et elle s'agenouilla à ses pieds qu'elle couvrit de baisers.

Une émotion pénible se manifesta sur le visage de Léonidas.

— Marie Vissarionovna, vous l'agitez, dis-je en m'approchant d'elle.

— Chère amie, asseyez-vous, observa madame Pionoff.

— Oui... oui... c'est tout.. Je vais m'asseoir, répondit-elle et elle s'assit.

Madame Pionoff et moi, nous restâmes debout à ses côtés; Léonidas ferma les yeux. Près d'un quart d'heure s'écoula dans un silence douloureux, Marie Vissarionovna sanglotait sans bruit.

Soudain... de ma vie je n'oublierai cette scène : le mourant ouvrit les yeux, se souleva de tout son corps et se mit sur son séant, puis il regarda fixement sa mère. Son visage était calme et imposant.

— Ne pleurez pas et pardonnez-moi : je suis très-coupable envers vous, commença-t-il : Dieu vous punit par ma mort de votre conduite à l'égard de Lydie... Vous avez, en la mariant, fait son malheur... Pourquoi?.... Ce n'est pas bien. Les parents doivent aimer d'une tendresse égale tous leurs enfants.

Marie Vissarionovna se laissa aller dans les bras de madame Pionoff; quelque chose comme un sourire apparut un instant sur le visage de Léonidas.

— Vous êtes une femme intelligente, bonne, noble; mon père, en mourant, vous avait priée de ne point vous laisser subjuguer par l'amitié et d'aimer également tous vos enfants. Il connaissait bien vos défauts; vous n'avez tenu compte d'aucune de ses recommandations.

A ces mots, Marie Vissarionovna eut une nouvelle crise de sanglots.

— Maintenant, du moins, réparez vos torts, reprit Léonidas d'une voix entrecoupée : assurez l'existence de Lydie... elle ne peut pas vivre avec son mari; il la martyrise .. donnez-

lui tout mon bien; je le veux absolument... Et vous aussi, laissez-la en repos, ajouta-t-il en s'adressant à madame Pionoff : vous l'avez assez persécutée... Elle ne vous a rien fait... Ne cherchez pas non plus un mari pour ma mère; elle n'est plus d'âge à se marier.

Madame Pionoff lui jeta un regard suppliant; Léonidas secoua tristement la tête.

— Je sais tout, poursuivit-il. Puis s'adressant à moi : — Comment trouvez-vous cela? Élisabeth Nikolaïevna veut marier ma mère à son frère, jeune homme de vingt-deux ans, et prétend qu'il est amoureux d'elle, d'une femme de cinquante ans; amoureux! Voilà bien l'aveuglement de l'amitié!

Marie Vissarionovna s'évanouit. Madame Pionoff s'affaissa sur un fauteuil. Léonidas cessa de parler, s'étendit sur son lit et se tourna du côté du mur.

— Il est temps que je règle aussi mes comptes... Un prêtre! dit-il d'une voix sourde.

J'appelai les servantes de la maison et, avec leur aide, j'emportai hors de la chambre Marie Vissarionovna privée de sentiment. Il fallut en faire autant pour madame Pionoff. Le prêtre arriva, Léonidas se confessa très-longuement, reçut l'extrême-onction et ensuite ne proféra plus un seul mot. Les médecins vinrent, mais les secours de leur art furent inutiles : il mourut.

Je me chargeai de prendre les dispositions relatives aux obsèques, et je réclamai pour cette triste tâche l'assistance de Garnovsky, qui, toujours assis dans la salle, pleurait à chaudes larmes. Il me raconta les détails du duel. La veille, Léonidas était venu chez lui et l'avait emmené au Wauxhall. A peine y furent-ils arrivés que Léonidas se mit incontinent à la recherche de quelqu'un. Ayant rencontré Kourdumoff, il

l'arrêta au passage, et tous deux se rendirent ensemble dans une pièce écartée. Revenu auprès de Garnovsky, Léonidas le tira à part, et après avoir, au préalable, exigé de lui le serment de ne révéler à personne ce qu'il allait lui confier, il lui apprit qu'il avait un duel et le pria d'être son témoin. Garnovsky y consentit. Léonidas lui dit de venir le prendre chez moi le lendemain à six heures du matin. Quand ils arrivèrent à l'endroit fixé pour la rencontre, Kourdumoff s'y trouvait déjà. Soit que ce dernier eût peur, soit qu'il ne voulût pas se battre, toujours est-il qu'il n'avait même pas amené de témoin. A plusieurs reprises, il demanda pardon à Léonidas, mais celui-ci répondit que, n'ayant pas été offensé personnellement, il ne pouvait pardonner.

Quand les deux adversaires eurent été placés en face l'un de l'autre, Kourdumoff voulut tirer en l'air. Léonidas, s'en étant aperçu, exigea que le duel fût sérieux, menaçant, dans le cas contraire, de le faire durer toute la journée. Kourdumoff céda. Un coup de feu retentit. Léonidas chancela, tira aussi son coup de pistolet, mais en l'air, et tomba. Voyant qu'il était blessé, Kourdumoff courut à lui, retira la balle de la blessure et banda la plaie. « Qu'éprouvez-vous? » demandait-il continuellement à sa victime. Lorsqu'on se mit en devoir de ramener chez lui Léonidas privé de sentiment, il demanda la permission de l'accompagner et, durant toute la route, ne cessa de sangloter comme un enfant. Dès qu'on fut arrivé à la demeure des Vankovsky, Kourdumoff, sans descendre de voiture, se fit conduire aussitôt chez le commandant de place.

« Que la sainte volonté de Dieu soit faite! » pensai-je. Comment savoir ce qu'une vie plus longue eût réservé à Léonidas, surtout si l'on songe au caractère étrange de ce généreux jeune homme?

XIII

Je craignais fort pour Lydie; je croyais au-dessus de ses forces l'épreuve que le ciel lui avait envoyée. L'ordre donné par Léonidas de lui cacher l'événement ne fut pas respecté. Un des domestiques se rendit chez elle ce matin même et lui raconta tout dans le plus grand détail. Elle vint en toute hâte, mais déjà le cadavre de Léonidas était exposé sur la table de la salle. Alors seulement je constatai de quelle énergie morale était douée cette femme en apparence si faible. Combien devait l'affliger la perte d'un frère qu'elle aimait passionnément et qui était mort pour elle, il est inutile de le dire; cependant on ne la vit ni sangloter, ni se livrer à de violentes démonstrations de douleur comme Marie Vissarionovna. Elle s'approcha sans bruit du défunt et l'embrassa; après quoi elle voulut se rendre auprès de sa mère, mais elle ne tarda pas à revenir : Marie Vissarionovna avait refusé de la voir.

Durant trois jours et trois nuits, elle ne quitta point le corps, l'accompagna à l'église et assista au service jusqu'à la fin, quoique sans doute l'inconvenante curiosité dont elle était l'objet ne lui eût pas échappé. Ceux-ci parlaient d'elle en la désignant par son nom, ceux-là la montraient du doigt, d'autres racontaient l'histoire du duel, mais personne ne la plaignait, personne ne s'intéressait à elle. En revanche, tout le monde prenait en pitié Marie Vissarionovna. On l'apporta sanglotante sur son fauteuil. Derrière elle marchait madame Pionoff, qui donnait aussi les signes de la plus extrême

douleur. A l'issue de la cérémonie, les deux dames se trouvèrent mal. Lydie et moi, nous nous avançâmes les premiers pour dire l'adieu suprême au défunt. Ivan Kouzmitch assistait aux obsèques avec un visage profondément défait et affligé. Pendant le service funèbre, on l'entendit sangloter, ensuite il s'approcha de madame Vankovsky et lui adressa quelques paroles de condoléance, mais il ne salua même pas sa femme et fit semblant de ne pas la voir. A ce que j'appris, il n'avait rien laissé au domicile conjugal : ni meubles, ni voitures, ni domestiques; Lydie était restée seule avec sa femme de chambre Annouchka.

Kourdumoff était retenu au corps de garde, et on le disait fort désolé. Tous ces détails me furent donnés par Garnovsky, qui me témoignait une amitié extraordinaire et venait me voir presque tous les jours. Il paraissait avoir grand'peur d'être poursuivi à raison de la part qu'il avait prise au duel.

XIV

Ivan Kouzmitch abrégea lui-même ses jours. Peu après la mort de Léonidas, il tomba gravement malade et se remit avec sa femme. Lydie lui pardonna tout et durant trois mois fut sa garde-malade dans le sens le plus absolu du mot. Le vieux docteur ne s'était pas trompé : l'hydropisie accomplit rapidement son œuvre. Marasséieff offrit un spectacle à la fois triste et consolant pendant cette période avant-courrière de la mort : un rayon avait pénétré son intelligence, et la conscience lui était revenue.

Il appréciait enfin le mérite de Lydie, s'attachait à elle

comme un petit enfant, voulait qu'elle restât toujours auprès de lui, ne cessait de lui baiser les mains et de lui demander pardon de sa vie passée. Il ne voulut plus voir les Pionoff; ceux-ci vinrent plusieurs fois, et Lydie eut beau demander qu'on les reçût, ne fût-ce que par convenance, le malade n'y consentit pas. Il avait même défendu qu'on introduisît ses parents, mais ces derniers ne vinrent pas le voir, à l'exception de Nadine qui fit une visite et ne put obtenir de lui une seule parole. Par contre, Anna Ivanovna se présentait chaque jour, mais elle était éconduite, et ce sur l'ordre de Lydie. Du reste, la jeune femme ayant un jour informé son mari de la visite de cette dame, Ivan Kouzmitch avait crié aussitôt : « A la porte ! à la porte ! » Il avait, dit-on, souscrit au profit de son ancienne maîtresse une lettre de change importante dont elle avait rigoureusement poursuivi le payement.

Il s'éteignit doucement. Lydie Nikolaïevna resta dépourvue de tout moyen d'existence. Déjà, pendant la maladie de son mari, elle avait dû vendre ses bijoux pour vivre. Non-seulement Marie Vissarionovna, en dépit de mes remontrances, refusait d'assurer le sort de Lydie, conformément aux dernières volontés de Léonidas, mais elle ne voulait même pas la recevoir et l'accusait ouvertement d'avoir tué son fils. Lydie me cachait soigneusement sa détresse, je savais pourtant qu'elle n'avait plus d'autre ressource que son travail; aussi envoyais-je secrètement chez elle des revendeuses à la toilette avec ordre de tout acheter le plus cher possible.

Un jour, c'était six mois après la mort d'Ivan Kouzmitch, je fis la connaissance d'une famille assez riche. On m'invita à assister aux soirées qui avaient lieu tous les samedis dans cette maison. Je me rendis à l'une d'elles et, en entrant au salon, j'y trouvai une petite société : un vieillard à la mine

sérieuse; le maître de la maison — un blond d'une stature colossale; une vieille dame à lunettes; une autre dame toute jeune, et enfin la maîtresse du logis elle-même. Toutes ces personnes causaient ensemble avec assez d'animation. Je m'assis et me mis à écouter.

— Je plains fort Kourdumoff, dit le vieillard; c'était un homme intelligent, instruit, de bonne société; il s'est amouraché de cette intrigante, il a eu un duel à cause d'elle, et voilà son existence perdue.

— Dès ses premières années, elle inquiétait sa mère, qui avait déjà découvert en elle de mauvais penchants; cette femme, d'après ce que j'entends dire d'elle, est une vraie Lafarge, observa d'une voix saccadée la vieille à lunettes.

— Je ne puis songer sans tristesse à son frère. On dit qu'il était encore tout jeune. Mourir à cet âge, c'est affreux! Quels remords ne doit-elle pas éprouver? Je me demande comment elle a pu vivre jusqu'à ce jour, intervint la jeune dame, et elle rougit, craignant d'avoir lâché quelque sottise.

— Oh! pour elle, il n'y a pas de danger : de pareilles femmes ont la vie dure. Il faut plutôt se demander comment sa mère existe encore. Je m'étonne, moi, que le chagrin n'ait pas déjà conduit au tombeau cette malheureuse victime, répliqua la dame à lunettes.

— Ils ont joliment mystifié cette vieille fille, la sœur du mari, dit le maître de la maison : ils lui faisaient croire que Kourdumoff était amoureux d'elle. J'habitais alors Sokolniki, et je me souviens très-bien que quelqu'un dit à son sujet : « C'est un paratonnerre ou un nouveau moyen de cacher les relations amoureuses. »

Le vieillard haussa les épaules.

— La seule chose qui puisse l'excuser, c'est qu'elle avait épousé un homme qu'elle n'aimait pas. Si elle avait eu de

l'attachement pour lui, jamais elle n'aurait fait cela, remarqua la maîtresse de la maison, et elle regarda avec tendresse son mari, qui lui répondit par un sourire.

— Rien ne peut la justifier, commença le vieillard d'un ton d'autorité. Elle a été une mauvaise fille, comme le disait Hélène Alexandrovna. Elle a épousé, en effet, un triste sire; je l'ai connu, il a servi sous mes ordres, mais cela ne la justifie pas, au contraire, c'est même une circonstance aggravante pour elle. Pourquoi a-t-elle fait cela? Ce ne peut avoir été que par intérêt ou parce qu'elle voulait à toute force se marier n'importe avec qui. Enfin, du moment qu'elle s'était mariée, elle devait corriger les défauts de son mari, et non le réduire à chercher une consolation dans les excès dont il est mort. Ensuite, elle a séduit un jeune homme, elle l'a si bien accaparé que, dans ces derniers temps, on ne le voyait plus nulle part, et, pour cacher son intrigue, elle utilisait sa belle-sœur en guise de paratonnerre, selon l'expression d'Alexis Ivanitch. Par sa conduite, elle a été cause de la mort de son frère, et, pour couronner le tout, elle a noué des relations avec un autre monsieur qui va la voir tous les jours, pour ne rien dire de plus. Après cela, peut-on encore l'excuser?

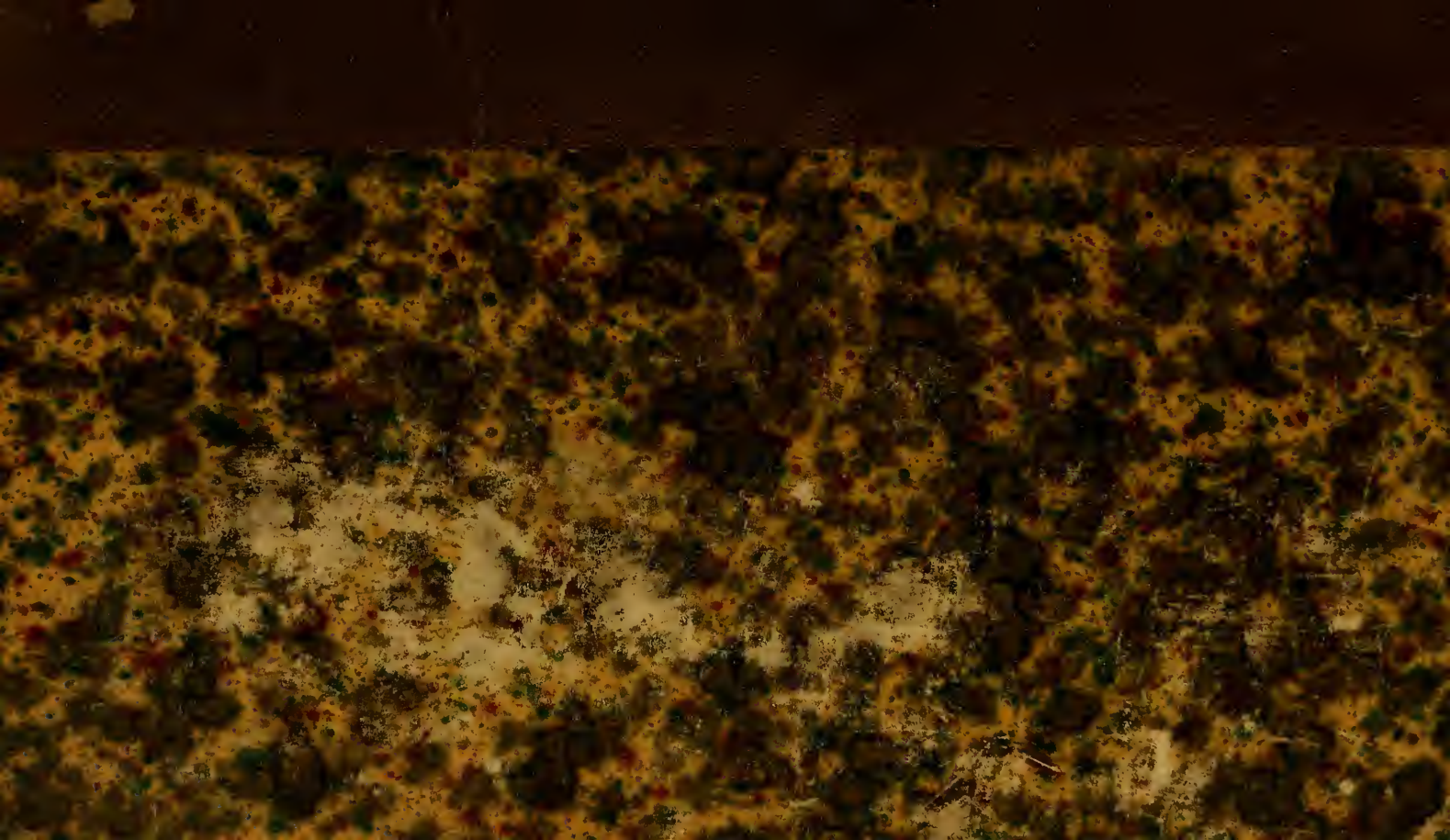
Pendant que le vieillard parlait, la vieille dame hochait la tête en signe d'acquiescement, et les autres personnes présentes paraissaient de même approuver sans restriction ce langage. Je me levai, incapable de me contenir plus longtemps.

— On raconte l'histoire de cette dame de la façon la plus inexacte, prononçai-je en prenant le même ton que le vieillard; il est vrai qu'elle ne s'est pas mariée par amour, mais elle n'a fait en cela que céder aux instances réitérées de sa mère. Avant de l'épouser, son mari était déjà adonné à l'ivrognerie, et il n'était pas possible de le corriger de ce

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06629 932 0

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.